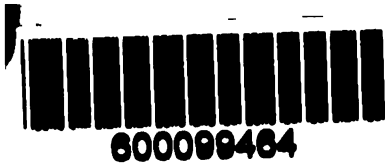




LES ÉCOLES DU DOUTE

ET

L'ÉCOLE DE LA FOI


600099464



LES ÉCOLES DU DOUTE

ET

L'ÉCOLE DE LA FOI

GENÈVE. — IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ & Cie

LES

ÉCOLES DU DOUTE

ET

L'ÉCOLE DE LA FOI

ESSAI

SUR L'AUTORITÉ EN MATIÈRE DE RELIGION

PAR

LE COMTE AGÉNOR DE GASPARIN

GENÈVE

ÉMILE BEROUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESS. DE Mmes Ve BEROUD ET S. GUERS.

PARIS

MARC DUCLOUX ET Cie, LIBR., RUE TRONCHET, 2. | J. GRASSART, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 11.

1853

AVANT-PROPOS.

« Le siècle où nous vivons est une époque de transition dans le développement du royaume de Dieu. » Voilà ce que Néander écrivait, il y a cinq ans, aux chrétiens d'Amérique.

J'accepte complétement cette parole, à condition toutefois de l'interpréter autrement que ne le faisait Néander. Pour lui, le progrès consiste à s'éloigner toujours plus de la foi à l'inspiration plénière et de l'autorité des Ecritures; pour moi, le progrès consiste à revenir humblement vers l'autorité.

Sur un seul point nous nous rencontrons, mais ce point-là est fondamental; il y a crise, crise immense, et dont nous n'avons encore vu que les débuts. Avis aux hommes de courage et de bonne volonté! Il est temps ou jamais de savoir ce qu'on croit et ce qu'on veut. Il est temps d'avoir des principes. Malheur à ceux qui se contenteraient maintenant du bagage religieux qui suffit ou semble suffire aux époques ordinaires! Hier encore, on pouvait demeurer chrétien sans trop savoir comment ni pourquoi. On l'était comme d'autres et après d'autres; on laissait aux savants (qui n'en usaient guère) le privilége

de rechercher les bases de la croyance reçue. Sommé de rendre compte de la sienne, le simple fidèle répondait par quelques exclamations sentimentales sur l'excellence de la Bible et sur le bien qu'elle fait à l'âme. Chacun allait son chemin, convaincu que puisque les choses avaient duré, elles dureraient.

Or ce qui était permis hier, ne l'est plus aujourd'hui. Il s'élabore au sein des sociétés modernes quelque chose de profond, dont nous sommes forcés de tenir compte. C'est souvent bien malgré nous, car nous aimons le sommeil et nous détestons le travail; mais enfin, il le faut, l'heure du travail a sonné; l'heure de la bataille, devrais-je dire. Ne voyez-vous pas l'ennemi qui s'avance et qui menace de toutes parts votre forteresse, l'autorité en matière de religion?

L'autorité est attaquée de deux côtés. D'une part, la recrudescence catholique achève de fausser, de compromettre, de rendre suspects le principe et le nom même d'autorité religieuse. D'autre part, le rationalisme, sous une forme nouvelle et perfectionnée, s'en prend à l'autorité religieuse dans son essence, et multiplie ses efforts contre la Bible.

De cette double cause procède le malaise inouï dont nous sommes atteints. Là est la vraie maladie; là est la vraie révolution, dont les révolutions politiques et sociales ne sont que la manifestation au dehors. Où l'autorité divine est ébranlée, les autorités humaines ne sauraient durer. Sur un sol miné, personne n'élèvera d'édifice solide; rien ne vivra, ni pouvoir ni liberté.

Cela étant, que ferons-nous? Nous résignerons-nous, ou nous défendrons-nous? Il y a à choisir entre ces deux partis : ou s'envelopper la tête de son manteau, comme César, pour bien mourir; ou tirer l'épée et attaquer qui nous attaque.

Quant à moi, mon choix est fait. Je ne vois pas ce qu'on gagne à gémir, lorsqu'on s'en tient là. Déplorer les misères du temps présent, c'est bien; essayer d'y porter remède, c'est mieux. Lamentations pour lamentations, je préfère celles qui mènent à l'action et qui engendrent l'énergie.

Or il s'agit de bien plus que de la société, il s'agit de la foi; il s'agit de bien plus que de la vie présente, il s'agit de la vie éternelle. La foi est en cause, et nous en prendrions notre parti! Et nous ne saurions pas, nous, chrétiens, saisir à deux mains le glaive du Saint-Esprit qui est la Parole de Dieu!

Si la crise est pleine de menaces, elle est pleine de promesses aussi. Nous avions besoin d'un tel danger, pour secouer notre engourdissement. C'est le cas de répéter le mot célèbre : « Mes amis, nous périssions, si nous n'eussions été perdus. »

A l'heure qu'il est, les questions embarrassantes se pressent; la science incrédule qui rejette le christianisme et la science pieuse qui croit le servir en le diminuant, multiplient les objections. Les objections sont en train de descendre dans les masses. Que nous y consentions ou non, tout le monde saura bientôt qu'elles existent. Faisons en sorte que tout le monde sache aussi ce que nous y avons répondu.

Mettons-nous donc résolûment en face du problème de l'autorité, et que Dieu nous donne de le résoudre enfin, non à demi, mais tout à fait! — Pourquoi l'autorité est-elle dans la Bible? Pourquoi le canon de la Bible est-il absolument certain? Pourquoi le texte de la Bible est-il entièrement inspiré? Pourquoi cette Bible infaillible, lue avec le secours du Saint-Esprit, fournit-elle une loi claire, suffisante et obligatoire? Pourquoi la vraie liberté d'examen se concilie-t-elle avec la vraie soumission?

Pourquoi? — Nous n'avons plus le droit de rester muets ou de balbutier des explications puériles. Aussi suis-je convaincu que la crise actuelle nous fera grand bien. L'Ecriture a toujours gagné à être étudiée de plus près. L'autorité divine ne redoute pas l'examen; ce qu'elle redoute, c'est notre légèreté, c'est notre ignorance, c'est notre confiance irraisonnée. Oui, il y a une manière de se confier, qui est une injure. Dieu ne veut pas d'une soumission qui accepte à tout risque, par habitude, par lâcheté, sur la parole d'autrui.

De la grande révision à laquelle vont être soumis les titres

de l'autorité, sortira, j'en suis sûr, un affermissement considérable de notre foi à l'autorité. Nous ne savons pas à quel point elle est légitime. A côté des révélations divines, nous laissons mettre tantôt des traditions humaines, et tantôt des doutes ou des réserves; nous ajoutons quelque chose à la Bible, et nous en ôtons quelque chose. C'est-à-dire que nous ne sommes pas encore assez protestants.

En établissant la preuve de l'autorité, nous mettrons la dernière main à la Réforme. Son grand tort a été de demeurer incomplète. Elle a indiqué le chemin, plus qu'elle ne l'a parcouru ; ou plutôt elle a marché, mais elle n'est pas arrivée. Arriver à la Bible, autorité infaillible et autorité unique, arriver au point de départ (qu'on me passe l'expression) et avancer assez pour rejoindre le christianisme apostolique, telle est la tâche qui nous est réservée et dont les difficultés qui nous entourent provoquent l'accomplissement.

Il y aura une Réformation du dix-neuvième siècle; je veux dire que la croyance à l'Ecriture achèvera de se fonder, de se justifier, de s'exercer, à l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle. Nos traditions protestantes achèveront de périr; nous achèverons de devenir protestants, afin de devenir simplement chrétiens.

C'est avec espérance que je regarde en avant. Le jour approche où l'autorité reprendra sa situation normale. Notre génération misérable, qu'on tiraille en sens contraire, mais toujours dans un sens qui l'éloigne de l'Ecriture, notre génération qui tend à se partager entre le catholicisme et le rationalisme, sera sollicitée par une force nouvelle. Les disciples du Livre feront plus hardiment ce qu'ils ont déjà fait; ils agiront avec le sentiment plus complet de leur bon droit.

Aujourd'hui, convenons-en, nous apportons encore trop de doutes et de restrictions dans notre croyance à l'Ecriture, pour que nous exercions une influence proportionnée à l'excellence de notre cause. Il est naturel que les uns s'échappent à gauche, où les attire une émancipation plus entière; et que les autres

s'échappent à droite, où les attire une autorité qui semble être plus réelle. Ayons l'autorité véritable, et les rôles seront changés. Si nous voulons, je ne dis pas renverser le catholicisme et le rationalisme (ils dureront jusqu'à l'avénement de Christ), mais arrêter le double courant qui nous porte tantôt vers Rome ou vers les imitations romaines, et tantôt vers la critique sacrée juge suprême du canon ou des prétendues erreurs de l'Ecriture; si nous voulons ramener les autres et résister nous-mêmes, retrouvons l'argument suprême qui place la certitude du canon et l'infaillibilité de l'Ecriture sous la garantie de Dieu.

Là seulement nous serons en sûreté. De là, nous regarderons passer sans effroi, sinon sans douleur, les tendances catholiques et les tendances rationalistes qui gagnent incessamment du terrain. Nous serons armés et contre la théorie du développement historique des dogmes, et contre celle qui prétend rejeter une portion des Livres sacrés, ou les transformer en documents imparfaits. Nous serons plus forts que les forts et plus savants que les savants.

Mais pour qu'il en soit ainsi, il ne suffit pas de soupirer, il importe d'agir. En face d'adversaires qui travaillent et qui étudient, il importe de travailler et d'étudier. Abordons les questions de front, au lieu de les esquiver; abordons-les au nom du Seigneur et par sa force; il nous en donnera lui-même la solution.

Travaillons courageusement et sans retard. Pendant que nous nous croisons les bras, le mal fait de continuels progrès. Je peux l'affirmer, car voilà quatre ou cinq ans que je le suis pas à pas, m'informant avec scrupule de ses diverses manifestations, lisant, écoutant, observant, et toujours plus frappé des envahissements de la nouvelle école. Elle ne compte pas beaucoup de partisans qui s'avouent et se croient tels; elle en a beaucoup qui croient être ses adversaires. On repousse le journal de M. Scherer; on accueille celui de Néander et de Julius Müller. Les hommes qui professent la certitude absolue du canon et l'infaillibilité absolue de l'Ecriture, se comptent aujourd'hui aisément; ceux qui

proclament les droits de la critique et qui reconnaissent des erreurs dans la Bible abondent partout, j'entends parmi les chrétiens. Quant aux écoles de théologie d'où sortiront ceux qui prêcheront demain l'Evangile, il est impossible de n'être pas consterné lorsque l'on considère l'opinion qui y règne. J'ai lu une centaine de thèses de Montauban et de Strasbourg, et, tout en étant touché de la bonté avec laquelle on m'en avait accordé la communication, tout en étant frappé du talent et de l'instruction qui s'y montrent souvent, j'ai frémi de voir, qu'à peu d'exceptions près, ces futurs pasteurs se rattachaient aux diverses tendances de l'Allemagne. En général, Néander est leur modèle. Or ils n'ont pas comme lui l'excuse d'un point de départ beaucoup plus bas. C'est en montant que Néander et ses pieux amis sont arrivés à la quasi-théopneustie; c'est en descendant que nous y arrivons, nous. Prenons-y garde! à présent que nous sommes de niveau, il est à craindre que nous ne nous accordions pour consacrer ce niveau-là et pour l'imposer à tout le monde.

Or voici ce qui arriverait s'il était généralement admis. — Tandis qu'il existe maintenant une croyance générale à l'autorité des Ecritures, qui préserve les ignorants et contient les savants eux-mêmes, à leur insu; tandis que les plus hardis portent instinctivement un certain respect au Livre qui a été longtemps à leurs yeux la Parole de Dieu et qui est encore la Parole de Dieu aux yeux des masses, le moment approche où la donnée première aura changé. Lorsque les théories nouvelles auront pénétré, et elles pénètrent; lorsque la prévention favorable à la Bible (prévention ignorante et insuffisante, j'en conviens) aura fait place à une prévention contraire; lorsque les témérités des docteurs auront cours dans le salon et dans l'atelier; lorsque chacun aura appris sa leçon et saura par cœur les arguments contre telle épître ou sur telle contradiction chronologique; lorsqu'il n'y aura plus de vénération des Ecritures dans l'air que nous respirons et qu'il n'y aura plus de souvenirs bibliques au fond de nos âmes, alors on verra jusqu'où l'on va quand on a

décidément rompu avec l'autorité. Les illusions qu'on se fait aujourd'hui se dissiperont alors. On s'imagine qu'avec une Bible faillible on peut conserver le Christ historique, le fait chrétien, les principaux dogmes, la piété, la vie, l'évangélisation, les églises, les œuvres. On s'apercevra trop tard que ces choses avaient vécu d'un reste de croyances théopneustiques. La génération dont le point de départ convenu était la Bible souveraine, n'avait pas pu l'oublier; mais la génération dont le point de départ aura été la Bible dédaignée et jugée, ne l'oubliera pas non plus. Mieux vaudrait mille fois se poser en incrédule, comme au siècle dernier, car les incrédules de cette époque rejetaient la Bible en qualité d'incrédules; les nôtres (épouvantable progrès!) la rejettent en qualité de chrétiens.

Ceux qui m'accuseraient ici d'exagérer, voudront bien examiner les preuves de fait contenues dans mon livre. C'est bien au rejet de la Bible qu'aboutissent les chefs les plus audacieux d'un mouvement que beaucoup d'esprits timides, que beaucoup d'orthodoxes aussi, suivent à distance en se figurant qu'ils le combattent. Le mot d'ordre, répété sur toute la ligne, est : Erreurs de l'Écriture!

Les uns articulent le reproche brutalement et s'installent sans façon sur le siége judicial. L'homme est tout; la révélation divine n'est rien! Il faut que chaque homme tire de soi-même ses idées, ses principes, sa foi! « La religion, s'écrie Emerson, attend encore un fondement solide dans l'âme de l'homme.... Les hommes en sont venus à parler de la révélation comme si Dieu était mort.... Marchez seul...... toutes les vertus sont comprises dans la confiance en soi. »

Les autres, sincèrement attachés à l'Évangile et non moins imbus cependant de la doctrine du jour, espérant établir un compromis entre les déclarations de la Bible et les arrêts suprêmes que l'homme prononce, font de notre raison ou de notre conscience le critère de la vérité. Le contenu entier de la Bible est soumis à ce critère. « L'évidence intérieure » règne, et toute « autorité » est proscrite.

D'autres enfin, et les plus nombreux, consentent encore à croire sur la foi de la Bible beaucoup de choses qui étonnent leur conscience ou leur raison; mais ils fixent une limite où la déférence doit s'arrêter, et, effrayés de certaines contradictions apparentes, ils mettent en dehors de l'infaillibilité ce qui, dans la Bible, se rattache à l'histoire, à la géographie et aux autres sciences.

Il y a des phrases toutes faites là-dessus, et ce qui m'effraie c'est que je les retrouve partout. Les journaux politiques, les revues littéraires savent déjà dire aussi bien que nous : « Les écrivains sacrés n'étaient ni professeurs d'histoire, ni professeurs de géologie. » Le monde lui-même sait cela maintenant, car personne n'a répondu : « Ils n'étaient pas professeurs d'histoire et de géologie; mais leurs paroles canoniques étaient infaillibles quel qu'en fut le sujet, et Jésus-Christ l'a attesté. » Soyons sûrs que les axiomes théologiques qui font ainsi leur chemin et qui se répètent dans les cercles les plus frivoles, ont une très-grande importance. Une fois vulgarisées, les erreurs religieuses sont bien difficiles à déraciner.

Ou nous nous mettrons résolûment en travers, déterminés à ne pas céder une ligne de la révélation écrite, ou nous verrons avant peu se préparer la grande révolte dont je parlais il y a un moment. Si elle devait venir, nous n'irions à elle qu'en traversant un temps plus honteux peut-être, celui où règnerait au sujet de la Bible une sorte de mensonge latent et convenu. On traiterait le saint Livre avec respect, on le laisserait sur les chaires, on dirait en l'ouvrant : « Nous allons lire la Parole de Dieu, » et l'on sous-entendrait : « Si tant est qu'il y ait quelque parole de Dieu renfermée dans les versets que je vais lire ! »

J'espère que nous échapperons à un tel malheur. Je l'espère comme chrétien; je l'espère aussi (et le second mot n'est qu'une des significations essentielles du premier), je l'espère comme protestant. Avec la Bible, nous avons tout; en perdant la Bible, nous perdons tout. Or, la Bible à peu près infaillible, n'est plus la Bible. La Bible infaillible, c'est l'autorité; et

à l'autorité se rattachent notre vie religieuse, nos progrès, nos œuvres, notre force vis-à-vis du catholicisme, notre passé et notre avenir.

Je recommande cette considération à ceux qui ne s'élèvent pas assez haut pour devenir insensibles à l'honneur du protestantisme, et je suis du nombre.

Depuis que je vois grossir le danger, je regarde autour de moi; je cherche si quelqu'un prendra en main la cause de l'infaillibilité absolue : de l'autorité, en d'autres termes. Personne, ou presque personne! Les plus savants, les plus habiles, les meilleurs admettent en partie le principe qu'il faut combattre! De là est né chez moi un sentiment de devoir que ne doit pas surmonter le sentiment de mon insuffisance. Je fais ce que je puis, d'autres feront mieux.

Transporter la question de l'autorité du terrain du témoignage humain à celui du témoignage divin; voilà en deux mots tout mon but et toute ma thèse.

Cette thèse, je ne l'ai pas inventée à force de raisonnements, j'y ai été conduit par ma propre expérience. Quand la lettre de M. Scherer eut donné le signal de la crise, je me mis à lire, à étudier, à poursuivre la conviction personnelle que chaque chrétien est tenu d'acquérir. Que m'est-il arrivé? A mesure que je parcourais les ouvrages des Pères, les difficultés grandissaient devant moi; à mesure que je consultais les écrits destinés à établir le canon, je sentais naître des doutes sur certaines parties du canon; sur la voie du témoignage des hommes je m'égarais évidemment, il m'était impossible d'atteindre à l'entière certitude.

C'est alors que je me suis demandé enfin si Dieu n'aurait pas attesté lui-même le canon et l'inspiration plénière, si la démonstration ne fuyait pas devant moi parce que je la cherchais mal, s'il n'existait pas une preuve décisive, excluant toute espèce de doute, et tellement conforme d'ailleurs aux exigences de la conscience et de la raison, qu'on pût l'accepter sans mutiler en rien l'homme moral et sans tomber le moins du monde dans la foi aveugle.

La preuve par le témoignage de Dieu est tellement simple, qu'elle a été instinctivement devinée, j'en suis certain, par la plupart des chrétiens étrangers aux études théologiques. Je ne me pose certes pas en inventeur. Je ne prétends que mettre en lumière et définir, avec quelque netteté, ce qui est confusément au fond de beaucoup d'âmes croyantes : formation providentielle du canon, garantie divine de la théopneustie.

Le lecteur voudra bien d'ailleurs ne pas oublier le caractère de mon travail. Je ne veux ici que poser ma thèse et en donner les raisons populaires. Je n'écris pas un livre scientifique.

Pour le moment, cela suffit. Je crois même que cela vaut mieux. — En tout cas, je n'ai pas été libre de faire autrement. Mis en demeure d'exprimer ma pensée sur la grande question de l'autorité; devant le faire immédiatement, sous peine de laisser perdre l'occasion, je me trouvais éloigné de ma bibliothèque et de mes notes. Force m'a donc été de renoncer à tout bagage d'érudition et de me concentrer dans l'exposition de mes propres idées. Ce livre aura du moins le mérite d'être le produit spontané d'une conviction qui est bien la mienne, qui est devenue mienne par une longue et parfois douloureuse méditation.

Plus tard, si le Seigneur le permet, j'essaierai d'aborder scientifiquement le même sujet. Il faut le faire, quoique la démonstration soit parfaite, indépendamment du travail scientifique. Oui, plus tard, dans cinq, dans dix ans, lorsque je me sentirai le droit de parler, je parlerai. Il y a à examiner en détail et pièces en mains les questions d'authenticité, celles qui se rattachent à l'harmonie des Évangiles, à la chronologie, aux contradictions apparentes, à l'histoire de la Bible et de ses manuscrits, à la comparaison des révélations bibliques avec la philosophie et avec les religions humaines, aux variantes, aux citations de l'Ancien Testament par le Nouveau, etc.

Mais pour connaître et examiner ce qui s'est dit d'essentiel sur ces différents sujets, il faut beaucoup plus que les quatre années que je viens d'y consacrer

Je n'aurai donc pas l'imprudence de me basarder dès à présent sur le terrain de la science proprement dite. Je sais trop bien ce qu'exige le respect du public, qui n'est qu'une des formes du respect de la vérité.

Quoique je me sois borné à l'exposition populaire de mon sujet et que j'aie écarté toutes les digressions, j'ai été amené à faire un volume. On jugera s'il était possible de dire beaucoup moins; quant à moi, je dois le déclarer, je n'aurais pas pris la plume s'il ne s'était agi que d'écrire quelques pages de déclamations sur la Bible. Dans l'état actuel de la question, lorsqu'il faut à la fois la poser et la résoudre, formuler la thèse et la démontrer, mettre en présence les deux grandes écoles du doute et l'école unique de la foi, une brochure aurait été insuffisante; le moment où nous sommes exige autre chose qu'une manifestation de sentiments à l'égard de l'autorité en matière religieuse.

Il exige aussi des lecteurs autre chose que l'attention distraite qu'on daigne en général accorder à ce qui se publie aujourd'hui. Cet essai, si médiocre soit-il, n'est pas un livre à parcourir en courant, et j'en avertis dès l'abord ceux qui craignent de se fatiguer, comme aussi ceux qui craignent de prendre les questions au sérieux. Je dis en même temps à quiconque est animé d'un amour profond de la vérité, qu'il n'y a rien de difficile pour les âmes sincères dans l'étude à laquelle je les convie. Tout y est simple, et les simples s'y trouveront à l'aise.

L'auteur ici n'est rien; le sujet est tout. Aussi n'éprouvé-je aucun embarras à en recommander l'examen. Nous avons des journées à donner à la politique, aux intérêts matériels, à la littérature; nos journaux obtiennent aisément de nous une portion de notre vie, et nous n'aurions pas quelques heures à mettre à part, afin de nous former une opinion personnelle dans la grande controverse de notre temps, controverse de laquelle tout

dépend, et l'avenir de la société et celui de l'Eglise, et l'autorité de la Bible et l'action vivifiante des dogmes qu'elle contient! Nous restera-t-il encore une révélation divine? Nous restera-t-il encore un Sauveur? Voilà au fond le problème qui s'agite. Il vaut la peine de s'en informer.

Qu'on veuille bien prendre mon livre tel qu'il est, au lieu de décider d'avance ce qu'il doit être. Je sais bien qu'en demandant cela, je demande beaucoup. Mais en matière si grave, j'ai besoin de compter sur l'impartialité. J'ai besoin d'espérer surtout qu'on ne m'opposera pas cette fin de non-recevoir commode et dont on a étrangement abusé à ma connaissance : cela a été écrit trop vite.

Penser lentement et écrire vite, est une méthode que je ne voudrais imposer à personne, mais que je crois légitime. C'est la mienne, j'en conviens sans honte, et je ne me fais point scrupule d'improviser la forme quand le fond est né de longues réflexions accompagnées de prières.

J'en suis fâché pour ceux qui chercheraient un prétexte afin de pas tenir compte de mes idées : elles peuvent avoir d'autres défauts; elles n'ont pas celui de la hâte et de la légèreté.

En ce qui concerne la rapidité de la publication, loin de m'en excuser, j'avouerai que je l'aurais voulue plus grande. Deux accidents imprévus et qu'il ne dépendait pas de moi d'éviter, l'ont retardée de quelques jours. Je le regrette.

Au reste, long ou court, rapidement ou lentement écrit, ce faible travail aurait rencontré devant lui les mêmes adversaires, adversaires nombreux et qui m'épouvanteraient si je n'étais soutenu par le sentiment d'un devoir strict, si je ne regardais à Celui dont l'approbation est seule importante et toujours suffisante.

On n'a jamais aimé, et moins que jamais à présent on n'aime

les vérités absolues L'absolu! une affirmation carrée qui ne laisse pas de place à son contraire! Un dogme qui ne se prête pas aux compromis, et qui n'autorise pas les gens à l'admettre un peu en le niant un peu aussi! Voilà le grand ennemi, et pour cause. — On ne me pardonnera donc pas d'avoir relevé (après d'autres, et je tiens à nommer M. Gaussen) l'infaillibilité absolue du canon, l'infaillibilité absolue des textes qui y sont contenus. — On me pardonnera encore moins d'avoir mis un argument absolu au service d'une thèse absolue. Avec le témoignage de Jésus-Christ, il n'y a guère moyen de contester; nous sommes mis en demeure d'accepter tout ou de rejeter tout, purement et simplement. Or, les partis tranchés nous déplaisent.

Qu'y faire! autant qu'un autre j'aimerais à plaire aux lecteurs; le succès et les éloges sont doux, et je n'affecte nullement d'être insensible au blâme. Mais, mentirai-je à ma conscience? Ferai-je fléchir d'une ligne ma conviction? Non, à aucun prix! En ce qui me concerne, je répéterai plutôt le mot de Luther : « Je ne peux autrement. » En ce qui concerne mes frères, j'oserai emprunter la parole de Paul : « Je suis jaloux de vous, d'une jalousie de Dieu. »

Oui, je suis jaloux de vous, de votre foi, de votre honneur, de notre honneur commun, de la cause de l'Evangile. Si je déguisais ou affaiblissais ma pensée, c'est que je vous aimerais moins et que je n'aimerais plus la vérité, qui s'appelle aussi l'absolu.

La vérité nous invite à combattre; ses disciples sont en même temps ses soldats. Nous voudrions qu'il en fût autrement; les allures militantes nous effarouchent, et nous réduirions volontiers notre littérature religieuse à l'édification proprement dite. Je comprends cela et je ne serais pas le dernier à dire adieu au « train de guerre, » si mon maître m'en donnait licence. Mais la guerre continue, la bannière est déployée et le grand capitaine ne m'a pas accordé mon congé.

Les chrétiens pacifiques y ont-ils bien réfléchi? sont-ils décidés à tout voir sans rien empêcher? assisteront-ils à l'in-

vasion des fausses doctrines, à la création des institutions dangereuses, à l'abandon des croyances les plus essentielles et notamment de la croyance aux Ecritures, sans renoncer à leurs allures placides et sans entrer en lutte avec l'ennemi ? L'erreur va vite, lorsqu'on la respecte à ce point et que l'on se contente de la déplorer en secret ; nous en avons fait l'expérience, et nous ne sommes pas au bout.

Ah ! qui nous rendra ce noble esprit de la milice chrétienne, l'esprit qui respire dans la dernière lettre de Paul ! Le vieux guerrier vient de livrer une rude bataille ; personne n'a été avec lui, personne excepté le Seigneur. Maintenant le temps de son départ est arrivé, et que dit-il ? « J'ai combattu le bon combat. » Quelle recommandation adresse-t-il à Timothée ? l'engage-t-il à laisser faire, à laisser passer, à éviter le trouble pénible que causent les conflits ? Non, voici son langage : « Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de puissance et d'amour et de bon sens...... Toi donc, endure les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. »

Cette consigne est la nôtre. L'ennemi, lui, ne sommeille pas ; sachons nous opposer à ses progrès. Un bon soldat de Jésus-Christ évite les disputes de mots, les questions folles et sans instruction ; s'il corrige ceux qui sont opposés, c'est avec douceur, n'oubliant pas que l'esclave du Seigneur ne doit pas avoir de querelles, et que la sagesse qui vient d'en haut n'est pas celle que domine un zèle amer. Un bon soldat de Jésus-Christ est paisible, car il sert le Prince de la paix ; mais il connaît aussi les droits de la vérité ; il accepte la rude condition que lui font « les temps difficiles, » et décidé à ne pas déserter son poste, il serre dans sa main la divine épée des Ecritures, il repasse dans son cœur les mâles adieux de l'apôtre à son disciple : « Pour toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été assuré, sachant de qui tu les as apprises.... Prêche la Parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, réprimande, exhorte avec toute longanimité et avec doctrine, car il y aura un temps où ils ne supporteront pas un enseignement sain ;

mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres désirs, et tandis qu'ils détourneront l'oreille de la vérité, ils se tourneront vers les fables. » Je crois fermement que nous sommes dans un temps pareil. Malheur alors aux docteurs qui sont généralement approuvés! Malheur à ceux dont on loue partout la largeur! Malheur à ceux qui crient : Paix! où il n'y a point de paix! Il faut combattre; il faut avoir contre soi les esprits prévenus et les esprits faux. Les vérités contestées sont celles qui font leur chemin. Les hommes de contestation peuvent être très-pacifiques. Ils sont tenus de l'être, s'ils veulent agir en chrétiens; pacifiques et ne ménageant pas l'erreur, pleins de tendresse et d'énergie, attaquant les idées et aimant les hommes, faisant la guerre, mais la faisant bonne, loyale, par les seules armes de l'esprit, et repoussant comme une injure à l'Evangile toute mesure oppressive qui prétendrait le protéger.

Tâchons de devenir des hommes de principes; il n'y a que ceux-là qui aient le droit d'être des hommes de paix. La douceur est l'apanage de la force.

L'avouerai-je? je suis humilié comme chrétien de ce qui se passe au milieu de nous. Il semble que les enfants de Dieu aient perdu leur confiance à la vérité et le sentiment de sa puissance. La puissance de la vérité est grande, et notre puissance à nous c'est d'y croire. Lorsque nous y croirons, nous cesserons de recourir aux habiletés et aux réticences qui ont cours aujourd'hui. Ne dirait-on pas vraiment que nous doutons de notre cause, que nous craignons l'examen, et que nous faisons faire silence autour de notre foi, de peur qu'elle ne s'évanouisse au premier bruit!

Pour peu que cela continue, toute notre sagesse viendra se résumer en cette sentence : « Il ne faut pas tout dire. » Je connais des hommes pieux et distingués que va scandaliser l'audace de mon livre. Quoi, initier notre public aux négations de la nouvelle école; mettre sous les yeux de tout le monde ses arguments perfides et ses raisonnements captieux; étaler en

plein soleil nos plaies; avouer l'incrédulité totale des uns et l'incrédulité partielle des autres; apprendre aux catholiques que beaucoup de protestants hésitent au sujet de l'infaillibilité des Ecritures !

Je ne pense pas, quant à moi, que j'apprenne rien à personne. Nos grands mystères et nos grandes précautions, outre le défaut d'être indignes de notre cause, ont celui de manquer leur but. Tout se sait. Les seules différences qu'il y ait entre la sincérité chrétienne et la fausse habileté, c'est que la première se charge de nous faire notre procès, et que la seconde en charge nos ennemis; que la première nous donne une attitude qui impose le respect, et que la seconde nous donne une attitude qui engendre la défiance; que la première enfin attaque le mal en nous, et que la seconde le ménage.

Et pour commencer par ce dernier point, le plus important de tous, comment nous mettrons-nous en garde contre nos défauts? comment rejetterons-nous les erreurs qui nous sollicitent? comment ferons-nous des progrès, si nous nous enfermons dans un système de félicitations et de congratulations réciproques? On fera des rapports sur les œuvres, on s'encouragera dans les meetings, on se visitera, on se peindra en beau, on publiera des biographies presque idéales et des sermons où le péché en général sera dénoncé, mais où nos péchés particuliers seront rarement pris à partie... et pendant ce temps le mal gagnera du terrain. Il y a des enfants auxquels on ne peut rien dire, ce sont les enfants gâtés. Quel nom mériterions-nous, je le demande, si nous en venions à ne pouvoir rien entendre non plus sans nous irriter ou nous alarmer, si nous exigions qu'on ne nous parlât ni de nos fausses tendances, ni de nos périls, ni des théories funestes que nous subissons déjà, ni de celles qui s'apprêtent à nous asservir? Je ne serai jamais tranquille sur le compte des gens qui ont cessé de sentir ce qu'il y a de noble et de sain dans le régime de l'entière franchise. J'espérerai toujours beaucoup des gens qui aiment la vérité quand même, la vérité pour elle-même, qui désirent qu'on leur dise toute la vérité et toutes les vérités.

Quand Esaïe veut décrire l'abaissement moral du peuple, quel trait emploie-t-il? « Il n'y a personne qui crie pour la justice. » Aussitôt qu'on a fait taire ceux qui crient pour la justice, « on se fie en des choses de néant, on dit des choses vaines; on conçoit le travail, et on enfante le tourment. » Alors on se croit bien paisible; or le Saint-Esprit le déclare, « leurs sentiers sont des sentiers détournés; tous ceux qui y marchent ne connaissent point la paix. » Puis les ténèbres s'épaississent : « Nous allons à tâtons comme des aveugles le long de la muraille...... car la vérité est tombée dans les rues et la droiture n'y a pu entrer. Même la vérité a manqué. »

La vérité a manqué! Quel malheur serait comparable à celui-là? Je ne prétends pas qu'il nous menace aujourd'hui; je soutiens seulement qu'il pourrait nous menacer demain, car la vérité court des périls et nous n'aimons pas qu'on nous en parle.

Il nous semble, à part toute autre raison, qu'il est d'une bonne politique de garder le silence. Pourquoi fournirions-nous des armes aux ennemis de l'Evangile? J'ai déjà dit qu'ils en savent autant que nous sur notre compte; la seule chose qu'ils ne sachent pas et dont il faille les instruire, c'est que nous ne craignons pas le grand jour, que nous ne laissons à personne le soin de relever avant nous ce qu'il y a de mauvais en nous.

On ne saurait croire à quel point cela est propre à nous concilier le respect. Chacun sent instinctivement qu'une telle sincérité n'appartient qu'à la force, et qu'une cause qui provoque ainsi l'examen ne le craint pas. Il n'y a guère moyen d'être sévère envers les gens qui ne s'épargnent pas eux-mêmes. On les envie et on les estime.

Si j'ai retiré un fruit de ma courte et modeste carrière publique, c'est d'avoir appris par expérience ce que vaut la fausse habileté. Que de fois ne m'a-t-on pas dit : « Il ne faut pas parler de ceci; il faut ménager cela; le moment n'est pas venu; c'est imprudent; c'est inopportun! » Et toujours j'ai trouvé que l'habileté suprême consistait dans la parfaite sincérité; toujours j'ai trouvé l'habileté souverainement inhabile.

Parlez net, parlez haut, jouez cartes sur table, et vous verrez les profits durables succéder aux inconvénients momentanés. (J'insiste sur le profit; j'aimerais mieux insister sur le devoir.) — Allez loyalement au but, abordez de front les questions, avouez vos côtés faibles pour y porter remède, arborez vos vraies couleurs, faites la partie belle à vos adversaires, et votre force naîtra de ce qui semblait devoir faire votre faiblesse.

A entendre beaucoup de chrétiens, nous aurions dû nous taire sur l'intolérance protestante qui règne dans plusieurs pays, nous taire sur les imperfections de quelques missions protestantes, nous taire sur les infamies de l'esclavage dans les Etats-Unis protestants, nous taire sur la honte du divorce consacré par l'Allemagne protestante, nous taire sur l'iniquité des réclamations anglaises et hollandaises contre les évêchés catholiques, nous taire sur l'opulence scandaleuse et sur les misères de l'anglicanisme, nous taire sur l'affaiblissement de l'autorité des Ecritures et sur les hérésies diverses qui sont en train d'en sortir.

Nous n'avons pas écouté ces prudents conseils, et bien nous en a pris. Notre sincérité a fait sensation au dehors, et nos avertissements, je l'espère, ne seront pas perdus au dedans.

Quant à moi, je suis dégoûté, au delà de ce que je puis dire, de ce mensonge à bonne intention qu'on nomme *politique religieuse*. J'en ai assez d'une certaine diplomatie toute pleine de réserves et de précautions, qui est à la recherche des opportunités, et à laquelle les questions d'opportunité cachent habituellement les questions de devoir. Je désire marcher droit, appeler les choses par leur nom, affliger quelquefois mes frères pour leur être utile, les effrayer quelquefois pour qu'ils se préservent du péril. Les chrétiens ont besoin de connaître et de soutenir les assauts de l'ennemi. Ne leur cachons pas les faux systèmes, montrons-leur nous-mêmes les objections, les difficultés. Vues de près, elles seront moins redoutables; c'est l'éloignement qui fait les monstres.

Je vais plus loin : lors même que le contact de l'erreur devrait nous faire souffrir un moment, nous n'en serions pas plus

autorisés à l'éviter. Il y a des souffrances, des doutes qu'il faut traverser, avant d'entrer en possession directe et personnelle de notre foi. Si mon livre doit produire quelque bien, c'est autant peut-être par les fausses théories qui y sont décrites, que par l'exposition de la vérité.

Et maintenant, qu'il aille accomplir l'œuvre, bien humble sans doute, qui lui est réservée! Qu'il aille, avec la bénédiction de Celui pour la gloire duquel j'ose dire qu'il a été conçu, et de la gloire duquel j'aurais voulu être plus exclusivement préoccupé en l'écrivant!

Au Rivage, près de Genève, le 12 avril 1853.

CHAPITRE PREMIER.

LA QUESTION POSÉE.

On vient de publier une brochure intitulée : *M. de Gasparin a-t-il eu raison de dire que la majorité de nos protestants n'est pas chrétienne et que l'Église de Genève est l'école du doute? Question que proposent les* ANNALES CATHOLIQUES *de Genève à Messieurs les ministres chargés par le Consistoire de faire des conférences sur les principes de foi des réformés.*

Je prends la plume à l'occasion de cette brochure ; je ne la prends pas pour répondre.

Il y a longtemps que nous sommes habitués aux malices d'une controverse facile, qui détache deux ou trois phrases d'un écrit protestant et les proclame triomphalement comme la condamnation sans appel du protestantisme.

Les représailles seraient faciles sur un semblable terrain, mais elles ne sont pas de mon goût. Je n'aurais pas même cru nécessaire de relever la transformation que le titre de

la brochure fait subir à ma pensée, quand il m'attribue la la phrase suivante : « L'*Église* de Genève est l'école du doute; » tandis que j'ai écrit : « L'*école* de Genève est l'école du doute. »

La différence est grande assurément, et toutefois je n'aurais pas pris la parole dans le seul dessein de la signaler. Malgré le respect que m'inspirent plusieurs chrétiens attachés à l'Église nationale de Genève, malgré la sympathie avec laquelle je suis la marche progressive d'un grand nombre de ses membres vers la vérité et la lutte qu'ils ont engagée récemment contre l'hérésie romaine, je m'accuserais de n'être pas sincère si j'avais l'air d'affaiblir une protestation qui, en s'appliquant à l'école, atteint aussi indirectement l'Eglise.

C'est le privilége des bonnes causes, et, par conséquent, de la cause protestante, de pouvoir tout dire. Nous laissons à d'autres les habiletés et les réticences. Quant à nous, nous n'avons pas besoin de dissimuler nos misères, précisément parce que nous comptons sur Celui qui les guérira, et qui nous demande premièrement la sincérité des lèvres et la droiture du cœur. Nous appelons mondaines les églises mondaines; nous appelons infidèles les églises infidèles, et la crainte de réjouir l'ennemi du dehors ne nous portera jamais à pactiser avec l'ennemi du dedans. Nous désirons que l'art de blanchir les sépulcres ne soit jamais à notre usage; au lieu de ménager ceci, de cacher cela, nous tâchons d'imiter les Apôtres qui aimaient assez les âmes pour ne tolérer aucune erreur. Or l'erreur qui règne encore dans l'Eglise nationale de Genève est si énorme, que ne pas la signaler ce serait s'en rendre complice. Ses catéchismes

sont là, dans ses écoles ; les fondements mêmes de l'Évangile sont journellement renversés en son nom ! Tant qu'un tel scandale se prolonge, nous n'avons pas le droit de nous taire.

On le voit, je ne compte pas suivre *les Annales catholiques* sur le terrain de sa querelle locale. Je leur laisse même la joie d'opposer leurs magnificences à nos humiliations. Il serait aisé de répondre à leur « question » par d'autres questions plus indiscrètes. — Nous avons nos incrédules ! et vous, n'avez-vous pas les vôtres ? Oseriez-vous dire que vos masses soient chrétiennes, que la majorité de vos églises appartienne de cœur à Jésus-Christ ? — Vous faites quelques conquêtes en Angleterre, et vous en espérez en Allemagne ! et nous, n'en faisons-nous aucune en France, en Irlande, aux Etats-Unis ?

Mais laissons cela, c'est de la petite guerre. Les combats d'avant-poste ne décident rien ; il faut se réserver pour les batailles rangées, et la grande bataille, la vraie lutte de principes s'est toujours livrée et se livre, aujourd'hui plus que jamais, autour de la question capitale : *où se trouve l'autorité en matière de religion ?*

Je n'aurais rien dit, si la brochure où je suis mis en cause ne posait cette question-là. Ce qui reste de sa lecture, quand on a mis de côté les arguments de circonstance, c'est un acte d'accusation contre la réforme et contre l'autorité restaurée par la réforme, c'est-à-dire l'autorité unique et suffisante de la Bible comme règle et du Saint-Esprit comme interprète. — L'argument fondamental est celui-ci : Vous reconnaissez vous-même que certaines églises protestantes n'ont point de doctrines ; or, ces églises ont la Bible et ne

veulent pas d'autre confession de foi ; donc, la Bible, à elle seule, n'est pas une autorité suffisante; donc la réforme, qui en appelle à la Bible, pose une base incapable de porter l'édifice de la doctrine chrétienne; donc il n'y a qu'un moyen de retrouver l'autorité, d'assurer la doctrine, d'échapper au scepticisme incurable qui ronge les protestants, c'est de se réfugier dans les bras du catholicisme romain.

Pour être très-rebattu, le raisonnement ne m'en paraît pas plus méprisable. Nous n'avons le droit de mépriser qu'après avoir réfuté, et rien n'est plus rare, à mon sens, qu'une réfutation vraiment solide des allégations romaines sur ce point. Nous leur opposons de justes et écrasantes représailles; nous démontrons sans peine que, s'il y a une autorité infaillible quelque part, Rome ne peut pas être cette autorité; nous pulvérisons la thèse de notre adversaire, mais nous n'établissons pas la nôtre. Ici est, jusqu'à présent, le côté faible du protestantisme. Nos idées générales sur le libre examen et sur l'autorité en matière religieuse sont d'un vague et d'une incertitude désespérantes. Et pourquoi cela? parce que nos idées sur la Bible ne sont guère plus nettes et plus affermies.

Le moment est venu d'échapper à une telle situation. Tout nous convie maintenant à ce travail, et les plus humbles ouvriers peuvent et doivent y prendre part. Voilà ce qui me décide à ne pas décliner l'invitation qu'on a paru m'adresser en publiant une brochure qui porte mon nom, et qui prétend se servir de mes paroles pour défendre Rome contre les attaques des protestants! A l'heure où s'engage, autour de la Bible, le plus redoutable combat qui se soit livré peut-être depuis dix-huit siècles, je ne déserterai pas

mon drapeau. L'autorité de la Bible! elle est méconnue par les uns, elle est blasphémée par les autres, et l'on nous sommerait en vain de la maintenir! Non, il ne saurait en être ainsi. Les agressions même dont l'autorité de la Bible est l'objet serviront à la mettre en lumière. Nous avions besoin qu'elle fût contestée comme elle l'est pour apprendre à l'aimer, à la respecter comme elle le mérite. Nous avions longtemps sommeillé sur la foi d'une acceptation héréditaire et mal définie de cette autorité. Nous l'avions admise sans nous en rendre compte, et par cela même nous ne l'avions admise qu'à moitié. De là tant d'hésitations, quand il s'agit de la définir; de là tant d'assertions inconcevables sur le principe du protestantisme, sur la liberté d'examen, sur la légitimité des hérésies, sur l'utilité des divisions religieuses. Il s'est formé comme un courant d'idées fausses, qui sont aussi des idées reçues, et si nous ne nous attachons au roc des Écritures nous serons entraînés bien loin.

Entendez-vous ces deux voix qui s'unissent pour nous crier : « L'essence du protestantisme, c'est de ne se soumettre à aucune autorité! Autorité et protestantisme sont deux mots qui s'excluent! » Les hommes de la tradition et les hommes du rationalisme se rencontrent avec un touchant accord dans leur haine de l'autorité biblique et dans leur désir d'en dépouiller la réforme. A nous de leur répondre; à nous de rétablir la vérité fondamentale contre laquelle ils s'acharnent de concert. Nous leur devrons d'avoir remis à l'étude des théories et des formules imparfaites. Grâce à eux, nous y aurons regardé de plus près, nous nous serons mieux rendu compte de la base divine sur laquelle s'est élevée la réforme du seizième siècle, nous au-

rons plus complétement compris à quel point l'Ecriture est suffisante, à quel point le protestantisme est légitime comme retour pur et simple à l'Ecriture, comme retour pur et simple au modèle apostolique, à quel point il est une religion d'autorité, la seule religion d'autorité.

Elles sont rares les occasions de dire ces choses avec chance d'être écouté. Raison de plus pour ne pas laisser perdre celle qui m'est offerte. Les esprits sont excités, l'attention est éveillée; il y a chance de trouver accès auprès du public catholique, qui ne nous connaît guère mieux qu'il ne connaît ce qui se passe en Chine. Il y a chance aussi de rectifier les idées des protestants au sujet du principe qui est le leur, et que beaucoup d'entre eux affaiblissent en le dénaturant.

On le voit, si je profite de la circonstance pour écrire, ce n'est pas un écrit de circonstance que je veux publier. Une œuvre plus haute réclame les efforts de tous les chrétiens. Oui, vous avez raison de nous parler du *doute*. Le doute est le grand ennemi. Combattre le doute et les écoles du doute, voilà notre métier désormais. Sous sa forme incrédule et sous sa forme croyante, le doute se glisse partout aujourd'hui, et Dieu seul connaît les ravages qu'il a déjà faits au fond des cœurs. Il s'agit donc de résoudre clairement, péremptoirement le problème de la certitude, ou plutôt d'en retrouver la solution trop oubliée, telle que Jésus-Christ la donnait à ses disciples, telle qu'elle reparaissait, mais voilée encore par un reste de traditions romaines, dans les écrits des réformateurs.

Voulez-vous savoir où est la certitude, où est l'autorité en matière de religion, où est l'école unique de la foi qui

s'élève en face des diverses écoles du doute ? Demandez à Jésus-Christ, et il vous répondra.

Ou l'autorité telle que la consacre le témoignage de Jésus-Christ, ou l'autorité telle que l'ont inventée les hommes ; voilà la question. Entre l'autorité divine et l'autorité humaine, il faut choisir.

L'autorité divine, c'est la Parole écrite du Saint-Esprit expliquée à l'âme fidèle par la lumière du Saint-Esprit ; c'est Dieu parlant à l'homme et dans l'homme, mais ne parlant dans l'homme que pour faire comprendre et goûter ce qu'il a dit à l'homme. Certes, si une telle autorité a été réellement instituée sur la terre, si elle a pour elle le témoignage de Jésus-Christ, on ne saurait l'accuser ni d'être imparfaite, ni d'être obscure, ni d'être dangereuse, ni d'être insuffisante. Ceci ne ressemble guère à une école de doute.

L'autorité humaine a deux manières d'entrer en lutte avec cette autorité divine.

Il y a d'abord la manière de Rome : Rome prend l'Écriture et la confisque ; elle n'est pas faite pour le peuple ! Rome prend le Saint-Esprit et le confisque ; il n'est pas venu ici-bas pour le peuple ! Entre le simple fidèle et son Dieu, Rome entasse ses traditions, ses interprétations obligatoires, ses apocryphes, la révélation vivante de son clergé. Voilà Dieu écarté et l'homme intronisé à sa place ; c'est la première manière.

La seconde est celle du rationalisme. Cette fois, ce n'est plus au nom d'une Église, d'un clergé ; c'est en son propre nom que l'homme usurpe l'autorité souveraine. Tantôt il il se fait mystique, et, opposant le Saint-Esprit à l'Écriture, il place ce qui lui est révélé dans son âme au-dessus de

ce qui lui est révélé dans la Bible ; tantôt il se fait rationaliste avoué, et alors il élève ce qu'il pense au-dessus de ce qu'il lit dans la Bible ; tantôt, enfin, il se fait subjectiviste, et il place ce que lui dit sa conscience religieuse au-dessus de ce qui est promulgué dans la Bible. Mais quelles que soient ses transformations, plus pieux ou plus impie, plus raffiné ou plus grossier, le rationalisme est toujours le rationalisme ; qu'il mette en avant ses révélations, ses impressions, ses idées, ses sentiments, sa conscience religieuse, peu importe, c'est toujours lui, c'est toujours l'homme qu'il met en avant. Qu'il se fasse illusion avec le mystique, qu'il se pose ouvertement en juge de l'Ecriture avec le rationaliste pur, ou qu'il rêve une transaction avec le subjectiviste, il n'en adopte pas moins ce qui lui plaît, il n'en rejette pas moins ce qui lui déplaît. Voilà de nouveau Dieu écarté et l'homme intronisé à sa place ; c'est la seconde manière.

Ainsi, deux autorités humaines et une autorité divine, deux écoles de doute et une école de foi, telle est l'histoire entière du christianisme, et tel est le cadre de notre débat avec l'adversaire de droite et avec l'adversaire de gauche, avec celui qui dérobe hypocritement l'Ecriture et avec celui qui l'attaque effrontément.

Le lecteur connaît maintenant le plan des rapides réflexions que je vais lui présenter.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE ÉCOLE DE DOUTE.

ROME.

Il est juste de commencer par Rome. Des deux écoles de doute, la sienne est la plus habilement organisée et la plus dangereuse.

Je sais bien qu'en rapprochant ces mots : *Rome* et *doute*, j'ai l'air de soutenir un paradoxe. Rome n'est-elle pas synonyme de certitude, d'autorité, d'obéissance, même d'obéissance aveugle?

Et c'est précisément pour cela même qu'elle ébranle plus profondément la croyance, qu'elle la déracine plus complétement. Avec le rationalisme j'ai de la ressource ; il porte avec lui quelque chose qui le rend suspect; il renverse et ne remplace pas; il laisse un vide béant dans l'âme humaine, et l'âme humaine a horreur du vide. Le malheureux qui s'est laissé gagner au rationalisme sent qu'il lui manque quelque chose ; il n'arrive guère, grâce à Dieu,

à une complète sécurité ; il a rejeté la Bible et il cherche encore ; il a accepté les faux docteurs, et il se défie encore. — Mais lorsque l'autorité usurpatrice, au lieu de se confesser humaine, se prétend divine ; lorsqu'au lieu d'alarmer, elle rassure ; lorsqu'elle amène à ce comble de misère qu'on nomme assurance dans l'erreur, oh ! alors, il n'y a plus de remède. L'homme s'établit dans sa révolte ; il s'y trouve bien ; il s'en sait gré ; il a les illusions de la foi ; il pense être en règle avec son Dieu ; il ne cherche rien au delà ; il se nourrit des doctrines les plus opposées à la Bible, sans en éprouver ni lassitude, ni dégoût. Or, ce n'est qu'après avoir souffert de la famine, ce n'est qu'après avoir désiré les carouges destinés aux pourceaux, que l'enfant prodigue pense à cette maison paternelle où il y a du pain en abondance.

Voilà donc des millions et des millions d'hommes mis au régime du mensonge. S'imagine-t-on que ce soient des croyants ? Allez, pénétrez par de là la mince enveloppe des formes convenues et des procédés religieux, vous serez effrayé de voir ce qu'il y a d'incrédulité sous une religion tout extérieure et ce qu'il peut tenir de doute dans une crédulité aveugle. Que de misères cachées ! Quelle indigence spirituelle chez ces hommes étrangers à l'Evangile ! Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, la foi ne vaut que par son objet. Il ne s'agit pas de croire pour croire, de croire n'importe quoi, mais de croire en Jésus-Christ, de croire que nous étions perdus et que nous sommes sauvés. Entassez les cérémonies et les pratiques, vous ne changerez pas l'incrédule en croyant ; il n'y a que la vérité qui convertisse et qui sanctifie.

Et encore sauve-t-on les apparences, tant qu'aucun ébranlement du dehors ne vient menacer l'autorité humaine qui se fait passer pour divine. Si les âmes ne sont pas nourries, car l'erreur ne nourrit personne, elles ne se révoltent pas non plus. La souffrance demeure latente; les doutes sont inavoués, inconscients peut-être, et comme l'Église romaine n'a pu parvenir à supprimer entièrement l'Évangile, il arrive que plusieurs de ses adhérents entrevoient la croix à travers les obstacles qui devaient la cacher et que la grâce du Seigneur enfante des croyants sur les bancs même de cette école du doute.

Mais attendez. Un jour vient où un rayon de soleil pénètre dans cette nuit redoublée du catholicisme; les yeux s'ouvrent, les intelligences s'éveillent, et on reconnaît, quoi? Que l'autorité à laquelle on s'est confié, celle qu'une vieille habitude a identifiée avec la religion elle-même, celle en dehors de laquelle on ne conçoit pas le christianisme, on reconnaît qu'elle est fausse; elle s'écroule de toutes parts! Qui dira les ravages que produit une semblable découverte? Tout tombe à la fois; ce qui devient suspect, odieux, ce n'est pas l'Église romaine, c'est le christianisme, c'est l'idée même de foi, l'idée même de révélation. Et l'on se trouve en face de ces siècles brutalement impies qui alternent ensuite avec les siècles politiquement religieux : une révolte qui a sa réaction dans une hypocrisie!

Oui, la grande école du doute, c'est celle-là. Elle seule a pu nous faire l'Europe catholique que nous connaissons, cette Europe où l'on vit au jour le jour, où l'on désespère de fonder rien de durable, parce que la base manque, parce que le roc est pulvérisé, parce qu'il n'y a plus de

point d'appui dans le cœur humain, parce que le germe de la foi a été flétri et desséché par le contact de la fausse autorité religieuse.

Certes, les peuples protestants envahis par le rationalisme ont leurs grandes misères aussi; mais elles ne peuvent se comparer à celles-là. Auprès de la première école de doute, la seconde baisse pavillon. Et, en effet, celle-ci du moins ne se donne pas pour infaillible; son mensonge peut se manifester sans que tout soit ruiné en nous, sans que les notions du bien et du mal, du vrai et du faux se confondent. Le rationalisme ne promulgue pas d'oracles, et l'heure de sa chute n'est pas celle de la mort, c'est celle de la résurrection morale pour la société qui le recélait dans son sein. Tandis que les nations catholiques qui ouvrent les yeux n'ont plus en général que la force de détester leurs prêtres ou de mépriser leurs superstitions et non la force de se tourner vers l'Évangile, tandis qu'elles demeurent en même temps assez anti-catholiques pour ne plus croire à leurs propres pratiques et assez catholiques pour rejeter la Bible et les amis de la Bible, les nations protestantes qui ouvrent les yeux se retrouvent en possession du volume sacré; l'Écriture est là, dans les églises, dans les familles; il n'y a pas d'obstacles à surmonter pour s'en mettre en possession; il ne s'agit que de lire avec foi ce qu'on avait lu avec froideur ou incrédulité. Et voilà comment il se fait que rien n'est jamais désespéré chez les protestants. Prenez leurs Églises les plus mondaines et les plus hétérodoxes, celles qui sont mondaines et hétérodoxes précisément parce qu'elles méconnaissent en fait l'autorité souveraine de la Bible; la Bible est néanmoins dans leurs

mains, et un moment viendra où cette Bible leur dira quelque chose par l'action puissante du Saint-Esprit ; et alors un réveil aura lieu, et les pauvres pécheurs retrouveront le salut par grâce, et la vérité entière reparaîtra, et les Églises selon la parole reparaîtront aussi à leur tour.

Quant à Rome, elle tue et ne ressuscite pas. Sa chute délivre les âmes d'un joug de mensonge, mais ne leur donne pas les mœurs et le goût de la vérité ; elles n'ont pas appris à vivre, à respirer un air libre et pur, à penser par elles-mêmes, à s'adresser directement au Seigneur, à consulter sa parole. Lorsque l'édifice de l'infaillibilité catholique s'écroule, elles demeurent accablées sous ses débris et incapables trop souvent de chercher, de désirer même un autre asile.

Mais, dira-t-on, il ne suffit pas d'affirmer, il faut démontrer.

Est-il vrai, d'abord, que l'Église romaine, en établissant son autorité, ait rejeté en fait celle de la Bible ?

Est-il vrai, ensuite, que cette autorité de l'Église romaine soit tellement en contradiction avec la Bible, et aussi avec elle-même, que son empire réel ne puisse survivre au réveil des intelligences et à la connaissance de l'histoire ?

La preuve sera aisée, et ceux qui voudront bien me suivre jusque-là comprendront comment Rome, qui a été pendant les siècles obscurs du moyen âge et qui est peut-être encore chez quelques peuples ignorants une école de croyance superstitieuse et mensongère, ne saurait plus être désormais qu'une école de doute partout où a pénétré le moindre rayon de cette lumière qui éclaire le monde moderne et que les disciples de la Bible ne sont pas condamnés à maudire, Dieu merci.

Le lecteur sentira d'ailleurs, sans que j'y insiste, que mes observations sur l'Église romaine s'appliqueraient en diverse mesure à l'Église grecque et aux autres Églises qui ont pareillement adopté un principe d'usurpation cléricale et de culte matérialisé. Ce que Rome a fait grandement et sytématiquement, d'autres l'ont fait avec moins d'éclat; d'autres ont interposé leurs traditions et leurs prêtres entre l'homme et son Dieu, entre l'homme et la parole de son Dieu; mais Rome n'en reste pas moins le représentant par excellence de cette tendance usurpatrice. Elle a osé ériger sa pratique en théorie; elle n'a pas seulement exercé l'autorité, elle l'a déifiée; elle n'a pas seulement caché la parole inspirée, elle a mis sa parole à la place. Aussi occupe-t-elle une situation exceptionnelle, et par la splendeur de son règne passé et par l'impossibilité de sa restauration future. Il n'y a qu'une Église indéfectible qui n'ait pas le droit de se repentir. Il n'y a qu'un tribunal divin qui n'ait pas le droit de modifier ses arrêts. Le châtiment de l'erreur infaillible, c'est d'être une erreur irréparable. Aussi est-ce le même principe qui fait et la force du catholicisme et son irrémédiable faiblesse. Entre les autres Églises et la Bible, il y a la crainte d'une réforme, et c'est déjà beaucoup; entre l'Église romaine et la Bible il y a une crainte bien plus grave. Pour la seule Église irréformable, il y a là une question de vie ou de mort : être ou ne pas être, voilà la question. Rome est condamnée à combattre la Bible comme son ennemi personnel.

Aussi a-t-elle usé contre elle de toutes les armes.

Je ne connais que quatre manières d'attaquer la Bible sans contester expressément son origine.

1° La falsifier.

2° Mettre à côté d'elle une seconde Bible.

3° Retirer au peuple le droit de l'interpréter.

4° Lui enlever la Bible elle-même.

Ces quatre procédés ont été mis en usage par l'Église romaine. Je vais en donner quelques preuves.

Le premier procédé consiste à falsifier la Bible.

J'appelle falsification l'introduction dans le Recueil sacré de douze livres qui lui sont absolument étrangers, livres où l'on est bien aise de trouver des arguments en faveur du purgatoire, du salut par les œuvres, des prières pour les morts ou d'autres dogmes qu'il serait malaisé de découvrir dans l'Écriture. La Bible ne se prête point aux dogmes catholiques; eh bien, la Bible sera falsifiée !

Il fallait que le danger fut bien grand, pour que Rome, oubliant sa prudence ordinaire, ait osé remanier par la voie la plus solennelle et la plus irrévocable le canon de l'Ancien Testament. Le fait est accompli; un concile œcuménique a prononcé, un pape a approuvé, l'Église a accepté; s'il y eut jamais décision infaillible, c'est assurément celle-là. Point d'échappatoire; Rome n'a plus que la ressource de soutenir que les apocryphes ont toujours fait partie du Recueil sacré.

Mais ici les témoignages les plus accablants s'élèvent contre elle.

Le témoignage des Juifs « auxquels les oracles de Dieu étaient confiés, » qui n'ont jamais reçu et qui ne reçoivent encore aucun des livres dont il s'agit.

Le témoignage spécial de Josèphe, qui parle en détail du canon, qui énumère les livres dont il se composait, livres en tout semblables à ceux de nos Bibles protestantes, et qui ajoute (Traité contre Appion) : « Depuis Artaxercès jusqu'à nos jours, tout a été aussi écrit ; mais ces livres ne sont pas considérés comme aussi dignes de foi que les précédents. »

Le témoignage de Jésus et des apôtres, qui citent continuellement l'Écriture et qui ne rapportent jamais un seul passage emprunté aux apocryphes.

Le témoignage des Pères qui, bien qu'ayant sous les yeux la version des Septante, où les apocryphes écrits en grec avaient été joints après coup aux livres canoniques traduits de l'hébreu, n'en distinguent pas moins avec force entre le canonique et l'apocryphe, entre le divin et l'humain. Sans doute, ils se trompent parfois en cette occasion comme dans toutes les autres ; sans doute il se trouve des écrivains et parfois des conciles pour insérer dans la Bible tantôt Baruch, tantôt Judith, tantôt la Sagesse : mais pour admettre la totalité des apocryphes, jamais. Comparez les listes d'Origène, d'Athanase et de Jérôme à celles du Concile de Trente, voyez en quels termes Jérôme s'exprime sur le compte des livres que l'Église romaine déclare aujourd'hui divins. Écoutez-le parler « des fables de Suzanne, de Bel et du Dragon, » et déclarer que les chrétiens n'ont pas à répondre pour ces choses « qui n'ont aucunement l'autorité de la sainte Écriture. »

Le témoignage de toutes les Églises se joint à ceux que je viens d'énumérer. Sous le nom d'apocryphes ou sous le nom ingénieusement choisi de deutéro-canoniques, les li-

vres que l'Église romaine admet sont universellement repoussés. Fait admirable que la seule Église qui se dise infaillible soit aussi la seule qui se trompe grossièrement en matière de canon!

Enfin je pourrais invoquer ici le témoignage des apocryphes eux-mêmes. Il n'y a qu'à entendre les expressions modestes employées par tel d'entre eux, et les excuses qu'il présente, pour être certain que ce n'est pas là l'œuvre du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit demandant qu'on pardonne à l'imperfection de son travail! Et il y a plus: les erreurs de fait, les erreurs de doctrine entassées dans ces pauvres livres protestent à l'envi contre une assimilation sacrilége. Ici l'on nous déclare « que l'aumône fait l'expiation des péchés; » ailleurs on nous apprend à chasser les démons « au moyen de la fumée; » ailleurs on nous raconte un siége de Béthulie, aussi important que celui de Jérusalem, et l'on parsème le récit des notions géographiques les plus inconcevables.

Je n'ai pas le droit d'insister, car je ne fais pas un traité sur les apocryphes, mais je dirais volontiers à ceux qui pourraient conserver un seul doute : Lisez les apocryphes, essayez de les comparer avec l'histoire, essayez de les rapprocher des écrits canoniques, et si le dégoût vous permet d'aller jusqu'au bout, vous n'aurez pas de peine à choisir entre le témoignage de l'Église catholique et le témoignage de Jésus-Christ qui en appelait sans cesse au recueil des Juifs de son temps, au recueil de Josèphe, au recueil des synagogues actuelles, au recueil de toutes les Églises moins une, « à la loi et aux prophètes. »

Quant à moi, je n'ai jamais compris comment un homme

doué de bon sens et cherchant simplement la vérité, pouvait demeurer au sein d'une Église qui prétend être à l'abri de l'erreur, et qui se trompe incontestablement, sur quoi?... sur la base même de la foi, sur le contenu des révélations divines!

Le second procédé pour attaquer la Bible consiste à mettre une seconde Bible auprès d'elle.

Quand la falsification du recueil sacré ne suffit pas, il est naturel de placer à côté (je devrais dire au-dessus) un autre recueil qui renferme toutes les doctrines anti-chrétiennes auxquelles on tient, et qu'on ne trouve moyen de rattacher ni à l'Écriture ni même aux apocryphes.

Ce recueil est celui de la tradition. Partant du fait parfaitement simple que l'Église s'est formée au moyen de l'enseignement oral et que les paroles de Jésus-Christ ou des apôtres, plus ou moins exactement transmises, y ont joué un rôle assez considérable après même que les écrits canoniques eurent vu le jour, on arrive à une conséquence qui n'est guère contenue dans les prémisses et que démentent à la fois les paroles des saints Livres et les faits historiques les plus constants; on prétend que la tradition orale s'est conservée sans altération aucune, depuis les apôtres jusqu'à nous! Or, il suffit d'ouvrir le recueil de la tradition, il suffit de consulter et de rapprocher les Pères, les conciles, les traditions originaires et les traditions actuelles, pour voir que l'altération est immense et qu'elle mérite le nom de métamorphose. Que serait-ce si, au lieu de comparer la tradition avec elle-même, nous la comparions avec l'Écriture! Il se trouverait que, loin de se ressembler, l'enseignement de Jésus-Christ rapporté par les

Évangiles contredirait sur tous les points l'enseignement de Jésus-Christ constaté par la tradition.

Laissons donc le concile de Trente doter son Église d'une nouvelle Bible bien plus étendue que l'ancienne et bien moins claire, on en conviendra, quoiqu'elle ait la prétention de l'expliquer. Laissons-le recevoir « avec un égal sentiment de piété et un égal respect les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et les traditions.... dictées oralement par Christ ou par le Saint-Esprit, et conservées par une continuelle succession dans l'Église catholique. »

Le catholicisme n'a pas encore achevé son œuvre principale : la révolte contre la Bible ; il lui reste à appliquer deux procédés particulièrement énergiques.

Le troisième procédé consiste à retirer au peuple le droit d'interpréter l'Écriture.

Malgré l'addition des apocryphes, malgré la promulgation d'un nouveau code décoré du titre de tradition, il était à craindre que la loi ancienne, la loi divine, ne conservât une certaine influence, si l'on permettait aux simples fidèles de la consulter et d'en chercher le sens. De là, le vaste système de l'interprétation par l'Église.

Et ce système ne se borne pas à dire à l'homme qui serait tenté d'ouvrir quelquefois sa Bible : tu n'y verras que ce qu'y ont vu les papes, les conciles, les Pères et les docteurs approuvés. Ce serait trop peu faire, et Rome manquerait son but en renvoyant ainsi à de vastes collections inaccessibles, à la collection des bulles ou à celle des conciles, ou à l'immense bibliothèque de la tradition. Rome emploie un langage beaucoup plus sûr et plus pratique ;

elle dit à l'homme qui serait tenté d'ouvrir sa Bible : tu n'y verras que ce qu'y voit ton curé.

En théorie, l'infaillibilité réside dans les chefs de l'Église, dans les conciles généraux, dans la tradition. En pratique, l'infaillibilité réside plus près de moi, dans mon directeur, dans mon curé. L'important pour Rome est que je ne pense pas, que je ne lise pas, que je ne juge pas. L'important est que tout contact soit rompu entre le peuple et la Parole de Dieu, que le laïque ne soit rien et que le clerc soit tout. Le catholicisme, c'est la déification du prêtre. N'allez pas à l'Ecriture, allez à vos prêtres; vos prêtres sont infaillibles, du moins en ce qui vous concerne. Quiconque aura écouté son confesseur quel qu'il soit, et accompli point par point toutes ses prescriptions, et accepté point par point toutes ses doctrines, ne saurait être repoussé du royaume des cieux.

On voit combien les choses se simplifient dans l'application. Écoutez la parole de votre curé au lieu d'écouter la Parole de Dieu, voilà le modeste résumé du grand système catholique dans son exécution réelle et journalière. C'est peu de chose et c'est énorme; le but est atteint, puisque la Bible disparaît, puisque l'homme se substitue à son Créateur dans la direction des autres hommes, puisqu'enfin une satisfaction est donnée à la paresse morale du cœur naturel, qui ne craint rien tant que de se trouver directement aux prises avec Dieu, et qui n'aime rien tant que de se démettre et de donner charge de son salut à un intermédiaire autorisé à le mener sûrement de pratique en pratique jusqu'aux portes du paradis.

Il semble que maintenant l'Église romaine n'ait plus

rien à craindre, et qu'elle n'ait pas d'autres mesures à prendre contre la Bible. Et cependant la justice divine n'a pas voulu permettre qu'elle en restât là. Bon gré, mal gré, il a fallu passer à une mesure plus scandaleuse encore, à une guerre plus déclarée. Rome a été condamnée à porter la main sur le saint volume et à le rejeter comme un mauvais livre.

Le quatrième procédé consiste à enlever la Bible elle-même au peuple.

On n'en vient pas du premier coup à cet excès d'audace. Avant de songer à proscrire l'autorité divine, l'Église de Rome a eu besoin de compléter la doctrine de sa propre autorité. Or, ce n'est point là l'affaire d'un jour. Pour inventer la théorie impie de l'infaillibilité, il faut des siècles; pour s'en convaincre réellement soi-même, il faut des siècles; pour en convaincre les autres, il faut des siècles encore. Ce n'est que dans l'épanouissement complet de son pouvoir révolté, que Rome a pu songer enfin à retirer l'Écriture au peuple. Et même (car le cœur manque aux plus endurcis quand il s'agit d'un tel sacrilége), elle a dû en éviter le scandale partout où les circonstances du temps la protégeaient assez contre cette confrontation qu'elle voulait éviter à tout prix, la confrontation de son dogme avec le dogme apostolique. Garantie pour garantie, l'ignorance générale valait bien une bulle ou un décret. Mais Rome veille; si quelque part se manifeste un désir de consulter l'Ecriture; si l'on pense, si on lit, aussitôt, advienne que pourra, l'arrêt de condamnation est prononcé. Il est nécessaire qu'à tout prix la Bible disparaisse. Puis, quand la main du vicaire de Jésus-Christ a brûlé la Parole de Jésus-

Christ, on s'occupe à justifier un tel acte, et on le justifie aux dépens de l'Écriture. Alors apparaissent ces déclarations monstrueuses que l'on croirait impossibles, si elles n'étaient promulguées officiellement par une Église qui prétend être l'Église de Dieu. Ce qui paraissait si lumineux aux apôtres et aux prophètes, Rome le déclare obscur ; ce qui paraissait si admirable, si excellent, si nécessaire aux apôtres et aux prophètes, Rome le déclare funeste ; ce que les apôtres et les prophètes ordonnaient de mettre dans toutes les mains, Rome ordonne de l'ôter au peuple. Jésus-Christ ne pourrait pas dire aux catholiques d'aujourd'hui ce qu'il disait aux juifs de son temps : « Vous sondez les Ecritures. » Les Ecritures! elles sont incompréhensibles, elles sont dangereuses, il n'appartient qu'aux prêtres de les posséder, et encore vaut-il mieux que les prêtres ne les possèdent pas! Dans les vrais pays catholiques, dans ceux où le catholicisme accomplit librement sa volonté et n'est pas forcé de faire des concessions imposées par le contact des protestants, il est arrivé à ses fins, il a si bien opéré, que la Bible n'est pas seulement devenue un livre rare, c'est un livre inconnu, un livre dont aucun laïque ne sait le nom, et dont peu d'ecclésiastiques entr'ouvrent parfois les pages.

Certes, il est permis de croire que lorsque les apôtres écrivaient leurs tristes prophéties sur « les derniers temps, » ils ne comprenaient pas eux-mêmes que le mal pût aller jusque-là ; qu'un jour pût venir où l'Église la plus considérable parmi celles qui portent le nom de chrétiennes travaillerait et parviendrait à expulser entièrement les Écritures des pays où elle règne en souveraine, et subirait

comme un mal inévitable l'existence de quelques exemplaires des Ecritures dans les pays où elle est obligée de dissimuler un peu sa vraie doctrine. Les apôtres en étaient encore à penser et à dire « que toute Ecriture est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour conduire dans la piété et dans la justice. » Les apôtres en étaient encore à féliciter les Beréens, « qui examinaient chaque jour les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur disait y était conforme. »

On a fait du chemin depuis eux. On a traversé l'époque des Pères, époque bien obscure déjà et où toutes les erreurs sont en germe, mais époque cependant où l'on nomme orthodoxes ceux qui s'appuient sur la Bible et hérétiques ceux qui en ont peur, ceux qui la disent obscure, dangereuse ou insuffisante. Plus tard, le mystère d'iniquité se développe, la Bible s'efface et se retire graduellement devant la coutume, devant la prétendue église; et enfin sonne une heure, heure de blasphème qui marque l'apogée du système romain et l'accomplissement suprême de l'autorité humaine en insurrection contre l'autorité divine; à cette heure-là un pape se lève, et, au nom de Christ, et comme organe du Saint-Esprit, il prononce la parole qui a épouvanté les anges, et dont les chrétiens frémiront dans tous les siècles : Nous défendons de donner l'Ecriture au peuple.

Grégoire VII n'a rien inventé; il a eu le courage de ses convictions; ce qu'on s'était dit à l'oreille, il l'a crié sur les toits. Comme il a donné aux vieilles tendances de son Eglise vers le célibat leur formule hardie et définitive, il a donné aussi leur formule aux vieilles tendances contre la Bible.

L'Église romaine se sentait forte ; elle pouvait oser beaucoup. Elle osa, et le pape écrivit nettement au roi de Bohême qu'il fallait quelquefois cacher l'Écriture, de peur que livrée à tous elle n'en fût moins respectée, de peur aussi que mal comprise elle n'induisît en erreur. Il terminait en ordonnant au roi de résister « à cette vaine témérité » pour l'honneur du Dieu tout-puissant !

« La vaine témérité » de traduire la Bible en langue vulgaire n'a cessé depuis lors d'être combattue ouvertement par l'Église romaine. Innocent III, s'adressant aux catholiques du diocèse de Metz, défend aux illettrés (c'est-à-dire aux laïques) de lire la Bible, et leur applique la parole : « Si une bête touche à la montagne, qu'elle soit lapidée ou percée d'un dard. » Le concile de Toulouse défend aux laïques de posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, « si ce n'est peut-être un livre de psaumes, ou un bréviaire ou les Heures de la bienheureuse Vierge ; » et encore faut-il que ces livres exceptés soient en latin.

En face de chacune des prohibitions de Rome s'élève un ordre formel de Dieu ; n'importe. On ne s'arrête pas sur cette pente, et les membres les plus pieux de l'Église romaine sont forcés de la suivre dans sa guerre contre l'Écriture. Gerson (Traité sur la communion) s'élève contre les traductions littérales de la Bible : « C'est de cette racine venimeuse que sont sorties les erreurs des Begghards, des Pauvres de Lyon et de leurs semblables. Il y a plusieurs laïques d'entre eux qui ont une version de la Bible en langue vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. » Thomas Morus, un siècle plus tard, ne poursuivait pas avec moins d'ardeur les Bibles traduites en anglais.

Au reste, une décision plus imposante allait confirmer les violents arrêts du chancelier d'Angleterre. Le concile œcuménique de Trente et les papes qui l'ont approuvé ont donné aux anathèmes contre l'Écriture leur forme la plus solennelle et la plus irrévocable. La lecture de la Bible en langue vulgaire est défendue à quiconque n'a pas été nominativement autorisé par l'évêque ou par l'inquisiteur ; car si l'on permettait sans choix cette lecture, « il en résulterait, par la témérité des hommes, plus de mal que de bien. »

Ainsi le dogme est définitivement fixé. C'est par exception que la lecture des saints Livres peut être utile ; en général elle produit plus de mal que de bien ! Aussi est-elle généralement interdite ; aussi les traductions catholiques de la Bible figurent-elles en tête de l'index ; aussi les traductions de la Bible sont-elles proscrites par Rome dans les pays catholiques. Il va bien sans dire d'ailleurs que l'on est plus prudent en France, en Suisse, en Angleterre ou en Allemagne. Là, on s'indigne fort quand nous accusons le catholicisme de proscrire l'usage de la parole de Dieu ; là, on fait parfois semblant d'avoir oublié les décisions des papes ou des conciles, et d'ignorer l'interdiction qui pèse sur les versions catholiques en Espagne, en Italie, en Savoie et ailleurs. Là, on ne sait pas qu'il n'y a plus un exemplaire de la Bible dans tout pays où le catholicisme est maître de faire sa volonté. Là, on se tait sur les encycliques de Léon XII, de Grégoire XVI et de Pie IX. Ne faut-il pas ménager des populations trop habituées, hélas ! au contact des protestants ? Ne faut-il pas ménager aussi certains hommes distingués auxquels on tient particulièrement,

hommes trop délicats, à l'usage desquels on réserve une sorte de catholicisme raffiné où ne figure plus guère le culte de Marie et l'invocation des saints, mais où figurent parfois (étrange compensation!) des expressions sur la grâce qui rappellent presque la justification par la foi?

Selon les temps et selon les lieux, Rome exprime brutalement ou hypocritement sa pensée fondamentale. Tantôt la Bible, à tout prendre, est une lecture dangereuse qu'il ne faut tolérer qu'exceptionnellement; tantôt la Bible est le meilleur des livres qu'on est heureux de voir aux mains des fidèles, pourvu qu'ils aient soin de remédier à son insuffisance en consultant la tradition et l'Église interprète de la tradition.

Quant à moi, j'aime mieux la prohibition brutale que la prohibition hypocrite, et les rapprochant l'une et l'autre du langage de mon Sauveur sur l'Écriture, je ne me sens pas le droit de ménager, d'admirer même et de respecter comme on le fait une Église dont la vraie définition est: révolte contre la Parole de Dieu. — Lorsque j'aperçois dans son sein des croyants, je leur tends les bras et je bénis le Seigneur dont la grâce a triomphé de tant d'obstacles. Quand je vois dans son sein des masses incrédules, je me sens pris pour elles d'une indicible compassion; puis, me retournant vers la grande école de doute qui les a faits ce qu'ils sont, je me dis qu'il n'est pas permis devant Dieu de la haïr médiocrement.

J'ai dit qu'en fondant l'autorité de l'Eglise romaine sur les ruines de l'autorité des Écritures, on avait fondé la plus redoutable école de doute que l'imagination puisse concevoir. Et, en effet, maintenant que vous êtes seul et que vous vous proclamez infaillible, prenez garde de ne jamais faillir. Le jour où il verrait que vous vous trompez aussi, vous qui avez tout proscrit et tout remplacé, ce jour-là le monde serait saisi de vertige, et le doute poignant, rongeur, s'établirait, pour n'en plus sortir, au sein des sociétés qui s'efforceraient encore de vous suivre, sans parvenir désormais à vous croire.

Or, il existe trois axiomes qui sont à la portée des plus simples, et dont on vous fera l'application dès que l'esprit d'examen, cet esprit approuvé de Dieu, aura pénétré dans les masses.

1° Deux autorités infaillibles ne peuvent pas se contredire. Donc, l'Église catholique ne doit pas contredire la Bible, qu'elle reconnaît infaillible, bien qu'elle la retire des mains du peuple.

2° Une autorité infaillible ne peut pas se contredire elle-même. Donc, les dogmes les plus anciens et les dogmes les plus modernes de l'Eglise catholique doivent être d'accord.

3° Une autorité infaillible est d'abord infaillible en ce qui la concerne. Donc, l'Eglise catholique doit savoir, avant tout et sans hésitation, où est le siége de son infaillibilité.

Si l'infaillibilité romaine succombe sur un seul point, elle n'est plus, aux yeux de tous, qu'une école de mensonge, même aux yeux de ceux qui ne l'avouent pas ou qui ne se l'avouent pas. Que sera-ce si elle succombe sur les trois

points! L'école de mensonge ne sera-t-elle pas alors transformée en une vaste école de doute?

C'est ce qui est arrivé, et il n'est pas difficile de montrer comment :

L'Eglise catholique ne doit pas contredire la Bible.

Telle est la première conséquence évidente de ses prétentions à l'infaillibilité. Il aurait pu arriver que les apparences eussent été suffisamment ménagées; l'opposition entre les dogmes bibliques et les dogmes catholiques aurait pu être assez contestable pour ne pas frapper sur-le-champ les regards. C'eût été le triomphe du pharisaïsme romain ; Dieu ne l'a pas permis. Ici encore, comme dans sa lutte avec l'Ecriture, Rome a eu ses heures de franchises... d'imprudence, voulais-je dire. Elle se sentait forte, elle n'avait pas de contradicteurs, elle était en veine de succès; elle a traité le dogme aussi insolemment qu'elle avait traité la Bible; elle a fait du contenu ce qu'elle avait fait du contenant. C'était dans l'ordre, et il est dans l'ordre aussi qu'une fois lancée elle n'ait su où s'arrêter, qu'elle ait soutenu son dire afin d'effrayer la critique, et cherché dans l'excès de son hérésie sa dernière chance de salut.

Je vais citer quelques faits à titre d'exemples. L'examen complet des hérésies romaines demanderait un volume.

S'il y a un dogme fondamental dans l'Evangile, c'est l'Evangile lui-même ; l'Evangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle, le salut par grâce, la justification par la foi. — Eh bien, la justification par la foi est expressément anathématisée par l'Eglise romaine, et le salut par les œuvres est solennellement décrété.

La Parole de Dieu exige de nous la nouvelle naissance,

le changement du cœur. — L'Eglise romaine proclame son *opus operatum*, l'action magique de ses sacrements, la vertu régénératrice de son baptême.

La Parole de Dieu nous répète sans cesse que nous ne pouvons ni trop, ni assez obéir, que celui qui a obéi n'est qu'un serviteur inutile. — L'Eglise romaine invente des œuvres surérogatoires, dont elle forme un trésor, recevant de ceux qui ont trop de bonnes œuvres, de quoi en fournir à ceux qui n'en ont pas assez.

La Parole de Dieu n'établit point de clergé au sein des églises, mais simplement des anciens et des diacres, appelés à remplir un office, et qui ne sont revêtus d'aucun sacerdoce spécial. Elle donne indifféremment à l'ancien ce nom qui se rend par prêtre sous sa forme grecque, et le nom de surveillant ou évêque. — L'Eglise romaine invente un clergé. Elle institue toute une hiérarchie : des sous-diacres, des acolytes, des exorcistes, des lecteurs, des chantres, des portiers, des prêtres, des évêques, des archevêques, des métropolitains, un pape.

La Parole de Dieu nous montre Pierre revêtu, comme les autres disciples, du droit de lier et de délier en prêchant la condamnation par l'incrédulité et le salut par la foi ; elle nous le montre repris par Paul et n'exerçant aucune suprématie. — L'Eglise romaine imagine d'abord un prince des apôtres, puis l'épiscopat de ce prince des apôtres à Rome, enfin la dignité du prince des apôtres transmise à de prétendus héritiers de Pierre sur le siége de Rome.

La Parole de Dieu nous présente l'apostolat comme un fait exceptionnel et momentané. — L'Eglise romaine fait des apôtres les premiers évêques et leur attribue des successeurs.

La Parole de Dieu nous raconte que Pierre et les autres apôtres, excepté Paul, menaient leurs femmes avec eux; elle recommande que le prêtre, ou ancien, élève bien ses enfants, que le diacre soit également bon père de famille. — L'Eglise romaine fait du célibat des prêtres la base même de son système.

La Parole de Dieu nous parle de confesser nos fautes au Seigneur et de nous les avouer « les uns aux autres. » — L'Eglise romaine invente la confession auriculaire et l'absolution par le prêtre.

La Parole de Dieu veut que le culte soit célébré dans une langue comprise de tous. — L'Eglise romaine veut qu'il soit célébré dans une langue inconnue.

La Parole de Dieu ne nous raconte pas plus de messes que de confessions. Elle a même soin de nous déclarer que Christ est offert « une seule fois ; » elle appelle pain et vin le pain et le vin qui sont pris dans la cène. — L'Eglise romaine anathématise, au concile de Trente, ceux qui disent que la substance du pain et du vin reste au très-saint sacrement de l'eucharistie, et ceux qui disent qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un véritable et propre sacrifice.

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Buvez-en tous. » — L'Eglise romaine répond : N'en buvez pas tous.

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Ceci est mon corps; ceci est mon sang. » — L'Eglise romaine décide que le corps et le sang sont à la fois dans le pain, que le corps et le sang sont à la fois dans la coupe. Elle promulgue un anathème contre quiconque nie que Jésus-Christ tout entier soit contenu sous chaque espèce.

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Aujourd'hui

tu seras avec moi dans le paradis. » — L'Eglise romaine affirme qu'il y a un purgatoire, et elle fait passer par ces flammes purifiantes ceux desquels il est écrit que « le sang de Christ nous purifie de tous péchés. »

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Tu ne te feras pas d'images taillées et tu ne les serviras point. » — L'Eglise romaine raie complétement ce commandement du décalogue; elle ordonne de faire des images taillées et de les servir comme les païens servaient les leurs, en s'adressant au dieu qu'elles représentaient.

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Je te salue, ô toi qui es reçue en grâce. » — L'Eglise romaine décrète que Marie a été conçue sans péché.

La Parole de Dieu renferme ce passage : « Il n'y a qu'un médiateur. » — L'Eglise romaine enseigne qu'il y a beaucoup de médiateurs, à commencer par « la reine des cieux, refuge et salut des pécheurs. »

Je passe sur les indulgences, sur les reliques, sur les couvents, sur vingt autres dogmes catholiques, au sujet desquels on peut bien dire que tout ce que l'Écriture condamne l'Église romaine a pris soin de l'ordonner, et réciproquement. Je veux seulement indiquer encore deux ou trois faits qui se rapportent à la situation extérieure, à la richesse et à la puissance de Rome.

Jésus a vécu pauvre ; l'apôtre Paul travaillait de ses mains pour vivre. — Or, voici venir une Église qui prétend continuer celle des apôtres, et son chef est un souverain, et les richesses de la terre ont afflué vers lui, et les donations qu'il a reçues ont constitué, qui le croirait, « un patrimoine de saint Pierre ! »

Le Sauveur avait annoncé à son Église qu'elle serait misérable et humiliée. — Or, voici venir une Église qui, pour mieux démontrer qu'elle n'a rien de commun avec celle de Jésus-Christ, se montre magnifique et puissante, exerçant un immense pouvoir temporel, et affectant de se poser comme supérieure aux princes, aux rois et aux empereurs.

Il est écrit : « Que tout homme se soumette aux autorités..... Celui qui s'oppose à l'autorité, résiste à l'ordonnance de Dieu. » — Mais il y a une Église dont le métier pendant des siècles a été de s'opposer aux puissances établies, d'exciter les sujets à la révolte, de les délier de leurs serments et remplir un rôle révolutionnaire, auprès duquel les faibles excès des niveleurs modernes ressemblent à des jeux d'enfants. Cette Église dépose les rois, ôte et distribue les couronnes, excite des guerres et des soulèvements immenses. Cette Église publie la bulle *unam sanctam*, et déclare de sa voix infaillible que Jésus-Christ lui a remis le double glaive.

Le Sauveur a prédit que ses disciples seraient persécutés, qu'ils seraient traînés devant les gouverneurs et devant les rois. — L'Église romaine persécute, elle traîne ses adversaires spirituels devant les rois et devant les gouverneurs, elle verse le sang, elle le verse à flots, elle le verse avec tous les raffinements de la cruauté et tout le patelinage de l'hypocrisie : *Ecclesia abhorret a sanguine!* Ceci n'est pas une terreur de quelques mois comme celle de 93 ; c'est une terreur de plusieurs siècles, et elle s'est établie au nom de Celui qui, retenant ses disciples, leur disait : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. »

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que le fait seul des persécutions catholiques doit trancher d'emblée, pour tout esprit droit et pour toute conscience honnête, la question de la légitimité du catholicisme. On peut n'être pas versé dans la controverse, et ne plus hésiter après avoir rapproché ces trois faits : l'ordre de Jésus-Christ, la carrière sanglante de l'Église romaine, ses prétentions à l'infaillibilité.

Notez que le devoir de tuer les dissidents est le seul dogme sur lequel l'Église catholique n'ait jamais eu la moindre variation. C'est le seul dont on puisse dire : « partout, toujours et par tous. » Établi expressément par les conciles, par les papes et par les docteurs, constamment et cruellement pratiqué, réclamé par les clergés des divers pays lorsque par malheur le pouvoir civil supprimait sa sanction pénale, rien ne lui a manqué de ce qui constitue une vérité catholique immuable. On connaît le fameux décret du quatrième concile œcuménique de Latran qui exige des puissances séculières le serment « d'exterminer » les hérétiques, et qui promet l'indulgence des croisades à ceux qui se seront mis à l'œuvre pour cette « extermination. » On se rappelle la bulle du pape contre Luther, bulle où le chef de l'Église romaine parlant dans la forme la plus solennelle, condamne la proposition suivante : « brûler les hérétiques est contraire à la volonté du Saint-Esprit. » Et la Sorbonne à son tour réprouve l'abominable proposition. Qui ignore que le massacre de la Saint-Barthélemy a été célébré à Rome, et qui n'a vu la médaille commémorative avec son exergue : *hugonotorum strages*? Le principe catholique s'est maintenu jusqu'au bout. Lors-

que Louis XVI monta sur le trône, l'archevêque de Toulouse lui dit : « Sire, vous réprouverez les conseils d'une fausse paix, d'une tolérance coupable, » et, quelques années plus tard, le clergé français adoptait encore un mémoire où il demandait au roi que l'on revînt « aux ressorts salutaires et aux voies réprimantes des beaux jours de Louis XIV. »

Ce qui s'est passé depuis lors n'a pas besoin d'être raconté. Les prisons catholiques de Toscane sont sous nos yeux, et l'encyclique de Grégoire XVI n'est pas bien ancienne. Elle rappelait à ceux qui font tant d'efforts pour l'oublier, qu'aux yeux du catholicisme « c'est une maxime absurde et erronée, ou plutôt un délire, de prétendre qu'il faille assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience. »

Voilà quelques-unes des révoltes de l'Église romaine contre l'Écriture. Si elle lui est restée plus fidèle sur d'autres points, notamment en ce qui concerne la personne de Jésus-Christ, c'est qu'une œuvre de mensonge ne subsiste qu'à la condition de retenir en elle un fragment de vérité. En construisant le catholicisme pour battre en brèche l'Écriture et la grâce, le prince du monde savait bien qu'il devait y laisser un peu d'Évangile, afin de mieux lutter contre l'Évangile complet.

L'Écriture et la grâce, telles étaient les deux vérités qu'il lui importait de renverser avant tout. Aussi est-ce sur ces deux grands crimes de l'Église romaine que ma pensée se reporte encore involontairement. Je ne peux pas finir sans les signaler de nouveau. De même que la profession des membres de l'Église apostolique se bornait à deux arti-

cles, la foi implicite à l'Écriture et la foi explicite en Jésus-Christ, de même l'ennemi de l'Église apostolique s'est acharné sur l'Écriture et sur le salut par la foi en Jésus-Christ. Il enlève aux hommes la Bible et la grâce ; il leur donne en échange son pélagianisme et ses traditions.

J'en appelle à ceux qui savent ce que vaut leur Bible, à ceux qui savent ce que vaut leur titre d'enfants de Dieu, et je les supplie de ne pas réserver leur politesse pour la prétendue Église qui entretient des millions d'âmes dans l'ignorance de la Bible et de l'amour de Dieu en Christ. Nous aurions moins de tranquillité, d'urbanité et de bon ton vis-à-vis de Rome, si nous désirions avant tout le salut des âmes et le triomphe de la vérité. Faisons de la controverse; on nous dit beaucoup qu'il n'en faut pas, et je réponds, moi, qu'il en faut. Il en faut pour notre propre affermissement, car nous croyons beaucoup mieux à nos doctrines quand nous avons vu à quel point les doctrines contraires sont insoutenables. Il en faut pour conserver ou reprendre vis-à-vis de Rome l'attitude qui nous convient, car la défensive ne nous va pas et nous nous y résignons trop souvent. Il faut de la controverse pour secouer énergiquement les consciences qui s'endorment volontiers à l'abri du respect insensé dont tant de gens entourent l'Église romaine. Il en faut pour qu'on ne puisse pas penser que c'est aussi une des formes légitimes du christianisme, une des Églises de Christ.

Faisons en sorte qu'on le sache enfin : entre l'Église romaine et nous il n'y a pas une nuance, il y a la Parole de Dieu tout entière. Pleins d'amour pour les catholiques et de haine pour le catholicisme, attaquons-le avec notre glaive : l'Écriture, toute l'Écriture, rien que l'Écriture.

Rien que l'Écriture. Si nous y ajoutons la moindre tradition, la moindre considération historique, le moindre raisonnement, nous perdons notre force. Avec la tradition des premiers siècles, on nous acheminera vers les siècles suivants; avec l'histoire, on nous amènera à admettre la théorie des phases diverses et successives du christianisme; avec le raisonnement, on nous entraînera à nous demander à la suite de Bossuet s'il n'est pas naturel de réclamer les prières de nos frères morts, s'il n'est pas innocent de s'agenouiller devant une image en s'édifiant par sa vue et en adressant ses hommages au Seigneur.

Toute l'Écriture. Il est des passages que le catholicisme isole afin de les rendre embarrassants. Mais prenez d'autres passages; prenez en particulier ce commentaire vivant des déclarations: la pratique apostolique, et vous serez bien forts contre l'ennemi. Vous hésitez sur le sens du passage: « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église; » ouvrez le livre des Actes et les Épîtres, cherchez-y la suprématie de Pierre. Vous hésitez sur le sens du passage: « tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel; » ouvrez le livre des Actes et les Epîtres, cherchez-y la confession auriculaire. Vous hésitez sur le sens du passage: « ceci est mon corps, » ouvrez les livres des Actes et les Epîtres, cherchez-y la messe. Non, ce n'est pas pour rien que Dieu nous a laissé le récit de l'application à côté des révélations et des préceptes. Il n'a pas voulu qu'on pût abuser d'un texte isolé et faire d'un mot le fondement d'une doctrine.

Mais comment, dira-t-on, l'Eglise romaine est-elle parvenue à se mettre en contradiction si directe avec l'Ecri-

ture? Comment? par des variations successives qui sont elles-mêmes la réfutation expresse de son infaillibilité.

Rome ne saurait être infaillible, parce qu'elle a contre elle le second axiome : une autorité infaillible ne peut pas se contredire elle-même.

C'est le point que je vais maintenant étudier.

Les dogmes anciens et les dogmes modernes de l'Eglise catholique doivent être d'accord.

Comme je ne m'adresse qu'aux gens sensés et sérieux, je ne m'arrêterai pas à réfuter les théories forgées à la plus grande gloire des variations catholiques. Je me contente de les signaler ; le lecteur en fera justice.

Les uns (et ce sont en général des hommes étrangers à la foi, mais désireux de conserver l'Eglise romaine comme une institution commode et un excellent moyen de police), les uns s'inquiétant fort peu de la vérité, trouvent qu'un fait historique est toujours légitime.

La révélation évangélique n'est, à leurs yeux, qu'un des incidents du vaste progrès humanitaire, et, par conséquent, cette révélation elle-même n'a pas pu donner la formule définitive du progrès. Le vrai absolu n'est nulle part ; surtout il n'est pas en arrière, mais bien plutôt en avant. Le chercher dans quelques écrits apostoliques et dans l'organisation des petites églises originaires, c'est préférer l'humble gland au chêne qui en est sorti. Qu'est-ce que le christianisme? C'est un grand événement et une idée féconde jetés au monde il y a dix-huit cents ans. L'idée devait faire son chemin, et elle l'a fait. Elle devait se transformer, et elle s'est transformée. Tantôt humble et tantôt puissante, elle a su accommoder ses doctrines à ses diverses situations.

Quand il l'a fallu, elle s'est déclarée infaillible; quand il l'a fallu, elle a mis le pied sur la tête des rois; quand il l'a fallu, elle a modifié le contenu de la Bible et proscrit la Bible elle-même. Et que serait devenu le christianisme, s'il n'avait momentanément revêtu un caractère nouveau, exercé un pouvoir exclusif et retiré des mains du peuple le texte dont il aurait abusé alors! Aux grands maux les grands remèdes. Vis-à-vis de l'invasion des barbares, vis-à-vis des violences du moyen âge, l'Eglise romaine a été utile; puis la réformation a été utile à son tour. Il faut des catholiques et il faut des protestants. Le génie des différents peuples, les besoins des différentes latitudes, les degrés si peu semblables du développement moral, politique ou intellectuel, légitiment ces manifestations divergentes de la même vie. Sachons renoncer à l'étroitesse sectaire qui s'enferme dans la lettre, qui fait de l'Ecriture un code, qui voudrait tout mesurer à la règle immuable d'un seul livre et d'un seul moment; élevons-nous jusqu'à la contemplation du plan divin, de l'Eglise vraiment universelle; comprenons qu'elle n'a pu, ni dû être la même sous Néron et sous Constantin, au premier, au douzième siècle et au seizième siècle, au midi et au nord, chez les nations à imagination brillante, et chez les nations froidement raisonneuses.

Encore une fois, j'expose et ne réfute pas. Exposer de telles choses à des hommes qui ont compris le moins du monde la Parole de Dieu, c'est les réfuter suffisamment. Je me contente de constater que cette théorie (bien plus répandue qu'on ne le croit) ne nie que deux choses : la révélation et la Providence. Point de Dieu qui ait fait connaître la vérité aux hommes; point de Dieu qui soit prêt à

bénir et à protéger les hommes fidèles quand même à sa vérité ! Dieu n'a donné aux sociétés humaines qu'une idée vague et flexible, indéfiniment transformable, et qui se prête indifféremment au oui et au non, au blanc et au noir ! Dieu a eu besoin du péché et de la révolte de son Eglise pour la défendre contre les barbares ou contre le régime féodal !

Telle est la théorie du monde ; voici maintenant celle de la controverse catholique la plus moderne et la plus intelligente. On verra que la seconde n'est au fond que la première, recouverte d'un léger vernis théologique. Si habile que soit le système dont M. Newmann est le principal représentant, il n'en est pas moins jugé à première vue pour tout chrétien qui respecte l'Ecriture, et qui ne se sent pas disposé à faire de l'histoire une seconde révélation.

M. Newmann a compris que la vieille position des controversistes catholiques était intenable. Il a reconnu qu'il était ridicule de chercher, au temps des apôtres, un pape, des messes, des confesseurs, des images, un culte de la Vierge, une invocation des Saints, des prières pour les morts, et que les subtilités des séminaires qui prétendent tirer tout cela de trois ou quatre mots détournés de leur sens malgré le témoignage pratique des actes et des épîtres, étaient d'une puérilité à faire rougir les hommes sérieux. Déjà M. de Maistre l'avait senti. « Jamais, disait-il, aucune institution importante n'a résulté d'une loi, et plus elle est grande, moins elle écrit.... L'institution végète insensiblement à travers les siècles.... Saint Pierre avait-il une connaissance distincte de l'étendue de sa prérogative et des questions qu'elle fait naître ? Je l'ignore. » M. Hurter l'avait

déclaré à son tour : « Vouloir établir le christianisme primitif comme règle et type de toutes les institutions chrétiennes, est une tentative aussi ridicule que si l'on voulait que l'empereur d'Autriche modelât sa cour sur celle des plus anciens comtes de Habsbourg, ses ancêtres. » M. Newmann a suivi l'impulsion nouvelle et l'a régularisée ; il a pris les variations du catholicisme comme thèse fondamentale de ses écrits en faveur de l'Eglise catholique.

Nous voilà loin de Bossuet ! Après nous avoir tant reproché nos variations, l'Eglise romaine s'appuie sur les siennes. Il faut qu'avant tout elle se dérobe au feu direct des écrits apostoliques ; et voilà l'armée catholique en retraite. S'arrêtera-t-elle dans sa seconde position : au milieu des Pères ? Non ; là encore elle serait inquiétée. Elle traversera beaucoup de siècles ; elle mettra entre le Nouveau Testament et elle toute la théorie du développement.

Ce mouvement est habile, j'en conviens, mais j'ajoute qu'il n'est pas glorieux. Avoir si longtemps argumenté au nom de l'Ecriture, avoir fait montre de tant de passages soi-disant décisifs, avoir prétendu à l'immutabilité dogmatique la plus complète, et être obligé de confesser un beau jour que les protestants ont eu raison sur tous les points, que le catholicisme actuel n'est pas le christianisme primitif, qu'il n'est pas même le christianisme des Pères, en être réduit à confesser que Pierre ne connaissait peut-être pas distinctement sa prérogative et que l'Eglise romaine ressemble à l'Eglise apostolique comme la cour des empereurs d'Autriche à celle des comtes de Habsbourg, ce n'est pas une petite humiliation. Au reste, il valait mieux s'y soumettre que de périr, et décidément le dix-neuvième siècle en

sait trop long pour qu'on ose lui demander d'admettre l'identité du catholicisme et de l'Evangile. Il a fallu lui proposer un acte de foi moins héroïque, et le système de la révélation progressive est venu s'offrir afin de rétablir le lien rompu entre le point de départ et le point d'arrivée, entre les apôtres et le pape.

Voici comment la révélation progressive se présente chez son interprète le plus autorisé, chez M. Newmann.

Si le changement, si la variation, si le progrès ne sont pas les lois du christianisme après les apôtres, comment se fait-il qu'il y ait déjà une différence énorme entre la doctrine des Pères et celle des apôtres? Il faut admettre que le christianisme se modifie, et ne pas être surpris quand on constate une marche en avant du quatrième siècle au douzième, puisqu'il y en a eu évidemment une du premier siècle au second. Avec la théorie du développement, on échappe à la grande difficulté du protestantisme, qui, afin d'avoir l'avantage de trouver ses dogmes dans l'Eglise primitive, est obligé de renoncer à les retrouver dans l'Eglise qui a immédiatement suivi. Un déluge est donc venu entre les apôtres et les Pères, déluge soudain, silencieux, qui a tout submergé, tout englouti!

J'ai besoin de répondre un mot avant d'aller plus loin. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'il est d'usage parmi nous d'exalter les Pères outre mesure, et de les transformer en véritables protestants. Notre controverse a été faible sur ce point, parce qu'elle a été tantôt ignorante, et tantôt exagérée. Avouons-le sans détour, s'il n'est pas survenu de déluge qui ait tout emporté, il y a eu cependant, après la disparution des apôtres, une chute dont la rapidité est

effrayante. Certes, en y réfléchissant, on n'éprouve aucun embarras à se l'expliquer : le mal si souvent signalé par les apôtres a dû se développer avec énergie dès qu'ils n'ont plus été là pour le contenir. Il était bon, d'ailleurs, que l'abîme fut si profond entre les apôtres et les Pères, qu'on ne pût sans folie (et on l'a fait, toutefois!) établir une transition, une continuation quelconque des premiers aux seconds, des écrits canoniques aux écrits humains. Il fallait que les Pères les plus anciens fussent les plus médiocres, pour que la comparaison de leurs compositions et des livres inspirés fût comme un fossé de circonvallation bien visible autour du canon. Il fallait que le récit des événements qu'ils auraient dû le mieux connaître fût souvent absurde et contradictoire chez les Pères, pour que tout prétexte fut ôté à la tradition. Il n'y a pas jusqu'à leur triste insipidité dogmatique qui ne puisse servir à circonscrire convenablement le champ de la théopneustie. Il est déplorable sans doute qu'en tombant du divin à l'humain, du ciel à la terre, l'Eglise ait reçu tant de meurtrissures; mais le fait est aussi incontestable qu'il est déplorable. Les deux termes du problème sont sous nos yeux : l'Evangile est là ; les Pères sont là. Je ne vois pas ce que l'on gagne à ne pas accepter la solution, qui est évidente.

Que le catholicisme dise tant qu'il lui plaira : « Ce changement est un progrès; les Pères ont commencé à marcher, et nous avons suivi leur exemple; les Pères ont commencé à développer ce qui n'était qu'en germe chez les apôtres et ce que nous avons achevé de développer après eux; » laissons lui la honte d'un tel langage. Gardons-nous de répondre : « Il n'y a pas eu de changement

sensible ; la doctrine des apôtres se retrouve presque entièrement chez les Pères ; les Pères condamnent la hiérarchie, la papauté, le célibat, le sacrifice de la messe, l'invocation des saints, la tradition ; les Pères sont ce que nous sommes ; notre réformation du seizième siècle n'est autre chose qu'un retour à l'Église des Pères. »

Non, grâce à Dieu, notre réforme n'est pas un retour aux Pères, elle est un retour à quelque chose de bien meilleur et de bien différent, un retour au modèle apostolique. — « Que de fois Jérôme ne s'est-il pas trompé, s'écriait Luther, que de fois Augustin ! que de fois Ambroise ! que de fois ils sont d'avis différents ! que de fois ils rétractent leurs erreurs !..... Il n'y a qu'une seule Écriture, inspirée de l'Esprit du ciel, pure et vraie en toutes choses. »

Voilà la profession de foi de la réforme ; que n'y est-elle restée fidèle toujours et partout ! Nous n'aurions pas à nous débattre encore aujourd'hui avec une invocation traditionnelle des Pères, avec une récitation du prétendu symbole des apôtres, avec une sorte d'acceptation des premiers siècles et des premiers conciles.

Autant d'infidélités à notre principe. Nous les avons payées et nous les paierons très-cher. En effet, s'établir sur le terrain des Pères, c'est s'établir au milieu des erreurs qui naissent de toutes parts. Il y a déjà là un essai de hiérarchie ; il y a là une tendance cléricale ; il y a une exaltation de la virginité ; il y a une disposition à transformer le baptême en bain régénérateur et à introduire dans la cène une certaine notion de sacrifice ; il y a un amour des traditions, un attachement à la succession épiscopale, un commencement de déférence pour le siége

romain; il y a, à côté d'une foi encore vivante, manifestée et entretenue par le martyre, il y a un affaiblissement sensible des doctrines révélées et notamment de la grande doctrine : la justification par la seule foi à la mort expiatoire du Christ. Comment peut-on dire qu'en lisant les Pères, on se sente plongé dans la même atmosphère saine, pure et vivifiante qu'on respire en lisant Matthieu, Jean, Pierre ou Paul! Le germe catholique est déjà là; le christianisme est déjà en train de se réduire en pratiques et de se matérialiser; déjà au troisième siècle Origène pourra dénoncer le faste des évêques et l'orgueil « de l'ordre sacerdotal. »

Et remarquez qu'en évitant de transformer les Pères en protestants, je n'affaiblis pas l'argument qu'ils fournissent contre l'Église romaine; au contraire, je le fortifie. Il n'y a de fort que ce qui est vrai.

D'abord j'évite les répliques fort embarrassantes qu'on s'attire, quand on pense avoir tout fait en insérant dans un livre un certain nombre d'extraits des Pères, qui considèrent le pain de la cène comme une simple représentation du corps de Christ, qui disent que la pierre n'est pas la personne mais la profession de l'apôtre, qui traitent l'évêque romain d'égal à égal, qui rappellent le salut par grâce, qui mettent l'Écriture au-dessus de la tradition. Qu'arrive-t-il en pareil cas? Les catholiques publient un autre volume non moins gros et non moins concluant, qui, bourré de citations empruntées aux mêmes Pères, établit à son tour qu'ils admettaient la hiérarchie, la suprématie de Rome, la tradition, la succession épiscopale, l'autorité de l'Église, la subordination des laïques aux clercs, le salut par les œuvres et par les sacrements, la présence réelle et matérielle de Christ dans la cène.

Au lieu de continuer ce pauvre combat, où l'entière sincérité semble manquer de part et d'autre, et qui pourrait d'ailleurs se prolonger ainsi jusqu'à fin du monde, je demande aux Pères le seul argument réel qu'ils fournissent contre le catholicisme, argument plus concluant et plus précieux que toute cette prétendue identité du protestantisme et de l'Église du second ou du troisième siècle.

Les Pères sont des témoins redoutables contre Rome, précisément parce qu'ils ont le commencement de beaucoup de doctrines romaines. Comme le loch constate le mouvement du navire par cela seul qu'il a cessé d'y participer à un certain moment, de même les Pères constatent le mouvement de l'Église romaine par cela seul qu'ils ont fourni la formule de ce mouvement à une époque déterminée. La comparaison entre le point où sont demeurés les Pères et le point où le catholicisme est parvenu donne la mesure des variations de cette Église soit-disant immuable. A ceux qui, avec M. Newmann, avouent les variations et la marche dont il s'agit, je n'ai rien à dire; mais à ceux qui soutiennent encore, avec le cardinal Wisemann, la vieille thèse du romanisme apostolique, je me contente d'opposer les Pères. Leur période et très-instructive, justement parce qu'elle porte tous les caractères d'une période de formation. L'incubation des dogmes nouveaux y est visible; on y sent l'hésitation des premiers pas hors de la voie scripturaire. C'est pour cela que les Pères se contredisent, que sur toutes les questions il y a chez eux le non et le oui, les passages protestants et les passages catholiques. Leur marche si embarrassée fera place plus tard à une allure décidée, toujours dans le même sens, dans le

sens qui s'éloigne de la Bible et qui tend à la matérialisation ecclésiastique.

Si Jésus et les apôtres ont établi la papauté, la messe, le clergé, la tradition, la vertu magique des sacrements, je ne comprends pas que les Pères hésitent et se contredisent sur ces articles qui doivent aller s'affermissant de siècle en siècle, de sorte que la certitude aurait existé avant eux pour reparaître après eux, tandis qu'eux seuls auraient été partagés.

Si, au contraire, Jésus et les apôtres n'ont établi ni papauté, ni messe, ni clergé, ni tradition, ni vertu magique des sacrements, je comprends à merveille que les Pères hésitent et se contredisent sur ces articles, comme on hésite sur toute innovation; je comprends à merveille que leurs successeurs soient plus fermes, parce que l'innovation s'est transformée en coutume. Rien alors qui ne soit simple dans l'histoire de l'Église. — D'abord la vérité révélée; ensuite les débuts et les contradictions hésitantes de l'erreur romaine; enfin son affermissement systématique. Tout marche ainsi naturellement vers une direction unique, et chaque parole des Pères qui combat un dogme catholique s'élève d'autant plus écrasante contre le catholicisme, que d'autres paroles des Pères manifestent déjà un courant d'idées devant aboutir un jour au catholicisme complet.

La démonstration d'un mouvement semblable passait autrefois pour la condamnation sans appel de l'Église romaine. Maintenant on le confesse et on s'en glorifie en son nom; seulement ce n'est plus la substitution du catholicisme au christianisme, c'est l'épanouissement progressif

du christianisme en catholicisme, c'est la théorie du développement à laquelle je reviens après cette digression nécessaire.

M. Newmann n'est nullement embarrassé d'expliquer la marche de son Église, qui s'éloigne continuellement de l'Écriture, et qui ne s'en éloigne jamais qu'après avoir hésité, résisté, protesté quelque temps contre chacune des innovations. Lui-même vous citera le canon du concile d'Elvire contre les images, et il ira son chemin, trouvant tout simple que chaque progrès coûte un effort, et que les images, qui ne sont pas dans les Églises apostoliques, qui ne sont pas même dans les Églises des premiers Pères, ne s'introduisent pas ensuite sans étonner un peu les chrétiens. La révélation successive des vérités dans l'histoire ne saurait avoir un autre caractère.

Et cette révélation successive est l'histoire même du catholicisme. La doctrine actuelle du purgatoire n'était pas connue des premiers Pères; ils n'étaient pas encore au clair sur la messe et sur la suprématie papale. N'importe! la théorie des développements a le mot de l'énigme, et voici ce mot [1] : « le point de vue auquel ce livre est écrit a, de tout temps peut-être, été implicitement adopté par les théologiens, et je crois qu'il a été récemment mis en relief par plusieurs écrivains distingués du continent, tels que de Maistre et Mœhler. Cette théorie, c'est que l'accroissement et l'expansion du symbole et des pratiques du christianisme, ainsi que les variations qui en ont suivi la marche chez les écrivains individuels comme dans les égli-

[1] *Histoire du développement de la doctrine chrétienne,* par Newmann, p. 37.

ses sont les conséquences nécessaires de toute philosophie ou de tout système organisé qui s'empare de l'intelligence et du cœur, et qui a eu un vaste domaine. Je soutiens que, par la nature de l'esprit humain, le temps est nécessaire pour l'intelligence complète et le perfectionnement des grandes idées. »

Il va sans dire, d'ailleurs, que M. Newmann s'efforce de prouver que le catholicisme a développé, non altéré le christianisme primitif. L'idée fondamentale est conservée; mais toute idée vraie et vivante a une puissance d'assimilation ; on ne lui demande que d'observer une suite logique dans ses croissances successives. Elle peut, au reste, et doit même se modifier selon les temps et selon les lieux, sinon en elle-même, du moins dans ses rapports avec le monde. Ses développements sont voulus par le Seigneur, puisqu'il a laissé des lacunes à remplir dans la structure de la croyance de l'Eglise[1]. Et c'est ainsi que l'Eglise catholique a exclu les laïques de la coupe, qu'elle a défini l'autorité du pape, « qui n'était pas et ne pouvait pas être en opération active » au temps d'Ignace ; qu'elle a consacré les prérogatives de la vierge Marie, « qui ne furent reconnues que postérieurement dans le rituel. »

Une fois en possession de la théorie des développements, M. Newmann n'est plus embarrassé par rien. « Trois papes, dit-il, Libère, Vigile et Honoré, ont laissé à la postérité le fardeau de leur défense; mais ces désordres n'étaient pas des interruptions dans la marche soutenue et ferme de la science sacrée, qui passait de la foi implicite à son énon-

[1] Pages 105 et 111.

ciation formelle. La série des décisions ecclésiastiques par lesquelles se manifestaient de temps en temps ses développements, penchaient tantôt d'un côté du dogme théologique qui était spécialement en question, et tantôt de l'autre, comme si la vérité avait été façonnée par des coups donnés en sens contraire[1]. » Quelques papes hérétiques ne figurent point mal dans le système, et puisqu'il faut que les décisions ecclésiastiques penchent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il est assez avantageux que les vicaires de Jésus-Christ se soient quelquefois prononcés en faveur du monothélisme ou de l'arianisme.

Au fond, l'idée des développements du christianisme est bien la plus impie qui se puisse concevoir. Elle suppose la négation implicite de toute révélation parfaite.

Sans doute la révélation a été elle-même progressive; Dieu ne nous a fait connaître que peu à peu sa vérité et son amour; les prophètes nous en ont plus dit que le Pentateuque, et l'Evangile nous en a plus dit que les prophètes. — Mais ni au temps de Moïse, ni au temps des prophètes, ni sous la grâce, Dieu n'a chargé l'homme de développer sa révélation et d'y ajouter un seul iota. L'homme a été chargé de comprendre et d'obéir. Que son intelligence de la Parole révélée se soit légèrement accrue à travers les âges par l'effet même des fausses doctrines qu'il a fallu écarter en les comparant avec l'Ecriture, je suis prêt à l'admettre si l'on veut, quoique j'estime peu les lumières ainsi acquises et que je pense qu'on a moins gagné par certaines définitions qu'on n'a perdu par la systématisation

[1] Page 448.

théologique. Accordons que les débats contradictoires aient achevé d'éclaircir quelques dogmes, et que des hommes ignorants, étrangers à ces discussions savantes et à leurs résultats, n'ayant que leur Bible et le secours du Saint-Esprit, n'arrivassent pas à les saisir au moins aussi bien. Je le veux, quoique je sois convaincu du contraire; seulement j'insiste sur ce point, qu'il n'y a pas là la moindre trace de développement, et que le droit d'examiner de plus près ce qui est écrit n'a rien de commun avec le droit d'ajouter des croyances, des formes, des pratiques à ce qui est écrit.

Ajouter de la sorte, c'est, ni plus ni moins, se révolter contre l'Ecriture.

M. Newmann le sent bien. Ne pouvant citer le moindre petit mot de Jésus-Christ ou des apôtres qui appelle l'Eglise à continuer la révélation (à la contredire, devrais-je dire) après la clôture du canon, il prend en haine cette Ecriture inflexible et incommode; il attaque « la lettre » aussi vigoureusement que nos modernes rationalistes; il en appelle à l'interprétation mystique qui, se prêtant, elle, à tout ce qu'on veut, suppléera à cette déclaration tant désirée et malheureusement absente du Nouveau Testament : « Il n'y a ici qu'un germe. Ce que l'Evangile révèle, dogmes, église, culte, pratiques diverses, tout cela doit grandir, se transformer et se compléter. »

A défaut d'un tel passage, M. Newmann prend le parti de changer la Bible entière en un cahier de feuilles blanches, où l'Eglise romaine écrit ce qu'il lui plaît. — « Si le christianisme est une religion universelle, appropriée non pas seulement à une localité ou à une époque particulière, mais à tous les temps et à tous les lieux, il doit nécessai-

rement varier dans ses rapports et sa conduite avec le monde qui se trouve autour de lui, c'est-à-dire qu'il se développera. Les principes reçoivent une application qui varie beaucoup suivant les personnes et les circonstances... » — « Il nous faut aussi faire attention à la construction et au style de l'Ecriture, construction si peu systématique et si variée, style si figuré et si couvert, que personne, au premier coup d'œil, ne pourrait préciser ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas...... On ne saurait soutenir d'une doctrine quelconque qui n'est pas actuellement en contradiction avec ce qui a été arrêté, qu'elle ne se trouve pas dans l'Ecriture sainte.... » — « L'adoption exclusive que fit Théodore de l'interprétation littérale de l'Ecriture et la manière dont il repoussa l'interprétation mystique, nous suggèrent d'abord de considérer la dernière comme une des conditions ou l'un des principes caractéristiques d'après lesquels s'est opéré le développement de la doctrine.... L'Ecriture, interprétée dans un sens mystique, est devenue la règle d'après laquelle s'est opéré ce développement...... Quand saint Méthode a voulu faire prévaloir la doctrine des vœux du célibat, il en a appelé au livre des Nombres, et si saint Irénée proclame la dignité de la sainte Vierge, c'est par une comparaison de l'Evangile de saint Luc avec la Genèse. »—«Je ne sache pas que les théologiens postérieurs au concile de Trente nient que la foi catholique tout entière puisse être prouvée par les saintes Ecritures, tandis qu'ils soutiendraient certainement qu'on ne saurait la trouver à leur surface. » — « Telle a été la doctrine de tous les siècles de l'Eglise, ainsi que le montre la répugnance de ses docteurs à se borner à la simple interprétation littérale des Saintes

Ecritures. Dans les temps anciens ou modernes, l'interprétation mystique, si fréquemment employée pour écarter toute autre méthode dans la controverse doctrinale comme en d'autres occasions, devient sa méthode la plus délicate et la plus puissante [1]. »

Il faudrait tout citer, et je ne le peux. M. Newmann accumule les exemples pour démontrer qu'en effet on ne saurait trouver les dogmes catholiques « à la surface » des Ecritures. Il nous montre l'interprétation mystique fournissant ceux des arguments scripturaires qu'on n'aurait pu se procurer autrement, le concile de Trente citant l'offrande pacifique de Malachie sur la question du sacrifice de la messe, ou l'eau et le sang de la passion sur la question du mélange de l'eau et du vin dans la coupe. Quiconque a parcouru les Pères ou les théologiens catholiques, sait à quel point M. Newman a raison. La Bible, sous leur plume, se métamorphose en un vaste recueil de jeux de mots et d'allégories.

Le sens littéral, voilà le grand ennemi de Rome et de toutes les écoles de doute sans exception. N'est-ce pas pour s'être attachés au sens littéral que les Juifs ont rejeté l'Evangile ? La remarque n'est pas de moi ; elle est de M. Newmann, qui a bien soin de l'appliquer spécialement au second commandement du Décalogue. L'observation littérale ne saurait être le sens véritable de cette prohibition des images !

Ainsi interprétée, la Bible devient malléable, et la théorie du développement s'y installe à l'aise. Notre Sauveur n'a-

[1] Pages 105, 119 à 121, 321 à 325.

t-il pas raconté la parabole du grain de sénevé? et cette parabole, mystiquement interprétée, ne signifie-t-elle pas que « l'Ecriture prévoit directement le développement du christianisme, tant comme forme de gouvernement que comme doctrine[1]? » Dès lors, on est en mesure d'affirmer, avec Corneille de la Pierre, que l'Ecriture renferme « les commencements de la théologie, » car la théologie a mission de tirer les conclusions et d'extraire les conséquences. Dès lors, on ne s'étonne plus de rien, et, dispensé de fausser l'histoire, on confesse ouvertement que l'Eglise apostolique a fait place à l'Eglise catholique, remplacée à son tour par l'Eglise papale.

C'est cette sincérité relative dans l'exposition des faits qui donne, selon moi, une certaine valeur à la théorie du développement. Avec elle on éprouve le froissement que cause l'erreur, non le dégoût qu'excite le mensonge. Ce n'est pas que M. Newmann ne cherche, lui aussi, à découvrir dans l'Eglise apostolique au moins les germes et les premières bases des dogmes ou des institutions catholiques; mais son point de vue lui donne la liberté d'admettre aussi des diversités très-considérables, et il en profite pour être un peu plus vrai que les autres apologistes romains. Je me suis donc senti porté à le prendre plus au sérieux que les autres, et j'ai compris qu'il n'était pas permis de traiter le sujet des variations du catholicisme sans discuter un moment le seul système explicatif qui accepte en partie les faits, qui contienne une idée et qui supporte un peu l'examen. Ce n'est pas à nous à oublier

[1] Page 121.

que M. Newmann est l'auteur des fameux « *tracts for times*; » que le mouvement, puséiste d'abord, catholique ensuite, procède de lui; que c'est, parmi les hommes aujourd'hui vivants, celui qui a le mieux compris peut-être en vertu de quelle théorie il est possible de jeter un pont entre la Bible et le pape. Personne n'a le droit de se dire son supérieur en habilité de controverse.

Eh bien! son chef-d'œuvre (et l'Eglise romaine ne le dépassera pas), consiste à plaider la cause des variations et de la non-ancienneté. Voyez quel juste retour des choses d'ici-bas! on nous accusait naguère d'être nés d'hier et d'avoir changé; maintenant, il faut qu'on se justifie en disant: « le catholicisme s'est modifié, modifié sans cesse; si ses croyances et ses pratiques se trouvent dans l'Eglise primitive, c'est à l'état de semences à peine perceptibles, et dont personne ne s'est douté pendant des siècles; depuis, les circonstances de temps et de lieu ont fait paraître et croître ce qui avait été mystérieusement déposé en terre par les apôtres. » Ainsi, la question tend à se poser enfin dans ses véritables termes, entre l'Eglise moderne ou catholique, et l'Eglise ancienne ou protestante; entre ceux qui remontent au cinquième, au septième, au douzième, au seizième siècle, et ceux qui remontent au premier; entre la règle incessamment modifiée, et la règle immuable; entre les hommes de l'histoire, et les hommes de la Bible.

Quant à la prétention de nommer développement ce qu'il faudrait appeler révolte et de tirer le catholicisme de l'Ecriture par une série de gradations insensibles, j'en ai déjà fait justice. Il suffit de se rappeler ce qui a été dit sur le précédent axiome, quand j'ai mis en présence le dogme

scripturaire et le dogme catholique. Certes, il faut bien en convenir, du premier au second il n'y a pas un rapport de croissance, mais un rapport d'opposition directe. Vous connaissez ces dessinateurs qui commencent par l'Apollon du Belvédère et qui, au moyen de dégradations insensibles, arrivent à représenter une grenouille. Si vous comparez deux des images qui se suivent, vous aurez de la peine à indiquer le changement. Faites mieux : prenez la première image et la dernière, mettez-les à côté l'une de l'autre, et laissez au bon sens de chacun le soin de prononcer.

Nous avons juxtaposé de la sorte le point de départ et le point d'arrivée, le fait apostolique et le fait catholique. Indiquer maintenant aussi la contradiction entre l'époque des Pères et l'époque actuelle, raconter quelques-unes des transformations qui renversent la doctrine de l'immutabilité romaine, telle est la tâche beaucoup plus facile que séduisante qu'il me reste à remplir. Il est toujours pénible de discuter ce qui ne saurait être sérieux et de réfuter des contre-vérités qui semblent exclure la bonne foi.

Cependant je dois le faire, car la vieille méthode traditionnelle est encore la plus usitée dans l'Eglise du pape, et sans sortir d'Angleterre, je rencontre le cardinal Wisemann, qui, loin d'adopter la thèse du développement, prétend que son Eglise n'a jamais innové en rien ! la tradition non écrite ne se composant que des doctrines verbalement transmises par le Christ à ses apôtres et par les apôtres à leurs successeurs, « aucune doctrine nouvelle ne peut être introduite dans l'Eglise, mais toutes les doctrines aujourd'hui professées ont été enseignées au temps des

apôtres. » Quand l'Eglise catholique discute de nouveaux articles de foi, elle examine ce que les Pères ont écrit, elle recueille les suffrages de la double catholicité, celle du temps et celle de l'espace, « non pour créer de nouveaux articles de foi, mais pour constater et prouver quelle a toujours été la foi catholique[1]. »

La foi catholique a donc été constamment la même. C'est bien là ce qui s'enseigne encore dans les séminaires. Vérifions sur quelques points.

Point de variation d'abord au sujet de la Bible! Sans doute les Pères en ont parlé comme les papes Grégoire VII et Innocent III, comme les conciles de Toulouse, de Trente et de Latran! Sans doute ils l'ont déclarée obscure, inaccessible à la plupart des fidèles, et propre à produire, en général, plus de mal que de bien! Sans doute ils ont défendu aux chrétiens de la posséder chez eux, à moins d'une autorisation exceptionnelle! «Quand on veut, répond Irénée, convaincre les hérétiques par les Ecritures, ils se tournent contre les Ecritures mêmes pour les accuser, comme si elles étaient inexactes, ou manquant d'autorité, ou incertaines, et comme si l'on ne pouvait y trouver la vérité, à moins de savoir la tradition. » — « Dieu, répond Augustin, a abaissé les saintes Ecritures jusqu'à la capacité des enfants. » — « Toutes les choses, répond Chrysostôme, toutes les choses qui sont dans les divines Ecritures, sont claires et droites; toutes les choses nécessaires sont évidentes. » — « C'est pour le peuple entier, répond Jérôme, que les apôtres ont écrit; les laïques doivent abon-

[1] *Conférences de Wisemann,* pages 83 et 84.

der dans la connaissance des saintes lettres. » Avouons qu'en présence d'une telle transformation, la théorie de M. Newmann (si insoutenable soit-elle), offre du moins quelques ressources de discussion qui manquent à la controverse vulgaire du catholicisme. Que feront ceux qui disent : « point de variation, » lorsqu'il s'agira de concilier leur prohibition actuelle des saintes Ecritures avec la parole de Chrysostôme : « Je vous supplie, hommes du peuple, de vous procurer la sainte Bible, qui est la pharmacie de l'âme, ou tout au moins d'acquérir un Nouveau Testament, » et avec le canon du concile de Nicée qui veut qu'aucune maison chrétienne ne soit sans la Bible?

Point de variations au sujet des apocryphes! Le concile de Trente met dans le canon des livres que l'auteur de la Vulgate, Jérôme, traite avec le plus grand mépris.

Point de variations au sujet de la tradition! Le concile de Trente les égale à l'Ecriture; mais Jérôme dit : « Ce qui ne reçoit pas son autorité des saintes Ecritures, peut être rejeté aussi bien qu'allégué. » Irénée écrivait avant lui : « Abandonner la sainte Ecriture, cette source pure et indubitable de la vérité, c'est s'exposer à un danger imminent de tomber dans l'erreur ; c'est bâtir sa maison, non sur le roc, mais sur le sable. » Au milieu des hésitations que j'ai reconnues, car l'erreur germait déjà au temps des Pères, tous ont quelques paroles pour témoigner contre la prétendue antiquité et universalité de la doctrine catholique sur la tradition. « Jésus-Christ s'est appelé vérité et non pas coutume ; » — « où a pris naissance cette prétendue tradition? » — « les Ecritures suffisent ; » — « ce qui est écrit, crois-le ; ce qui n'est pas écrit, ne le recherche

point. » Ce ne sont pas les réformateurs qui ont dit cela; c'est Tertullien, c'est Cyprien, c'est Athanase, c'est Basile.

Point de variations au sujet de la messe! On connaît les définitions du concile de Trente. Qu'on les rapproche du langage des Pères, langage qui varie et fléchit quelquefois, et qui, par là même, manifeste plus clairement une marche commencée vers le dogme romain, au lieu d'un point de départ commun pris dans ce dogme. Ceux qui pensent qu'on disait la messe au temps des apôtres, sont priés d'examiner comment les énormités suivantes ont pu échapper à un Jérôme, à un Augustin, énormités qui feraient frémir aujourd'hui le plus ignorant des curés de village: « notre Seigneur, pour signifier son sang, n'a point offert de l'eau, mais du vin, » — « notre Seigneur n'a pas fait difficulté de dire : ceci est mon corps, quand il donnait le signe de son corps; » — « le Seigneur a admis Judas au banquet dans lequel il a recommandé et donné à ses disciples la figure de son corps et de son sang. » Encore une fois, M. Newmann doit être plus à l'aise ici que ceux qui sont obligés de trouver, dans l'Eglise apostolique d'abord, chez les Pères ensuite, la disparution du pain et du vin, remplacés l'une et l'autre par la personne entière du Christ, corps, sang, âme et divinité, offert en véritable sacrifice. La théorie du développement vous montrera les débuts du dogme chez quelques Pères, constatera les longues hésitations de l'Eglise, l'ignorance prolongée des papes eux-mêmes, déclarant par la bouche de Gélase que « la substance ou nature du pain et du vin ne laisse pas de demeurer; » enfin elle racontera l'idée complète de la transsubstantiation émise au milieu de beaucoup de résistances

par Paschase Rhabert et décrétée par le concile de Latran.

Point de variations au sujet de la confession auriculaire! Certes, je ne prétends pas que les Pères, qui ont eu les prémices de presque toutes les erreurs, soient demeurés étrangers à celles-là. Mais si l'usage de confesser secrètement les péchés a laissé parfois des traces chez eux, c'est pour mieux démentir la prétendue antiquité du dogme romain. La confession essayée et retirée, la confession hésitante, la confession non obligatoire, la confession qui n'est pas liée à une absolution judiciaire, la confession accidentelle, la confession des Pères, en un mot, ou plutôt de quelques-uns d'entre eux, démontre invinciblement à qui a des yeux pour voir que la confession actuelle n'est pas d'origine apostolique.

Point de variations au sujet de l'extermination des hérétiques! Ici encore, ici surtout, la doctrine romaine remonte très-haut, tant est grande la propension naturelle du cœur humain vers le protectorat des princes, vers l'emploi des armes charnelles. Dès que l'Eglise eut des empereurs à elle, elle fit persécuter le paganisme. Dès que les orthodoxes eurent des empereurs à eux, ils firent persécuter les hétérodoxes. Augustin, entre autres, a fait une théorie de l'intolérance qui montre jusqu'où l'on peut aller, quand on argumente au lieu de se renfermer « dans ce qui est écrit. » Et cependant, comme les Pères n'ont pas été toujours bien en cour, Dieu merci, les déclarations abondent chez eux en faveur des droits de la conscience; elles prouvent que la persécution est le dogme nouveau, et la liberté le dogme ancien.

Je ferais la même remarque sur chaque point, si j'avais

le temps de tout dire. Partout les Pères nous présentent le spectacle significatif d'un début hésitant dans la voie qui, longtemps, bien longtemps après eux, doit conduire aux croyances catholiques. Vous découvrirez chez eux quelque propension naissante à honorer extraordinairement les saints, la vierge, et vous découvrirez en même temps leur défiance énergique à l'égard du culte qu'on veut leur rendre, leur résistance contre les images qui cherchent à s'introduire dans les églises. Ce n'est pas eux qui portent la main sur le Décalogue, rayant le second commandement et coupant en deux le dixième, pour retrouver le nombre dix.

Mais au moins, dira-t-on, le pape était reconnu par les Pères ! Voilà un article qui ne souffre aucune hésitation. Pierre ayant été solennellement établi par Christ en qualité de prince des apôtres, Pierre ayant exercé pendant de longues années l'autorité souveraine dont il était revêtu, ses successeurs à Rome ayant hérité de son pouvoir incontesté, et les évêques du monde entier n'ayant pu cesser de leur être soumis sans se renier eux-mêmes, il n'y a pas moyen de se figurer qu'un seul des Pères ait eu à cet égard la moindre ignorance ou le moindre doute. Avec les tendances générales de l'Eglise, ce dogme-là a dû aller s'affermissant au lieu de s'affaiblir ; pleinement admis au temps des apôtres, il a dû régner plus universellement encore au temps des Pères.

Eh bien, non, chose étrange ! on veut que nous croyions que Pierre a été pape à la manière d'Innocent III, ou, si l'on veut, à la manière de Pie IX ; et cependant voici des Pères qui ne partagent pas cette façon de penser, et voici

une longue série de variations successives, qui amènent peu à peu la construction tardive de la papauté! Ah, M. Newmann, que n'a-t-on accepté généralement votre théorie! Vous, du moins, vous vous jouez à l'aise au milieu de ces contradictions. Vous n'avez pas besoin de trouver, avec le cardinal Wisemann, une papauté toute formée au temps des apôtres. Il vous suffit d'imaginer le moindre germe, le moindre prétexte; vous vous emparez des tendances qui se manifestent chez plusieurs Pères, tendance à admettre l'épiscopat de Pierre à Rome, tendance à admettre une certaine prééminence vague de l'Eglise romaine. Puis, vous constatez que, de siècle en siècle, le germe se déploie, et que la papauté proprement dite, dont personne ne se doutait d'abord, apparaît un beau jour toute formée et légitimement formée, en vertu de la loi merveilleuse du développement.

Quant aux controversistes catholiques de la vieille école, je les plains. On a beau leur faire très-large la part de l'erreur naissante chez les Pères (et je la fais plus large que personne), il n'y a pas là de quoi se donner un pape, bien s'en faut.

L'histoire en mains, on suit la formation de la hiérarchie ecclésiastique tout entière : égalité primitive des évêques ou anciens, puis supériorité des évêques sur les anciens ou prêtres, puis supériorité des évêques des villes sur ceux des campagnes, puis métropolitains, puis papes.

Et encore ne faut-il pas se hâter d'ajouter le mot « papes. » — On connaît les railleries de Tertullien sur les édits « du souverain pontife, de l'évêque des évêques ! » On sait si Cyprien a fait preuve de beaucoup de déférence pour le

siége romain! On n'a pas oublié les expressions décisives de Jérôme sur la suprématie prétendue de ce siége. Personne n'ignore que tous les évêques alors se nommaient « papes, » qu'à tous on s'adressait en disant : « votre sainteté. »

J'accorde, toutefois, car je ne veux rien forcer, qu'il y avait dès lors quelque chose de ce qui s'est achevé depuis ; l'évêque de Rome occupait déjà, en dépit des protestations, une position spéciale et qui s'élevait graduellement. Mais on m'accordera qu'il avait encore du chemin à faire pour devenir ce qu'il devait être un jour, et ce qu'il aurait été essentiellement dès son origine, à entendre Bossuet ou M. Wisemann!

Lisez le remarquable livre de M. Archinard, il vous fera suivre pas à pas cette marche envahissante.

S'agit-il de la confirmation des évêques par le pape? Personne, assurément, n'y songe à l'époque des Pères, à l'époque des élections populaires, et même longtemps après. C'est en 1418 seulement, au concile de Constance, que Martin V s'attribue décidément une prérogative aussi fondamentale.

S'agit-il de la convocation, de la présidence et de la confirmation des conciles généraux? les six premiers sont convoqués par les empereurs, présidés par les empereurs, confirmés par les empereurs. Si la présidence est parfois remise à des évêques, elle ne l'est pas plus à l'évêque de Rome ou à ses délégués qu'à d'autres membres du Concile. Si la confirmation de l'évêque de Rome est demandée, elle l'est en même temps aux autres évêques ; chacun adhère au nom de son église ; aucun n'adhère au nom de l'Eglise universelle.

S'agit-il des appels ? la juridiction des prétendus successeurs de Pierre est loin d'être un droit reconnu de toute ancienneté. Déférence envers le siége romain, conseils demandés au siége romain ; voilà ce qu'on trouve bientôt, et d'autres siéges participent à ces marques de respect. Mais quant à l'idée de déférer à un tribunal central le jugement en première instance d'un évêque ou le jugement en dernière instance des évêques de la province, elle est positivement repoussée. Les canons de Nicée en témoignent. Un concile particulier, celui de Sardique, introduisit plus tard l'appel à Rome; mais la résistance fut vive, surtout en Orient. Athanase s'y signala ; il avait oublié sans doute la primauté de Pierre! Le concile de Carthage opposa péremptoirement la décision de Nicée à celle de Sardique. Enfin, les protestations romaines ne triomphèrent que grâce aux décrets impériaux. Celui de Phocas trancha la question. Sans cet usurpateur souillé de crimes, le monde aurait attendu quelque temps encore l'avénement de « l'évêque universel, » du « chef de toutes les Eglises. »

Voilà quelques variations bien constatées. Je n'ai parlé ni du célibat, ni des reliques, ni du purgatoire, ni des canonisations de saints, ni d'une foule d'autres sujets qui auraient provoqué les mêmes réflexions. Ceux qui voudront parcourir quelques Pères et lire ensuite les canons du concile de Trente, pourront mesurer le chemin parcouru, et reconnaître d'abord une déviation entre l'Evangile et les Pères, ensuite une seconde déviation entre les Pères et le catholicisme. Je ne me charge pas de dire laquelle de ces déviations est la plus grave. La seconde est évidemment énorme, et cela suffit à la démonstration de ma thèse.

Que serait-ce maintenant si je cherchais les variations de l'Eglise romaine, non plus seulement dans l'altération successive et en quelque sorte logique qui a produit ses dogmes, mais dans les contradictions expresses où sont tombés ses organes les plus éminents, les papes et les conciles œcuméniques! Les faits abondent; ils sont dans tous les livres de controverse. Je me contente d'en indiquer trois ou quatre.

La transsubstantiation a été décrétée par plusieurs conciles et par plusieurs papes. — Or le pape Vigile a dit: « Quand la chair de Christ était sur la terre, certainement elle n'était pas dans le ciel; maintenant qu'elle est dans le ciel, elle n'est certainement pas sur la terre. » Et le pape Gélase a dit: « Que la substance ou la matière du pain ne cesse pas d'être au saint sacrement. »

Le concile de Trente a décidé que les laïques devaient communier sous une seule espèce. — Or le pape Léon a dit: « Les sacriléges infidèles qui désiraient communier sous l'espèce seule du pain étaient des Manichéens. »

Le pape Grégoire le Grand a recommandé l'usage des Ecritures. Or les papes inscrivent la Bible en langue vulgaire sur l'index des livres défendus.

Le concile de Trente contredit le cinquième concile de Latran au sujet du droit de violer les serments. Le second concile de Lyon contredit le cinquième concile de Constantinople au sujet du Saint-Esprit.

Enfin, les conciles généraux se contredisent en plein sur la grande question: où est l'autorité suprême et absolument infaillible?

J'en passe, et des meilleurs. Je passe, entre autres, les

papes hérétiques, qui, naturellement, contredisent les autres papes, et cela sur des questions passablement dogmatiques, telles que la divinité de Jésus-Christ. Je passe les papes qui rétractent leurs erreurs, comme Vigile et Jean XXII.

N'y en a-t-il pas assez pour m'autoriser à reproduire ma proposition qui semblait d'abord paradoxale : Vous, catholiques, vous êtes nouveaux ; nous, nous sommes anciens? Vous avez parlé de nos variations, nécessairement passagères parce que nous n'avons qu'un type, type immuable, auquel nous revenons sans cesse ; et vous vous taisez sur les vôtres, qui sont définitives parce que votre type change, parce que vous le portez avec vous, parce que vous n'avez d'autre règle que votre propre pensée déclarée infaillible ! Malheureux, qui êtes condamnés à avancer toujours dans la voie des variations, et qui n'avez jamais le droit de revenir en arrière ! Je voudrais vous faire toucher au doigt votre folie, et, en vous ramenant à l'Écriture, vous ramener aussi à l'antiquité, à l'unité selon Dieu.

Le second axiome frappe donc l'Église romaine en pleine poitrine. Il me reste à dire quelques mots du troisième, pour établir comment le catholicisme, par l'absurdité même de ses prétentions anti-chrétiennes, se transforme, dès que l'esprit d'examen a signalé ses grossiers mensonges, en une école immense de doute et d'incrédulité.

L'Église catholique doit savoir avant tout où réside le fameux tribunal.

Que penser, en effet, d'une Église infaillible qui n'ignorerait qu'une chose : le siége de son infaillibilité !

Eh bien , fait étrange, le catholicisme n'ignore que cela.

Il vous définira une foule de dogmes; il tranchera une foule de difficultés; il aura une réponse à beaucoup de questions subtiles; demain il vous apprendra au juste et sans erreur possible que Marie, qui est sans péché elle-même, a été conçue par une mère sans péché. Mais ne lui demandez pas où se rencontre l'autorité infaillible, s'il faut s'adresser au pape, ou au concile général, ou au concile général et au pape réunis. Ce problème-là n'est pas encore résolu. Ne faut-il pas faire une part à la liberté des esprits et permettre quelques controverses inoffensives? Or, il importe si peu de savoir quel est le tribunal, pourvu qu'on sache qu'il doit y en avoir un!

Vraiment ceci serait de la haute comédie, si le fond était moins triste et moins sanglant. Le catholicisme a beau faire, il ne deviendra pas comique; on ne peut pas rire en voyant tant de ravages moraux et matériels. Non, rire est impossible, et cependant quelle occasion on en aurait, s'il s'agissait d'autre chose que de cette horrible tragédie romaine! La grande affaire aux yeux des catholiques, c'est leur tribunal; leur grande critique des protestants, c'est: « Vous n'avez pas de tribunal; » leur grand cri de triomphe, c'est: « Nous avons un tribunal. » Et quand on leur demande: Où est-il? ils répondent que ce point-là n'est pas réglé, qu'on s'est réservé de discuter là-dessus, qu'il est permis de se ranger avec Bellarmin du côté du pape, et de dire après lui « le pape peut faire que la vertu soit vice et le vice vertu, » ou de se ranger avec Bossuet du côté du concile et d'accuser le pape d'erreur. Cette diversité-là, qui laisse bien loin derrière elle toutes nos diversités protestantes, le catholicisme en prend son parti.

Je ne m'épuiserai pas à prouver ce qui saute aux yeux. Certes, en présence des querelles intestines qui partagent l'Église romaine, à la vue de ces mandements d'évêques qui condamnent d'autres mandements, il y a moins à démontrer qu'à montrer. La voilà l'Église une ! Elle n'est partagée que sur une petite question : Quelle est l'autorité en matière de foi? Les protestants, eux, si ingénieux à exagérer leurs divisions, ne sont jamais allé jusque-là ; tous font profession d'accepter la même autorité, l'Écriture. Mais le catholicisme se partage entre deux ou trois autorités différentes ; il n'y a que la base qui varie !

Et cependant ne craignez rien. Comme c'est une Église où l'on pense peu, où l'on apprend avant tout à ne pas juger par soi-même, à croire sur la foi d'autrui, la divergence dont il s'agit n'y portera pas les fruits pratiques que des divergences bien moindres produiraient ailleurs. On suivra ; on emboîtera le pas, et la conscience secrète du mensonge qui change de tels dissentiments en unité n'aura d'autre résultat que d'augmenter le nombre déjà formidable des catholiques douteurs. Il y aura beaucoup plus d'incrédules, et il n'y aura guère moins de catholiques. L'Église papale est habituée à se contenter de cela.

M. Puaux a vivement résumé ce que fournissent de plus saillant les querelles intestines du catholicisme au sujet du siége de l'autorité infaillible. Je renvoie à ses brochures et aux autres traités spéciaux. Ceci n'est pas un livre de controverse ; je rappelle seulement ce qu'il y a de caractéristique dans ce débat.

Faut-il croire avec les ultramontains que l'infaillibilité réside dans le pape, dont la confirmation seule conférera

cette infaillibilité aux conciles généraux, et qui d'ailleurs a le droit de décider lui-même les questions de doctrine ? — Faut-il croire avec les gallicans que l'infaillibilité réside dans le concile général seulement ?

Je n'aurai pas l'indiscrétion de trancher une telle question. Je constate seulement qu'on peut attaquer l'infaillibilité des papes et demeurer catholique ; ce n'est pas là une hérésie ; Gerson, Bossuet, le cardinal de la Luzerne et beaucoup d'autres en sont la preuve. Je constate ensuite qu'on peut attaquer l'infaillibilité des conciles généraux et demeurer catholique ; ce n'est pas non plus une hérésie ; Bellarmin et toute son école en sont la preuve. Je constate enfin que les uns et les autres ont raison, car les papes se sont contredits sans cesse et sont par conséquent faillibles ; les conciles généraux se sont contredits sans cesse et ne sont pas moins faillibles. Quant aux contradictions entre les papes et les conciles généraux, elles ont une célébrité historique qui dispense d'en faire mention. Resterait la ressource de supposer que les décisions prises en commun par les conciles généraux et par les papes échappent à la règle des contradictions ; malheureusement il n'en est rien, et le parti intermédiaire qui se rattache à cette planche de salut n'échappe pas au naufrage universel. Les canons de conciles généraux confirmés par les papes varient de la manière la plus frappante, ainsi que les décisions du pape parlant « ex cathedrâ » à l'Église qui consent par son silence. Pour n'en citer qu'un exemple, je rappellerai que Martin V a confirmé le décret par lequel le concile général de Constance place la souveraineté dans les conciles, et qu'un autre concile général non moins confirmé (le onzième de Latran), place la souveraineté dans les papes.

Nous sommes donc toujours ramenés au même problème insoluble. L'Eglise catholique, par tous ses organes, proclame sa contradiction suprême; elle se dit infaillible, mais elle ne sait où commence et où finit son infaillibilité! Elle se dit infaillible, et ce qui passe pour infaillible aux yeux des uns est parfaitement faillible aux yeux des autres, et les uns et les autres sont également catholiques et célèbrent en chœur les gloires de l'infaillibilité! Voilà une Eglise à laquelle le Saint-Esprit révèle directement toutes choses, toutes, excepté celle qu'il lui importerait d'abord de savoir; le Saint-Esprit lui parle, à condition qu'elle ne saura comment distinguer sa voix.

N'y a-t-il pas là comme une dérision vengeresse, quelque chose que le moyen âge aurait appelé la griffe du diable, qui se plaît à railler l'autorité créée par lui? ou plutôt n'y a-t-il pas là un jugement du Dieu qui confondit les langues à Babel, et qui, châtiant aujourd'hui ceux qui veulent élever jusqu'au ciel l'édifice impie de leur infaillibilité, les contraint à parler de telle sorte qu'ils ne sauraient se comprendre?

J'en appelle maintenant au lecteur qui, peut-être, en ouvrant cet écrit, a été surpris, presque scandalisé de voir appliquer au catholicisme une qualification entièrement contraire aux idées reçues. Le catholicisme une école de doute! Il n'y a qu'un esprit bizarre et à l'affût des idées bizarres qui ait pu imaginer cela. A moins que ce ne soit

une de ces violences de discussion que la passion explique.

Eh bien ! je peux le dire, c'est avec calme, sinon avec froideur, et en mesurant avec soin mes termes, c'est aussi le cœur plein d'une affection réelle pour tous les catholiques et d'un respect particulier pour plusieurs d'entre eux, que j'ai formulé une conviction déjà ancienne chez moi.

On voit si elle est motivée ! et quelle école de doute serait comparable à l'Eglise romaine, soit par l'étendue, soit par les prétentions, soit par le démenti qu'elle reçoit des faits ? Église infaillible qui contredit sur tous les points la Bible infaillible ! Eglise infaillible qui se contredit sur tous les points elle-même ! Eglise infaillible qui ne sait pas où réside sa propre infaillibilité ! Il n'en faut pas tant pour renverser l'édifice, dès que les intelligences s'éveillent et que la lumière se fait sur l'Ecriture et sur l'histoire. Ne me parlez pas des institutions qui ne reposent que sur le mensonge, sur la foi aveugle, qui ne subsistent enfin qu'à la condition que tout le monde fermera les yeux ! Les yeux ne sauraient demeurer toujours fermés ; alors, le jour du réveil... oh ! quel jour terrible que celui où l'homme reconnaît qu'il s'est trompé, qu'on l'a trompé, que toute sa croyance ne vivait que de son ignorance ! quelle haine il conçoit alors pour la croyance elle-même, et comme il se plonge dans le culte de la matière, réduisant la religion à n'être plus dans sa vie qu'une forme, une obligation sociale, une satisfaction laissée aux esprits faibles, aux femmes et aux enfants, une police nécessaire à la prospérité des Etats et à la sécurité des coffres-forts !

Quand on se mêle d'être colosse, il ne faudrait pas avoir les pieds d'argile, car la chute des colosses ébranle au loin

le sol. Plus elle est grande, la maison bâtie sur le sable, et plus ses ruines sont grandes aussi, lorsque les torrents ont donné contre cette maison-là. Or, réfléchissez un moment à ce qu'est le catholicisme. Voilà une Eglise qui a ses racines partout; dans l'histoire où le nom, sinon la chose, s'est conservé pendant de longs siècles; dans le cœur naturel, où le salut par les pratiques ne cessera jamais d'exercer son empire; dans les gouvernements, qui savent quel parti l'on peut tirer d'un clergé qui adore tout soleil levant et bénit aussi bien les arbres de liberté que les pouvoirs despotiques. L'Eglise romaine est tout cela, et par la seule raison qu'elle a été, elle sera, car rien ne coûte plus à notre débilité morale que de renoncer à un culte traditionnel, c'est-à-dire de penser et de croire par nous-mêmes. L'Eglise romaine subsiste, elle a beaucoup d'adhérents alors même qu'elle ne conserve guère de croyants, et c'est là un phénomène qui doit épouvanter quiconque sait réfléchir et pénétrer au delà des superficies.

Oui, regardez au fond des sociétés catholiques où la lumière moderne s'est faite, cette lumière contre laquelle il n'y a ni douanes ni gendarmerie, qu'y découvrirez-vous? le doute.

Je dis le doute, et non l'incrédulité; car l'incrédulité est au moins une solution, une preuve d'énergie. Avec l'incrédule, il y a des ressources, l'âme qui a eu le courage de la négation peut avoir celui de l'affirmation; mais avec le douteur, quel espoir aurez-vous? son principe est de ne prendre parti sur rien; il ajourne, il suspend son jugement, il prend ou s'imagine prendre des moyennes, il se résigne au demi-jour et il finit par l'aimer; le grand soleil lui ferait peur.

Il y a un doute salutaire, un doute actif, énergique, un doute que l'on traverse pour aller à la foi, tellement qu'il est difficile de croire vraiment si l'on a vraiment douté; tel n'est pas le doute enfanté par la chute irrémédiable d'une vieille superstition qu'on veut conserver, sans parvenir désormais à la faire sienne. Ce doute-là est inerte, et fatal à la vie de l'âme.

Je viens de décrire l'état des nations catholiques et de dire pourquoi elles sont toutes à l'école du doute. La croyance aveugle, la religion de seconde main a fait son temps; bon gré mal gré, les plus lâches et les plus engourdis sont à présent émancipés; les plus ignorants en savent à présent beaucoup trop. Il n'y a plus que trois partis entre lesquels on puisse choisir: ou s'abandonner à une incrédulité complète, et c'est la fantaisie exceptionnelle de certains hommes et de certains jours; ou s'endormir dans le doute et dans les pratiques, et c'est l'affaire du plus grand nombre, comme c'est le caractère de la plupart des époques; ou renoncer à Rome et aller à l'Evangile, et c'est l'unique ressource de ceux qui ont besoin de croire.

J'ai souvent frémi en pensant à l'Etat horrible auquel l'Europe aurait été condamnée, si la renaissance était venue seule, si elle n'avait pas été suivie de la réforme. La réforme a été bien plus encore le remède, que le résultat de la renaissance. Supposez ce grand mouvement des esprits s'opérant au nom de Cicéron, d'Homère et de Platon, sans qu'un mouvement s'opérât au nom de la Bible; supposez les lumières humaines sans la lumière divine, la restauration du paganisme antique sans la restauration de l'ancien christianisme, la résurrection du vaincu des premiers

siècles, sans la réapparition de son vainqueur; supposez le libre examen au nom de la raison fière d'elle-même, sans le libre examen au nom de la raison soumise aux révélations écrites; vous aurez bientôt, et des saturnales d'impiété qui anticiperont 93 de quatre siècles, et la réaction de ces saturnales dans l'acceptation dédaigneuse des formes d'un culte que l'on maintiendra pour le bon ordre et parce qu'il faut que le peuple ait une religion. Disons-le bien haut, car on ne le sait pas assez, la réforme et les prédécesseurs de la réforme ont ce jour-là sauvé la société moderne, sauvé, en un sens, le catholicisme lui-même qui allait périr.

Depuis lors il a vécu, mais vécu comme quelqu'un qui s'en va mourant. La connaissance de l'Ecriture et de l'histoire s'est incessamment répandue, et à mesure qu'il en est tombé la moindre parcelle dans une intelligence saine et sincère, la croyance réelle au catholicisme y est devenue impossible; le nombre de ces intelligences-là grandit chaque jour.

Et comment en serait-il autrement? Avez-vous cherché quelquefois à vous faire une idée de l'épouvantable *Credo* auquel tout catholique est condamné depuis qu'il pense par lui-même et qu'il a cessé (bien malgré lui souvent!) de jurer sur la foi d'autrui?

Il faut croire au pape, et croire en même temps que l'Ecriture a omis l'épiscopat central de Pierre à Rome, ainsi que la transmission de sa dignité suprême à ses successeurs; il faut croire que les Pères ont ignoré un pouvoir si essentiel, que les Eglises ne l'ont soupçonné et reconnu qu'après plusieurs siècles; il faut croire que les premiers

papes eux-mêmes n'en ont rien su ; il faut croire que le vicaire de Jésus-Christ, l'organe de la vérité divine sur la terre, a été parfois un malheureux hérétique, décrétant dans la forme la plus solennelle des erreurs rétractées ou condamnées ensuite avec la même solennité ; il faut croire que le vicaire de Jésus-Christ peut être le plus corrompu, le plus criminel, le plus menteur, le plus incrédule des hommes, définissant le dogme évangélique et ne croyant pas en Dieu ; il faut croire que la qualité de vicaire de Jésus-Christ peut être conférée par les intrigues des conclaves, par la corruption, par la violence, par l'influence des couronnes, par le choix direct des empereurs, ou par l'insurrection populaire ; il faut croire que la succession a traversé le grand schisme sans s'y noyer, que ces deux, ces trois papes contemporains et rivaux, échangeant les anathèmes, comptant chacun des millions de catholiques dans leur obédience, déposés, remplacés par les conciles, ont conservé et transmis le pontificat suprême, clef de voûte de l'unité ; il faut croire que les cardinaux nommés par les antipapes, que les évêques confirmés par eux, ont pu conférer à d'autres la légitimité qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, et que la chaîne ne s'est pas rompue, quoiqu'elle ait perdu plusieurs anneaux.

Que ne faut-il pas croire ! Croyez que les conciles généraux sont ceux qui sont convoqués, présidés et confirmés par le pape ; puis, croyez en même temps que les six premiers conciles généraux n'ont été ni convoqués, ni présidés, ni exclusivement confirmés par lui. Croyez qu'un concile général est celui où toutes les Eglises sont représentées ; et lisez ensuite la liste des évêques composant les six pre-

miers conciles généraux, liste où les Eglises d'occident comptent tantôt six représentants, tantôt trois, tantôt un seul. Fondez votre doctrine d'autorité infaillible sur la distinction entre les conciles généraux et particuliers; puis reconnaissez que des conciles très-restreints sont mis dans la première catégorie, et d'immenses assemblées dans la seconde; reconnaissez même que les catalogues de conciles généraux ne concordent pas, que les uns en admettent dix-huit et les autres vingt et un.

Croyez que les uns et les autres sont bons catholiques; qu'un bon catholique admet l'autorité infaillible sans s'inquiéter de savoir où elle est, ou même si elle est quelque part. Il voit les papes contredire les papes, les conciles contredire les conciles, les conciles et les papes se contredire entre eux; il voit les conciles déposer et nommer des papes, les papes dissoudre et ajourner des conciles, sans avoir le droit de demander la solution d'un tel mystère. Il voit le catholicisme s'élever contre tous les dogmes de la Bible, et enlever la Bible des mains du peuple; il le voit persécuter; il le voit régner, sans avoir le droit de faire une réserve. Il assiste à ces désordres de la cour romaine et du clergé romain, dont l'infamie intolérable et la consécration presque régulière avaient fini par arracher aux hommes pieux du moyen âge ces cris de détresse qui ont traversé les siècles, et il est tenu d'admettre qu'un corps signalé entre tous par ses débordements, était mis à part entre tous pour maintenir la sainteté sur la terre.

Voilà quelques articles du *Credo* catholique, et il y en a bien d'autres. Lorsque les conciles et les papes dispensent les sujets de leurs serments et déposent les souverains,

lorsqu'ils établissent que Pierre a transmis le double glaive à ses successeurs, il n'est pas permis d'admettre que ce soient là des doctrines de circonstance. Ils sont bien mauvais catholiques, quoique bien zélés pour le catholicisme, ceux qui essaient de sauver l'Eglise actuelle en jetant pardessus bord l'Eglise du moyen âge.

Ou bien doit-on les suivre, et pense-t-on que leurs articles de foi soient beaucoup plus faciles à accepter? Distinguerons-nous entre le pape et la papauté; mais il se trouve que la papauté a mis la main dans tous les grands actes des papes, sans exception. Distinguerons-nous entre le prince et le vicaire de Jésus-Christ? Mais il se trouve que le vicaire de Jésus-Christ a sanctionné les actes du prince dans les formes les plus solennelles. Ce n'est pas le prince qui a lancé des anathèmes; ce n'est pas le prince qui a promis des indulgences; ce n'est pas le prince qui a fait prêcher des croisades, établi des inquisiteurs et ordonné de massacrer les hérétiques sous la menace des châtiments éternels. Distinguerons-nous entre l'infaillibilité au moyen âge et l'infaillibilité des autres temps? on ne va à rien moins quand on dit que l'Eglise « a été de son temps, » que les papes et les conciles se sont ressentis naturellement du milieu où ils vivaient. Mais le Saint-Esprit s'en ressentait-il aussi? y aurait-il un Saint-Esprit du moyen âge? la vérité absolue n'a-t-elle pas dû sortir de la bouche de l'Eglise, à quelque époque qu'elle l'ait ouverte?

Je sais l'habileté avec laquelle on nous montre la papauté prenant le gouvernail politique quand l'Europe avait besoin d'elle, et s'en retirant dès qu'il y a des pilotes, dès que les gouvernements modernes sont formés. — Par malheur,

l'Eglise a infailliblement décidé que cette suzeraineté politique lui appartenait, qu'elle lui était essentielle dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'il fallait toujours la maintenir par les manquements de foi et par les massacres. Par malheur aussi, l'Eglise ne s'est pas retirée du rôle politique, elle en a été expulsée malgré ses protestations. Il est plus commode de refaire l'histoire que de la relire.

Pour nous, gens simples, qui prenons les faits tels qu'ils sont, nous ne nous sentons pas le droit de donner un démenti à toutes les déclarations les plus expresses du catholicisme au moyen âge. — Il philosophe, il consacre Aristote et fulmine des anathèmes contre les doctrines qui s'écartent du péripatétisme. Vite on lui ferme la bouche : L'autorité infaillible a failli; elle a cru que c'était un dogme, mais ce n'en était pas un : ne prenez pas au sérieux la philosophie infailliblement adoptée! — Le catholicisme gouverne, il usurpe, il détrône, il persécute, et à côté de chaque acte il place une belle et bonne doctrine, une interprétation des saints Livres, décrétée au nom du Saint-Esprit. N'importe, l'infaillibilité a failli encore. Elle s'est trompée sur ses limites. (Petite erreur, en effet!) Elle s'est imaginé qu'elle parlait par le Saint-Esprit, et il n'en était rien. Elle s'est imaginé qu'elle interprétait la Bible, et il n'en était rien. Elle s'est imaginé qu'elle décrétait des dogmes, et il n'en était rien.

Je ne sais pas si le *Credo* des habiles paraîtra plus facile à admettre que celui des catholiques conséquents. Je le trouverais, moi, plus inacceptable encore. Mais ce n'est point mon affaire, et je dois bien reconnaître aux disciples du pape le droit d'arranger, si cela leur convient, une for-

mule en vertu de laquelle l'Eglise du pape se serait trompée pendant quelques cents ans, trompée sur tous les points, à commencer par son propre pouvoir spirituel, et cela à l'époque où, se sentant puissante, elle ne se gênait pas et disait sa pensée sans réserve.

Ah! ne voit-on pas à quel point le doute, le doute qui est au fond de l'âme et qui y travaille, se fait sentir dans ces tentatives désespérées. On voudrait croire, on est décidé à croire; mais il y a là quelques siècles fâcheux, gênants. Ne pourrait-on pas les rayer de l'histoire, mettre les crimes et les folies sur le compte du temps, en mettant le bien accompli sur le compte de l'Eglise romaine? On l'a essayé, et, indépendamment des faits qui protestent, on arrive ainsi à des conséquences dogmatiques tellement monstrueuses, qu'il est moins aisé d'admettre la croyance perfectionnée que la croyance traditionnelle. On aura beau faire, parmi les choses incroyables, la plus incroyable sera toujours l'infaillibilité acceptée sous bénéfice d'inventaire.

On ne m'accusera pas d'avoir abusé de mes avantages. Dans le *Credo* catholique je n'ai rien fait figurer ni sur les indulgences, ni sur les articles mis en vente par la chancellerie romaine, y compris l'adultère et les autres crimes. Il y a cependant un acte de foi à accomplir au sujet de chaque article, soit pour l'approuver, ce qui est difficile, soit pour le rejeter, ce qui est plus difficile peut-être quand on reste catholique et qu'on veut conserver son bon sens.

Mais où trouver une crédulité assez robuste pour concilier l'infaillibilité avec le mensonge, avec un long mensonge de dix siècles? Mensonge dans l'altération systématique du texte de plusieurs Pères. Mensonge dans l'affaire des

fameuses donations, aujourd'hui reconnues fausses par tout le monde. Mensonge dans l'adoption des fausses décrétales, qui n'ont plus un seul défenseur sérieux, et qui n'en ont pas moins été sanctionnées par l'autorité infaillible, laquelle a basé sur elle plusieurs de ses décrets. Mensonge dans l'envoi des fausses reliques qui ont donné lieu, lors de la réforme et depuis, à tant de découvertes grotesques. Mensonge dans la tolérance des faux miracles qu'une Eglise centralisée n'ignore pas, et qu'une Eglise infaillible ne supporterait pas. Mensonge enfin, et mensonge prémédité, ingénieux, persévérant dans la manière d'écrire l'histoire et de propager contre les réformateurs des calomnies cent fois réfutées, qui sont désormais au-dessous de la discussion.

Mensonge, mensonge, mensonge, voilà le mot du système romain. Il est partout inscrit dans ses annales, comme il est expressément professé, recommandé ou excusé dans ces écrits qui feraient la honte éternelle d'une Eglise quelconque où ils auraient paru sans y être immédiatement flétris en son nom, et qui ont paru avec autant d'impunité que d'éclat dans l'Eglise catholique. Oui, il s'est trouvé un ordre religieux, et le plus zélé, et le plus illustre parmi ceux qui combattent en faveur du pape contre l'Evangile, où une longue série de docteurs, n'écrivant qu'avec l'autorisation de leurs supérieurs et engageant la responsabilité de l'ordre entier, ont imprimé une liste de propositions telles, que la conscience humaine en frissonne encore après deux siècles. Longtemps soutenus par le chef de l'Eglise romaine, un moment abolis, rétablis avec empressement, les jésuites n'ont pas rétracté leur probabilisme. Bien plus,

ils trouvent ridicule qu'on en parle, parce que Pascal en a parlé, et parce que c'est un sujet rebattu ! Ils se drapent dans leur honteuse renommée. C'est à leur persévérance dans le mal qu'ils demandent l'impunité, et, fait étrange ! ils l'obtiennent. A part quelques hommes assez naïfs pour s'indigner du livre de leur père Moullet, ce nouvel exposé de la morale des jésuites ne leur nuit pas plus aux yeux du public qu'aux yeux de l'Eglise infaillible. C'est être si arriéré que de s'occuper encore des jésuites, et de regarder comme un scandale la publication d'un livre qui excuse le parjure, le meurtre, le vol et l'adultère, quand ce livre est écrit par un homme soumis à la règle d'obéissance absolue, et quand il n'est pas condamné par une Eglise qui surveille tout, qui a le droit de tout punir, et qui prétend ne se tromper jamais ! Je m'expose, je l'avoue, à passer pour un esprit faible ; mais je n'ai pas encore pris mon parti du *Compendium*. Il me semble, à moi, que rien au monde ne pourrait me faire croire qu'elle est l'Eglise de Jésus-Christ, celle qui trouve bon qu'on publie les propositions suivantes au nom d'un de ses grands ordres religieux : « Si le crime est resté absolument secret, il est plus probable que, dans le for intérieur, le séducteur n'est tenu à aucune réparation. » — « Le subordonné obéissant dans une bonne intention à son chef, agit méritoirement, quoique par le fait il agisse contre la loi de Dieu. » — « La compensation occulte excuse le vol, quand le créancier enlève en secret aux biens de son débiteur une valeur égale à celle qui lui est due. » Et ainsi de suite. Que ceux qui en ont le courage aillent remuer cette fange; quant à moi, j'en assez dit, et je passe outre.

Je voulais montrer à quel point la foi réelle au catholicisme est devenue impossible aujourd'hui. La démonstration n'est-elle pas complète? Ah! oui, le doute est désormais au fond malgré certaines apparences. En voulez-vous la preuve? Regardez comment l'Église romaine est défendue par ses amis les plus chauds. Ils parlent de sa grandeur, du rôle qu'elle a joué, de sa nécessité providentielle, de sa correspondance avec les instincts de certaines époques et de certains peuples, des services qu'elle a rendus, dit-on, à la civilisation moderne; ils traitent toutes les questions, excepté la question de vérité; ils s'inquiètent de tout, excepté de savoir si elle est conforme à l'Ecriture.

De semblables apologies sont significatives. Et ce qui ne l'est pas moins, c'est l'attitude du catholicisme lui-même. Il a horreur des lumières; il évite les discussions; il écarte avec soin cette noble chose et si méconnue aujourd'hui, la liberté. Partout où il domine il s'efforce de maintenir un régime sans lumières, sans discussion et sans liberté.

Et ce régime, il ne le maintient au cœur même de son empire qu'en obtenant à mains jointes des expéditions de Rome. Spectacle étrange, et bien propre à propager le doute! Le chef de l'Eglise infaillible, celui qui est l'organe habituel du Saint-Esprit, celui sur qui reposent les bénédictions multipliés du Seigneur, est incontestablement le plus mauvais prince qu'il y ait dans le monde entier. C'est le seul qui ne se soutienne que par l'appui des étrangers, le seul qui ne trouve pas chez lui des bras pour le garder et pour le défendre. C'est le seul qui n'ose admettre dans ses Etats ni progrès matériel, ni progrès intellec-

tuel, ni écoles, ni livres (je ne parle pas de la Bible, qui y est inconnue, cela va sans dire). C'est le seul qui tremble à la pensée d'accepter un contrôle et un examen quelconque de ses actes. Ainsi, plus on approche du siége de la lumière divine, et plus l'obscurité se fait épaisse ; Rome est le centre du brigandage, des vices, de l'ignorance..... Nouveau problème posé aux hommes de bonne volonté qui s'efforcent de croire au catholicisme. Le problème, au reste, se reproduit partout où un peuple catholique est placé à côté d'un peuple protestant, et l'Irlande, je cite ce seul exemple, fournit ample matière à réflexions par le contraste qui existe entre ses districts protestants et ses districts catholiques, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral.

Mais enfin, s'écriera-t-on, vous nous parlez de doute, d'école de doute; vous nous démontrez longuement que les catholiques de nom ne *doivent* pas être des catholiques de fait, que les hommes éclairés ne *peuvent* plus croire à l'autorité infaillible de l'Eglise romaine; nous avons une réponse péremptoire à vous faire. Nous vivons, nous marchons, nous croyons, nous ne doutons pas.

Et l'on cite la renaissance actuelle du catholicisme. On nous demande si ce retour public à la foi, si ces associations pieuses, si ces communions innombrables, si tant de manifestations publiques de croyance indiquent le règne de l'incrédulité. On nous demande si nous ne pensons pas qu'il y ait des catholiques sincères, et cela parmi les hommes les plus éclairés et les plus loyaux.

Je réponds d'abord que je ne connais pas de règle sans exception, et que l'Eglise romaine, malgré ce qu'elle fait

pour décourager la foi, n'y parvient pas toujours. Il y a des catholiques sincères, il y a même de véritables chretiens au sein du catholicisme, de même qu'il y en a au sein des Eglises protestantes les plus dévastées par le rationalisme. Mon respect est acquis aux catholiques sincères, et mon affection fraternelle aux catholiques chrétiens; mais l'exception n'est pas la règle, et la règle que je maintiens, c'est le doute, le doute définitif et implacable installé au cœur des nations catholiques.

Le doute n'empêche pas les modes et les réactions soi-disant religieuses. Une nation douteuse aura ses jours de ferveur dévote après les excès d'une révolution. Une nation douteuse accueillera le christianisme d'imagination que lui présente un Chateaubriand, et se saura gré de restaurer des formes qui n'engagent pas le cœur. Une nation douteuse fera beaucoup de religion après avoir eu beaucoup d'effroi, et, à peine échappée aux menaces du socialisme, elle aura de beaux moments de piété. « La religion, » la première religion venue, celle du pays, celle qu'on a sous la main, devient alors aux yeux des législateurs, des préfets, des chefs d'industrie, des banquiers, des propriétaires, des pères de famille, le grand moyen de salut. On la favorise, elle fleurit, elle donne même à certaines âmes sympathiques une sorte d'ébranlement plus intime; elle crée une renaissance factice, qui parvient à durer quand elle est aiguillonnée par le sentiment de jalousie qu'excitent le réveil et les agressions d'un culte rival. Cependant, regardez-y de près, la religion régnante c'est la religion du veau d'or; les intérêts matériels conservent leur empire; on ne retranche rien à ses jouissances; c'est dans l'intérêt de ses

jouissances qu'on va à la messe. Aussi, la mode change-t-elle souvent; les églises se vident comme elles se sont remplies; le peuple, si catholique hier, observe aujourd'hui le carême en achetant plus de viande au marché des Prouvaires pendant le carême que pendant le carnaval. La sécurité augmente; la foi diminue.

Je sais bien qu'il y a un côté plus noble à ces mouvements religieux, et je n'ai garde de le voiler. Des hommes distingués par l'intelligence et par le cœur, mais défendus contre le protestantisme par d'invincibles préjugés, éprouvent le besoin de croire, de croire à tout prix, de croire le plus possible. Leur unique ressource est d'être catholiques; ils veulent l'être et ils y parviennent,... comme on parvient par la volonté dans les choses de la foi. Ils se sont fait une théorie à leur usage; ils se disent, mais vaguement, qu'il y a quelques portions à retrancher du catholicisme vulgaire; ils se disent, mais sans l'examiner de trop près et sans interroger sérieusement l'Écriture, que la grande Eglise ne peut pas ne pas être la vraie Église; ils choisissent, ils épurent, hérétiques involontaires; surtout ils détestent énergiquement la réforme, et se sentent d'autant plus catholiques, qu'ils ont plus d'aversion pour les protestants. Avec cela et un confesseur discret, habile, qui sait ménager son monde, qui ne demande à chaque âme que ce qu'elle peut donner, et qui choisit à propos entre les deux ou trois catholicismes de rechange, on parvient à déployer beaucoup de zèle et à se donner beaucoup d'illusions.

Illusions respectables que je suis loin de railler, illusions qui finissent même quelquefois par aboutir à la conversion

du cœur, tant est grande la puissance de ce reste d'Evangile que l'Eglise romaine a nécessairement conservé!

Je comprends d'autant mieux la situation morale des catholiques sincères, croyants ou désireux de croire, que nous avons aussi une classe semblable au milieu de nous. Ne les connaissez-vous pas, ces protestants catholiques qui croient sur la foi d'autrui, sur la foi de leur nourrice ou de leur maître d'école; qui croient parce que leurs pères ont cru, et ce que leurs pères ont cru; qui croient ce que prêche leur pasteur; dont la religion a une robe noire et un rabbat; qui n'ont jamais comparé, jamais choisi, jamais accepté par conséquent, et jamais puisé eux-mêmes aux sources vives de la Parole de Dieu. Ces braves gens, eux aussi, sont déterminés à croire, et non moins déterminés à ne pas trop se rendre compte des motifs de leur foi. Eux aussi, ils finissent par avoir une couleur religieuse, ce qui ne veut pas dire qu'ils aient des convictions. L'orthodoxie étant le système le plus complet et le plus accrédité, le plus commode et le plus sûr à adopter sans examen, ils finissent assez souvent par être orthodoxes et orthodoxes intraitables, ne doutant de rien, ne soupçonnant pas les difficultés, ne connaissant pas les nuances, et rompant en visière à quiconque émet un doute.

Eh bien! le doute est précisément leur maladie. Personne n'en est atteint plus qu'eux. Vous le reconnaîtrez à leur impatience de toute contradiction, à leur horreur des questions, à leur mépris pour la discussion en général. Ils parlent de la raison et du droit d'examen aussi dédaigneusement que les catholiques. La foi véritable et qui a traversé les luttes intérieures, a des allures plus naturelles

et moins farouches. Elle n'est pas moins orthodoxe, mais elle l'est autrement ; elle n'admet pas davantage que le vrai et le faux se puissent concilier et que les croyances sérieuses puissent ne point être exclusives, mais elle ne reçoit aucune formule pour l'avoir apprise au catéchisme, et elle préfère l'Evangile réel des apôtres à l'Evangile systématisé de la théologie. Puis, elle sympathise avec ceux qui combattent encore ; elle pleure sur ceux qui succombent, et n'a pas le plus léger dédain pour les pierres de la route où elle s'est meurtrie naguère. Ce n'est pas elle qui cherchera à étouffer la voix des adversaires, désirant n'entendre que la sienne propre, et criant bien haut ses propres louanges, comme les poltrons qui chantent pour s'étourdir. Les douteurs protestants et les douteurs catholiques se reconnaissent plus souvent qu'on n'imagine à la décision acerbe et à l'intolérance fort suspecte de leurs discours.

Au sein du catholicisme, le mal est sans remède. Les meilleurs s'y cramponnent avec désespoir ; les uns à cause de la société qui a besoin, selon eux, de rapprendre l'obéissance aveugle ; les autres à cause d'eux-mêmes, parce que, n'admettant pas qu'il puisse y avoir une autre Eglise, ils ont besoin d'y demeurer coûte que coûte. Mais ce sont là les douteurs d'élite ; la masse y fait moins de façons ; désabusée au sujet du culte national, elle devient franchement sceptique, prend en pitié la croyance et ne conserve une religion qu'à titre de convenance, parce qu'il est admis qu'il en faut une, et parce qu'il faut, d'ailleurs, pour aller jusqu'à l'athéisme, plus d'énergie qu'on n'en veut mettre dans de telles questions.

C'est ainsi que le catholicisme discrédité nous fait les nations modernes que nous connaissons tous. A l'école du doute, on n'apprend ni les vertus publiques ni les vertus privées; on y apprend à arborer la cocarde du jour, à suivre le courant, à renier ce qui tombe et à saluer ce qui s'élève. Générations énervées, incapables de rien fonder, et qui s'en iront en pourriture si le sel de l'Evangile ne vient à temps prévenir la décomposition.

Etonnez-vous après cela, que l'Espagne et l'Italie soient ce qu'elles sont, et qu'on soit forcé de se demander en les voyant si la partie dévote de ces populations n'est pas, à tout prendre, la moins respectable et la moins morale! Etonnez-vous que la France, centre et boulevard de l'Eglise romaine, ait eu son siècle de Voltaire et sa terreur!

J'ai entendu beaucoup de plaintes sur la philosophie du dix-huitième siècle et sur les théories révolutionnaires; mais je les ai toujours trouvées aussi injustes que superficielles. Qui a fait cette philosophie? qui a fait cette révolution? Croyez-vous que les encyclopédistes aient inventé tout seuls leur cri de guerre contre le christianisme, et que la convention nationale soit sortie des brochures de l'abbé Sieyès! l'équité historique exige que nous remontions plus haut, que nous dénoncions le vrai coupable. Le coupable, c'est le catholicisme devenu école de doute et brisant tous les liens sociaux, après avoir enfanté un ordre de choses qui violait tous les droits et tous les devoirs. Voltaire est au compte du catholicisme.

Je n'aime pas les réquisitoires contre Voltaire, parce qu'on tient rarement compte de ce qui l'explique; je ne dis pas ce qui le justifie. Représentons-nous ce que devait

éprouver un esprit pénétrant à la vue du pseudo-christianisme, le seul que l'on connût en France. Le christianisme alors, c'était la persécution impitoyable, c'étaient les dragonnades de Louis XIV, continuées par le régent et par Louis XV ; c'étaient les prêtres de cour, respectueux jadis pour les scandales du grand roi, et rangés aujourd'hui autour de la toilette de Mme de Pompadour ou de Mme Dubarry ; c'étaient des cardinaux tels qu'Albéroni et Dubois ; c'étaient les jansénistes ruinés et les jésuites triomphants ; puis les jésuites succombant à leur tour sous l'anathème des Bourbons, non sous le jugement des papes ; c'était la doctrine la plus fade et la plus fausse ; c'étaient les mœurs les plus relâchées ; c'était la proscription de l'Ecriture, et l'anéantissement le plus complet possible du culte en esprit et en vérité. Que faudrait-il penser, dites, de celui qui, voyant le christianisme sous cette forme, se serait déclaré chrétien ? Ne serait-il pas au-dessous de celui qui, cédant à l'indignation de son cœur et aux protestations de sa conscience, aurait déclaré, déclaré bien haut que, voulant croire en Dieu, il ne pouvait pas croire à une telle Eglise ?

Il y a eu de cela chez Voltaire ; je ne dis pas qu'il n'y ait eu que cela. Je connais le côté vraiment ténébreux de cette âme. Il a des ricanements qui révoltent tout cœur honnête ; il a aussi des dévotions qui froissent encore plus, s'il est possible. Voltaire faisant ses pâques et donnant l'exemple aux paysans de Ferney, Voltaire bâtissant une église, Voltaire écrivant les vers chrétiens d'Alzire, voilà le Voltaire qui me fait surtout horreur.

Mais enfin, en le condamnant, sachons voir aussi l'Eglise qui crie « à bas Voltaire » pour se faire oublier. Supposons

Voltaire meilleur qu'il n'était, et demandons-nous s'il aurait été plus croyant, lui introduit dans le monde que vous savez par l'abbé de Chateauneuf son parrain, lui nourri en Angleterre à l'école française de Bolingbrocke et des libres penseurs, lui placé en France au sein d'une société où le catholicisme avait achevé d'éteindre la foi, lui accoutumé à considérer l'Eglise romaine comme la manifestation authentique de l'Evangile ! Si l'on nous dénonçait un grand incrédule mantchoux, si l'on nous disait que ce misérable a médit des bouddhas vivants et du grand lama, nous ne concevrions pas sur-le-champ une haine profonde pour cet homme. Eh bien ! l'excuse du philosophe mantchoux, il faut l'appliquer, toute proportion gardée, à Voltaire, à Helvétius, à Lamettrie, au baron d'Holbach. Je sais bien qu'ils auraient pu et dû se tourner vers le véritable Evangile, que si les païens sont déclarés « inexcusables, » les philosophes du dix-huitième siècle le sont à plus forte raison ; mais je sais en même temps que l'Eglise romaine est leur circonstance atténuante, et qu'il est souverainement inique de faire le procès au dix-huitième siècle sans le faire au catholicisme, dont il est l'enfant. Et certes, quand je considère ce siècle et que je me demande à qui revient la plus lourde part de responsabilité, je trouve que les adversaires du christianisme ont moins fait que ses représentants officiels pour amener la catastrophe par laquelle toute forme chrétienne a été abolie au milieu de nous. C'est de l'Eglise catholique non de l'encyclopédie qu'elle procède, notre société religieusement morte, où, par moments, l'incrédulité avouée détrône le doute, et où ce coiffeur cité par Laharpe fait la profession de foi de toute

une classe : « Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. »

Notre société (et elle ne vaut pas mieux aujourd'hui, malgré les apparences), notre société n'a reçu les leçons de Voltaire que parce que Voltaire avait reçu celles du catholicisme. Après le catholicisme, le dix-huitième siècle était inévitable ; il a mis à la surface ce qui était au fond depuis l'avénement de la pensée moderne appliquée au vieux mensonge ; il n'a pas fait, il a manifesté.

Et nous aussi, nous avons subi la contagion de ce mal immense. Je pourrais dire que nos douteurs protestants étaient en général tombés moins bas que les vôtres, qu'il y avait chez Rousseau, chez Reid, chez Kant une aspiration véritable au spiritualisme et une résistance au matérialisme grossier vers lequel on se précipitait en France. Je préfère insister sur nos misères ; elles ont été grandes. Nous respirions l'air vicié de votre dix-huitième siècle ; nous ne pouvions pas être bien portants. Je sais que nous nous sommes relevés depuis, et que l'Écriture a montré sa puissance toujours nouvelle. Elle a produit un réveil protestant qui est mieux qu'une réaction passagère et qu'une mode, quoique la mode y ait eu sa part. Je sais cela, et j'en rends grâce, et j'attends de plus beaux fruits encore de l'impulsion donnée par le retour à la Bible ; mais je ne peux pas m'empêcher de voir que nous avons gardé des traces de la maladie contractée au siècle dernier. Elles sont surtout visibles dans les intelligences qui se sont éveillées au contact de la philosophie d'alors. La génération qui nous précède a de la peine à oublier le juste dis-

crédit où était tombé le christianisme tel que vous l'aviez fait. J'en connais qui, je le crains, ne s'en relèveront pas ; c'est plus fort qu'eux. La répugnance morale que vous aviez excitée et que les philosophes exploitaient demeure là en eux comme un obstacle entre leur cœur et toute croyance. Ils sont irrémédiablement douteurs.

Voilà l'ouvrage du catholicisme. Sans la renaissance, sans l'imprimerie il aurait pu remplir un autre rôle, non pas meilleur au fond mais qui passe pour moins funeste. Puisqu'on pense, qu'on discute et qu'on lit, il n'y a plus de ressource ; l'école du doute est ouverte. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle durera. Je ne suis pas de ceux qui prophétisent la ruine prochaine de la papauté ! Sa mission n'est pas achevée. Nous savons le mal qu'a fait le catholicisme croyant ; nous verrons désormais le mal que fait le catholicisme incrédule. Car, chose étrange, le catholicisme n'a pas besoin qu'on croie en lui pour vivre. Ses affinités avec le cœur naturel sont si fortes, qu'il continuera à marcher au travers du doute incurable enfanté par lui. Je lui prédis une existence qui se prolongera jusqu'à la seconde venue du Christ. Je lui prédis mieux que l'existence : des triomphes momentanés, des alternatives d'impiété déclarée et d'entraînements dévots. Le catholicisme est le chef-d'œuvre du diable, et le diable, qui est prince de ce monde, n'abandonnera pas son chef-d'œuvre. L'homme révolté qui redoute par-dessus tout le tête à tête avec l'Ecriture et la soumission à la véritable autorité, l'homme révolté qui tient par-dessus tout à garder son cœur, ne lâchera pas de sitôt le commode oreiller de l'*opus operatum*. L'Eglise catholique doit durer.

Et c'est à cause de cela que nous sommes tenus de l'attaquer sans relâche. La controverse est un devoir de conscience, car la controverse n'est pas ce qu'on la croit communément. On l'accuse de démolir, tandis qu'il importe d'édifier ! Mais l'œuvre de démolition est accomplie, accomplie par les mains du catholicisme lui-même. Il ne s'agit donc que de renverser des formes qui ne cachent plus aucune réalité. Il s'agit de montrer leur nudité à de pauvres âmes véritablement nues.

L'édifice est ruiné, mais tant que les ruines sont debout on se plaît encore à y chercher un abri. Tant qu'un reste de préjugé catholique subsiste dans notre cœur, nous nous tenons à distance de l'Evangile, et l'édification directe qu'on recommande n'est le plus souvent possible qu'au moyen de la controverse qu'on réprouve. Rien ne nous défend mieux contre la religion que les illusions religieuses.

On dit et on répète qu'une fausse croyance est préférable à l'absence complète de croyance ; qu'on risque de faire beaucoup d'incrédules sans faire beaucoup de chrétiens ! J'aurais compris, sans l'approuver, qu'on eût tenu ce langage il y a quatre cents ans. Aujourd'hui, c'est trop tard. Attaquer une école de doute, ce n'est pas menacer les croyances. Achever de détruire dans les cœurs la foi catholique qui y est renversée aux trois quarts, ce n'est pas faire des incrédules. Le pire incrédule est celui qui s'imagine croire encore un peu. L'état le plus dangereux est l'état intermédiaire où l'homme ne possède rien, ni l'ancienne conviction ni la nouvelle, et où l'ancienne, qu'il n'a plus, le dispense de la nouvelle qu'il n'aura jamais.

La controverse, qui est la négation de l'erreur, se lie

étroitement à l'édification qui est l'établissement de la vérité. Des deux parties de notre travail, aucune ne se laisse isoler. Soyons simples et vrais, ne rêvons pas l'alliance de l'erreur et de la vérité, la coalition des chrétiens évangéliques et de l'Eglise romaine contre l'ennemi commun, l'incrédulité. L'incrédulité ! elle n'a pas de meilleur allié que Rome. Rapprochons ces deux faits : Rome ne peut plus être qu'une école de doute, et Rome doit durer ; nous n'aurons pas de peine à en tirer une conclusion pratique. C'est au nom de la foi que nous attaquerons Rome. Nous ne dirons plus que la controverse soit une œuvre négative, nous dirons qu'elle est une œuvre d'édification. Oui, pour ceux mêmes qui ont conservé les théories de « Nathan le sage, » qui disent avec Lessing : l'important est la foi elle-même et non son objet, juifs croyants, musulmans croyants, chrétiens croyants, sont à peu près dans le même état moral ; pour ceux-là même aucune répugnance à la controverse n'a le droit de subsister, car il s'agit de refaire des croyants au sein des masses atteintes de scepticisme. Or le moyen de refaire des croyants, c'est d'éclairer l'intérieur des consciences, d'y montrer la place vide que le catholicisme d'habitude a l'air d'occuper, de chasser cette vaine ombre, et, transformant le doute mortel en indignation vivifiante, de montrer à quelques-uns au moins de ceux qui errent à la suite du pape, le chemin qui mène à la croix de Jésus-Christ.

CHAPITRE TROISIÈME.

SECONDE ÉCOLE DE DOUTE.

RATIONALISME.

Nous venons de le voir ; il ne suffit pas de parler d'autorité pour faire de l'autorité. Toute autorité usurpée est par cela même une autorité révolutionnaire, car elle repose sur un mensonge, et le jour où son appui lui manque, le principe de l'autorité est ruiné dans le cœur humain. Gessler, élevant son chapeau, disait : « Voici l'autorité ! » Rome, proclamant ses décisions infaillibles, s'écrie : « Voici l'autorité ! » Deux révolutionnaires qui ont rendu la soumission impossible.

Et cependant il faut que l'homme se soumette. Il le faut, par ce simple motif que l'homme n'est pas Dieu.

Comme je ne m'adresse ici ni aux panthéistes, ni aux athées, ni aux déistes qui nient toute révélation, je me crois dispensé de démontrer une proposition aussi évidente. Si Dieu s'est révélé, sa révélation nous oblige. Nous

n'avons pas notre loi en nous-mêmes ; nous l'avons hors de nous. Notre raison, notre sens moral nous conduisent jusqu'à elle et non au delà ; une fois reconnue pour divine, la révélation n'est plus soumise à notre tribunal ; nous ne la jugeons pas et elle nous juge.

C'est cette vérité élémentaire que rejette le rationalisme. Il prétend accepter une révélation et la juger. En d'autres termes, il met l'homme à la place de Dieu. Ce que le catholicisme fait au nom de l'Église, le rationalisme le fait au nom de l'individu; la déification de l'homme est la conclusion commune des deux systèmes; les deux écoles du doute ont la même base. Toujours l'infaillibilité descend sur la terre ; toujours la parole divine est subordonnée à la parole humaine. Ici la tradition ; là le sentiment, ou l'illumination intérieure, ou la raison. Dans l'un et l'autre cas, substitution d'une fausse autorité à la vraie. Dans l'un et l'autre cas, des ruines, et, directement ou indirectement, par voie d'enseignement exprès ou par voie de réaction inévitable, le doute remplaçant la foi.

Je donnerai dans le chapitre suivant les preuves essentielles de la révélation, de la révélation infaillible. Je tiens maintenant à caractériser le rationalisme, à montrer comment il s'insurge, lui aussi, contre l'autorité; comment il suit l'exemple de Rome et réduit l'homme à cette situation désespérée où il n'a plus de maître que lui-même, de loi que sa propre pensée. Il faut qu'on voie où l'on nous entraîne en nous parlant de la critique sacrée, de la Bible non théopneustique ou quasi théopneustique, du libre examen conçu d'une certaine façon.

Je prie donc le lecteur de m'accorder pour un moment

le bénéfice d'une hypothèse dont la démonstration n'est retardée que de quelques pages : Dieu nous a donné le canon de la Bible ; Dieu a donné à chaque partie de ce canon l'infaillibilité absolue ; nous avons en un mot une véritable autorité, un véritable code ; nous possédons en outre, dans le Saint-Esprit, l'interprète qui en donne l'intelligence suffisante, quand on la recherche avec prière. Voilà l'école de la foi. Eh bien, en face d'elle le doute ne peut fonder que deux écoles : celle du catholicisme, qui a l'air d'accepter l'autorité divine et qui la noie dans les traditions de l'Église ; celle du rationalisme, qui conteste ouvertement l'autorité divine en subordonnant chacune de ses déclarations au visa et à l'approbation du sens privé.

En dehors de l'incrédulité absolue qui ne rentre pas dans mon plan, je n'imagine pas d'autre système. Ou l'autorité divine, ou l'autorité humaine ; l'autorité humaine du catholicisme, ou l'autorité humaine du rationalisme. Je ne vois rien au delà.

Et si j'emploie le mot de rationalisme, c'est que je n'en connais pas qui fasse mieux comprendre ce que je veux exprimer. L'homme soumettant la pensée de Dieu au critère de sa propre pensée ; l'homme déclarant qu'il ne croira que ce qu'il aura approuvé, ou ce qu'il aura senti, ou ce qu'il aura conçu ; n'est-ce pas là ce que les esprits simples entendent par le rationalisme ? Je sais bien que l'expression a un sens plus restreint ; qu'il y a eu, historiquement, une variété du rationalisme qui a reçu et mérite dans une acception plus précise le nom général de l'espèce ; mais je maintiens que l'espèce a des caractères communs et réclame une désignation commune. Celle que j'adopte a,

selon moi, le mérite d'être très-intelligible et suffisamment exacte.

Le rationalisme ! Qu'on n'aille pas croire d'ailleurs que cette seconde école du doute soit exclusivement protestante. En fait de révolte directe contre l'Ecriture, je ne connais rien de comparable à la mutilation du Décalogue, à l'insertion des apocryphes dans le canon, à l'adoption générale de l'interprétation mystique telle qu'elle nous a été exposée par M. Newmann, à la proscription de la Bible elle-même. Les rationalistes n'ont rien écrit de plus injurieux sur la Bible que ce qu'en ont dit les papes et ce qu'avouait Glapion dans ses conférences avec Poméranus : « La Bible..... elle est comme de cire ; elle se laisse étendre et plier comme l'on veut..... Luther se trompe quand il change en commandements toutes les paroles de Jésus-Christ. » Il est catholique, cet argument de l'évêque Charvaz : que les apôtres n'ont laissé les livres du Nouveau Testament qu'aux chrétiens d'une nation, d'une Église, ou même à des particuliers, sans leur ordonner de les communiquer aux fidèles des autres contrées. Elle est catholique, cette théorie de l'assistance qui remplace l'inspiration plénière des Écritures dans les livres de Bellarmin.

A vrai dire, le catholicisme n'a pas eu besoin de la théopneustie et ne s'en est guère inquiété. Ses docteurs remontaient, non à la Bible, mais à l'interprétation admise, et la scolastique (selon une définition spirituelle que j'ai recueillie) n'a été qu'une vaste triangulation qui décrivait le dogme indépendamment des Écritures et par delà

les Écritures, en partant de quelques points déterminés par l'Église elle-même.

Il est certes difficile d'être moins respectueux pour la révélation divine et de mieux transformer un code en document. Je le constate, sans entrer dans le détail des systèmes relâchés qui se sont produits chez les catholiques au sujet de l'inspiration des Écritures. Ces systèmes n'ont pas pu jouer un rôle important ; il n'y avait pas plus de place pour ces pensées que pour d'autres au sein d'une Église où l'on ne pense pas. Les problèmes si vivement débattus par les grands docteurs du moyen âge ne s'agitaient guère que sur le terrain que leur laissaient les définitions infaillibles de l'Église et d'Aristote, terrain fort large encore assurément, mais où il n'y avait plus chance de rencontrer l'Écriture. La Bible, l'autorité de la Bible, n'étaient alors le point de départ de personne.

Je l'avoue donc ; c'est à la réforme qu'il faut surtout s'en prendre si l'autorité de la Bible est discutée. En posant toutes les questions, on ne pouvait s'empêcher de poser celle-là ; en écartant l'autorité terrestre, on ne pouvait pas ne pas dire implicitement à l'homme : tu n'accepteras l'autorité céleste qu'après l'avoir reconnue pour telle. Il eût été contradictoire de nier l'infaillibilité en la conservant sur un point, de provoquer le libre examen en lui interdisant un sujet et le plus important.

Si les réformateurs sont partis de l'autorité de la Bible comme d'un axiome, c'est qu'il est presque impossible à un cœur pieux de la mettre en doute. Une fois qu'on a connu et goûté la divinité des Écritures, on ne conçoit plus même la discussion en ce qui les concerne ; mais le principe de

libre acceptation n'en était pas moins posé; aucun homme n'était plus tenu de rien croire sans avoir examiné lui-même, accepté lui-même. Une telle conquête avait trop de prix pour ne rien coûter. La répugnance naturelle à l'Évangile, qui jusqu'alors se satisfaisait en acceptant tout et en ne croyant rien, se satisfit désormais d'une façon moins ignoble et moins funeste en contestant chaque dogme, à commencer par celui qui est à la base des autres, le dogme de l'autorité des Écritures. Le réveil des négations audacieuses était le corollaire inévitable du retour à la vraie foi. Depuis lors, nous vivons dans la saine atmosphère de la sincérité, et la haine de la Bible a eu le droit de se produire.

Ajoutons seulement deux remarques.

A ceux qui se feraient une arme de ma franchise et qui s'écrieraient : Vous le voyez bien! la réforme a donné le signal des révoltes contre l'Écriture! Je répondrais qu'il faut distinguer deux choses dans la réforme, deux choses excellentes l'une et l'autre, son œuvre négative et son œuvre positive, son œuvre d'affranchissement et son œuvre de reconstruction; elle n'a pas seulement renversé l'autorité usurpée, elle a restauré l'autorité légitime; elle n'est elle-même, elle n'est la réforme que par la réunion des deux œuvres. La première isolée de la seconde n'est pas elle, et je n'hésite point à ajouter que la seconde isolée de la première ne serait pas elle non plus; que la Bible acceptée sans examen blesserait presque autant le principe du protestantisme que l'examen sans acceptation de la Bible. Quiconque a rejeté en tout ou en partie l'autorité des Ecritures n'a jamais été protestant, car le

protestantisme n'existe que par l'autorité des Écritures. C'est sa base, c'est son principe, c'est son drapeau. Tout adversaire de la Bible est son adversaire. Il ne suffit pas, pour être des siens, d'avoir cherché comme lui ; il faut avoir trouvé comme lui.

J'ajoute, et c'est ma seconde observation, qu'ici surtout s'accomplit la parole : « qui cherche trouve. » L'autorité de la Bible est d'une démonstration si claire, si populaire, si frappante d'évidence, que pas une âme ne peut éprouver le moindre embarras à passer de la foi d'autorité (la première ordinairement que nous connaissions en ce qui concerne les Ecritures) à la foi consciente et raisonnée. Mon assertion étonnera ceux qui ont compliqué ce qui est parfaitement simple en soi, et qui ont élevé autour de la Bible une montagne de questions plus angoissantes les unes que les autres. Mais les questions que l'homme pose, Dieu ne les pose pas. Dieu nous donne de sa propre main le canon ; Dieu nous affirme de sa propre bouche la théopneustie, et, cela fait, il y en a assez pour que les plus ignorants acceptent très-*raisonnablement* leur Bible, sans s'inquiéter le moins du monde des problèmes accumulés dont la solution ne saurait les intéresser. Donner ou du moins indiquer les preuves de cette grande vérité très-imparfaitement connue jusque ici, telle est l'intention principale de mon travail. Je n'aurais rien fait, si, me contentant de renverser les écoles du doute, je n'édifiais pas l'école de la foi. Nous n'avons pas de tâche plus sérieuse et plus urgente que de replacer sur son fondement, qui est le témoignage incontesté et péremptoire de Jésus-Christ, cette chose nécessaire en dehors de laquelle il n'y a ni religion protes-

tante ni religion quelconque, cette chose qu'on retrouve en devenant petit enfant et qu'on méconnaît lorsqu'on se livre à l'orgueil de la fausse science, cette chose visible, accessible, tangible, et que nous ne perdons de vue qu'après avoir élevé entre elle et nous des murailles de vaines spéculations : l'autorité.

L'autorité, qui n'est autre que la certitude absolue et venant de Dieu au sujet du canon des Ecritures et de leur inspiration plénière, a été attaquée par les deux écoles du doute. L'une au nom de l'homme collectif ou de l'Église, l'autre au nom de l'homme individuel ou du libre examen tel qu'on l'a défini, elles ont également repoussé la règle unique de la foi. Elles se sont rencontrées en ceci, qu'elles ont opposé l'homme à Dieu, l'autorité humaine à l'autorité divine. J'en ai fini avec l'école catholique, je vais m'occuper maintenant de l'école rationaliste.

C'est encore une école de doute et non d'incrédulité. Elle prétend faire la part du feu et sacrifier quelque chose de la vérité révélée, afin de sauver le reste. Sa prétention, que je crois habituellement sincère, est de préférer une Bible diminuée à une Bible rejetée. Convaincue que la Bible perdrait le procès que lui intente la raison, le rationalisme propose une transaction amiable. La raison consentira à accepter la Bible, mais sous bénéfice d'inventaire. L'autorité divine ne perdra *que* son caractère d'autorité absolue.

Rien que cela ! Comme si l'autorité qui n'est plus absolue était encore l'autorité ! Ah, ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est M. Scherer : lorsque l'absolu nous échappe, il y a crise et crise terrible. Il a raison ; chacun sent alors qu'une

révolution radicale s'est accomplie, que le centre de gravité s'est déplacé, que la loi suprême n'est plus en Dieu mais dans l'homme, car l'autorité relative est une autorité qui comparaît à notre tribunal, et c'est nous qui faisons le départ entre les parties vraies et les parties fausses de l'Ecriture.

Le rationalisme, qui, lui aussi, veut faire des douteurs et non des athées, maintient toujours la suprématie nominale de la révélation. Seulement il dit à l'homme que la règle extérieure des Ecritures est ou imparfaite ou insuffisante, et il en appelle à la règle intérieure comme à un juge supérieur et sans appel.

On le réfute souvent par des déclamations aussi banales que mal fondées contre cette règle intérieure. A entendre certaines gens, l'homme n'aurait ni raison, ni sens moral; la chute aurait entraîné un tel anéantissement de ses facultés, que la conscience et l'intelligence ne rendraient plus en lui que des arrêts insensés! S'il en était ainsi, je le demande, où serait le point d'attache entre l'homme déchu et la révélation? par quelle anse la main de Dieu pourrait-elle nous saisir? Que signifieraient les appels incessants que l'Ecriture fait à notre raison et à notre conscience? D'où viendrait le témoignage intérieur qui, d'après la déclaration de Paul, accuse et excuse les païens eux-mêmes? Non, nous n'avons pas besoin de mutiler la nature humaine pour établir les droits de la Parole divine. C'est précisément parce que quelque chose est resté debout dans l'homme déchu; c'est précisément parce qu'à côté de sa volonté en révolte et de ses inclinations viciées il y a chez lui deux voix qui se font entendre pour distinguer le bon et le mauvais, le vrai et le faux; c'est à cause de cela que l'homme

est convaincu de péché et peut acquérir la conviction du salut. Que le Saint-Esprit, par ses grâces prévenantes, le mette en mesure d'accepter ce que sa nature corrompue repoussait, mais ce que sa raison et sa conscience laissées à elles-mêmes auraient reconnu vrai et bon, l'homme peut se rendre alors, il peut adorer l'autorité de son Dieu dans les Ecritures, et alors le premier cri de sa conscience et de sa raison c'est : « nous nous soumettons à ce que Dieu dit; nous ne serions pas la raison et la conscience si nous prétendions appliquer un contrôle quelconque à des paroles qui viennent de lui, si nous prétendions y ajouter ou en retrancher quoi que ce fût. »

Or, voilà ce qui nous sépare du rationalisme. Nous ne différons pas, comme on le suppose trop souvent, par l'appréciation du crédit que méritent les arrêts de la conscience et de la raison; nous différons par l'appréciation du rôle qui leur est réservé. Pas plus que les rationalistes, nous n'imaginons un sens moral démoralisé et une raison insensée ; mais nous disons qu'appelées à décider si Dieu parle, et mises par le Saint-Esprit en état de le décider, elles n'ont plus qu'à se taire et à obéir dès qu'elles ont reconnu que Dieu a parlé. Nous disons que cela seul est consciencieux et raisonnable.

Quant au rationalisme, il dénature la raison et le sens moral en prolongeant leur contrôle au delà du point où il doit cesser. Dieu parle, et l'homme parlera aussi, et il parlera plus haut que Dieu; et après avoir accepté en gros la révélation, il la jugera en détail. Il y aura une révélation humaine à côté, au delà et au-dessus de la révélation divine. En cas de conflit, la révélation humaine l'emportera. — Tel est le rationalisme.

S'il est tel, on conçoit que son principe unique affectera autant de formes diverses qu'il y a en nous de facultés principales. Nous aurons le rationalisme du sentiment et le rationalisme de la raison ; nous aurons enfin le rationalisme complexe, où la raison et le sentiment seront combinés.

Le rationalisme du sentiment opposant le sens moral à la Bible, est entraîné à mettre en jeu toute la partie sensible de notre nature. D'ordinaire il ne va pas jusqu'à condamner expressément ce qui est révélé ; il se contente de proclamer (et de préférer) sa propre révélation. Cette révélation procède tantôt de la conscience ou du sentiment, tantôt de l'illumination. Parfois elle réunit l'illumination au sentiment et à la conscience, supposant que Dieu joint une inspiration extraordinaire aux voix intérieures placées en nous pour contrôler ou compléter sa Parole écrite. C'est *le rationalisme mystique*.

Le rationalisme de la raison, ou rationalisme proprement dit, possède aussi son critère auquel il soumet l'Ecriture. Ce n'est plus ce qu'il sent, mais ce qu'il sait. Il ne suppose pas que sa science puisse être bornée ou faillible, et dès qu'il aperçoit une contradiction entre ses propres arrêts et la Parole révélée, tremblant pour la Bible, il se hâte de la justifier en sacrifiant ou en interprétant à tout prix celles de ses déclarations qui lui paraissent choquantes. C'est *le rationalisme vulgaire*.

Enfin, notre époque a vu paraître un rationalisme perfectionné, qui n'est précisément ni le mysticisme, car il en appelle à la raison, ni le rationalisme vulgaire, car il invoque le sentiment. Vous trouvez en lui des traits qui les rap-

pellent l'un et l'autre, le premier surtout. Sa prétention est d'être très-spirituel. Avec ce qu'il sent et avec ce qu'il sait (ou croit savoir), il se compose ce qu'il aime à nommer « la conscience religieuse. » Cette conscience va droit à Christ. Elle s'élève par elle-même à la vérité qui sauve; la révélation écrite ne vient qu'en seconde ligne, et elle vient pour se faire juger. La conscience religieuse accepte cela ou retranche cela, s'emparant du « Christ historique, » du « fait chrétien, » et s'élevant au-dessus de « la lettre » pour mieux nourrir l'esprit. C'est *le rationalisme de la nouvelle école.*

Si j'en avais le temps, je montrerais comment les diverses formes du rationalisme se succèdent au gré des philosophies en crédit. Quand la philosophie procède essentiellement de la raison, le rationalisme vulgaire apparaît. Quand la philosophie, fatiguée et desséchée, opère une réaction vers le sentiment, le rationalisme raffiné a son tour. Je dis le rationalisme raffiné, car pour le rationalisme mystique, quoiqu'il ait une existence spéciale et demande par conséquent à être traité à part, il se manifeste moins comme école proprement dite que comme tendance. Il influe sur beaucoup d'âmes et ne se réalise pleinement que dans quelques-unes. Il est distinct du rationalisme de la nouvelle école, et il s'y rattache et s'y confond par un grand nombre de points.

Les deux formes essentielles du rationalisme sont donc le rationalisme nouveau et le rationalisme vulgaire. Or elles se détrônent alternativement, selon que le veut la philosophie à la mode. Elles se détrônent, et toujours le roi exilé est renié par tout le monde, selon l'usage. Chaque ratio-

nalisme régnant a pour lui l'évidence, rien de moins que cela. Chaque rationalisme déchu (celui qui était évident hier) est traité par celui qui lui succède comme la plus folle, la plus stupide et la plus grossière des erreurs. La nouvelle école, en ce moment, traite de la sorte le rationalisme vulgaire..... en attendant que la nouvelle école ait son tour. Un jour viendra, et il n'est pas loin, où l'évidence actuelle sera devenue une absurdité et où l'ancienne absurdité aura repris tous les caractères de l'évidence, où elle règnera moyennant quelques modifications secondaires, à moins que d'ici là tous les douteurs ne se soient changés en incrédules, et qu'il n'y ait plus de place pour aucune des formes du rationalisme entre l'autorité des Ecritures pleinement acceptée et la révélation divine pleinement rejetée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à moins de tout repousser, nous ne pourrons jamais nous révolter contre la Parole de Dieu qu'en la subordonnant à une interprétation infaillible avec Rome, ou au jugement également infaillible de notre sentiment avec le rationalisme mystique, de notre raison avec le rationalisme vulgaire, de notre conscience religieuse avec le rationalisme nouveau.

En dehors de ces quatre révoltes, je ne conçois rien, rien que l'impiété finale. Les écoles du doute sont-elles sur le point de se résoudre en écoles d'incrédulité? Dieu seul le sait.

Un mot d'abord sur *le rationalisme mystique*.

Le mysticisme n'est pas habitué à s'entendre traiter de

rationaliste. Il est glorieux et susceptible, s'imaginant être une des formes du christianisme, et même la plus élevée de toutes, la forme des âmes sensibles.

Je dirai ce que je pense de cette prétention. Commençons par montrer comment le caractère fondamental du rationalisme se rencontre chez les mystiques.

Le mysticisme a bien des degrés, de l'illumination la plus extrême au plus simple sentimentalisme. Mais partout, qu'il admette ou non une inspiration surnaturelle, il considère *ce qu'il sent* comme une révélation de la vérité. Les uns condamneront audacieusement ce qu'ils lisent au nom de ce qu'ils sentent ; les autres se contenteront de mépriser un peu la portion des Ecritures qui ne concorde pas avec ce qu'ils sentent ; les autres enfin ne mépriseront rien, ils ajouteront seulement aux commandements de l'Ecriture les directions qui résultent de ce qu'ils sentent. Chez tous le sentiment joue un rôle qui ne lui est pas réservé. Il se transforme en critère de la vérité, en révélation intérieure.

Il n'en faut pas davantage pour que le mysticisme soit rationaliste. L'homme qui, ayant reconnu la parole de Dieu, n'a pas abdiqué devant elle ; l'homme qui conserve le droit de juger chaque partie de cette Parole, qui se pose comme ayant en lui quelque chose de si infaillible, qu'il peut retrancher ou ajouter à la révélation écrite, un tel homme est rationaliste, qu'il agisse ainsi au nom du sentiment ou au nom de la raison. C'est toujours l'homme qui monte sur le tribunal et qui fait comparaître l'Ecriture à sa barre.

Si vous doutez de la souveraineté que s'attribue le mystique, souveraineté d'autant plus dangereuse qu'il n'en a pas habituellement conscience et qu'il se croit fort humble,

voyez les retranchements effectifs, les additions effectives que tout mystique sans exception fait subir à la doctrine biblique. J'indique trois points seulement, ne pouvant pas tout dire; mais sur ces trois points, qui sont fondamentaux, on ne saurait nier que le mysticisme ne contredise constamment la Parole révélée, tantôt avec une audace qui fait peur, tantôt avec un langage plein de respect et de soumission.

Le premier de ces points, c'est l'importance même de la vérité. Renfermé dans le sentiment, tout mystique est plein de mépris pour le dogme. Il faut voir comment il traite ce que notre jargon moderne a jugé bon de nommer intellectualisme! Tandis que Jésus prie ainsi son Père: « Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité, » le mysticisme regarde la vérité du haut en bas, car la vérité, dit-il, ne s'adresse qu'à l'intelligence!

A son dédain pour le dogme, tout mystique joint une erreur non moins grave en ce qui concerne l'Écriture. Il ne peut s'empêcher d'établir au sein de sa Bible des degrés divers d'inspiration et de divinité; les livres qui lui semblent empreints de mysticisme prennent à ses yeux une place spéciale et supérieure. Bien plus, il dénature les rapports de nos âmes avec l'Écriture et avec le Saint-Esprit. La règle se déplace; elle n'est plus dans l'Écriture seule; elle nous est enseignée directement par le Saint-Esprit, sans l'intermédiaire de la Parole écrite!

Tout mystique enfin altère plus ou moins la doctrine du salut. L'expiation et la justification par la foi ont, à ses yeux, un caractère trop intérieur et trop dogmatique. Il est invinciblement entraîné à chercher quelque chose de

plus intime. En Christ, l'œuvre du salut lui apparaît plus belle sous la forme de l'union opérée entre l'homme et Dieu, que sous la forme biblique d'une satisfaction judiciaire. Chez le chrétien, l'appropriation du salut lui apparaît plus belle sous la forme de la guérison que sous celle du pardon, sous la forme de l'union morale avec Christ, que sous celle du rachat proprement dit. Une idée surtout le blesse : être déclaré juste parce qu'on a cru ! la foi est un acte si « intellectuel ! » Et le voilà qui cherche la réconciliation par le sentiment, qui pose la question : « sens-tu ? » avant de poser la question : « crois-tu ? » De là ces notions si fausses qui ont cours sur la distinction prétendue entre la croyance et la foi ; de là cette foi qui n'est plus la foi, qui est une œuvre, qui est un état d'âme, qui est une réparation morale accomplie ; de là ces pauvres infortunés qui passent leur vie à s'interroger, qui ne se permettent pas de croire parce qu'il faut commencer par sentir, qui s'épouvantent de ne pas sentir, et qui ne sentiront peut-être jamais réellement, car on ne sent qu'après avoir cru.

Voilà des traits communs à tous les mystiques, aux plus modérés comme aux plus extrêmes. Le mysticisme extrême est assez rare aujourd'hui ; mais ce n'est pas une raison pour que les tendances mystiques n'aient pas beaucoup d'empire. Il arrive assez fréquemment que leur influence est plus considérable, quand le corps de doctrines ne se présente nulle part sous son aspect complet, systématique, et par là même repoussant. On se défie bien moins du christianisme perfectionné qui semble respecter la vérité, quoiqu'il raille un peu le dogme ; qui semble conserver toute l'Écriture, quoiqu'il choisisse dans l'Écriture et qu'il

possède une règle intérieure ; qui semble accepter le salut par Christ, quoiqu'il tende à mettre l'union à la place de l'expiation et le sentiment à la place de la foi.

Nous sommes rassurés par la pensée que ce n'est pas là le mysticisme ; ce n'est que la mystique ! Au moyen de ce changement de nom, des hommes distingués et pieux, tels que le docteur Ullmann, prétendent nous tranquilliser pleinement. Ne serait-il pas injuste, disent-ils, d'envelopper dans la même condamnation les bons mystiques et les mauvais ; ceux qui ont protesté contre le matérialisme catholique au moyen âge, et ceux qui se sont abandonnés aux rêveries les plus folles, ceux qui ont annoncé un autre Évangile, et ceux qui ont simplement saisi l'Évangile par le cœur, représentants légitimes d'une des faces et de la face la plus élevée du christianisme ?

Personne n'a jamais songé à nier les différences considérables qui séparent les mystiques modérés des mystiques excessifs. Il ne s'agit que de savoir si le principe n'est pas le même partout, et si le mysticisme le plus respectable n'est pas mysticisme par cela seul qu'il a mis le pied en dehors de la règle extérieure, pour lui substituer ou lui adjoindre la règle intérieure, au nom de la révélation ou au nom du sentiment.

Cette réserve faite, je suis heureux de déclarer que si le mysticisme est partout le même, on ne peut pas en dire autant des mystiques. Tous, assurément, ne sont pas allés jusqu'au panthéisme et jusqu'à la théosophie. Tous n'ont pas des extases comme en avaient déjà les mystiques platoniciens d'Alexandrie, et comme en ont eu Brigitte ou Catherine de Sienne. Tous n'ont pas inventé le règne du

Saint-Esprit remplaçant celui du Père et du Fils, comme l'abbé Joachim, le prophète du douzième siècle. Tous n'ont pas cru se confondre avec le Saint-Esprit en personne, comme certaines béguines et certains béguins, ou contempler la divinité en eux comme les quiétistes du mont Athos. Tous n'ont pas prétendu à l'inspiration directe, comme Fox, le fondateur des quakers. Tous n'ont pas procédé par prophéties et par miracles, comme Munzer et comme les prophètes de Zwickau. Tous n'ont pas parlé le langage du pur amour, comme les Fraticelles, comme Molinos, comme Labadie, Poiret et Mlle Bourignon. Tous ne sont pas arrivés au désintéressement absolu et à la perte en Dieu, comme Mme Guyon. Tous n'ont pas été entraînés, comme Arndt, à effacer Christ pour nous et à lui substituer Christ en nous.

Rien de plus incontestable. Et, maintenant, prenez vos mystiques d'élite, ceux mêmes qui ont réprouvé les excès du mysticisme, ceux mêmes qui ont fait bien avant vous votre distinction entre les bons et les mauvais mystiques, vous trouverez toujours qu'ils participent à la maladie commune et qu'ils ne sont mystiques qu'en leur qualité de malades. Rusbrock, qui inventa la fameuse distinction, n'est-il pas un contemplatif? Bœhm ne se perd-il pas dans ses spéculations, en voulant pénétrer l'impénétrable? Ekkart, le vrai fondateur de la mystique, n'a-t-il pas, lui aussi, ses communications avec Dieu, et cela, au point de tomber dans le panthéisme? L'*Imitation,* ce livre si vanté, renferme-t-il un seul mot qui rappelle le salut gratuit par le sang de Christ, la justification par la foi? La *théologie allemande* tient-elle le même langage que l'Évangile? Tauler

n'a-t-il pas mérité le reproche que lui adressait Zinzendorf (et Zinzendorf avait du tendre pour les mystiques), le reproche de ne pas parler assez de Christ? Le cardinal de Cusa ne s'abandonnait-il pas à son sens intime jusqu'à renouveler les rêveries de Pythagore? Fénelon ne suivait-il pas M[me] Guyon dans les voies intérieures et spirituelles?

Non, disons-le bien haut, il n'est pas nécessaire d'être un saint Martin pour mériter la qualification de mystique. Il suffit de tremper dans l'erreur fondamentale, qui admet la révélation intérieure et affaiblit la révélation extérieure. Or, cette erreur a laissé une trace chez tous les mystiques sans exception, depuis ceux qui osent mépriser la lettre et qui préfèrent ouvertement leur inspiration propre à la Parole de Dieu, jusqu'à ceux qui se contentent d'admettre les quatre sens de l'Écriture, dont le quatrième (le sens mystique) permet d'accepter la Bible sans être géné par elle. Ce que les béguins et les anabaptistes ont quelquefois dit crûment, Jean Wessel et Gerson l'ont implicitement admis. Gerson parlant des intuitions de l'âme appliquées aux choses célestes, n'est pas si loin qu'on l'imagine d'Occhin confondant la Parole de Dieu et le Saint-Esprit. Le docteur Ullmann est plein de respect, plein d'amour pour la Bible; et cependant il faut qu'il dise que son autorité n'est pas extérieure, mais intérieure; il faut qu'il dise que l'inspiration se trouve moins dans l'Écriture qu'en Christ, qu'elle s'éprouve et se prouve au contact de notre vie intime!

Les degrés diffèrent; le fait est identique.

Je sais bien qu'on s'en tire en déplaçant de très-bonne foi la question et en faisant du mysticisme une réaction des chrétiens aimants contre les théologiens à formules,

une des faces du christianisme, une satisfaction donnée à des tendances légitimes.

Rien n'est moins exact.

La lumière et la chaleur ne se séparent pas plus dans la foi, que dans un rayon de soleil. Celui qui n'aime pas n'a pas cru ; celui qui n'aime pas n'appartient à aucune classe de chrétiens, il n'est pas chrétien du tout. S'il y a encore quelque part une orthodoxie qui prêche le salut par le dogme et qui ne s'inquiète pas de son acceptation réelle, cette orthodoxie-là est une hérésie abominable. S'il y a encore des Arminiens qui, attribuant au volume même de la Bible une vertu magique, prétendent pouvoir se passer du Saint-Esprit, l'Évangile les désavoue pleinement. S'il y a des gens qui proclament la puissance de la vérité indépendamment de son appropriation personnelle, le christianisme n'a rien de commun avec eux. Je déclare avec Arndt « qu'il faut que l'Écriture devienne vivante en nous. »

Et en le déclarant, je ne me sens pas mystique le moins du monde. Il est commode, vraiment, de prendre un des caractères génériques du christianisme, et d'en faire l'attribut particulier du mysticisme ! Les mystiques aiment, donc l'amour est ce qui fait le mystique !

Je n'examine pas si les mystiques aiment tous autant qu'on le dit. Je me contente de répéter que tous les chrétiens aiment, tous, sans exception, et qu'on n'est chrétien qu'à ce prix. Ce n'est pas par ce qu'on a de commun avec tous les chrétiens qu'on est mystique ; c'est par ce qu'on a de différent. Ce qui fait le mystique ce n'est pas, ce ne peut pas être ce qui fait le chrétien.

En voulez-vous la preuve ? Regardez autour de vous.

Voici un homme qui aime Jésus de tout son cœur, un homme qui sent profondément ce que Dieu est pour lui, et personne n'imaginera de l'appeler mystique. En voici un autre qui n'aime pas plus et ne sent pas plus, bien s'en faut; et chacun l'accuse de mysticisme. D'où vient cela? D'où vient la différence entre eux? Ni de l'amour, ni du sentiment. Elle vient de ce que l'un a conservé la Bible pour règle unique, et de ce que l'autre admet la règle intérieure.

Que diriez-vous si, à votre exemple, nous prétendions attribuer à une tendance l'un des caractères universels et obligatoires de la foi chrétienne? Si nous inventions la catégorie des chrétiens pratiques! vous nous répondriez que tout chrétien est pratique, et que quiconque n'est pas pratique n'est pas chrétien. Souffrez que nous vous opposions la même réponse.

Quand les mystiques sont chrétiens, ils sont mystiques par ce qu'ils ont ajouté au christianisme et non par ce qu'ils en ont conservé; ils le sont par ce qui les distingue des disciples fidèles et non par ce qui les confond avec eux; ils sont chrétiens quoique mystiques.

Les moraves sont admirables par leurs missions et blâmables dans plusieurs de leurs pratiques. Dirons-nous que le zèle missionnaire soit ce qui fait le morave? Non, c'est ce qui fait le chrétien. Tout chrétien est tenu d'avoir le même zèle. Délivrée de ce qu'elle a de contraire à l'Écriture, et de ce qui la caractérise par conséquent, l'Église morave serait plus zélée encore qu'elle ne l'est.

Quand j'entends dire que l'amour ou l'union de l'âme avec Christ ou la sensibilité du cœur constituent le mysti-

cisme, cela me rappelle les gens qui prétendent que la bravoure est le privilége des mauvais sujets, parce que Henri IV était un mauvais sujet et que Henri IV était brave.

Mais la vérité chrétienne a plusieurs faces, appropriées aux tendances si diverses du cœur humain ; le mysticisme est une de ces faces !

Il n'y a pas d'expression que je déteste plus que celle-là : les faces diverses de la vérité. — Grâce à l'abus qu'on en fait, chacun se cantonne fièrement dans son erreur. Les Églises représentent les faces diverses de la vérité ; donc elles ont raison de différer entre elles ; elles font bien de demeurer fidèles aux doctrines faussées qui sont leurs doctrines spécifiques ! Chaque école théologique représente une des faces de la vérité ; donc nous sommes tous rassurés ; plus de vérité complète et scripturaire ! notre erreur même devient sacrée, car elle est utile, faisant contrepoids à une erreur en sens opposé.

Aucune face de la vérité n'est légitime. Je ne connais de légitime que la vérité entière, avec toutes ses faces. Qui s'attache sciemment à une face et non à toutes, méconnaît son premier devoir de chrétien.

Certes, si vous le prenez par là, la face de l'amour (qu'il vous plaît de nommer mystique) ne sera pas la seule qu'il sera bon d'adopter et de développer exclusivement. Si l'Evangile renferme un élément mystique, il renferme aussi un élément rationaliste, car il s'adresse souvent à la raison. Le rationalisme vulgaire sera donc justifié comme le rationalisme mystique ! Le dix-huitième siècle sera chrétien, car il a combattu des pratiques antichrétiennes ; l'ar-

minianisme sera glorifié, car il a combattu les formules et des confessions de foi que repousse l'Evangile ! Il suffira d'avoir accepté un seul des sentiments, une seule des vérités dont l'ensemble forme le christianisme, pour recevoir ses lettres de grande naturalisation et avoir droit de bourgeoisie dans le royaume de Dieu !

Quant aux différences qui existent entre les caractères soit nationaux, soit individuels, j'en reconnais la réalité dans une certaine mesure, mais je me défie énormément des théories basées sur ce fait.

Dieu connaissait sans doute le cœur humain ; Il savait que les uns étaient plus intellectuels et les autres plus sensibles. Dieu connaissait les nations ; Il savait que les unes étaient plus raisonneuses et les autres plus sympathiques. Cependant Dieu n'a pas donné deux Évangiles, il en a donné un seul ; et cet Évangile unique a suffi à tous les caractères, à tous les peuples, à tous les temps. Partout et toujours Dieu a fait prêcher la justification par la foi. (Par la foi, et non par le sentiment.) Partout et toujours on a pu remarquer que personne n'aimait sans avoir cru, que personne ne croyait sans aimer. Isoler la conséquence du principe, ce n'est pas prendre une des faces de l'Évangile, c'est le renverser.

Cessons donc de nous rassurer ou de nous congratuler dans nos tendances spéciales et par conséquent fausses, sous prétexte que nous développons « notre côté de la vérité. » Je ne connais pas de vérité allemande et de vérité anglaise ; je ne connais pas de vérité luthérienne et de vérité réformée ; je ne connais pas de vérité des penseurs et de vérité des hommes d'imagination ; je ne con-

nais pas de vérité du quatrième siècle, du seizième, du dix-neuvième, je ne connais qu'une vérité qui nous oblige tous et qu'il faut rechercher tout entière, sous peine de ne plus même comprendre ce que signifie ce grand mot : la vérité.

Les choses mystiques de la religion ! En vérité, on croit rêver quand on entend un tel langage. Les choses mystiques de la religion ou ce que vous nommez ainsi, c'est le patrimoine de chaque chrétien, et quiconque n'y a point part n'a pas reçu la moindre parcelle de vérité. La faculté spéciale pour saisir les choses mystiques, c'est notre âme, toute âme chrétienne sans exception, quand elle a reçu les secours du Saint-Esprit. Il y a dans la Bible des choses pour notre cœur comme il y en a pour notre intelligence. Et comment en serait-il autrement? La Bible s'adresse à l'homme entier. Il y a des choses simples et des choses profondes; il y en a qui se rapportent à notre adoption, et il y en a qui se rapportent à notre vie cachée en Christ ; mais tout cela est pour tous. L'Ecriture n'admet pas plus de chrétiens mystiques et de chrétiens vulgaires, qu'elle n'admet de théologie selon Paul et de théologie selon Jean. Des chrétiens fidèles et des chrétiens égarés, voilà la seule distinction qu'elle consacre. Je laisse au lecteur le soin de décider dans laquelle des deux classes les mystiques viennent se ranger.

Les services que plusieurs d'entre eux ont rendus ne font pas obstacle à ce jugement.

Il est certain que les protestations contre le catholicisme au moyen âge ont souvent revêtu la forme du mysticisme. Il était naturel qu'il en fût ainsi. Quand on est dégoûté de

la doctrine régnante et qu'on n'a pas assez de lumières ou assez de courage pour rompre entièrement avec elle et accepter au besoin le martyre, on n'a plus qu'une ressource: le mysticisme. C'est le grand refuge des incertains; c'est le terrain vague entre le dogme falsifié auquel on veut se soustraire, et le dogme réel que l'on ne connaît pas bien encore ou qu'on n'ose confesser.

Cela est tellement vrai que si, aujourd'hui même, un homme se détournait des erreurs romaines sans vouloir les renier ouvertement, cet homme deviendrait nécessairement mystique. Il n'y a pas moyen pour lui d'agir autrement. Il faut bien qu'il déclare indifférentes les doctrines qu'il ne veut ni accepter ni rejeter. Il faut bien qu'il s'élève au-dessus des questions, pour échapper aux questions.

Échapper aux questions! voilà le besoin qui précipite tant d'âmes dans le sentiment et leur fait fuir le dogme. Quiconque occupe une position fausse et veut la garder, quiconque vit au milieu de pratiques antichrétiennes et ne veut pas leur rompre en visière, quiconque entend l'appel de sa conscience et ne veut pas y répondre, demande un asile au mysticisme. C'est là, sur les hauteurs, loin de terre, que beaucoup d'hommes se réfugient dans les temps angoissés. C'est là qu'on évite, et les questions, et le train de guerre, là qu'on échange pour les douceurs d'une contemplation vague et d'une croyance sans contours précis, ce rude métier de soldat de Christ, qui cependant est le nôtre.

Cela posé, tout s'explique, et il m'est aisé de rendre justice à certains mystiques, tout en maintenant l'arrêt absolu qui frappe le mysticisme. Entre les scolastiques et les

mystiques dont la lutte éclate au moyen âge, je n'hésite pas. Les mystiques, je l'ai déjà dit, étaient, en général, des chrétiens mal à l'aise dans le culte matérialisé du catholicisme et cherchant à en sortir par la porte des aspirations vagues, au lieu d'en sortir par celle du retour au modèle apostolique. Leurs aspirations, si vagues fussent-elles, valaient mieux que la religion régnante; elles s'élevaient plus haut et se rapprochaient davantage de Jésus-Christ. Avoir mieux valu que les docteurs de l'école, ce n'est pas grand'-chose, mais c'est quelque chose. Sous ce rapport, les mystiques ont mérité qu'on les considérât quelquefois comme de premiers et faibles précurseurs de la réforme. Wessel avait retrouvé, autant que le pouvait un mystique, la justification par la foi. Les frères de la vie commune avaient même contribué à répandre une certaine connaissance de l'Écriture. Enfin, un souffle d'Évangile avait incontestablement passé sur l'Europe, et les mystiques avaient contribué au réveil spirituel d'un Savonarole et d'un Jean Huss.

Disons cela, à charge de maintenir notre distinction fondamentale. Les mystiques ont rendu service par ce qu'ils avaient de vrai et non par ce qu'ils avaient de faux, par ce qu'ils avaient de chrétien et non par ce qu'ils avaient de mystique.

De ce qu'une erreur est moindre qu'une autre, je ne concluerai pas qu'il faille prendre la première pour type. Ne comprendrons-nous jamais que la vérité seule est bonne? Au lieu de nous ramener toujours à elle, au lieu de diriger nos regards vers le type immuable, il est étrange qu'on prétende nous recommander ses diverses modifications: tantôt celle-ci, tantôt celle-là. Admirez, nous dit-on, ces

systèmes qui ont corrompu l'Évangile, car ils ont rendu des services et ont réagi contre des corruptions encore plus complètes ! Admirons-les, soit ; mais ne les copions pas, car nous avons mieux à copier : le modèle lui-même dont ils s'écartaient.

Il est vrai que, s'ils ne s'en étaient pas écartés, ils n'auraient pas l'honneur d'être des mystiques ; ce seraient de simples chrétiens.

Je viens de décrire la forme la plus subtile, la plus relevée, et par là même la plus dangereuse du rationalisme. Bien des gens reculeraient devant les négations avouées, qui ne reculent pas devant des négations secrètes et presque inconscientes. Le mysticisme, surtout quand il se présente comme aujourd'hui à titre de tendance et non à titre de système, trouve le chemin de beaucoup de cœurs. Il permet de s'ériger en juge de l'Écriture, et cela le plus humblement du monde. On retranche et l'on ajoute, avec les apparences du plus profond respect. Au moyen de la règle intérieure, et sous prétexte d'inspiration ou de sentiment, on s'arrange pour n'avoir d'autre loi que soi-même. On a les profits du rationalisme, sans en avoir les charges. On cumule l'indépendance vis-à-vis de la Bible et la bonne renommée du chrétien soumis. D'ailleurs, ce rationalisme-là a l'avantage qu'il s'arrête pour chacun au point précis où commencent ses répugnances et ses difficultés. On se contente d'écarter les questions qui gênent, et, paisible sous

la douce loi du sentiment, on ne va pas plus loin que ne l'exige la conservation d'un pareil état.

Si vous ajoutez que tout cela se fait sans la moindre hypocrisie, vous avouerez qu'il est impossible d'être rationaliste à moins de frais, et qu'il n'est pas surprenant que beaucoup de personnes le soient ainsi.

Autre est la condition de ceux qui adoptent la seconde forme du rationalisme. Je veux parler du *rationalisme vulgaire*.

J'y insisterai peu, parce qu'il a fait son temps et qu'il achève de mourir. S'il ressuscite un jour, ce qui est possible, il sera temps alors de l'attaquer à fond. Maintenant, des adversaires plus sérieux nous appellent. Je nomme sérieux les adversaires vivants; or, il n'y a de vivant, à l'heure qu'il est, que le rationalisme mystique dont je viens de parler, et le rationalisme nouveau dont je parlerai tout à l'heure.

Un mot donc, et un mot seulement sur le rationalisme de la vieille école.

Son principe est la raison souveraine. Il l'interroge sur chacun des problèmes dont la Bible nous donne la solution; il place les réponses de la raison en face des réponses du saint Livre, et, effrayé des divergences qu'il remarque, convaincu que la raison est infaillible, il en conclut nécessairement, ou que l'Écriture doit être interprétée d'une façon qui la ramène au sens voulu par la raison, ou qu'elle doit être convaincue d'erreur.

De là les deux grandes branches du rationalisme proprement dit: celle qui, à la suite de Paulus, expliquait tous les miracles d'une manière naturelle; celle qui, à la suite

de Wegscheider, accusait les auteurs canoniques de s'être continuellement trompés.

Il est vrai qu'une des premières déclarations de la raison souveraine avait proclamé l'impossibilité des miracles et du surnaturel en général! Avec de semblables prémisses, on ne doit pas s'étonner de l'énormité des conséquences. Pour se débarrasser du surnaturel et conserver la révélation (car tel était le but sérieusement et parfois pieusement poursuivi par les rationalistes vulgaires), il devenait nécessaire de recourir à des tours de force qui laissent loin derrière eux ceux qu'on a si justement reprochés à certains orthodoxes. Il fallait supposer que les morts ressuscités par Jésus n'étaient pas morts, que l'habileté médicale du Seigneur pressentait les guérisons et les mettait à profit, que sa puissance morale ou magnétique opérait des prodiges; enfin, il fallait entrer dans un monde impossible, où le mensonge habituel se conciliait avec les plus hautes vertus, où la prédication de l'Évangile se basait sur une sorte d'escamotage! C'est la destinée commune des systèmes incrédules, de supposer chez leurs adhérents une dose extraordinaire de crédulité. Il est, certes, plus facile de croire aux miracles qu'à leur explication rationaliste, et d'admettre l'Évangile que d'accepter aucune des histoires soi-disant raisonnables qu'on s'est efforcé d'y substituer.

Ceci soit dit en passant et sans entrer dans les détails connus de la seconde méthode, celle qui sabrait l'Ecriture au lieu de l'interpréter, et qui, en présence de Jésus, témoignant de l'infaillibilité de l'Ancien Testament, nous laissait le choix de formuler contre lui une accusation d'odieux mensonge ou de grossière ignorance.

Mais le rationalisme vulgaire devait traverser une nouvelle phase, la seule que nous ayons connue, la seule qui subsiste encore; il devait se faire supranaturaliste.

Je demande pardon du mot. Je ne l'ai pas inventé, et l'éviter ici est impossible. Comme l'indique ce terme barbare, le supranaturalisme n'est autre chose que le rationalisme vulgaire renonçant à l'un de ses axiomes et admettant la possibilité du surnaturel.

Par ce côté-là, le supranaturalisme s'élève fort au-dessus des premières manifestations du rationalisme vulgaire; il franchit les froides régions du vieux déisme, du déisme sans Dieu, du déisme dont le Dieu immobile, retiré dans son ciel, abandonne le monde après l'avoir créé et n'intervient plus dans l'application des lois qu'il a établies. Mais s'il est très-supérieur en cela, le supranaturalisme n'en conserve pas moins le principe essentiel du rationalisme vulgaire. Il est pleinement rationaliste (je le dis, au risque de me faire jeter la pierre), et nos rationalistes français lui appartiennent.... sans compter une bonne partie de nos orthodoxes.

Admettre le surnaturel, consentir à la violation miraculeuse des lois naturelles, ce n'est pas renoncer à la thèse principale du rationalisme vulgaire. La raison souveraine est là; si elle consent aux miracles, elle répugne à certains dogmes, à certains faits! Décidément elle ne peut accepter ni la divinité de Jésus-Christ, ni la justification par la seule foi, ni l'élection, ni la Trinité! Aussitôt, en vertu du principe qui sert de base au système, la Trinité, l'élection, l'expiation, la divinité de Jésus-Christ sont rejetées. La raison a prononcé, et son arrêt s'exécute.

Voilà nos rationalistes, tels que nous les connaissons

tous. Il serait injuste de les confondre avec les disciples de Paulus, en ce sens que les nôtres sont incontestablement supranaturalistes. Il serait absurde de les mettre à part du rationalisme vulgaire, car ils repoussent ce qui blesse leur raison.

Pourquoi faut-il que je sois forcé de rattacher une partie de nos orthodoxes à la même catégorie? Où les classer, si ce n'est là, ceux qui, bien qu'admettant et les dogmes repoussés par le rationalisme allemand, et les dogmes repoussés par le rationalisme français, établissent eux aussi leur limite et disent à la révélation divine : Tu n'iras pas plus loin! La méthode est la même, quoique l'application diffère. C'est toujours la prétention de fixer un point au delà duquel on ne saurait suivre l'Ecriture sans se compromettre et sans la compromettre. La raison parle; la science décide; donc la Bible a tort! Les théories relâchées sur l'inspiration et sur le canon sortent toutes de là. Tous ces hommes respectables, tous ces chrétiens, qui cherchent un milieu impossible entre l'infaillibilité absolue de l'Ecriture et les blasphèmes rationalistes, sont rationalistes aussi, rationalistes de la vieille école. En eux nous avons le dernier écho (et il se prolongera longtemps, je le crains) des doctrines discréditées, mais persistantes, qui voudraient accepter l'autorité sans s'y soumettre.

La Bible, soit; pourvu que la raison ait le dernier mot! N'est-ce pas là le sens de l'explication donnée récemment par un homme distingué, M. Cellérier, qui représente en ceci un vaste parti comprenant à la fois la fraction la plus éclairée des hétérodoxes et la fraction la plus nombreuse des orthodoxes de notre temps? Lisez, entre autres, les

pages 234, 261 et 262 de son Manuel d'herméneutique. Vous y verrez ceci : « Nous sommes faits de manière à ne pouvoir regarder comme venant de Dieu ce qui froisserait trop complétement et trop violemment ces règles innées. » Le témoignage intérieur est donc convié, selon la formule rationaliste, à contrôler et à rejeter la Parole de Dieu même, quand elle paraît déraisonnable ou injuste. Cela est si vrai, qu'un peu plus loin, après avoir démontré que nous devons nous soumettre à ce qui est écrit quand nous avons constaté que ce qui est écrit vient de l'Eternel, l'auteur ajoute la restriction suivante : « Si je ne rencontre aucune raison péremptoire de résister encore..... l'autorité, en se révélant à moi, m'a fléchi, soumis, changé, sauvé ! J'excepte un cas, toutefois. Si cette autorité me paraissait sanctionner des choses indignes de Dieu et contraires à son caractère moral ; si, après l'examen le plus consciencieux possible, l'incompatibilité se montrait toujours plus évidente, la conscience ne pourrait se soumettre, je le reconnais. »

La conscience ne peut se soumettre ; elle arrive à « rejeter définitivement, » dans certains cas. « De la sorte, l'esprit humain conserve ses droits, et l'autorité sa place et sa mission. » — On voit à quel point le principe central du plus vieux rationalisme s'est conservé dans le supranaturalisme, qui s'en croit et qui en est le plus éloigné sous un grand nombre de rapports ! On peut admettre et les miracles et les principaux dogmes ; on peut éprouver un éloignement marqué pour les froides prédications de morale tant recommandées par Kant, ou pour le rachat par l'introduction de doctrines meilleures tel qu'il était conçu par Semler ; on peut être même aux antipodes des résultats

auxquels le rationalisme vulgaire était arrivé, et lui appartenir cependant par la méthode. Or la méthode en tout est l'essentiel. Laissez faire : la même semence finira par reproduire la même plante. L'autorité limitée, quand il s'agit de Dieu, c'est l'autorité niée. Ceux qui la nient un peu, et ceux qui la nient beaucoup, se rencontrent en une chose : ils ne connaissent pas la véritable soumission.

Mais, en définitive, leur thèse serait-elle vraie? Faut-il souscrire à la formule des Sociniens : « l'Ecriture interprétée dans un sens raisonnable? Faut-il souscrire aux formules de plusieurs orthodoxes : l'Ecriture réduite à ce qui édifie et à ce qui ne blesse pas trop ouvertement la raison?

On ne m'accusera pas d'avoir marchandé à la raison ses droits légitimes. Je reconnais pleinement la valeur de son témoignage et celui du sens moral, à la condition toutefois que la raison et le sens moral ne sortiront pas de leur compétence.

Ceci est une question de compétence. De même que mon enfant a une conscience et une raison très-réelles, auxquelles je m'adresse constamment parce que je connais leur valeur, et qu'il devient comme insensé cependant quand il prétend sonder des problèmes qui le dépassent et ne pas accepter docilement ma parole; de même l'homme a une conscience et une raison précieuses auxquelles Dieu s'adresse constamment dans l'Ecriture, et cependant il devient comme insensé quand il prétend juger lui-même des choses révélées et ne pas accepter docilement la Parole du Seigneur. Ainsi naît cette sagesse de l'homme, qui est folie devant Dieu. Ainsi s'accomplit ce qui est écrit : « Se croyant sages, ils sont devenus fous. »

Il devient fou le païen qui, ayant la démonstration de Dieu dans ses ouvrages, connaissant par là sa puissance et sa bonté, n'ignorant par conséquent pas ses droits dont la conscience rend témoignage, sort de sa compétence et s'efforce d'inventer lui-même ce que le sens moral et le spectacle de la nature lui ont révélé. Il devient fou le chrétien qui, possédant une manifestation authentique de la vérité divine, sort de sa compétence et s'efforce de découvrir lui-même ce que la Bible lui a révélé. Alors ce qu'il découvre contrarie ce qu'il lit, et il s'écrie dans son orgueil : Puisque j'ai une raison et une conscience, il m'est impossible de ne pas préférer ce qu'elles affirment à ce qui m'est affirmé par l'Ecriture.

On appelle cela maintenir les droits réciproques de l'autorité et de la raison!

Nous avons vu les deux premiers aspects du rationalisme. Après le rationalisme mystique et le rationalisme vulgaire, il nous reste à examiner celui qui nous menace aujourd'hui le plus sérieusement; celui qui, quoi qu'on en dise, gagne du terrain; celui qui a pour lui l'esprit du temps et le courant général des idées reçues : *le rationalisme de la nouvelle école.*

Un moment j'avais songé à l'appeler subjectivisme, et c'était au fond son vrai nom. J'ai été retenu par une crainte que les théologiens ne comprendront pas, mais qui sera appréciée par d'autres : la crainte de hérisser cet écrit de termes scientifiques. Je sais qu'en les repoussant je sa-

crifie quelque chose, mais j'aime mieux être lu que respecté. Le respect qui s'attache aux grands mots ne m'a jamais séduit, car je n'ignore pas que, de toutes les parties de la science, c'est la plus facile à acquérir. Il n'est pas fort mal aisé d'écrire éthique au lieu de morale, isagogique au lieu d'introduction à l'Ecriture. En quelques heures d'exercice, vous parlerez d'herméneutique et d'exégèse, vous opposerez le subjectivisme et l'objectivisme aussi bien que les initiés. Ce n'est pas plus compliqué que de faire de la poésie soi-disant romantique en multipliant les jurons traditionnels, les titres féodaux et les bonnes lames de Tolède.

Laissons donc le subjectivisme, disons seulement que la nouvelle école se distingue du rationalisme mystique et du rationalisme vulgaire, en ce qu'elle évite de s'adresser presque exclusivement au sentiment comme le premier, et de s'adresser presque exclusivement à la raison comme le second. Elle prend l'homme entier et l'installe sur le trône de Dieu.

Au fond, elle fait ce que font les autres rationalismes, car il n'y a qu'un rationalisme possible ; on ne peut concevoir qu'une révolte : le refus de se soumettre à ce qui est révélé, le maintien des prétentions souveraines de l'esprit et de la conscience vis-à-vis de la Parole de Dieu. Rationalisme mystique, rationalisme ancien, rationalisme nouveau, tout cela procède de la même pensée. Le même mot pourrait désigner le subjectiviste, le mystique, le rationaliste et même l'incrédule; car chacun demeure son maître et son roi, aucun n'abdique, aucun ne se soumet, aucun n'accepte que ce qu'il a contrôlé en détail et jugé conforme aux exigences de son cœur, de sa conscience ou de sa raison.

Ne croire qu'à soi, voilà la devise commune. Dès qu'elle est posée, rien n'oblige, et le rationaliste n'a pas le droit de jeter la pierre au déiste, ni le déiste à l'hégélien, ni l'hégélien à l'athée. Si la conscience religieuse de Paulus le conduit à ses explications naturelles, la conscience religieuse de Strauss le conduit à ses explications mythiques. Où l'autorité est absente, tout est légitime, ou semble l'être.

L'absence de l'autorité est le trait commun des trois rationalismes, ce qui n'empêche pas que le dernier venu n'ait combiné et perfectionné l'œuvre des précédents. Il se distingue profondément de l'ancienne école en prenant son point de départ essentiel dans le sentiment, quoiqu'il en appelle d'ailleurs à l'homme entier. Il se distingue profondément du mysticisme, en ce que la règle intérieure n'est jamais pour lui une inspiration surnaturelle ; s'il parle de « l'Esprit en nous, » il entend moins par là une direction infaillible venant d'en haut qu'une infaillibilité normale de l'homme, qu'une impulsion de sa « conscience religieuse » qui, par elle-même et directement, le conduit à Christ.

M. Scherer a été l'introducteur principal de la nouvelle école au milieu de nous. Il a donné le signal d'un mouvement dont les conséquences seront énormes et dont nous n'avons encore vu que les petits commencements. Le mal qu'il fait n'est rien auprès de celui qu'il manifeste, et les réponses qu'on lui a adressées m'ont beaucoup plus effrayé, en général, que la brochure publiée par lui.

Evidemment une lutte immense se prépare. Elle s'engagera sur son vrai terrain : l'Ecriture, l'autorité.

J'en espère beaucoup de bien. Sans doute les négations

vont devenir plus systématiques et plus audacieuses ; mais les affirmations aussi prendront plus de fermeté et plus de conscience de leur valeur. Surtout la place manquera avant peu au parti intermédiaire, le plus nombreux en ce moment. Sa position deviendra intenable entre les adversaires et les défenseurs de l'autorité. Entre l'école de la foi et les écoles du doute, il n'y aura plus moyen de tenir une école qui n'apprend ni à croire ni à douter. Il faudra se ranger du côté de l'Ecriture pleinement inspirée, ou du côté de l'Ecriture mise au rang des documents. Il faudra être de l'avis de Jésus-Christ sur la théopneustie et sur le canon, ou rejeter expressément l'avis de Jésus-Christ.

Eh bien, tout cela constituera un grand progrès. Et ce ne sera pas le seul. M. Scherer nous rendra d'autres services. Déjà il nous a appris à nous défier un peu de « l'analogie de la foi, » au moyen de laquelle on supprime trop souvent les intentions spéciales, les nuances diverses d'une révélation qui a été évidemment progressive. Nous lui devrons d'y regarder de plus près en fait d'interprétation, d'éviter un peu plus l'édification par voie d'allégorie ou de jeu de mots. Les attaques injustes nous mettront bientôt dans l'heureuse nécessité de ne plus prêter le flanc aux attaques méritées. Non-seulement nous ne nous croirons plus tenus ou autorisés, quand nous expliquons la Bible, à trouver tout dans tout ; mais nous cesserons d'accorder une confiance distraite aux arguments rebattus d'une apologétique décidément insuffisante. Notre foi au canon biblique ne reposait en particulier que sur des bases traditionnelles et dépourvues de solidité. On admettait le Recueil des écrits sacrés, un peu parce qu'on s'imaginait que tous les livres

du Recueil avaient pour eux le témoignage de l'ancienne Eglise, un peu parce que l'on jugeait *à priori* que le canon était nécessaire, un peu (ou plutôt beaucoup) à cause du rapport existant entre les besoins de notre âme et un grand nombre de portions des Écritures. — On ne se rendait guère mieux compte de l'inspiration. On pensait en général l'avoir démontrée, quand on avait cité la promesse du Saint-Esprit faite aux apôtres et quand on avait parlé des dons miraculeux qu'ils possédaient. On pensait en général l'avoir définie, quand on s'était établi sur un terrain vague entre le rationalisme et le « littéralisme » mettant un soin égal à conserver le respect de la Bible et à désavouer la théopneustie de M. Gaussen.

Reconnaissons-le, nous avions besoin de la rude secousse qui nous a réveillés. La somnolence est douce, mais elle est dangereuse quand on longe les abîmes. Notre foi à l'Ecriture était affaiblie et notre vie chrétienne s'en ressentait. On n'admet qu'à demi les choses dont on ne s'est pas rendu compte ; on croit mal à l'autorité de la Bible quand on ne sait pas du tout pourquoi on y croit. Heureusement il est facile d'en savoir plus long ; il ne faut que regarder à Jésus. Effrayés, près d'être engloutis, nous avons crié à lui : « Maître, maître, nous périssons ! » et Il a fait entendre de nouveau cette voix souveraine qui doit calmer les vents et la mer. Il nous a rappelé son propre témoignage, son témoignage garant du canon, son témoignage garant de la théopneustie. Il nous a rappelé l'argument par excellence, irréfutable et parfaitement populaire. Grâces lui en soient rendues, nous sortirons de la lutte plus éclairés, plus affermis et plus vivants.

Nous en sortirons ; c'est dire que nous n'en sommes pas sortis. Nous y entrons à peine, et c'est l'heure ou jamais de nous préparer au combat. Considérons bien d'abord à quel ennemi nous avons affaire.

Le rationalisme de la nouvelle école est l'expression théologique de la philosophie régnante. Or la philosophie, quand on y regarde de près, n'a cessé de tourner depuis Descartes autour d'un petit mot qui semble être devenu sa devise. Dans la fameuse phrase : « Je pense, donc je suis, » il y a un monosyllabe qui s'est transformé en mot d'ordre. Examinez les systèmes de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, vous retrouverez partout le *je*. L'un vous dira qu'en dehors du *je* ou du *moi* il ne peut rien affirmer. D'autres établiront ou une lutte ou une identité entre le moi et le non-moi. Hegel fera tout sortir du moi, le monde et Dieu. Moi, moi, toujours moi ! Et même les philosophies qui réagissent contre celle-là, ne réagissent qu'au nom du moi. Au début, Descartes écrivait : « *Je* pense ; » à la fin, Schleiermacher écrit : « *Je* sens. » Selon Descartes, Dieu existe parce que *je* le conçois : selon Schleiermacher, le christianisme est vrai parce que *je* l'aime. Nous n'avons donc pas cessé de nous mouvoir dans le même cercle, et il n'est pas très-étonnant que le nom de subjectivisme tende à prévaloir. C'est le vrai nom de baptême de notre époque. Avant peu il sera entré dans l'usage commun, et ceux qui écriront dans quelques années ne connaîtront pas les scrupules qui m'empêchent de l'employer.

L'homme ne prenant au sérieux que lui, l'homme devenu centre de l'univers, l'homme se bornant à l'étude de lui-même quand il est modeste comme en Écosse, ou étu-

diant toutes choses à condition de les découvrir en lui-même quand il est fou d'orgueil comme en Allemagne, voilà ce que nos philosophes nous ont enseigné; et nous leur obéissons plus qu'on ne le pense; il n'est pas nécessaire de les connaître pour leur obéir.

Nous savons maintenant ce qu'est le rationalisme nouveau. En lui la philosophie du *je* a trouvé sa formule théologique. J'entends sa formule parfaite, car il y a longtemps qu'elle s'en rapproche, et des chrétiens éminents ont contribué à la tendance dont nous avons sous nos yeux l'entier développement. Pour ne citer que deux hommes hors ligne, n'est-il pas vrai que Pascal et Vinet semblent placer en nous la base de l'autorité et partent moins des droits de l'Ecriture en qualité de révélation démontrée telle, que de son accord avec les instincts de notre âme, de notre intuition religieuse, qui va s'emparer de la vérité dans le livre et qui la consacre en s'en emparant?

Ce qui n'est chez Vinet et chez Pascal qu'une préférence périlleuse donnée à la preuve accessoire sur la principale, est devenu chez les théologiens de la nouvelle école un système absolu où ne subsiste plus le moindre atome d'autorité extérieure à l'homme, c'est-à-dire d'autorité véritable.

Schleiermacher est le père de cette théologie. Pressé par un besoin très-élevé et très-pieux, cherchant autour de lui un moyen de réagir contre le rationalisme vulgaire qui avait tout desséché, il ne sut pas aller à la Bible, il aima mieux en appeler à son propre cœur. Il fit entendre le cri de l'âme humaine en détresse. Cette âme, elle est autre chose qu'une faculté de raisonnement! Cette âme, elle aspire à Dieu; elle est naturellement chrétienne; elle a sa

révélation contre laquelle s'émoussent toutes les objections incrédules!

Ainsi apparut la troisième forme du rationalisme, rappelant le mysticisme de la première, mais s'en distinguant par son apparence plus complétement humaine. Si l'homme, chez elle est en possession de la vérité, c'est en sa simple qualité d'homme, non par une action miraculeuse du Saint-Esprit. La conscience religieuse se suffit à elle-même, et l'Écriture perd vis-à-vis d'elle ce reste d'autorité que la plupart des mystiques lui conservent encore. Schleiermacher a constaté la religion en lui, avant de la chercher hors de lui, dans la Bible, ou plutôt dans les documents bibliques qu'il dissèque et juge avec une entière liberté. Quand Schleiermacher écrit un cours de théologie, il ne commence pas par la Bible, il finit par elle! Cela dit tout.

Le principe du *je* une fois posé, et posé de la sorte, les conséquences ne se font pas attendre. Comme ce n'est plus la foi à l'Ecriture qui mène à Christ, mais la foi à Christ qui mène à l'Ecriture, on en prend à son aise avec un livre qui arrive ainsi après coup et sans nécessité réelle. Il faut voir de quelle manière Schleiermacher traite le canon, principalement celui de l'Ancien Testament! la conscience religieuse s'empare de l'histoire évangélique, et n'en garde que ce qui lui convient. La conscience religieuse s'empare du dogme chrétien, et l'annule en le soumettant à la loi d'un développement historique. La conscience religieuse s'élève contre l'idée même de dogme; qu'en ferait-elle? La foi est un fait spécial qui existe dans notre âme, et qui y constitue la religion, indépendamment de la vérité! De là à déclarer l'identité fondamentale de toutes les religions, la distance

est étroite, et on l'a franchie. La religion n'est-elle pas surtout un sentiment et un sentiment de dépendance? La religion n'est-elle pas étrangère à l'idée si « intellectuelle » de doctrine? Il n'y a donc entre le paganisme, le judaïsme et le christianisme, aucune opposition quant à l'essence; il n'y a que des différences de plus ou de moins! le christianisme est supérieur au paganisme, non parce qu'il est seul vrai, mais parce qu'il est plus propre à développer le sentiment de la dépendance!

Personne ne s'étonnera que, placé sur une telle pente, Schleiermacher ait glissé parfois jusqu'au panthéisme. La religion, fait immédiat de sentiment, devait le conduire là. Nous n'avons pas à l'y suivre. Notre but est de caractériser l'école de Schleiermacher, après avoir indiqué la marche suivie par le chef.

Or, cette école, qui a des ramifications partout, dont la *Deutsche Zeitschrift* se réclame aussi bien que la *Revue de Strasbourg*, est cependant représentée avant tout par le rationalisme nouveau que j'examine à présent, et le rationalisme nouveau a lui-même reçu de M. Scherer (rendons-lui cette justice) sa formule la plus expressive et la plus vraie.

Le rationalisme nouveau a désormais sa théorie: l'*assimilation*.

Je ne peux croire que ce que je m'assimile. Tant que ma conscience proteste contre une révélation divine, je ne peux dire que je l'admette; c'est impossible! tant que mon intelligence repousse un fait révélé, ou même tant qu'elle ne l'a pas compris, je ne saurais prétendre que je l'aie accepté!

Si ce n'est pas du rationalisme, je ne sais pas quel sys-

tème méritera ce nom. N'admettre que ce que l'on approuve, ce qu'on trouve raisonnable et ce que l'on comprend, c'est assurément une règle qu'aucun incrédule, à ma connaissance, n'hésiterait à adopter.

Je ne suis pas, d'ailleurs, de ceux qui s'écrient avec Tertullien : « Je crois parce que c'est absurde. Je tiens pour certain parce que c'est impossible. » Non. Je souscris même à l'opinion de M. Scherer sur « l'harmonie préétablie entre la conscience et la révélation. » Seulement, je pense que la conscience a achevé son œuvre quand elle nous a conduits jusqu'à la révélation, et qu'il ne lui reste dès lors qu'à écouter et à appliquer les choses révélées. Dieu nous l'a donnée telle qu'il la fallait pour son œuvre à elle, et non pour une œuvre différente ; elle est très-capable de nous mener à la Bible, très-incapable de contrôler la Bible ou de la suppléer.

Avec M. Scherer, je reconnais que les aliments ne nourrissent que ceux qui se les assimilent ; mais loin d'adopter sa conclusion : je ne peux croire à une parole révélée qu'autant que je me l'assimile, je concluerai ainsi : je ne peux m'assimiler une parole révélée qu'autant que j'y crois. J'y crois parce qu'elle est révélée, et je me l'assimile parce que j'y ai cru.

Philosophiquement, rien n'est plus monstrueux que de dire : ce que Dieu a affirmé me répugne et, par conséquent, je n'y crois pas. Supposons que les preuves de la révélation soient évidentes ; faisons mieux, supposons le ciel ouvert et Dieu proclamant lui-même la vérité. Vous reconnaissez que c'est bien sa voix ; vous admettez le fait de révélation dans son acception la plus absolue et la plus

directe; n'importe! S'il y a dans les paroles de Dieu (ce qui ne peut manquer d'y être) quelque déclaration qui vous blesse ou simplement qui vous dépasse, vous refuserez d'y croire! Vous voilà au pied du Sinaï; les dix commandements frappent vos oreilles; n'importe! Si le sabbat vous paraît entaché de formalisme, vous rejetterez le sabbat! Ah! permettez que je le dise avec le respect que m'inspire votre courage et votre talent, rejeter ce qu'on ne s'assimile pas quand il s'agit des révélations divines, ce n'est pas seulement une thèse peu chrétienne, c'est une thèse peu sensée.

En pareille matière, il est déraisonnable de juger le contenu, quand toute la question consiste à s'assurer de l'origine du contenant.

Notez, au reste, que chaque jour vous admettez des faits qui s'imposent à votre croyance, que vous ne pouvez pas ne pas supposer conformes à la volonté de Dieu, et que vous êtes loin cependant de pouvoir vous assimiler. En vertu de lois générales, aussi certaines qu'incompréhensibles, le mal physique et le mal moral se transmettent par voie d'hérédité; de pauvres enfants naissent dans la crapule, portant les stigmates de tous les vices, et comme prédestinés à tous les crimes; les souffrances nées du péché de l'homme atteignent les animaux innocents, il y en a qui ne naissent que pour souffrir et mourir. Ces faits-là sont-ils de ceux que votre conscience accepte naturellement, que votre intelligence conçoit? Vous y croyez cependant, et il le faut bien. Ne pourriez-vous tenter le même effort quand il s'agit des Écritures?

Il vous semble que vous ne pouvez y croire, tant qu'on

n'aura pas levé toutes les contradictions apparentes, justifié tous les dogmes, expliqué tous les mystères! Tel n'était pas l'avis des apôtres, et tel n'était pas non plus celui des réformateurs. « Ils ont une idée bien peu élevée de l'Évangile, s'écriait Zwingle, ceux qui regardent comme frivole, vain et injuste, ce qu'ils pensent n'être pas d'accord avec leur raison. »

Je le déclare bien haut, j'aurais arraché beaucoup de pages du saint volume, si je n'avais voulu y laisser que les choses que je m'assimilais naturellement. La solidarité de la chute, l'expiation, la trinité, l'éternité des peines et plusieurs autres doctrines n'y seraient pas restées, dans le cas où j'aurais examiné l'évidence particulière de chacune d'elles pour mon âme, au lieu d'examiner *d'où vient* le livre qui les contient. C'est après les avoir reçues sur la foi de l'Éternel, que j'ai ressenti l'action vivifiante de celles mêmes qui me choquaient le plus, et que j'ai commencé à me les assimiler. La foi d'abord, l'assimilation ensuite.

Oui, la Bible nous fait aussi du bien, et beaucoup, par ceux de ses enseignements qui sont loin d'exciter d'abord notre sympathie, comme elle nous fait du bien par ceux qui nous paraissent incompréhensibles. Elle pénètre par ce qui blesse, elle instruit par ce qui confond. Là est l'acte de foi, et il ne peut être ailleurs, car ce que nous approuvons et comprenons, nous ne le recevons pas sur la Parole de Dieu, mais sur la nôtre. Or, tout acte de foi est béni. Nous avons besoin d'apprendre ce que c'est que de nous humilier, de sentir nos limites, de sacrifier nos répugnances. De semblables leçons sont d'autant plus nécessaires qu'elles sont plus déplaisantes. Il n'y a rien que l'homme ne fasse plutôt que de consentir à « se renoncer soi-même. »

La soumission au Père en sa qualité de père, est le lot de tous les enfants bien élevés. Comment échapperions-nous à cette condition vis-à-vis de notre Père céleste? L'enfant qui obéit, non parce que son père a parlé, mais parce que l'ordre de son père lui semble raisonnable et qu'il se l'assimile, est un enfant qui tournera mal. Nous ne reconnaissons qu'un droit à la conscience de notre fils en bas âge: s'assurer que l'ordre lui vient de nous, non d'un autre. Et cependant, nous sommes si faillibles, que l'obéissance envers nous doit avoir, dans certains cas, ses exceptions nécessaires; mais Dieu serait-il faillible, lui, et la Parole qu'il nous présente comme entièrement vraie ne réclamerait-elle qu'une obéissance limitée?

« Nul ne peut croire, sans avoir compris. » Cette parole d'un rationaliste illustre du moyen âge a passé, on le voit, jusqu'à notre temps sans éprouver beaucoup de modifications. On répète aujourd'hui la phrase d'Abeilard. Si l'on ne peut croire sans avoir compris, Hume avait donc raison de nier l'idée de cause parce qu'il ne pouvait comprendre comment l'âme agit sur le corps! Strauss a donc eu raison de rejeter tous les événements extraordinaires de l'Evangile et de transformer la vie de Christ en une légende, parce qu'il ne pouvait pas comprendre les miracles! Emerson a donc eu raison de nous renvoyer de l'autre côté de l'Atlantique un système où toute révélation émane de l'homme, parce qu'il ne pouvait comprendre qu'il en fût autrement! Feuerbach a donc eu raison de retourner au plus grossier matérialisme doublé de l'orgueil humain le plus insolent, parce qu'il ne pouvait pas comprendre la distinction entre l'esprit et la matière! L'axiome commun

à tous ces hommes, c'est « qu'il suffit qu'une chose soit inexplicable pour qu'elle soit fausse. » Avec cela, on va loin, plus loin qu'on ne croit, plus loin qu'on ne veut.

Le rationalisme de la nouvelle école est une marche, et déjà que de chemin il a parcouru !

D'abord il s'est élevé contre la foi d'autorité, c'est-à-dire contre l'admission « en bloc » de la révélation divine. Selon lui, l'homme devient catholique quand il admet une autorité, fût-ce celle de Dieu ! L'homme doit « se faire sa vérité, » et non la recevoir du dehors ! « La Bible-code, » c'est-à-dire la Bible dont toutes les déclarations sont tenues pour divines et obligatoires, n'est pas seulement inadmissible, elle est « immorale ! » L'homme est revêtu du pouvoir et appelé au devoir de prendre sa Bible, et, alors même qu'il a reconnu le sceau apposé par Dieu au saint volume, de faire comparaître chaque page, chaque verset devant lui, retranchant ce qui lui déplaît et conservant ce qui lui convient !

Puis, le principe du « triage spirituel » une fois posé, la nouvelle école a procédé à son œuvre de destruction. Je l'avais prédit dès le premier jour (et alors on me trouvait trop sévère), la prétention de conserver le christianisme en rejetant la méthode chrétienne devait bientôt être démentie par les faits. La brèche est faite, l'eau y coule, tout le fleuve y passera.

Voyez, par exemple, ce qu'est devenue depuis un an ou deux chez les théologiens dont il s'agit, la vérité par excellence, celle qu'ils pensaient surtout conserver : le Christ historique, le fait chrétien. « Le fait chrétien » venait s'opposer fièrement « à notre intellectualisme et à notre dog-

matisme. » Jésus, disait-on, n'a pas prêché de dogmes! C'est à sa personne, c'est à son œuvre que nous nous en tenons! Au lieu d'un livre, nous avons un Sauveur vivant!

Or il s'est trouvé que ce qui concerne la personne et l'œuvre de Christ n'a pas résisté mieux que le reste à ce double dissolvant : la théorie de l'assimilation, et celle de l'imperfection des « documents » qui nous en parlent.

Que pouvaient transmettre et garantir de simples documents? On prétend nous prouver qu'ils se trompent même au sujet des événements les plus considérables dont leurs auteurs ont été témoins oculaires, tels que l'institution de la cène; et l'on voudrait y ajouter la moindre foi quand ils reproduisent ces choses mystérieuses que les disciples ne comprenaient pas quand ils les recevaient de la bouche de leur maître!

Non, ce ne sera jamais sur un tel témoignage qu'un homme sensé croira à la divinité de Christ et à l'expiation par son sang. Sera-ce en vertu de l'assimilation? Mais rien n'est plus contraire aux instincts naturels de notre raison et de notre conscience. Aussi, cherchez la divinité de Christ dans les écrits du nouveau rationalisme; vous trouverez des expressions vagues et parfois choquantes. Cherchez l'expiation; vous trouverez le rejet formel de cette doctrine vieillie, que remplacent tantôt celle du salut par l'union de la divinité et de l'humanité, tantôt celle du salut par la guérison morale ou par l'attrait qu'exerce un grand sacrifice. Cherchez l'infaillibilité de Christ; vous trouverez des erreurs et des accommodations. Cherchez les prophéties de Christ; vous trouverez le sentiment indéterminé des souf-

frances qui attendent tout révélateur, et du triomphe futur de la vérité.

Les gens qui lisent savent que je n'exagère pas.

Il faut maintenant indiquer avec plus de précision les efforts tentés par le rationalisme contemporain contre la Bible et contre son autorité. C'est le point central, et ce que j'en ai dit en passant ne saurait suffire.

L'autorité de la Bible repose sur deux faits que la discussion confond trop souvent, et qu'il importe de distinguer : la garantie divine du canon, et la garantie divine de l'inspiration plénière ou théopneustie.

Si le canon est incertain; si le recueil des écrits sacrés est soumis à notre appréciation nécessairement variable, l'autorité absolue de la Bible disparaît. Elle disparaît parce que chacun a le droit d'en modifier le contenu ; elle disparaît surtout parce qu'une incertitude mortelle plane sur l'ensemble, et que cette incertitude engendre une défiance générale. La foi à l'Ecriture devient, en particulier, impossible pour les hommes simples, qui savent qu'on agite une foule de problèmes critiques, et qui ne peuvent les aborder directement. Malgré les efforts qu'il font sur eux-mêmes, ils finissent par sentir que leur croyance fondamentale est frappée au cœur.

D'un autre côté, si l'inspiration est incomplète ou intermittente, l'autorité absolue de la Bible disparaît également. Qui dira jusqu'où s'étendent les erreurs? qui empêchera

que le soupçon ne déborde et que les parties les plus acceptées n'en soient atteintes à leur tour? Dans ces écrits où le vrai et le faux, le divin et l'humain se mêlent à doses diverses, je mettrai bien quelque chose à part, et je m'imaginerai que je me soumets à cela ; mais là encore je ne me soumettrai qu'à demi. Pourquoi ne me serais-je pas trompé dans mon choix? Cette portion divine, c'est moi peut-être qui la fais telle! Les dieux que nous faisons, nous ne parvenons jamais à les adorer.

L'autorité de la Bible n'existe donc, je le répète, qu'à la double condition que le canon ne sera pas discutable, et que l'inspiration sera plénière.

Je le constate sans prétendre que cette nécessité vaille une démonstration et qu'elle en dispense. Ce serait un argument *à priori* de la pire espèce. Que de choses qui nous semblent utiles, nécessaires même, et qui ne nous ont pas été données! L'autorité pourrait être du nombre. Je maintiens simplement qu'en dehors des deux conditions que j'ai mentionnées il n'y a pas d'autorité, et je me réserve de démontrer un peu plus loin que l'autorité existe.

Voyons, en attendant, comment elle est sapée dans l'une et l'autre de ses bases par le rationalisme du jour.

Quant au canon, les faits ont une notoriété qui me permet d'être très-bref.

Le rationalisme de la nouvelle école et le rationalisme supranaturaliste adoptent le même principe ; ils ne diffèrent que dans l'application. La nouvelle école taille en plein drap, rejetant une foule de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; le supranaturalisme est plus réservé, il se contente d'un petit nombre d'exclusions, et quelquefois

il est assez modéré pour n'exprimer que des doutes. Mais leur prétention est identique. En dépit d'une certaine action providentielle, le canon est le résultat du travail des hommes; donc il demeure soumis au jugement des hommes! On a pu se tromper en le formant; donc on peut et l'on doit travailler à rectifier les erreurs! C'est ce qu'établit en termes exprès M. le professeur Cellérier. « Quand on examine, dit-il, le canon et ses résultats, on ne pêut que reconnaître l'action providentielle, la reconnaître avec confiance et avec foi. Cependant il n'y a eu là qu'une œuvre providentielle et non miraculeuse. Les causes secondes ont librement agi, et la faiblesse humaine a pu amener l'erreur. Dans cet état de choses, les droits de la critique restent entiers. »

Je sais à quels anathèmes je m'expose en touchant aux droits de la critique. Le fait est que je ne les admets en aucune façon et en aucune mesure. Je ne reconnais la main des hommes ni dans la formation du recueil de l'Ancien Testament, ni dans celle du Nouveau; j'y reconnais la main toute-puissante de Celui qui ne trompe pas. Je donnerai mes raisons. Ajoutons seulement ici que la critique sacrée demeurerait une science importante, alors même qu'on lui aurait retiré la mission de déterminer souverainement où commence et où finit la révélation de Dieu.

Assurément il n'y a pas de bonne position pour un roi déchu, et on se sent très-malheureux de ne diriger qu'une école quand on a régné à Syracuse. Disons-le toutefois, lorsque la critique sacrée cessera d'être reine et redeviendra maîtresse d'école, elle ne tombera pas en cela au-dessous des autres sciences; elle se placera à leur niveau. Est-ce

un si grand mal? On se scandalise à l'idée qu'elle cessera de fonder, et qu'elle en sera réduite à démontrer! Mais les autres sciences démontrent et ne fondent pas. L'astronomie, la géologie, la géographie, l'histoire, la philosophie elle-même démontrent et ne fondent pas. Elles décrivent les faits, elles racontent les lois établies; elles ne créent rien. L'apologétique est condamnée, elle aussi, à partir de la révélation divine comme d'un fait excellent, et son rôle, qui ne manque pas d'importance, consiste à réunir tous les arguments en faveur de la vérité.

Qu'il faille être chétien avant d'enseigner l'apologétique, rien de plus évident. Qu'il faille être chrétien avant de traiter la critique sacrée au point de vue de la foi, c'est non moins évident. Je ne conteste nullement à l'homme qui n'a pas cru encore, le droit de critiquer les enseignements de l'Ecriture; et je ne conteste pas davantage à l'homme qui n'a pas cru encore, celui de critiquer le recueil de l'Ecriture. Je réserve la liberté de l'apologétique incrédule et de la critique incrédule; je me contente d'affirmer qu'une apologétique chrétienne qui attaque les dogmes est une monstruosité, et qu'une critique chrétienne qui attaque le canon est une monstruosité.

La critique sacrée qui prend son point de départ dans la foi complète au canon formé par Dieu et garanti par Dieu, n'est pas condamnée à l'inaction. Son rôle défensif est considérable; elle contribuera par ses recherches à renverser beaucoup d'objections, à ramener les douteurs, à affermir les croyants. Quoique les questions d'authenticité ne soient pas décisives à ses yeux en ce qui concerne le canon, et que les écrits sacrés, selon elle,

puissent cesser d'être apostoliques sans cesser d'être canoniques, la critique chrétienne rendra de grands services à la saine intelligence de l'Ecriture en portant la lumière dans ces problèmes, en établissant de la manière la plus probable quel est l'auteur de chaque livre et quelle est l'époque à laquelle il a été composé. Toute la discussion des variantes lui revient; car Dieu, qui nous a garanti le canon, a permis les petites variations du texte. Il a fait la part du travail humain.

La critique sacrée a donc sa tâche, tâche immense où de nobles intelligences se dépenseront joyeusement, sans se sentir humiliées par le fait qu'elles acceptent avant tout le canon des mains du Seigneur, et qu'elles ont à le défendre, non à le juger.

Telle n'est pas la critique de la nouvelle école. Elle porte une main audacieuse sur l'Ancien Testament et sur le Nouveau. Avec elle nous avons autant de Bibles que de docteurs; l'un retient ce que l'autre a rejeté; il y a des moments où le volume augmente et d'autres où il diminue; la plupart ne savent pas bien où ils doivent s'arrêter, et à vrai dire la question n'a pas pour eux l'importance qu'elle aurait pour nous, car les livres admis ne sont pas à leurs yeux des livres théopneustiques. Ce sont des «documents» et des documents fort imparfaits!

Quant aux arrêts de proscription prononcés contre une bonne partie des écrits sacrés, ils se basent tantôt sur des arguments externes, tels que l'opinion émise sur eux par les premiers Pères, tantôt (et le plus souvent) sur des arguments internes ou plutôt personnels, tels que la répugnance qu'inspirent certaines doctrines. C'est au nom de

ces répugnances qu'on repousse le Cantique des cantiques, l'Apocalypse et bien d'autres.

J'ai déjà dit que le rationalisme supranaturaliste n'était pas beaucoup plus respectueux que le rationalisme de la nouvelle école pour le canon des deux Testaments. Les théologiens de cette couleur, quoiqu'ils se rapprochent en général de l'orthodoxie et la professent quelquefois avec netteté, sont encore rationalistes par leur principe; aussi maintiennent-ils la souveraineté de la critique sacrée.

On sait les exclusions qu'elle prononce par la bouche de Néander, et voici M. le professeur Cellérier qui déclare à son tour « qu'il arrive à la conviction de l'authenticité de *presque* tous les livres canoniques. » Un moment après, il retranche du canon l'Ecclésiaste, le Cantique, Esdras, Néhémie et la seconde épître de Pierre.

Je cite un seul exemple; il serait trop facile d'en citer beaucoup.

La seconde école de doute a attaqué l'un des fondements de l'autorité, le canon. Elle ne pouvait manquer aussi de s'en prendre à l'autre fondement, la théopneustie. Ce point très-connu et cependant mal connu, exige quelques développements.

Je passe sur ce que tout le monde sait. Les écrits sacrés n'étant plus que des documents et l'homme étant armé pour les juger de la formule de l'assimilation, le rationalisme nouveau ne respecte rien de ce qui le gêne. Son

grand cri de guerre est : « La Bible n'est pas un code ! » c'est-à-dire que la Bible n'est pas une règle absolue, qu'elle ne fait pas loi en matière de dogmes et de préceptes ! Concevons à notre manière Christ, sa nature, son œuvre, ses commandements et ses instructions ; car s'assujettir aux déclarations de l'Ecriture, ce serait reconnaître en elle un type immuable, une règle, un code !

Jésus-Christ était d'une opinion différente, lorsqu'il citait un passage de l'Ecriture comme on cite un article du code : « Il est écrit. » Nous rappelons l'exemple du Sauveur, et cela nous suffit.

Mais une théorie plus ingénieuse et moins brutale en apparence a été inventée par les nouveaux docteurs. Non contents de refuser à l'Ecriture le caractère de règle obligatoire, ils ont refusé d'y voir une règle quelconque. L'Ecriture n'a pas de doctrine à elle ; ou plutôt il y a autant de doctrines que d'écrivains ! Prenez le Nouveau Testament, vous y découvrirez d'abord une tendance judaïsante, ensuite une tendance d'affranchissement, enfin une transaction entre la première et la seconde ! Evidemment aucun de ces livres ne contient la vérité et ne peut faire loi ; en les consultant pour connaître l'histoire et le point de départ de l'Evangile, il nous reste à user de la liberté qu'avaient les apôtres ; chacun sa tendance ! La lutte des tendances doit se retrouver dans les derniers temps de l'Eglise, puisqu'elle a figuré au début ; qu'est-ce que le christianisme, sinon un développement immense dont la lutte de Jacques et de Paul marque l'origine !

Ceux qui voudront faire connaissance avec ce système, le trouveront exposé dans « l'Histoire de la théologie chré-

tienne au siècle apostolique » par M. le professeur Reuss. Je le cite, parce qu'il semble se distinguer au sein de la nouvelle école par sa science et par une sorte de modération relative. Ses amis ne prétendront pas qu'on les calomnie, en les jugeant sur le livre grave et considérable de M. Reuss.

Selon lui, les apôtres ont eu la conscience que leurs prédications respectives exprimaient des types particuliers de la pensée chrétienne ; c'est dans ce sens que Paul parle de « son Évangile. » — Les types particuliers se sont manifestés dans les trois phases successives de l'Église primitive : « La première se rattachant essentiellement aux idées antérieurement reçues et mariant l'Évangile avec la loi ; la seconde saisissant la différence fondamentale de ces deux dispensations et combattant pour l'émancipation de l'Évangile ; la troisième enfin ayant déjà complétement franchi le champ de la polémique antijudaïque et élevant l'Évangile d'une manière tout à fait indépendante dans la sphère de la spéculation théologique et du mysticisme religieux[1]. »

Les apôtres avaient eu l'avantage de voir et d'entendre le Seigneur ; mais cet avantage inappréciable était contrebalancé par une influence étrangère. Jésus avait lui-même comparé son action sur le monde à un germe déposé en terre. « Ce n'est pas la première génération qui pouvait s'élever tout d'un coup à la hauteur de son maître. Hélas ! après tant de siècles, la nôtre en est encore bien loin[2]. »

[1] Tome I, page 39.
[2] Tome I, page 281.

On devine sans peine que l'Épître de Jacques est aux yeux de M. Reuss l'expression du judéo-christianisme, et que les Épîtres de Paul sont le manifeste d'un christianisme plus spirituel, quoique imparfait encore à sa manière. Paul est encore enveloppé dans les liens de beaucoup d'idées fausses généralement reçues autour de lui. Jean va venir, et sa théologie constituera une troisième transformation de la doctrine révélée; le dernier Évangile sera l'avénement du mysticisme, et les discours de Jésus y seront arrangés de manière à en donner la formule.

Cependant la vraie lutte, la lutte profonde s'est continuée entre le christianisme juif de Jacques et le christianisme libéral de Paul. N'y aura-t-il point de conciliation? Le christianisme de transaction n'apparaîtra-t-il point à son tour? C'est pour répondre à ce besoin (et toujours en dehors de l'idée d'une vérité unique ou divine) que sont composés alors les écrits suivants: la première Épître de Pierre, les Actes des apôtres, les Évangiles attribués à Matthieu, à Marc et à Luc. L'Épître de Pierre reproduit une partie des doctrines de Paul et les mélange avec des doctrines judaïsantes; le livre des Actes n'a pas pour but réel d'écrire une histoire, il rapproche et égalise les deux noms sous lesquels on se combat, les noms de Pierre et de Paul, adoptés pour drapeau par le parti hellénique et par le parti juif; enfin les Évangiles cherchent à réaliser le même compromis, ils présentent à cet effet sous un certain jour les actes et les paroles du Seigneur.

Quand on a suivi M. Reuss jusqu'au bout, jusqu'à cette dernière période apostolique, la période de fatigue laquelle, selon lui, se montre dans l'Évangile de Marc où la partie

dogmatique s'efface derrière les miracles qui seuls alors excitaient encore l'intérêt, quand on est venu jusque-là et qu'on se retourne et qu'on se recueille et qu'on se demande ce qu'est devenu l'Évangile, on demeure épouvanté. Plus de Bible, plus de Nouveau Testament! Les « documents » eux-mêmes ont perdu la valeur qu'on semblait d'abord leur conserver. Nous avons une série d'écrivains qui cèdent à des pensées diverses, et qui disposent de la vérité, des faits, de l'histoire du Sauveur, comme d'un moyen commode de faire prévaloir, tantôt leurs théories exclusives et tantôt leurs théories de transaction.

Mais ce n'est pas tout. Ce qui s'est fait au temps des apôtres, va se faire après eux; le mouvement des idées ne s'arrête pas ainsi. Or les idées des écrivains sacrés n'ont rien de spécial; si elles sont supérieures par la proximité du Sauveur et par la fraîcheur des souvenirs, elles sont inférieures par l'inexpérience des débuts et par l'enfance d'un système qui ne doit se compléter qu'avec le temps. Nous voilà donc de nouveau en face de la théorie des développements; M. Reuss donne la main à M. Newmann, la seconde école du doute se rencontre avec la première. Et comment en serait-il autrement? Je n'éprouve certes aucune surprise, quand je vois le catholicisme et le rationalisme, ces deux grands ennemis de l'autorité, recourir aux mêmes procédés pour battre en brèche la forteresse des Écritures. La nouvelle école admet « une révélation continue de l'Église, » qui ne diffère pas beaucoup de la tradition. En niant la valeur unique et obligatoire du Nouveau Testament, en reconnaissant la légitimité des transformations successives qui ont modifié et nié par conséquent le

type divin, elle est plus catholique qu'elle ne l'imagine. Écoutez M. Reuss :

« C'est une des plus étranges erreurs des siècles modernes, de croire que leur théologie est la même que celle des premiers chrétiens..... Cette erreur, le catholicisme a pu l'éviter jusqu'à un certain point, puisque le travail théologique dans le sein de l'Église lui apparaît comme une espèce de révélation continue, du moins comme un développement organique et légitime. Le protestantisme, au contraire, qui a accepté une bonne partie des résultats de ce développement sans lui reconnaître le même caractère, a volontairement fermé les yeux sur la distance qui sépare les deux bouts de la chaîne [1]. »

Et ne pensez pas que M. Reuss en tire cette conséquence, que le protestantisme doit revenir au point de départ; qu'ayant conservé certains résultats de la tradition, il doit s'en défaire; qu'il doit rendre aux doctrines devenues méconnaissables leur pureté et leur simplicité apostoliques. Non, vous vous souvenez de son mot : « Ce n'est pas en un jour que le grain de sénevé atteint son développement parfait; ce n'est pas la première génération qui pouvait s'élever tout d'un coup à la hauteur de son maître. Hélas! après tant de siècles, la nôtre en est encore bien loin. »

Nous sommes « encore » bien loin ; c'est-à-dire que, pour nous rapprocher de l'idéal, il faut que nous continuions à nous éloigner du modèle apostolique ! On n'accusera pas la nouvelle école d'être restée asservie au vieux principe

[1] Tome I, pages 5 et 6.

protestant. Je n'ai rien lu de plus contraire et au fondement de la réforme, et par conséquent à l'autorité de l'Ecriture, que la déclaration suivante : « Si l'on veut résumer les destinées de la théologie chrétienne depuis ses commencements jusqu'à nos jours, et caractériser d'avance celles que l'avenir lui réserve, on dira qu'elle a traversé une longue métamorphose, dégageant de plus en plus, lentement il est vrai, mais sûrement, la pensée évangélique de l'alliage étranger qui s'y trouvait d'abord mêlé par suite de la faiblesse de la conception humaine. Cette transformation ou épuration, qui n'est point encore arrivée à son terme, est le commentaire vivant de cette parole célèbre du Seigneur : « Je ne suis pas venu pour abolir mais pour accomplir [1]. »

Nous pensions, nous, que les erreurs « de la conception humaine » s'étaient introduites dans la théologie après les apôtres; on nous apprend que c'est dans la théologie de Paul, de Jacques, de Pierre et de Jean qu'il faut les chercher surtout. L'alliage grossier s'y trouvait alors. Par bonheur, le catholicisme est venu, et l'œuvre d'épuration a commencé ; le rationalisme est venu à son tour, et l'épuration continue. L'épuration sera complète sans doute le jour où, par les efforts combinés des deux écoles du doute, nous aurons achevé de perdre de vue les Ecritures !

Il est déjà bien mince, le rôle que leur réserve le rationalisme nouveau. Naguère il semblait leur demander encore des renseignements sur la personne et sur l'œuvre du Sauveur ; mais à présent, quelle valeur peuvent avoir les renseignements fournis par des écrits remplis d'erreurs,

[1] Tome I, page 282.

ou les faits les plus simples ont été altérés, ou l'histoire de Jésus a été travestie pour servir de base à des systèmes? A part le gros des événements, tels que la vie et la mort de Jésus-Christ ou la forme habituelle de son enseignement, que m'apprendront-ils ces auteurs qui transmettent à peu près ce qu'ils ont compris, et qui n'ont pas compris grand'-chose? Irai-je leur demander ce qu'il faut croire de la divinité de Jésus, du caractère expiatoire de sa mort? Ils n'ont rien saisi, ils ont tout confondu, tout faussé; et d'ailleurs chacun d'eux a sa théorie, qu'il veut faire prévaloir! Attendons que les théologiens du catholicisme et du rationalisme aient retrouvé la personne du Sauveur; n'allons pas la chercher au milieu de l'alliage qui la recouvre chez les théologiens du Nouveau Testament!

M. Reuss se donne la peine de nous avertir que Jean « n'a pas pris de notes » pendant que Jésus parlait, et qu'il faut par conséquent (la théopneustie étant niée) se résigner à ne voir dans le quatrième Evangile qu'un thème arrangé à plaisir pour l'exposition d'une tendance particulière. N'y a-t-il pas une différence profonde entre les discours rapportés par Jean et ceux que contiennent les trois autres Evangiles? Ces discours sont donc « librement rédigés. » L'apôtre a-t-il besoin de formuler une thèse, il prend un certain nombre de réminiscences, et il compose un discours de Jésus-Christ. Il invente des objections « tellement absurdes dans la plupart des cas, qu'on a le droit de demander comment Jésus, en présence de pareils auditeurs, a pu oublier la règle qu'il donne lui-même à ses disciples, Matthieu VII, 6. » Il imagine des interlocuteurs : « Ce Nicodème, cette Samaritaine, ces pharisiens, ces Juifs, ces Hel-

lènes, qui paraissent tour à tour devant nous, ne sont pas des individus ; ce sont des types. » Les notices qui entrecoupent les discours ne sont historiques « qu'en apparence. » Elles sont moins destinées à rappeler certaines circonstances particulières d'une scène ou d'un événement unique, qu'à préciser d'une manière générale la disposition des esprits et les tendances des masses. C'est ainsi que lorsque Jean écrit « ils cherchaient à le tuer, » il ne s'agit pas d'un acte spécial, mais d'une tendance constante[1].

Et ainsi de suite. On comprendra le sentiment qui m'empêche de transcrire toutes ces belles découvertes. Voilà jusqu'où l'entraînement de la guerre déclarée à l'autorité a pu mener des hommes graves et savants. Il fallait absolument qu'il ne restât rien de la révélation écrite. On avait mutilé le canon ; ce n'était pas assez. On avait renversé la théopneustie ; ce n'était pas assez. Il restait encore là des documents qui, même aux prises avec la théorie de l'assimilation, conservaient la valeur inhérente à toute histoire sincère et sérieuse. Le Nouveau Testament valait encore Quinte-Curce ; c'était trop ! On avait besoin d'aller plus loin, et on y est allé. Ce qu'il y a de plus contraire au bon sens, ce que la simple lecture des Evangiles suffit à réfuter, on l'a inventé plutôt que de laisser subsister une trace quelconque de cette importance que les chrétiens accordent aux écrits apostoliques. Les apôtres n'ont pas même raconté ou « documenté » comme d'autres historiens ; ils ont arrangé, l'un en vue de sa mystique, l'autre en vue de sa conciliation ! Matthieu fera prendre une position « judéo-

[1] Tome II, pages 321 à 325.

chrétienne » à Jésus vis-à-vis de la loi; Luc lui attribuera une tendance paulinienne!

J'en ai dit assez, trop peut-être. Ce qui est à craindre aujourd'hui, ce sont moins les négations excessives que les négations modestes. Je redoute bien plus les rationalistes orthodoxes ou presque orthodoxes, que les rationalistes de la nouvelle école. Il existe de par le monde une quasi-théopneustie qui se croit très-soumise à la Bible, qui jette de grands cris contre les Allemands et contre M. Scherer, qui mérite le respect par la piété réelle d'un grand nombre de ses représentants, et qui n'en est pas moins l'adversaire par excellence de l'autorité des Ecritures. Elle est supra-naturaliste, et se rattache ainsi, nous l'avons vu, au rationalisme vulgaire; mais elle tient en outre, plus qu'on ne le croit, au rationalisme nouveau, dont les doctrines prennent volontiers cette forme inoffensive pour s'insinuer, comme elles le font, dans une foule immense d'esprits. Il y a tant de gens qui ont peur de l'absolu, et qui font consister la sagesse à adopter un juste milieu entre les systèmes en présence! L'autorité complète de la Bible leur déplaît, le renversement complet de la Bible les effraie; donnez-leur une Bible dont le canon soit à peu près certain, et dont les livres soient à peu près infaillibles; dites-leur qu'il y a des erreurs dans l'Ecriture, mais qu'il n'y en a pas beaucoup; rassurez-les par la distinction entre les passages dogmatiques et les passages historiques, entre les choses qui édifient et celles qui n'importent pas à la foi; les voilà contents, ils n'en demandent pas davantage. L'essentiel est que l'autorité des Ecritures semble être debout, non qu'elle subsiste réellement.

A les entendre, ils sauvent cette autorité en faisant la part des contradictions et des inexactitudes évidentes du saint Livre! Je ne m'étonne guère qu'elles leur paraissent si évidentes; la foi seule transporte les montagnes; par où je n'entends pas dire que la foi ferme les yeux aux difficultés réelles, mais que, s'approchant toujours avec confiance et respect, lisant la Parole de Dieu comme une parole de Dieu, lisant après avoir demandé le secours du Saint-Esprit, le croyant ne tarde pas à voir s'évanouir et disparaître devant une étude sérieuse la plupart des objections qui d'abord le frappaient le plus. J'en ai fait l'expérience, et j'ose ici parler de moi, quoique cela ne convienne guère en général. Personne n'a rencontré plus de monstres que moi dans la Bible; je me suis heurté à tous les cailloux du chemin; je me suis accroché et déchiré à toutes les épines. Eh bien, depuis que je suis mieux convaincu de l'inspiration plénière, j'ai vu mes grandes difficultés s'effacer l'une après l'autre; les questions insolubles pour moi il y a cinq ans, et que j'avais notées, sont en bonne partie résolues. Il est vrai qu'il en a surgi de nouvelles que je ne soupçonnais pas alors, et que, ces nouvelles questions résolues, il en surgira d'autres que je ne soupçonne pas aujourd'hui; mais je sais à présent ce que valent les questions *insolubles* et les erreurs *évidentes*. J'ai appris (un peu, du moins) à ignorer et à attendre. Je sais qu'il doit y avoir dans la révélation divine des obscurités qui ne s'éclairciront pas toutes de ce côté-ci de la tombe; et je sais aussi que, de l'autre côté, tout sera expliqué; et nous aurons honte alors d'avoir douté, parce que nous étions dépassés ou choqués par les choses que nous ne devions pas comprendre et que nous ne comprenions pas.

Avec l'examen confiant de la théopneustie, les difficultés tombent, les unes parce que nous les avons résolues, les autres parce que nous *savons* que nous les résoudrons un jour. Avec l'examen défiant de la quasi théopneustie, les difficultés demeurent et s'accroissent incessamment.

L'homme qui croit à l'inspiration plénière éprouve une horreur instinctive pour ces mille hypothèses incrédules qui, naissant aujourd'hui immortelles, mourront demain et feront place à d'autres hypothèses non moins immortelles. Il s'en détourne comme d'un blasphème, et ne les examine qu'afin d'en faire justice ou de les porter devant son Dieu, en lui demandant de lever ces obstacles quand il en sera temps. Il n'ignore pas qu'une science hostile, qui s'acharne sur la Bible depuis des siècles, ne peut pas ne pas avoir imaginé beaucoup de critiques habiles; il s'étonne plutôt que le nombre n'en soit pas plus élevé. Il remarque d'ailleurs que la circonstance la plus insignifiante peut créer une contradiction qui a tous les caractères de l'évidence, et que si les deux multiplications des pains, par exemple, étaient rapportées par deux Evangiles différents au lieu de se trouver dans le même, nous aurions la bouche fermée en présence des adversaires. Nous serions obligés de dire (ce qu'il faut dire quelquefois) : « la contradiction semble incontestable ; mais je sais qu'elle ne peut pas exister ; je sais qu'elle n'existe pas. S'il faut porter cette écharde jusqu'à la fin, Seigneur, que ta volonté soit faite ! ta force se manifeste dans l'infirmité. »

L'homme, au contraire, qui croit à l'inspiration limitée, a l'âme incessamment ouverte aux doutes, aux objections, aux systèmes qui naissent autour de lui et qui ne

naissent que parce qu'ils sont plausibles, au moins pour une heure. S'il résiste à l'ennemi, c'est en cédant toujours du terrain. Il lâche pied ; mauvais moyen de gagner la bataille! Puis, le jour vient où sa foi à l'Ecriture est tellement minée en détail, qu'elle a de la peine à subsister en gros. Elle subsiste parce qu'*il faut* qu'elle subsiste. Il croit à la Bible parce qu'il *veut* y croire. Ceci nous rappelle ce que nous avons dit des gens décidés à croire au catholicisme; ce qu'on obtient ainsi de haute lutte, à force de respectable énergie, n'est pas et ne peut pas être la foi.

La quasi théopneustie se rassure en répétant partout qu'elle conserve l'essentiel et ne classe au nombre des erreurs que les détails insignifiants. Tholuck s'indigne quelque part de l'étroitesse d'esprit qui s'attache à une exactitude minutieuse. Quant à lui, il lui importe peu qu'on ait présenté à Jésus du vin ou du vinaigre! Il ne m'importe pas plus qu'à lui, et il ne m'importe pas davantage que la cène ait été instituée tel jour du mois ou tel autre jour. Ce qui m'importe, c'est que l'Ecriture soit infaillible. Voilà la question, la seule question qui me préoccupe, et non le vin ou le vinaigre. Je dis avec Thomas d'Aquin qu'il y a dans l'histoire des choses qui n'intéressent pas directement la foi et qui l'intéressent indirectement. Il est dogmatiquement indifférent que Samuel soit ou ne soit pas fils d'Elkana; mais il n'est pas indifférent que l'Ecriture ait dit vrai en affirmant qu'il l'était, car si elle s'était trompée en cela, elle ne serait plus infaillible.

Le mot d'ordre adopté par la quasi théopneustie, mot d'ordre qu'on rencontre chez tous ses représentants, c'est

«la Parole de Dieu dans l'Ecriture.» Grâce à cette formule, l'Ecriture entière cesse d'être la Parole de Dieu, et nous arrivons à distinguer entre la Bible et la Révélation. Je m'étonne seulement de voir les chrétiens qui tiennent un tel langage dans leurs écrits, monter ensuite en chaire et y lire l'Ecriture au peuple comme si elle était la Parole de Dieu. Quel que soit le livre sacré qu'ils aient ouvert, fut-ce un livre historique, ils laissent croire que Dieu même a parlé dans chaque verset. Leur devoir, selon moi, leur premier devoir serait de séparer avant tout la partie humaine de la partie divine, la partie faillible de la partie infaillible, puis de dire à leurs frères : « voici la Parole de Dieu qui était dans la Bible et que j'en ai extraite. Attachons-nous à ce qui nous vient de Dieu, non à ce qui nous vient des hommes.»

Les auteurs sacrés n'étaient pas des professeurs de géologie, de physique, de psychologie, de géographie ou d'histoire; les erreurs scientifiques et historiques se concilient avec l'infaillibilité dogmatique, la seule qui nous importe! Jésus faisait-il cette distinction? quand il s'écriait: « il est écrit; » avait-il soin de ne choisir ses citations que dans la partie dogmatique de l'Ancien Testament? Concevez-vous qu'on puisse dire: « il est écrit » et considérer une phrase quelconque d'un livre comme le plus infaillible des arrêts, quand ce livre n'a pas, dans toutes ses parties sans exception, un caractère absolument obligatoire? Que penseriez-vous d'un juge qui, au moment de prononcer une sentence qu'il doit baser sur la loi, prendrait en main, non le code, mais un ouvrage où les textes législatifs se trouveraient mêlés aux essais de jurisprudence, et, citant une phrase

quelconque de l'ouvrage ouvert devant lui, sans distinguer entre la loi et les commentaires, trancherait la question qui lui est soumise, en disant; « il est écrit; cela est dans mon livre! »

Ceux qui croient tout sauver en exceptant de l'infaillibilité les parties historiques de la Bible, n'ont jamais mesuré l'étendue d'une telle exception. La place occupée par les simples récits est énorme dans le saint volume. Il y a des écrits entiers et des écrits considérables qui ne contiennent guère autre chose. Parcourez les Chroniques, par exemple, et comptez sur vos doigts le nombre des versets qui, d'après votre formule, méritent là le nom de Parole de Dieu. Quelle place occupera la « parole de Dieu dans l'Écriture, » si nous appliquons votre principe à Josué, aux Juges, à Ruth, à Esdras, à Néhémie, à Esther? Il y a plus: combien de pages de la Genèse, de l'Exode et des autres livres de Moïse seront livrées à l'erreur humaine, si l'histoire n'est pas exempte d'erreurs! Il y a plus encore: les Évangiles sont essentiellement des histoires; là aussi (et vous l'avez prévu), l'infaillibilité sera loin d'être constante; il faudra toujours se tenir en garde, et, au sujet de chaque récit, discerner la partie réputée dogmatique, pour abandonner la partie réputée historique aux chances de notre faiblesse, de nos oublis, de notre ignorance, de l'ignorance telle qu'elle existait naturellement chez de pauvres pêcheurs du lac de Génésareth!

On n'a pas attendu Tholuck et Néander pour tenter de se soustraire ainsi aux difficultés. Tantôt on a restreint l'inspiration aux choses qui intéressent directement la foi; tantôt on l'a restreinte aux idées en général; tantôt (recu-

lant toujours devant l'ennemi et se vantant d'éviter les combats, quand on cédait en réalité le terrain), on en est venu avec Grotius jusqu'à répudier l'inspiration proprement dite des idées elles-mêmes, et l'on s'est contenté « d'une assistance » d'abord, « d'un pieux mouvement » ensuite.

La quasi-théopneustie reproduit presque la théorie des docteurs arminiens de la fin du dix-septième siècle ; elle dit presque avec Leclerc que les parties prophétiques de la Bible sont seules inspirées, et qu'encore l'inspiration des prophètes est dans leurs visions, non dans le récit qu'ils en font. Si elle va moins loin, le sentiment qui la guide est le même : Passer condamnation sur tous les points contestés, afin d'éviter les contestations.

C'est, en effet, un moyen sûr, sinon excellent. Ceux qui l'ont adopté s'écrient ensuite de la meilleure foi du monde : « Il est si doux de croire à sa Bible, et de n'être plus tourmenté par les objections ! »

Je dois rappeler encore une distinction à laquelle on recourt dans le même but : La Bible renferme des enseignements locaux et temporaires, à côté de ses doctrines générales et permanentes ; il y a des choses qu'elle n'adresse qu'à certains hommes, et qui n'ont plus, en ce qui concerne notre temps, le caractère obligatoire qu'on voudrait y supposer.—Armé d'une semblable maxime, on n'a pas de peine à se débarrasser de tout ce qu'on ne se soucie pas de défendre ; tandis que nous, qui croyons à l'inspiration plénière, nous maintenons l'infaillibilité des paroles les plus occasionnelles, et, sans méconnaître leur application locale, nous en apercevons aussi l'application universelle, l'enseignement durable et divin.

Je veux finir en recueillant la formule la plus récente de ces théories quasi-théopneustiques dans le livre d'un théologien que j'ai déjà cité avec respect, et qui me semble avoir donné à l'opinion dominante la forme précise et catégorique dont elle était encore un peu dépourvue dans les écrits, si distingués d'ailleurs, de M. Jalaguier, de Tholuck et de plusieurs autres écrivains pieux.

Je veux parler de M. le professeur Cellérier et de son *Manuel d'Herméneutique*.

Il cherche de très-bonne foi à se tenir en équilibre entre les deux extrêmes, dont l'un est désigné ainsi dans sa préface : « les dangereuses exagérations de la théopneustie littérale et de l'intellectualisme scolastique. »

Il se tient, en effet, fort éloigné de la théopneustie.

L'individualité incontestable et incontestée des écrivains sacrés lui apparaît comme une source d'erreurs « sur des points étrangers au salut. » Ce sont de simples hommes, « éclairés et non transformés par l'inspiration... On pourra supposer dans leurs écrits des erreurs de dates, de physique ou d'histoire, des argumentations peut-être plus spécieuses que profondes... »

La révélation ne lui paraît pas seulement progressive, la valeur morale des écrits canoniques lui paraît inégale. « Quel critique éclairé oserait mettre sur la même ligne le Cantique et les Psaumes, ou le livre d'Esther et celui de Job ? »

Il y a plus : l'inspiration s'acquérait, selon lui, successivement et par degrés ! Il en résulte naturellement que les écrits appartenant à la première manière d'un apôtre sont plus faillibles que ceux qui appartiennent à la seconde.

« Une inspiration successive est partielle, et une inspiration partielle ne transforme pas l'homme. »

Au fond, chez M. Cellérier comme chez tous les nombreux adeptes de la quasi-théopneustie, l'objection essentielle, celle qui les trouble et les fait sortir de la voie d'autorité à laquelle Jésus-Christ a rendu témoignage, c'est l'objection qu'on tire de l'individualité des écrivains. On s'acharne à découvrir le *comment* de l'inspiration ; on prétend constater de quelle manière le facteur humain et le facteur divin se partagent les rôles. Or, une fois qu'on s'est mis à raisonner sur un mystère, on déraisonne nécessairement. Vous vous écriez : « Si l'Écriture est infaillible, les auteurs sacrés ont été de simples machines ; il y a eu dictée, et non travail personnel et mouvement spontané. » Mais je prendrai un autre mystère, et je m'écrierai à mon tour : « Si Jésus-Christ est homme, il ne peut pas être Dieu ; s'il a été tenté, s'il a prié, s'il a pleuré, s'il a connu l'angoisse que cause la pensée de l'abandon de Dieu, je ne saurais concevoir la divinité de Jésus-Christ. » Mon argumentation vaut la vôtre ; c'est-à-dire qu'elles sont illégitimes et fausses toutes deux.

Eh bien ! les définitions de l'inspiration abondent chez M. Cellérier. Il n'est donc pas surprenant que la théopneustie lui paraisse inconciliable avec l'individualité des écrivains. Il conçoit l'inspiration et l'individualité « comme deux forces inégales et variables, qui luttaient l'une contre l'autre chez l'homme inspiré... L'inspiration était une puissance qui tendait à transformer l'homme ; l'individualité était la résistance qui maintenait sa nature propre. »

Cela posé, il est naturel de croire que la force de résis-

tance sera tantôt plus forte et tantôt plus faible. De là une diversité d'inspiration « selon les temps et les moments, chez le même individu. »

D'un autre côté, la force théopneustique devait se déployer avec plus d'énergie quand il s'agissait de matières directement religieuses. Nous voilà avec un écrivain très-libre et très-faillible quand il raconte une histoire, mais qui devient infaillible et qui se transforme en machine (prenez-y garde!) dès qu'il établit un dogme. Oui, il n'y a d'hommes-machines, il n'y a de dictée que dans les systèmes qui, prétendant décrire l'inspiration pour la limiter, sont obligés de substituer au mystère de la théopneustie un mystère bien plus étrange, celui d'une lutte intérieure entre l'homme et Dieu, lutte à peine sensible dans certains moments, et qui se manifesterait dans d'autres par l'assujettissement complet de la spontanéité humaine, sans que l'âme qui est le théâtre de cette lutte en ait jamais la moindre conscience!

Quand Paul écrit une lettre, nous ne le voyons pas changer de ton et manifester une sorte de possession subite, aussitôt qu'il quitte les sujets indifférents pour aborder une question dogmatique. Les systèmes qui veulent expliquer tous les mystères devraient bien nous expliquer celui-là! quant à nous, nous mettons la main sur notre bouche, et nous nous contentons d'accepter les deux faits que la Bible atteste : la parfaite individualité des auteurs sacrés, la pleine inspiration de leurs écrits.

M. Cellérier, au contraire, nous montre l'individualité, plus comprimée ici, moins comprimée là. Il a besoin d'admettre une Bible faillible, et il a besoin aussi de conserver

une Bible infaillible. Comment y parvenir, si ce n'est en imaginant deux Bibles, celle de l'inspiration intense, où l'homme est devenu machine, et celle de l'inspiration modérée, où l'homme s'est librement abandonné à l'erreur? Telle est la conclusion commune à tous les partisans de la quasi-théopneustie. Ils nous présentent un volume mélangé, qui contient des fragments divins et des fragments humains; c'est à nous à faire le triage et à discerner « la parole de Dieu dans l'Écriture. » Je recommande la quatrième et la cinquième partie du livre de M. Cellérier à ceux qui tiendraient à savoir ce qu'on peut dire de plus complet et de plus plausible en faveur d'une thèse qui n'a qu'un malheur : elle a contre elle le témoignage de l'Écriture elle-même et celui de Jésus-Christ.

Il ne nous reste plus qu'un point à traiter pour achever de faire connaissance avec la seconde école de doute. Le rationalisme est venu se résumer dans une formule célèbre qui passe pour la définition même du protestantisme, et sur laquelle je dois m'expliquer, car la question d'autorité y est impliquée tout entière.

Disons un mot du libre examen.

Quoiqu'il se rattache spécialement aux manifestations les plus audacieuses de la seconde école, c'est-à-dire au rationalisme vulgaire et au rationalisme nouveau, il n'en appartient pas moins à l'ensemble des tendances rationalis-

tes, car la liberté d'examen telle qu'on l'entend parfois est le droit permanent d'examiner ce qui est écrit et de ne se soumettre qu'après avoir approuvé.

J'ai dit: « la liberté d'examen telle qu'on l'entend parfois, » parce que c'est la seule que j'attaque. Elle est sainte et bonne et voulue de Dieu, la liberté d'examen qui prétend constater l'origine de l'autorité avant de s'y soumettre et s'assurer de la divinité des Écritures avant de leur sacrifier les répugnances du cœur et de la raison. Elle est également sainte et bonne et voulue de Dieu, la liberté d'examen qui prétend ne relever de personne dans l'interprétation des Écritures, qui croit que l'infaillibilité n'habite nulle part sur la terre, et qui croit aussi que partout sur la terre le Saint-Esprit accorde une intelligence suffisante des Écritures à quiconque la demande humblement.

N'admettre la Bible qu'après un examen personnel, n'interpréter la Bible qu'en vertu d'un examen personnel, voilà les deux articles dont se compose le programme de la liberté d'examen légitime. de celle qui, non-seulement se concilie avec l'autorité, mais qui même lui fournit seule une base inébranlable.

Malheureusement, il existe une autre liberté d'examen, qui est la négation même de l'autorité.

Je vais réfuter la seconde, puis je démontrerai la première.

La fausse liberté d'examen ne nous vient pas de la réforme, elle nous vient du rationalisme, et c'est Rousseau qui en a donné la triste formule, celle qui traîne partout: « la religion protestante est tolérante par principe, elle l'est essentiellement; elle l'est autant qu'il est possible de l'être,

puisque le seul dogme qu'elle ne tolère pas, c'est celui de l'intolérance. » Les *Lettres écrites de la montagne* tirent cette conséquence-là, ni plus ni moins, du principe de la réforme : « reconnaître la Bible pour règle de sa croyance et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi. » Les catholiques s'écrient que cela est évident, et il ne manque pas de protestants qui font chorus avec eux. La plupart, répétant les mots sans comprendre les choses, se révoltent à l'idée d'une vérité « exclusive; » plusieurs, hommes de pensée et sachant où ils vont, ajoutent que le protestantisme a commis une inconséquence en conservant la Bible, qu'il aurait dû proclamer la liberté d'examen pure et simple, que cette faute sera réparée, que nous marchons vers le jour où nous nous affranchirons de l'autorité de la Bible comme nous nous sommes affranchis de celle de l'Eglise.

Et voilà comment nous méritons qu'on nous accuse d'être moins une religion qu'une philosophie; qu'on nous en accuse, et, qui pis est, qu'on nous en félicite. Oui, le protestantisme a des partisans dont les éloges devraient le faire réfléchir. Il faut bien qu'il y ait de par le monde un protestantisme bâtard où rien ne soit vrai, où rien n'oblige, et dont le grand mérite soit d'envelopper toutes les doctrines contraires dans une même approbation ; puisque tant de gens se font encore cette idée de nous et nous aiment à cause de cela.

Le rationalisme nouveau, qui a pris à tâche de renouveler toutes les négations du rationalisme vulgaire en leur donnant une physionomie plus présentable et plus moderne, n'a eu garde de laisser tomber à terre le protestantisme

selon la formule de Rousseau. Seulement il a pris cet air sérieux qui lui sied si bien, et au lieu de dire crûment comme les gens naïfs d'autrefois que rien n'est ni absolument vrai ni absolument faux, que le beau idéal en fait de religion consiste à n'exclure aucune opinion de sa vaste « tolérance, » ils descendent dans les profondeurs de l'âme humaine, et ils y découvrent l'immoralité de la soumission à l'autorité divine! « le spiritualisme chrétien, écrivait l'autre jour M. Scherer, pèse à l'individu parce qu'il l'oblige. A l'effort qu'exige une démarche virile, il préfère les lisières de l'enfance, les béquilles de l'infirmité. Il retombe sous le régime de l'autorité, dans la mesure où le principe intérieur s'affaiblit en lui. »

M. Scherer reproche au protestantisme de n'avoir fait que changer d'autorité, d'avoir mis l'Ecriture à la place de l'Eglise. Il espère que le libre examen prévaudra comme protestation contre toute autorité; on pourra dire alors que la réformation a été l'inauguration du principe de la liberté et du spiritualisme dans les temps modernes! Ce qui résiste à une telle tendance, c'est l'apathie morale: « Nous voulons trouver la vérité sans la chercher, la posséder sans l'acquérir. Nous exigeons qu'elle se présente à nous pure de tout mélange, revêtue de formes précises, marquée de critères irrécusables.... Si la vérité n'exclut pas pour nous l'embarras de penser pour nous-mêmes, elle cesse d'être à nos yeux la vérité.... Ce qu'il faut à cette préoccupation, c'est un garant de la vérité, un juge des controverses, un oracle permanent, et, pour tout dire, un code[1]. »

[1] *Revue de Strasbourg*, Mars 1853.

A cet anathème contre l'autorité, je connais plusieurs réponses ; je n'en ferai qu'une. — Si l'incertitude est un élément essentiel de moralité, que deviendra notre moralité auprès de Dieu, quand nous connaîtrons comme nous avons été connus? Et Dieu, qui ne peut ignorer, qui ne peut douter, qui est èternellement en possession de la certitude complète, de la vérité absolue, Dieu serait-il par cela même......! Je n'ose achever ma pensée.

J'aime bien mieux, quant à moi, l'ancienne thèse contre l'autorité que la nouvelle. On remontait moins haut ; on ne mettait pas la conscience en jeu ; on proscrivait l'autorité, non comme un attentat à l'âme humaine corrompue et affaiblie par la possession de la certitude que Dieu donne, mais comme une simple inconséquence. Le protestantisme, disait-on, n'est pas et ne doit pas devenir une religion intolérante en fait de doctrines, une religion d'autorité ; il serait étrange qu'en s'affranchissant du joug de l'Eglise, la réforme se fût asservie au joug plus pesant de l'Ecriture.

Tel est, au fond, l'argument populaire, le seul qu'il importe d'examiner avec soin. Quant à s'indigner ou s'alarmer de la pensée qu'on pourrait posséder une vérité absolue, je doute fort qu'un pareil souci tourmente beaucoup de gens. On aura beau gâter l'esprit humain à force de subtilités, quelque chose en lui protestera toujours en faveur des nobles aspirations qui nous portent vers l'entière certitude, vers le témoignage divin, vers le vrai ; le vrai, dis-je, dont le contraire s'appelle le faux.

Mais si la certitude ne paraît guère immorale, bien des gens parviennent à la trouver impossible. On connaît ce théologien hollandais, Cocceius, qui déclarait également lé-

gitimes tous les sens qu'il était possible de donner à l'Ecriture. Eh bien, il ne manque pas de docteurs modernes qui font la même déclaration en d'autres termes. A les entendre, le libre examen n'est point autre chose ; puisque nous n'avons ni papes ni conciles, nous n'avons pas le droit de donner à notre opinion le nom de vérité et à l'opinion opposée le nom d'erreur; rien n'est décidément vrai ou décidément faux pour un protestant ; les « exclusifs » cessent d'être protestants ! De là cette manière si générale et si commode de traiter la question de l'autorité en matière de foi. On commence par reconnaître, pour la forme, la souveraineté de la Bible; puis, oubliant deux petites choses, la clarté divine du Livre et le secours du Saint-Esprit qui l'interprète, on établit à titre d'axiome la légitimité de toutes les erreurs. Il y aura beaucoup d'opinions différentes ; tant mieux ! Il y aura beaucoup d'Eglises différentes ; tant mieux ! Il y aura beaucoup de doctrines différentes au sein de la même Eglise ; tant mieux ! Pourquoi l'arianisme et l'orthodoxie ne seraient-ils pas heureux de vivre ensemble, puisqu'il n'y a pas de tribunal infaillible revêtu du droit de prononcer entre eux deux !

Donnons leur vrai nom à ces belles théories : leur nom est mépris de la Bible et mépris de la vérité.

Mépris de la Bible, car ceux qui tiennent ce langage attentent tous, plus ou moins, à l'autorité des Ecritures. Allez au fond de leur pensée, vous trouverez toujours, qu'ayant l'air d'accepter la Bible, ils ne l'acceptent point en réalité. Ils ont objection à plusieurs parties du canon ; ils ne croient pas à l'inspiration plénière. Dès lors la Bible ne peut plus être le juge des controverses; dès lors le li-

bre examen reste seul en effet, seul vis-à-vis d'un livre fort vénéré et fort maltraité, d'un livre qui n'oblige personne, puisque personne ne le regarde comme infaillible. Il n'est certes pas surprenant que les diversités se produisent, là où il n'y a pas de loi identique; il n'est pas surprenant que les diversités se disent légitimes, là où il n'y a pas de loi reconnue. Ce qui serait étonnant, c'est que le même phénomène se produisît parmi les hommes qui sont soumis à la Bible entièrement canonique et entièrement théopneustique; mais ceux-là se gardent bien de dire « que la Bible ne suffit pas; » ceux-là s'entendent et se rencontrent sur tous les points essentiels; ceux-là sont toujours prêts à soumettre les faibles divergences qui peuvent les distinguer encore aux arrêts souverains de l'Ecriture consultée avec prière.

Mépris de la vérité, ai-je dit en outre. Je ne connais qu'une chose qui soit plus funeste que l'hérésie, c'est l'indifférence à la vérité. J'espérerais mieux d'un hérétique convaincu et exclusif, que d'un orthodoxe « tolérant. » Notre vérité devient notre hérésie, c'est Milton qui l'a écrit, quand nous la possédons sans la posséder, sans y croire comme on croit à la vérité. *La* vérité est plus méconnue encore des hommes que ne le sont *les* vérités. Or, jamais on ne s'attachera réellement aux vérités, si avant tout on n'a pas pratiqué le culte de la vérité, et reconnu ses droits absolus sur nos âmes. Les droits de la vérité, le caractère exclusif de la vérité, voilà ce que nous avons surtout désappris et ce qu'il faut d'abord rapprendre. Aimer tout, comprendre tout, ne rien rejeter, admettre que telle opinion a du bon et que l'opinion contraire en a aussi, rêver des transactions

entre le oui et le non, s'établir dans le doute général et systématique au nom d'une prétendue largeur, voilà la tendance qu'il faut combattre sans miséricorde, car c'est l'impiété en personne. Le premier dogme est l'importance du dogme, la première vérité est l'importance de la vérité.

Ne cherchons pas ailleurs que dans le libre examen ainsi conçu, les causes de l'alanguissement qui succède si vite à nos réveils, alanguissement qui n'est jamais plus frappant qu'à l'heure où l'orthodoxie gagne du terrain et devient à la mode. On admettra d'autant plus aisément le salut par grâce et la divinité de Jésus-Christ, qu'on ne les a jamais absolument repoussés, et qu'on se réserve ne pas y croire plus absolument. On était large dans ses négations, on sera tolérant dans ses affirmations; la différence n'est pas si grande qu'on s'imagine. Or il arrive que les convictions qui laissent vivre si complaisamment leurs contraires, n'ont aucune action profonde sur le cœur. Si je crois à mon péché sans exclure une certaine justice propre, si je crois à l'expiation sans nier la légitimité des opinions qui la repoussent, si je crois à la divinité de Christ sans condamner les hérésies qui l'attaquent, si je crois à l'autorité de la Bible sans me permettre de juger les théories rationalistes, il se trouvera que je ne crois à rien et que rien n'a action sur moi.

J'ai entendu des hommes excellents et distingués poser humblement la question : Ai-je le droit de croire que je sois seul dans la vérité? — J'aurais voulu leur répondre qu'il ne s'agit pas d'eux, mais de Dieu et de sa Parole. Ont-ils le droit de croire que Dieu et sa Parole ne nous donnent pas la vérité? Ont-ils le droit de croire que le

Saint-Esprit, promis à nos prières, ne nous conduise pas dans la vérité ? — Il ne s'agit pas d'ailleurs de la posséder seuls, cette vérité brillante d'évidence. Tous les hommes, sans exception, qui acceptent entièrement et uniquement l'autorité des Écritures, tous les hommes qui ne retranchent rien à leur canon ou à leur théopneustie et qui n'y ajoutent aucune tradition, aucun usage, aucune opinion transmise, arrivent aux mêmes dogmes fondamentaux. La Bible lue avec le secours du Saint-Esprit n'a jamais révélé deux vérités essentiellement différentes; notre juge des controverses n'est pas moins clair que celui de Rome, et est un peu plus sûr. Rien n'est admirable comme de parcourir le monde, et rencontrer sous toutes les latitudes des frères instruits à l'école biblique et qui y ont puisé les mêmes enseignements. Notre unité protestante est merveilleuse; surtout elle le sera quand nous aurons achevé de fonder l'autorité des Écritures et de ruiner les traditions. Au lieu d'entonner des hymnes en l'honneur des diversités, on ferait mieux de célébrer l'unité (je ne dis pas l'uniformité) des disciples de la Bible. — Il est vrai que, pour se tourner de ce côté, il faudrait devenir disciples de la Bible; et c'est là ce qui coûte. Que les partisans d'une certaine liberté d'examen s'interrogent eux-mêmes, ils trouveront que la répugnance pour l'autorité absolue de la Bible fait le fond de leur système.

A Dieu ne plaise que je refuse à personne la liberté de distinguer entre les opinions et les convictions ! Nous avons tous des questions à l'étude, des points mal éclaircis encore et au sujet desquels il nous convient de nous exprimer avec réserve. — Mais malheur à nous, si nous n'avions que

des préférences et point de croyances, des opinions et point de convictions ! Malheur à nous, si, en dehors des mathématiques, nous n'osions dire de rien : « Cela est vrai, et le contraire est faux ! » Qu'on évite le langage tranchant en politique, en littérature, en philosophie, je le comprends, quoique je n'aperçoive pas que ce soit la coutume de notre temps ; mais qu'on se fasse scrupule de décider dans les choses que Dieu décide, qu'on hésite à parler net quand la Bible parle net, c'est ce que je ne saurais m'expliquer chez des chrétiens sincères, que par l'insuffisance de leur foi à la Bible. En secret peut-être, et sans s'en rendre compte, ils la regardent encore comme un livre en partie faillible ; et la regardant ainsi, ils en font un livre obscur, au lieu de posséder en lui une révélation aussi précise et aussi claire qu'il le fallait pour notre instruction. Les chrétiens simples ne trouvent pas leur Bible obscure, parce qu'ils écoutent toute parole qui y est contenue ainsi qu'ils écouteraient une parole venue du ciel, et parce qu'ils n'ouvrent pas le saint volume avant d'avoir imploré l'assistance de l'Esprit.

On parle de largeur ! Ce n'est pas être large, que de douter de la vérité. La largeur digne de ce beau nom, se concilie avec les croyances complètes et par conséquent exclusives. Le chrétien n'a pas besoin d'être plus large que son Dieu, pour être large. Il n'a pas besoin pour être large de faire le vrai faux et le faux vrai, ou de confondre tellement le faux et le vrai, le blanc et le noir, qu'il ne lui reste plus que du douteux et du gris. Plus il est convaincu des dogmes que son Dieu lui révèle et de l'erreur où sont tombés ceux qui les repoussent, plus il est éloigné de l'étroitesse anti-évangélique qui ne sait pas comprendre

les divers degrés d'avancement religieux, qui ne sait pas sympathiser avec les âmes en marche. Il ne peut pas ne pas juger les mauvaises doctrines, mais il évite de juger les hommes, il croit aux bonnes intentions, il espère toujours. Il est plein de respect pour ses adversaires, plein de condescendance pour ceux de ses frères qui s'égarent sur des points secondaires, plein d'affection pour ceux même qui adoptent de graves hérésies; jusque dans le sein de l'Église romaine, il va chercher des enfants de Dieu; et cependant il ne concédera ni à l'Église romaine, ni aux hérésies, ni aux erreurs secondaires, un seul iota de la vérité révélée.

La vérité révélée, dis-je, car il y a des points qui ne sont pas réglés par la Parole de Dieu; Dieu a réservé un terrain, et un terrain assez vaste, à la liberté humaine. La largeur chrétienne sait tenir compte de cette distinction essentielle: elle ne transforme pas ses préférences en dogmes. Chacun va ici au-devant des exemples que je pourrais citer. Chacun sait, qu'en ce qui touche à l'Église notamment, la Parole de Dieu, qui établit avec force les principes fondamentaux, passe sous silence la plupart des formes. Elle autorise donc les divergences, en ce qui concerne le culte et plusieurs détails d'organisation. Pour ne mentionner que cela, l'Écriture nous laisse le soin de fixer, et le mode d'élection de nos anciens ou évêques, et leur nombre, et les formes de l'imposition des mains. Nous devenons étroits, lorsque nous proscrivons comme un péché des usages contraires aux nôtres, mais qui ne violent ni le texte ni l'esprit de l'Écriture.

Autrefois le libre examen rationaliste se contentait d'op-

poser à l'autorité de la Bible les arguments que je viens d'examiner : un protestant ne saurait rien affirmer, rien nier d'une manière absolue ; les croyances exclusives supposent l'infaillibilité ; n'étant pas infaillibles, nous n'avons le droit de croire entièrement à quoi que ce soit ; il faut être tolérant ; il faut être large !

Maintenant on recourt à des arguments plus subtils. On nous demande si les premiers chrétiens étaient sans règle et sans croyance, eux qui ne possédaient pas encore le Nouveau Testament ; on nous demande si les hommes que l'on convertit en Afrique, en Asie, (et aussi en Europe), commencent par admettre le canon et la théopneustie, pour en venir plus tard à croire en Jésus-Christ. On cherche ainsi à nous arracher notre règle, à nous ôter le moyen de dire : ceci est vrai et ceci est faux.

Les arguments de ce genre pourraient se multiplier à l'infini sans en devenir plus sérieux. Oui, la mère parle du Sauveur à son enfant avant que celui-ci sache lire une ligne de la Bible ; mais si la Bible n'était pas là, si elle ne servait de guide aux mères qui enseignent et, plus tard, aux enfants qui ont été enseignés, la vérité disparaîtrait sous les fables avant d'avoir traversé deux générations. L'Église primitive a eu les apôtres ; mais son salut exigeait qu'elle demeurât collée à la règle immuable que lui fournissaient leurs institutions et leurs écrits. Les païens de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe ont les évangélistes et les missionnaires ; mais, convertis par le contenu, qu'ils se gardent de négliger le contenant ! Du jour où ils cesseraient de chercher leur règle absolue dans l'Écriture, ils perdraient rapidement les croyances qu'ils n'ont reçues par la

prédication que parce que ceux qui les leur ont prêchées étaient convaincus de l'infaillibilité de l'Ecriture. Il n'est pas nécessaire que la foi à l'Ecriture précède la foi en Christ, pour qu'elle en soit la source réelle et l'unique garantie.

J'ai combattu le libre examen du rationalisme, il me reste à justifier celui de l'Evangile.

Voici un homme qui n'a accepté la Bible qu'après avoir examiné lui-même, et qui n'admet d'autre interprétation de la Bible que celle qu'il y reconnaît lui-même. Je dis que cet homme est soumis à une autorité, et à la plus catégorique de toutes. Je dis que là se trouve la véritable autorité en matière de religion.

Seulement précisons bien les termes.

Cet homme a accepté l'Écriture, c'est-à-dire qu'il n'a accepté qu'elle et qu'il l'a acceptée tout entière, qu'il ne se réserve pas de critiquer le canon ou de limiter l'inspiration; qu'il ne se réserve pas de mettre à part quelques questions secondaires ou soi-disant telles, sur lesquelles il compte préférer ce qu'il pense à ce qu'il lit. L'acceptation de l'Ecriture ne conduit à l'autorité qu'autant qu'on est décidé à ne pas imiter Socin qui réduisait cette autorité à la « substance » des Livres saints, ou les anabaptistes qui la subordonnaient à leur propre inspiration, ou Schwenkfeld qui soutenait que « la parole de Dieu est contenue dans la Bible, mais qu'elle doit en être dégagée par l'exégèse. » Je suppose une acceptation de l'Ecriture, qui ne laisse pas place à la religion de sentiment, ou à la religion d'enthousiasme, ou à l'intuition, ou à la spéculation, ou à la foi spontanée par laquelle la vérité prend sa source dans

notre propre conscience. Je suppose une acceptation de l'Écriture qui ne poursuive ni le perfectionnement des dogmes révélés par voie d'addition et d'achèvement, ni leur perfectionnement par voie d'élimination de ce qu'on prétendrait avoir été local ou temporaire. Rien n'est plus commun que de dire: « J'accepte l'Écriture. » Les rationalistes le disent presque tous. Kant le disait; Hégel l'a répété; il n'y a personne qui ne puisse le répéter aussi sans se compromettre, à la condition d'accuser le divin recueil de s'être « accommodé » aux idées d'un temps qui n'est plus le nôtre. Or, l'homme qui accepte l'Ecriture, reconnaît sans doute que toutes les vérités n'y ont pas été proclamées à la fois, mais il admet aussi que rien de faux n'y a été proclamé à aucune époque.

Cet homme n'accepte pas seulement l'Ecriture, il accepte l'interprète de l'Ecriture, le Saint-Esprit; et voilà le second point que le libre examen rationaliste oublie entièrement. Le « littéralisme » qu'il faut repousser, c'est celui qui ne voit dans la Bible que la lettre, et qui ne recourt pas à l'esprit. L'erreur qui prend l'esprit sans la lettre n'est pas plus grave que celle qui prend la lettre sans l'esprit. La foi sans les œuvres est morte, elle n'est pas la foi; eh bien! on peut en dire autant de la lettre sans l'esprit. Vous avez reçu comme absolument infaillible le texte entier de la Bible : c'est bien, et cependant ce n'est rien si vous lisez seul. Le texte infaillible sera un texte fermé. Vous ne sentirez pas, vous ne goûterez pas. Présentez d'abord la prière du psalmiste : « Dessille les yeux de mon âme, afin qu'ils contemplent les merveilles de ta loi! » implorez le Saint-Esprit, et il viendra à vous. Jésus a dit : « je ne

vous laisserai pas orphelins ; » et nous, nous nous obstinons à rester orphelins ! Il a dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille ; car, à moins que je ne m'en aille, le Défenseur ne viendra pas à vous ; » et nous, nous prétendons nous passer du Défenseur, de Celui qui doit « nous guider dans toute la vérité ; » nous proclamons comme mode unique d'interprétation, tantôt l'analogie de la foi, tantôt notre sentiment intime !

Quant au chrétien biblique, à « l'homme du livre, » quand il est aussi l'homme de l'Esprit, il a trouvé non-seulement une autorité, mais l'autorité par excellence, l'autorité élevée à son maximum.

. Prenez l'autorité du catholicisme, et voyez comme elle est pauvre à côté de celle-là.

Le catholicisme nie, ou essaie de nier, la liberté d'examen qui conduit à la foi. Ses docteurs, résumés par Klee, (*Manuel de l'histoire des dogmes*) veulent faire de la foi une faculté spéciale, un fait particulier qui se passe de toute démonstration et saisit directement la vérité. Ils réprouvent l'idée de chercher la conviction par la méthode du doute. On croit parce qu'on doit croire ; on croit parce que l'on croit ! Mais la nature humaine ne se laisse pas mutiler impunément, les principes méconnus se vengent, et votre foi d'autorité dont la dignité consiste à ne se pas légitimer, cette foi qui a fièrement rompu avec l'examen, avec la science, demeure secrètement atteinte d'un scepticisme mortel. Son origine est trop obscure pour ne pas être suspecte. Nous nous demandons instinctivement si la coutume n'a pas été la cause unique de notre croyance et si, nés à Constantinople, nous ne recevrions pas également et avec

autant de raison, et en vertu d'une direction intérieure non moins évidente, le Coran de Mahomet.

L'autorité du catholicisme est donc affaiblie d'abord, parce qu'elle exclut le libre examen avant la foi. Elle achève de se perdre parce qu'elle exclut le libre examen après la foi. Le cardinal Wiseman insiste principalement sur ce point; l'examen et l'interprétation de l'Ecriture sont remis à l'Eglise, et non au sens individuel.

Ne semble-t-il pas que ce soit le vrai moyen d'avoir une autorité solide? Eh bien, tout le contraire arrive. On ne gagne jamais rien à vouloir faire mieux que Dieu. Dieu nous dit : Examinez, sondez, comparez, comprenez. L'Eglise romaine se croit bien plus habile en disant : Ne lisez pas, n'examinez pas, ne sondez pas. Or, il arrive que ses précautions tournent contre l'autorité, et cela de deux manières :

D'abord elles se basent nécessairement sur l'obscurité de la Bible. Il faut que la Bible soit obscure, puis insuffisante, puis dangereuse. — Première assertion, si scandaleuse, qu'elle provoque un doute involontaire dans l'âme de tout catholique, pour peu qu'il ait commencé à réfléchir.

Ensuite, l'interdiction de l'examen individuel ne s'explique que par la pensée que le Saint-Esprit n'est pas promis aux individus et qu'il est réservé à l'Eglise. —Seconde cause d'affaiblissement de l'autorité. Les relations entre l'âme et Dieu sont rompues ; personne ne demande cet Esprit, qui est le privilége des papes et des conciles; donc personne ne parvient à la vraie soumission, celle qu'on apprend sur ses deux genoux, dans la communion de Christ, à l'école du Consolateur. Rien ne supplée de telles leçons; qui n'a pas

connu l'autorité par l'enseignement du Saint-Esprit, ne la connaîtra jamais. C'est bien en vain qu'il cherche ensuite à mettre l'asservissement grossier à la place de la soumission spirituelle; il a perdu la sainte liberté et le saint esclavage des enfants de Dieu. S'efforcer de ne pas penser, de ne pas comprendre, d'obéir aux hommes et d'obéir sans savoir pourquoi, ce n'est pas courber la tête devant l'autorité; ce serait plutôt le contraire.

Et nous ne sommes pas au bout. Avec une Bible insuffisante et une Eglise inspirée, on arrive forcément au fait et même à la théorie du développement. Or le développement est la négation péremptoire de l'autorité. Dès que la divergence entre la révélation écrite et la révélation progressive de l'Eglise frappe les regards, il se pose sur la seconde et aussi sur la première, de ces questions redoutables qui ébranlent à fond la conscience humaine. Dès qu'il a posé de telles questions, l'homme cesse de croire à l'autorité, ou (ce qui est pis) il n'y croit plus que pour la forme, et afin de se dispenser des recherches qui le ramèneraient peut-être à l'autorité véritable. Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir quelle est l'autorité qui subsiste vraiment pour les lecteurs intelligents de M. Newmann.

Quelle est celle qui subsiste pour les lecteurs de Henri Klee? Il y a dans son livre plus de finesse que dans celui de M. Newmann; mais enfin, pas plus que lui, il ne peut prendre son parti de soutenir que les dogmes catholiques se trouvassent purement et simplement dans les écrits apostoliques. Eh bien, ne parlez plus d'autorité à ceux qui ont appris de vous à suivre une longue route partant de l'E-

vangile, s'en éloignant toujours plus, et aboutissant au catholicisme. En vain ménagerez-vous les expressions ; les choses ici ont une force qui met en défaut la circonspection de votre langage. La prétention de perfectionner le christianisme est dès l'origine un trait distinctif de l'hérésie, et notre bon sens nous dit qu'il en doit être toujours ainsi. Lorsque vous nous parlez de développer les dogmes, notre défiance s'éveille, et elle sait parfaitement traduire en bon français des phrases telles que celles-ci : « Le dogme, considéré dans son fond et dans sa substance, a eu sa pleine et entière réalité dès le commencement...... mais sa formation est progressive et s'opère dans le temps. » — « Le travail de l'esprit grec sur la substance du dogme chrétien a été principalement un travail de développement, tandis que l'Occident s'est appliqué plus spécialement à observer et à conserver, à donner au mouvement imprimé par l'Orient la forme et la mesure..... [1]. »

Deux autorités importantes ne valent pas une autorité parfaite. Le catholicisme a discrédité l'autorité de la Bible : elle est obscure, insuffisante ; elle ne dit pas tout ; elle ne définit pas les dogmes ; le germe qui est en elle doit se déployer dans l'enseignement de l'Eglise ; le bouton doit devenir fleur, les corolles doivent s'ouvrir, grandir, se colorer ; très-bien ! Voilà une autorité déclarée imparfaite ; mais la vôtre n'excitera-t-elle aucun soupçon ? Où sont ses titres ?

Aussitôt se dresse une question inévitable : si la révélation écrite est insuffisante, comment a-t-elle suffi à l'an-

[1] *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, Tome I, pages 4 à 11.

cien peuple? Si un tribunal interprétatif peut seul la développer, la systématiser et lui donner vie, pourquoi les Juifs n'ont-ils pas eu de tribunal interprétatif? Le cardinal Wisemann l'a senti, et, à l'exemple de beaucoup d'autres, il s'est efforcé de découvrir, le dirai-je!...... Un clergé, un interprète obligé et infaillible, un dépositaire des traditions non écrites dans l'Ancien Testament!

Il est des entreprises si désespérées, qu'elles marquent à elles seules l'agonie du principe d'autorité.

« Il est hors de doute, écrit M. Wisemann, que les doctrines les plus importantes n'avaient pas été confiées à l'Écriture, et qu'il existait parmi les Juifs une tradition sacrée qui, transmise de génération en génération, renfermait des dogmes d'une théologie plus haute que ceux qui avaient été inscrits dans le livre inspiré. » — Le plus simple bon sens répond que Jésus-Christ n'a rien su de cette tradition, qu'il n'a parlé des institutions inventées par les docteurs de la loi que pour les flétrir, qu'il a cité sans cesse l'Ecriture et n'a pas fait la plus petite allusion à cette révélation traditionnelle que Moïse aurait reçue sur le Sinaï, outre la loi écrite, et qu'il aurait transmise aux prêtres.

Les prêtres Juifs, selon vous, auraient eu le privilége de conserver ces doctrines secrètes et d'interpréter l'Ecriture! — Mais le plus simple bon sens vous répond qu'une telle mission, la plus auguste cependant et la plus importante, n'est pas mentionnée dans un seul des nombreux versets qui concernent les sacrificateurs et les lévites. Nulle part, dans l'histoire du peuple juif, nous ne voyons le sacerdoce exerçant la fonction de juge souverain des controverses. Quoi, il y avait un tribunal divin à Jérusalem, et Jérusa-

lem a rejeté les prophètes, et le tribunal s'est tu! Quoi, il y avait un tribunal divin à Jérusalem, et Jérusalem a crucifié le Saint et le Juste, et c'est ce tribunal même qui l'a livré! Cherchez à raffermir votre autorité ébranlée, cela se conçoit; mais n'allez pas lui donner des étais aussi fragiles, car au lieu d'être ébranlée elle serait détruite!

Les hommes qui vous suivent avec attention ne peuvent plus croire à votre clergé chargé d'un enseignement infaillible, quand ils voient que vous êtes contraint d'en inventer un semblable sous l'ancienne alliance, d'introduire votre fameux tribunal (bon gré, mal gré) dans les pages de la loi et des prophètes, et de le supposer aussi dans l'Evangile, qui, au lieu de la souveraineté doctrinale des prêtres, nous montre seulement les théories répréhensibles des scribes et des docteurs de la loi.

On ne l'a pas assez senti, le catholicisme fait parade d'autorité parce que l'autorité lui manque.

Je voudrais mettre auprès de la sienne celle que nous reconnaissons, nous, disciples de la Bible et du Saint-Esprit. — D'un côté, on verrait l'Ecriture ruinée par l'Eglise, et l'Eglise ruinée à son tour par ses propres folies, en sorte que la seule base subsistante de l'autorité est désormais la volonté énergique d'en avoir une et d'obéir à tout risque au premier prêtre venu, puisqu'il devient impossible de trouver quelque part une révélation certaine de Dieu. — De l'autre côté, on verrait la révélation divine et l'interprète divin.

De quel côté est l'autorité? Je le demande.

Le libre examen sainement compris mène à la soumission la plus complète et la plus sanctifiante aussi dont nous

puissions nous faire une idée. Je ne connais qu'un homme qui se courbe devant l'autorité en matière de religion ; c'est celui qui, ouvrant sa Bible avec respect et avec prière, est décidé d'avance à soumettre en tout sa pensée, à imoler ses doutes et ses répugnances. Dans la Bible, il trouve toutes les vérités, sans exception. Il ne distingue pas entre les vérités fondamentales et les vérités secondaires ; il obéit pour les grandes choses, et il obéit encore pour les petites ; il ne résiste pas plus quand il s'agit de l'Eglise, que quand il s'agit de la doctrine. Est-il amené à soutenir une controverse, il se renferme dans « ce qui est écrit ; » rien au monde ne pourrait lui faire admettre un seul iota en dehors de l'Ecriture ; rien au monde ne pourrait lui faire abandonner un seul iota de l'Ecriture ; les argumentations les plus habiles, les invocations au sentiment, les analogies, les conséquences tirées, viennent se briser contre sa cuirasse : il est écrit ! Il ne sait pas et ne veut pas savoir ce que sont l'épanouissement des dogmes, leur définition successive, le travail théologique qui a introduit dans le christianisme les formules, les subtilités et les spéculations d'une vaine philosophie ; ses dogmes, à lui, sont dans l'Ecriture ; ils y sont avec leur formule très-complète et très-positive ; Jésus, selon lui, a dogmatisé, et les apôtres aussi. Il ne se soucie nullement de compléter ce que Dieu a laissé incomplet, de pénétrer ce que Dieu a laissé mystérieux, de systématiser ce que Dieu n'a pas révélé comme un système. Il a trouvé que le christianisme théologique n'était plus le christianisme ; qu'on y avait ajouté, qu'on en avait ôté, que pour le disséquer, on avait changé le corps vivant en cadavre.

Voilà l'homme de l'autorité; voilà le disciple de notre libre examen. Ne craignez pas de trouver chez lui la moindre tendance aux théories de développement que les deux écoles du doute sont forcées d'adopter, l'école catholique comme l'école rationaliste.

A l'école de la foi, on tient un autre langage. — Aussi le règne de l'autorité s'y fait-il sentir par une véritable unité, par une catholicité véritable.

Tandis que le rationalisme change de doctrine tous les vingt ans, tandis que le catholicisme se modifie sans cesse et ne peut plus se justifier qu'en invoquant ses variations, les disciples de la Bible y trouvent dans tous les temps les mêmes dogmes, la même vie, le même Sauveur.

Tandis que nous voyons un rationalisme allemand et un rationalisme français, tandis que nous voyons un catholicisme d'au delà des monts et un catholicisme d'en deçà, les disciples de la Bible professent une seule foi dans toutes les langues et sous toutes les latitudes. S'ils sont encore divisés sur quelques questions secondaires, c'est uniquement parce qu'ils ont conservé quelques traditions humaines et quelques réserves contre l'infaillibilité de la Parole divine. Ils sont divisés dans la proportion exacte de leurs traditions et de leurs réserves; le jour où ils auront enfin réalisé à la rigueur leur sainte devise: « toute la Bible, rien que la Bible, » leurs faibles divergences tomberont. En attendant ils seraient bien humiliés, si l'on découvrait chez eux la dixième partie des dissentiments que l'Eglise romaine est forcée de tolérer chez elle, à commencer par celui qui porte sur le siége même de l'autorité infaillible.

Ah! je ne le dirai jamais assez haut : devenons petits

enfants! C'est la condition de la foi ; c'est la condition de l'autorité. Le Seigneur l'a posée lui-même, et elle ne comporte pas d'exceptions. Il en coûte de devenir petit, mais les sages et les savants ne sauront jamais les choses qui sont révélées aux enfants. Les enfants écoutent la parole de leur père et ne la discutent pas ; ils se sentent guidés, et ils sont heureux.

Je voudrais que les chrétiens bibliques pussent joindre ici leur témoignage à celui du plus faible et du moins affermi d'entre eux. Que ne nous diraient-ils pas sur la sécurité que donne la vraie soumission, celle qui ne coûte rien à notre dignité, à notre indépendance morale, la soumission aux révélations divines ! En acceptant cette autorité là, l'homme sent qu'il retrouve sa liberté en retrouvant la loi de son être. Enfin il marche, enfin il voit, la lumière s'est faite, et la lumière s'accroîtra jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection.

Oui, l'Ecriture ne devient claire que du moment où nous nous sommes soumis. Elle veut être lue avec respect et avec foi. Lisez-la comme on doit lire la Parole de Dieu, lisez-la après avoir prié, et vous serez surpris de voir comme les questions s'y éclairent successivement ; aujourd'hui tel dogme, demain tel autre ; aujourd'hui les problèmes sociaux, demain l'Eglise. Et à chaque lecture nouvelle, vous verrez s'abaisser quelque montagne naguère infranchissable. Allez toujours, plus on creuse la mine et plus elle est riche ; ce qu'on trouve à la surface de l'Ecriture n'est rien en comparaison de ce qu'on trouve au fond ; et pour creuser il ne faut que la foi, la foi raisonnée et consciente qui n'a jamais juré sur la parole d'autrui.

Le disciple de la Bible est entièrement sincère, quand il se courbe devant l'autorité. Il ne le fait pas parce qu'il lui faut de la paix à tout prix; il le fait parce qu'il a examiné, parce qu'il a reconnu lui-même que la Bible est de Dieu; parce qu'il sent que, l'ayant reconnu, il serait criminel et insensé de ne pas se soumettre. Sa raison même lui ordonne d'immoler les protestations de sa raison, sa conscience même lui ordonne d'immoler les inquiétudes de sa conscience. Dieu a parlé; l'homme peut bien se résigner à ne pas tout approuver et à ne pas tout comprendre. Quelle différence d'ailleurs entre les mystères de la Bible, ces contradictions apparentes dont le chrétien pressent la divine vérité, dont chaque terme éveille une sympathie secrète dans son âme, et les explications des mêmes mystères mis en bon ordre par la théologie !

Le disciple de la Bible n'a pas plutôt jeté les yeux sur les théories des hommes les plus savants et les plus pieux, il n'a pas plutôt entrevu les définitions humaines de la Trinité, de l'élection, les spéculations destinées à compléter l'Ecriture et à nous révéler ce qui n'a pas été révélé, qu'il se hâte de retourner à sa chère Bible. Le texte est plus clair que le commentaire; Dieu est plus humain que l'homme. Il fait si froid dans les régions désolées du christianisme selon l'esprit de système! Il fait si chaud et si bon dans le christianisme selon la Parole! On y devine tant de trésors, par delà ceux qu'on possède déjà ! Les doctrines inabordables finissent par laisser deviner elles-mêmes tant de sagesse et d'amour! Il est si doux de se confier, quand la confiance s'adresse au Dieu qui ne trompe pas!

Je sais bien ce qu'on peut objecter en théorie à notre

libre examen et à notre autorité ; mais je sais bien aussi ce que je peux répondre en fait. Les faits sont concluants et brutaux. Qu'y faire !

On dit qu'il est impossible que Dieu ait donné à l'autorité la forme d'une simple loi écrite, sans tribunal infaillible pour l'appliquer. — Je réponds, qu'en fait, les Juifs ont passé quinze siècles avec une simple loi et sans tribunal ; que cependant l'autorité existait pleinement chez eux, et que Jésus-Christ l'a invoquée comme absolue. Je fais remarquer que le tribunal ne se trouvait pas plus chez les prophètes que chez les prêtres, que les prophètes n'ont jamais eu mission d'interpréter l'Ecriture, et qu'on aurait été fort malheureux s'il avait fallu ajourner les solutions jusqu'à leur venue, car ils ne venaient pas régulièrement et plusieurs générations n'en ont pas vu un seul.

On dit qu'il est impossible que l'autorité de la Bible ait un caractère obligatoire, puisque le Saint-Esprit accorde une assistance, non une infaillibilité. — Je réponds qu'en fait, les Juifs qui croyaient au Livre se sentaient obligés, et que les chrétiens qui croient au Livre se sentent obligés. Je réponds qu'il n'y a pas d'obligation plus forte et plus impérative que celle-là. L'homme qui se soumet à une Eglise fait involontairement quelques réserves, car il ne parvient jamais à admettre qu'elle ne puisse se tromper ; mais l'homme qui se soumet à la Parole de Dieu n'a pas cette ressource. Ce qu'il y lit, ce qu'il y voit clairement écrit, il n'est plus maître de le discuter. Les disciples de la Bible connaissent seuls l'entière soumission.

On dit qu'il est impossible que le texte des saints Livres soit accessible aux diverses intelligences, et que notre

autorité périt encore par cela même qu'on n'entend pas ce qu'elle dit. — Je réponds, qu'en fait, on l'entend à merveille, et qu'il n'y a pas une seule intelligence qui ne saisisse tout ce qui lui importe de savoir.

On dit qu'il est impossible que l'Ecriture, abandonnée au sens individuel, produise l'unité. — Je réponds, qu'en fait, elle produit l'unité la plus parfaite qui ait jamais existé sur la terre. Je ne connais ici-bas qu'une unité digne de ce nom, c'est celle des disciples de la Bible considérée à travers les limites nationales et à travers les âges. Leur unité éclatera bien autre encore, quand ils auront achevé de rejeter les misérables restes d'imitation catholique ou rationaliste qui ont altéré et qui altèrent chez eux l'autorité du Livre. Si leur unité fondamentale a été merveilleuse malgré leurs traditions et leurs incrédulités, que sera-ce lorsqu'ils auront tous enfin leur Bible entièrement divine, sans addition et sans soustraction !

Les faits sont donc là. Chaque fois qu'on nous crie : « C'est impossible, » nous répliquons : « Cela est. » Je tiens une telle réplique pour suffisante, et je ne vois qu'un moyen de le nier, c'est d'adopter le paradoxe de M. Royer-Collard : faux comme un fait ! Nos adversaires en auront-ils le courage ?

S'ils se contentaient de nous demander où étaient donc avant la réforme les disciples de la Bible, je les prierais de remarquer une chose :

Dieu n'a jamais fait dépendre la réalité de ses lois de notre fidélité à les accomplir. Les lois subsistent, en attendant qu'on y revienne. Quand on y revient, fut-ce après des siècles, on les retrouve debout. L'homme change,

et s'écarte, et se perd ; la volonté de Dieu et ses promesses ne changent pas.

L'ancien peuple avait perdu le texte même de la loi, retrouvé sous Josias ; il avait négligé même la célébration de la pâque. — En concluerez-vous que la loi avait péri et que la pâque avait cessé d'être obligatoire ? Prétendrez-vous qu'en y revenant on ait innové, et qu'il ait suffi de méconnaître l'autorité pour l'annuler ?

Les Juifs négligèrent habituellement le sabbat des terres à la septième année et les institutions du jubilé. — En concluerez-vous que les commandements de Dieu eussent été effacés par leur inexécution ?

Après la captivité de Babylone, on demeura longtemps, semble-t-il, sans connaissance directe de l'Écriture, parce qu'on avait oublié en partie l'hébreu et parce qu'on négligeait de faire une traduction exacte en syro-chaldaïque. — En concluerez-vous que l'ordre positif de lire la Parole de Dieu et d'y employer les moyens nécessaires eût cessé d'obliger les Juifs ?

Eh bien, si l'on n'ose emprunter de telles conclusions à l'infidélité d'Israël, de quel droit veut-on les emprunter à l'infidélité non moins scandaleuse de la chrétienté ? Oui, je le reconnais, le nombre des disciples de la Bible, de la Bible seule, de la Bible souveraine, n'a pas tardé à devenir très-faible ; malgré les traces de sang auxquelles on reconnaît à travers les siècles les tentatives de retour vers l'autorité du Livre, ces tentatives ont été une exception. Je reconnais tout cela, et j'ajoute même qu'après la réforme, la restauration de l'autorité divine est demeurée longtemps incomplète, qu'elle a encore à s'achever aujour-

d'hui. Mais je ne confesse pas pour cela qu'elle ait cessé un jour d'être l'autorité d'institution divine, l'autorité obligatoire, l'autorité, en un mot. Quel est le dogme révélé qui subsisterait, si la négligence des hommes supprimait les révélations divines, si les révélations n'étaient pas patientes, attendant leur heure, l'heure où, par la bonté de Dieu, nous nous retournons enfin vers la règle longtemps violée et qui n'a perdu par là ni un trait de lettre de son texte, ni la moindre partie de ses droits à notre obéissance?

Je viens de montrer comment l'autorité se concilie avec le libre examen. Il serait trop aisé de montrer à présent comment on parvient à tuer le libre examen au nom de l'autorité. Dès qu'on s'écarte du modèle apostolique, on perd cet équilibre divin entre le principe qui fait que nous examinons et le principe qui fait que nous nous soumettons. En dehors du terrain scripturaire, plus de rapport direct et spontané entre l'âme et la vérité, plus d'obéissance consciente. Adieu la bonne liberté et la bonne servitude!

C'est l'histoire de nos confessions de foi.

L'Eglise apostolique en avait une, mais en deux articles seulement. Puissions-nous y revenir bientôt! Il y a longtemps que je le demande à mains jointes.

Le premier article de la confession en vertu de laquelle on était membre de l'Eglise apostolique, était la foi au Sei-

gneur Jésus; le second (qu'on passait sous silence, tant il allait sans dire) était la foi à l'Ecriture. Les apôtres ne connaissent dans l'Eglise que des hommes qui font profession d'être les rachetés du Sauveur, que des hommes qui font profession de courber la tête devant la parole: « il est écrit. »

Le moment viendra bientôt, je l'espère, où nous serons enfin libres de mettre au rebut, non-seulement les formulaires du seizième siècle, (c'est déjà fait en bonne partie, Dieu merci!) mais aussi nos formulaires modernes, moins théologiques et plus populaires.

Tout cela n'est pas l'Ecriture. Tout cela n'est pas la vérité divine. Tout cela n'est pas l'autorité.

Le résumé humain qui s'interpose entre ma Bible et moi, fausse toujours un peu l'Ecriture en l'abrégeant. Il rapproche, il arrange, il ôte les nuances, il retranche la couleur et la vie. La fleur séchée dans un herbier conserve encore ses caractères essentiels; elle suffit aux classifications du botaniste, quoiqu'elle ait perdu sa forme, son port, ses nuances et son parfum. Mais le christianisme séché dans une confession de foi ne conserve pas même tous ses caractères; la proportion des parties est changée en lui, l'œil du fidèle le reconnaît à peine.

Et cependant nous avons tous signé des confessions de foi depuis quelque temps! Pourquoi? parce que les deux articles de la confession apostolique sont encore ébranlés dans l'esprit de beaucoup de chrétiens. A les entendre, croire en Jésus-Christ signifierait autre chose que se croire racheté, enfant de Dieu, converti; je ne dis pas, sanctifié! A les entendre, croire à l'Ecriture signifierait autre chose

que croire à la garantie divine du canon et à la garantie divine de la théopneustie!

Tant que nous en sommes là, il faut bien accepter une autorité imparfaite en attendant la restauration de l'autorité parfaite. J'ai accepté à condition de protester, et j'espère qu'avant peu nous n'aurons plus besoin de symboles humains, parce que le symbole divin nous suffira. Quand les traces funestes du rationalisme et du catholicisme auront achevé de s'effacer chez nous, nos Eglises se dispenseront d'inventer des symboles longs ou courts. Elles ne travailleront plus à combler une lacune, quand la lacune aura cessé d'exister.

Nous en sommes à n'avoir que deux sortes d'Eglises : celles qui, n'admettant pas l'infaillibilité de la Bible, n'admettent pas davantage les symboles, et sont par conséquent livrées à toutes les doctrines les plus contradictoires; celles qui, n'admettant pas non plus entièrement (il faut en convenir) l'infaillibilité de la Bible, permettant encore à quelques-uns de leurs membres de caresser des systèmes de critique sacrée ou de quasi-théopneustie, désirent sauvegarder la doctrine orthodoxe et se réfugient dans un symbole.

L'Eglise de l'avenir, dont on abuse tant, et qui ne sera l'Eglise de l'avenir que parce qu'elle sera l'Eglise de notre plus ancien passé, l'Eglise de l'avenir n'aura pas plus de symbole que l'Eglise apostolique, et n'aura pas plus de diversités doctrinales qu'elle, parce qu'à son exemple, elle professera la vraie foi en Christ et la vraie foi en la Bible.

En retrouvant ce vieux symbole et en mettant tous les autres à néant, elle achèvera d'échapper aux deux écoles

du doute, pour s'enfermer enfin décidément dans l'école de la foi. Le jour où les chrétiens auront achevé de rejeter les traditions et les théories relâchées sur l'Ecriture, ce jour-là l'œuvre de la réformation sera terminée et le retour au christianisme des apôtres sera accompli ; ce jour-là nous tournerons le dos à l'humain pour nous placer en face du divin ; ce jour-là nous connaîtrons dans toute leur splendeur l'unité et la catholicité des enfants de Dieu ; ce jour-là nous connaîtrons dans toute sa puissance l'autorité en matière de religion.

On a raison de nous dire que nos confessions de foi sont une règle d'homme ; on a raison de nous dire qu'elles règlent plus ou moins la foi, sous prétexte de la manifester. Il s'agit toujours de les signer ou de sortir de l'Eglise ; sauf la prétention d'immutabilité et d'infaillibilité, le catholicisme ne dit pas autre chose. Si je vois une différence réelle, quant à l'usurpation de pouvoir, entre le concile de Trente et le synode de Dordrecht, je vois des ressemblances aussi. Lorsque le protestantisme s'est mis à enfanter des symboles, il a fait du catholicisme sans le savoir, et ce n'est pas le seul lambeau de la vieille erreur qu'il ait conservé malheureusement.

Longtemps les attaques contre les symboles sont parties du camp rationaliste, et par cela même elles ont été suspectes. Mais aujourd'hui l'orthodoxie élève sa voix, elle accuse les symboles de trahir en même temps une défiance vis-à-vis du libre examen et une défiance vis-à-vis de l'autorité, d'être à la fois catholiques et rationalistes. L'orthodoxie chez nous n'accepte plus guère les confessions de foi

du seizième siècle ; et même dans les pays où la tradition a plus d'empire, on en viendra à se demander si les réformateurs ont été infaillibles, par hasard, et si nous ne foulons pas aux pieds notre propre principe en conservant une règle écrite et souveraine en fait, qui s'interpose entre nous et la seule règle que nous prétendions reconnaître.

Que chaque chrétien fasse une confession libre et personnelle de sa foi ; rien de plus légitime. Que chaque ancien appelé à l'enseignement exprime ses convictions, rien de mieux. Que l'Eglise prenne tous les moyens disciplinaires pour empêcher la propagation des fausses doctrines dans son sein, rien de plus nécessaire. Mais aucun de ces actes ne réclame une formule convenue. Ceux qui professent leur foi ne sauraient lui donner une forme trop individuelle ; l'Eglise qui juge n'aura jamais de code qui égale en clarté la Bible entièrement acceptée.

Je n'ignore pas les circonstances qui expliquent et justifient jusqu'à un certain point les confessions de foi du seizième siècle. La confession d'Augsbourg est née du besoin de légitimer la réforme, en la montrant conforme à l'Écriture ; les articles de Smalkalde sont le complément de la confession d'Augsbourg, trop dépourvue de l'élément polémique vis-à-vis de Rome ; la première confession helvétique est rédigée en vue du futur concile ; le *consensus* est adopté pour rétablir l'union dans un temps de grande détresse ; la confession tétrapolitaine avait eu aussi son but de conciliation entre l'Allemagne et la Suisse ; enfin les deux manifestes de la tendance réformée et du luthéranisme rigide, le catéchisme de Heidelberg et la formule de

concorde, n'étaient plus tard que la réaction inévitable contre ces tentatives de compromis.

Tout cela est vrai, mais ce qui n'est pas moins vrai, ce qui vous saisit le cœur quand vous lisez l'intéressant travail de M. Thomas[1] et le tableau qui le termine, c'est que les nombreux formulaires de la Suisse et de l'Allemagne (pour nous borner à ceux-là) ne sont pas, ne peuvent pas être la règle de foi des chrétiens.

Et remarquez qu'ils l'ont été. Ce qui n'était qu'une manifestation de la foi, en est naturellement, nécessairement devenu la règle Qui aurait visité l'Allemagne protestante au dix-septième siècle, aurait été consterné d'y entendre citer toujours les symboles, jamais l'Ecriture. Il y aurait cherché le principe protestant, et n'y aurait trouvé que le principe catholique. Il y aurait vu les mauvais fruits d'un mauvais arbre, une orthodoxie plus sèche et plus morte que le rationalisme, digne fille des formulaires où l'Evangile était venu se figer en systèmes.

Temps déplorables et honteux, qui ont logiquement abouti au rationalisme mystique et au rationalisme vulgaire, en attendant le rationalisme perfectionné de notre époque! C'est le châtiment des révoltes contre l'Ecriture, de provoquer d'autres révoltes en sens opposé, en sorte qu'on ne sait lequel est le plus funeste, du mal ou de son remède.

Les confessions avaient prétendu représenter l'autorité ;

[1] La Confession helvétique. Etudes historico-dogmatiques sur le seizième siècle. — *Genève 1853, librairie d'Emile Beroud.*

il en est résulté qu'on a prétendu renverser l'autorité en renversant les confessions de foi.

Mais, grâce à Dieu, l'autorité est ailleurs. Elle est dans l'infaillibilité de l'Ecriture.

Sur quelles preuves principales repose cette infaillibilité? C'est ce que je vais essayer de dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ÉCOLE DE LA FOI.

Nous sommes entrés dans les deux écoles du doute ; visitons maintenant l'école de la foi. Nous y respirerons plus à l'aise, nous échapperons aux tortures morales que nous ont imposées tant de négations et tant de blasphèmes. A mesure que nous verrons l'autorité divine se reformer devant nous et s'asseoir sur ses bases non moins divines, nous ressentirons l'impression délicieuse qu'éprouvent les voyageurs à la sortie d'un long tunnel de chemin de fer, quand ils retrouvent la lumière du jour.

Pour mieux en juger, rappelons-nous quels sont nos deux adversaires.

Sur le catholicisme, je n'ai plus rien à dire. Destruction de la Bible d'abord, destruction de toute croyance ensuite, voilà l'histoire du système qui dévaste l'âme humaine en rendant l'idée même de foi solidaire de sa propre infaillibilité. L'homme qui l'a reconnu menteur, pense que tout est mensonge.

Quant au rationalisme, qui procède du catholicisme par voie de conséquence et par voie de réaction, il n'est pas inutile que nous nous rappelions encore ce qu'est aujourd'hui sa doctrine au sujet de l'Écriture. Je tiens à faire ressortir le contraste entre ma thèse et celle qui est maintenant en faveur. En effet, il faut choisir. Si les chrétiens croient pouvoir faire fi du canon providentiel et de la théopneustie absolue, ils doivent savoir ce qui les attend. Ils ne tomberont pas jusqu'aux théories de M. Scherer, j'en suis convaincu; mais sont-ils bien sûrs de ne pas tomber jusqu'aux théories de Néander? L'éloge de Néander n'est-il pas dans toutes les bouches? Les livres de Néander ne sont-ils pas mis dans toutes les mains? Les idées de Néander ne sont-elles pas dans toutes les thèses, dans tous les livres, dans tous les journaux théologiques, ou peu s'en faut? Ne pénètrent-elles pas maintenant aux États-Unis, en Angleterre, en Écosse même? Certes, ma démonstration serait incomplète et semblerait timide, si elle n'était rapprochée des assertions d'un homme qui, par sa piété, par sa science, par sa modération, par les services qu'il a rendus contre Strauss et les hégéliens, a mérité beaucoup de respect et attire beaucoup de confiance.

Voici donc quelques traits du rationalisme moderne le plus réservé et le plus approuvé. J'en fais le point de départ de ma revendication de l'autorité. Il importe qu'on mesure la distance entre les chrétiens qui croient à peu près aux Écritures, et les chrétiens qui y croient tout à fait. Il importe qu'on voie que, des premiers aux seconds, il n'y a point de transition, point de nuances intermédiaires. Nous ne sommes que trop disposés à penser que ces choses

se tiennent, se touchent presque, qu'on peut passer de l'une à l'autre par une suite de modifications insensibles, que c'est ici une affaire de plus ou de moins, d'esprits prudents et d'esprits absolus.

Or la différence est spécifique. La théopneustie et la quasi-théopneustie ne diffèrent pas seulement : elles sont opposées. Encore une fois, il faut choisir.

J'insiste sur ce mot qu'on trouvera brutal ou tout au moins indiscret : il faut choisir.

Néander s'exprime très-librement au sujet du canon. Il le refait à sa fantaisie ; mais nous sommes si habitués aujourd'hui à ces excès de la critique sacrée, que je ne m'arrête pas à les mentionner ici. Je fais remarquer seulement que, dans sa liste de livres rejetés, Néander fait figurer le premier Évangile, « qui n'a pour base qu'une collection faite par Matthieu, en langue hébraïque, des discours de Jésus-Christ. » Quant aux Évangiles de Marc et de Luc, je ne sais vraiment si je dois les considérer comme admis par Néander, qui n'y voit « que la réunion des traditions éparses. » Mais ceci tient moins au canon qu'à la théopneustie, et c'est de la théopneustie selon Néander que je veux parler.

Cherchons la dans sa *Vie de Jésus*, que la traduction récente de M. Goy a mise à la portée de tout notre public français.

Néander constate d'abord « le progrès » accompli par la théologie de notre temps : « on a généralement abandonné l'ancienne théorie mécanique de l'inspiration. »

En vertu de ce progrès, la théologie qui examine les écrits sacrés a désormais pour objet « d'établir la valeur

réelle des faits en les dégageant de la forme subjective que leur a donnée la tradition, et de combler autant que possible les lacunes inévitables que présentent toujours des récits fragmentaires. »

Dès qu'il ne s'agit plus que de traditions, et de traditions revêtues d'une forme subjective, qui attendent les travaux de la science allemande pour nous rendre une partie de la réalité évangélique, on comprend que les erreurs du Nouveau Testament ne doivent plus étonner. — Luc s'est-il trompé au sujet du dénombrement? rien de plus simple. « De quel droit exigerions-nous qu'il eût une si exacte connaissance des choses qui ne l'intéressaient point! De pareils anachronismes peuvent se rencontrer chez tous les écrivains. »

Chez tous les écrivains, et par conséquent chez les évangélistes qui ont fait comme les autres, recueillant leurs souvenirs, ramassant les bruits les plus accrédités et en tirant un récit aussi exact que possible! c'est ainsi, qu'au sujet des bergers de Béthléem et du cantique des anges, Néander nous apprend que l'histoire s'est probablement faite de la manière suivante : « On rencontra l'un des bergers qui avait été témoin de la vision miraculeuse et en avait conservé le vivant souvenir. » Cet homme fut interrogé, il raconta de son mieux ; mais on ne peut pas garantir « qu'il ait reproduit littéralement les paroles qu'il avait entendues. »

On n'est pas difficile en fait de certitude. D'ailleurs, on dédaigne certains détails. « Est-ce d'après les informations d'Hérode, ou pour d'autres motifs, que les mages se dirigèrent vers Béthléem? peu importe. »

Ce qui importe, ce n'est pas de savoir si nous connaissons vraiment la vie de Jésus-Christ, si nous pouvons nous fier à toutes les paroles de la Bible comme venant de Dieu même; c'est uniquement de savoir qu'il y a quelque part dans l'Ecriture des vérités morales ou dogmatiques, qui ont été préservées d'altération! Voyez, à cet égard, la théorie de Néander. Il l'exprime à propos de Jean-Baptiste. « Quand on est passé d'un point de vue inférieur à un supérieur, on les confond facilement l'un avec l'autre sans le vouloir. Ainsi, la tradition chrétienne pouvait facilement se laisser aller à faire une confusion semblable et à trop rapprocher Jean-Baptiste du christianisme.... Cette part faite à la subjectivité du narrateur ne compromet nullement pour le fond la vérité historique du récit. Elle ne contredit pas davantage le dogme bien compris de l'inspiration.... L'inspiration, par sa nature et son but, ne se rapporte qu'à ce qui est d'un intérêt purement religieux.... Le but des apôtres en écrivant les Evangiles, il ne faut jamais l'oublier, c'est de satisfaire un besoin religieux, et non pas un besoin scientifique. »

Nous retrouvons ici la grande distinction de M. Cellérier; elle est commune à tous les partisans de la quasi-théopneustie. Une fois qu'elle est posée, nous nous sentons le droit de déterminer ce qui est religieux de ce qui ne l'est pas dans l'Ecriture. Si un fait extraordinaire nous paraît inutile, nous le supprimons; si nous jugeons qu'il suffit de supposer une impression renfermée dans l'imagination et sans réalité extérieure, nous modifions le récit dans ce sens. La théologie moderne n'a-t-elle pas mission de refaire la Bible, et son « progrès » ne consiste-t-il pas en cela précisément!

Néander nous fournit deux exemples illustres de la transformation dont je viens de parler. Voici ce que deviennent chez lui la descente du Saint-Esprit sur Jésus et sa transfiguration sur la montagne :

« Saisi d'un prophétique enthousiasme, le précurseur reçoit, sous la forme d'une vision symbolique, la révélation de l'Esprit divin. Il voit le ciel s'ouvrir, une colombe descendre et s'arrêter planant sur la tête de Jésus.... On voit par ce qui précède que nous n'attribuons à la vision de Jean-Baptiste qu'une réalité subjective.... Un témoignage intérieur suffisait. Un signe visible n'aurait pas pu lui donner davantage, et, pour tout autre que lui, ce signe aurait été inutile. Jésus, lui, n'en avait pas besoin. »

Voici la transfiguration maintenant : « Un soir, Jésus se retira sur une montagne avec ses trois disciples favoris, pour prier en leur présence..... Cette prière produisit une profonde impression sur leur esprit : la majesté de leur Maître se dévoila tout d'un coup à leurs regards ; il leur parut revêtu d'un éclat surnaturel....... Moïse et Elie leur apparurent environnés de lumière....... Ce fut seulement après la résurrection, lorsqu'ils se mirent à repasser dans leur mémoire les principaux événements du ministère de leur Maître, que la transfiguration vint occuper une place importante.... lorsqu'on eut pris l'habitude de la regarder comme un événement objectif et réel, on voulut expliquer le silence si longtemps gardé par les apôtres. On supposa donc, et cette tradition a été suivie par Matthieu et par Marc, que Jésus leur avait lui-même défendu de rien dire jusqu'à sa résurrection. »

On connaît à présent la méthode de Néander et ce que

deviennent les Ecritures aux mains du plus pieux, du plus modéré, du plus populaire de nos docteurs contemporains.

Il vous dira, en parlant du récit de la tentation, « qu'il ne peut, dans aucun cas, être accepté littéralement dans tous ses détails, mais qu'il est impossible de lui contester toute valeur historique. » Il vous dira, en parlant des trois premiers Evangiles comparés à Jean et de l'omission par les premiers de plusieurs des pâques que Jésus a célébrées, « qu'une altération de ce genre pouvait facilement s'introduire dans le cercle des traditions galiléennes. » Il vous dira, en parlant des deux expulsions des vendeurs du temple, qu'il n'y en a eu évidemment qu'une seule, mais que « l'expulsion s'était conservée dans la tradition comme un fait isolé...... La même question, adressée aux Juifs dans les deux circonstances : Par quelle autorité fais-tu ces choses? a pu favoriser la confusion. »

Même chez Jean, son évangéliste favori, Néander ne craint pas de supposer des erreurs. Quand il rapporte le mot de Jésus : Détruisez ce temple, « on peut supposer, sans porter atteinte au dogme de l'inspiration, que l'apôtre ait rapporté une idée vraie en elle-même à des paroles qui ne la renfermaient pas. »

On voit que le dogme de l'inspiration s'accommode de tout, et que les déclarations les plus solennelles de Jésus-Christ ne sont pas elles-mêmes à l'abri de l'altération. Jean est l'historien le plus sûr ; mais « son Evangile est une histoire écrite dans un but spécial ; c'est pourquoi l'auteur mêle souvent au récit ses propres réflexions. » D'ailleurs, « les distinctions individuelles s'effacent chez lui ; il voit dans la personne qui parle toutes celles qui pensent de

même, et il fait parler un groupe comme si c'était toute l'assemblée. »

A plus forte raison, les autres évangélistes sont-ils suspects. « On a fait du discours sur la montagne une sorte de répertoire dans lequel on a placé tout ce qui semblait s'y rattacher de près ou de loin. »

Ce qui passe pour miracle aux yeux des évangélistes, n'est parfois que l'impression produite par la personne de Jésus. « Alors on fait approcher le malade. La personne de Jésus produit de nouveau cet effet caractéristique auquel nous avons rendu attentif en d'autres circonstances. Elle attire à la fois et repousse le démoniaque, et détermine une crise violente. »

Ne vous étonnez pas si les trois premiers Evangiles ne font pas mention de la résurrection de Lazarre. « Cette histoire leur avait été transmise isolément, sans indication de temps. » Réduits à de tels renseignements, ils ont confondu les divers séjours de Jésus à Jérusalem. « Les synoptiques ont probablement groupé ensemble les complots formés à diverses reprises contre Jésus par le parti pharisien. Ils ont confondu dans la même époque ce qui se rapportait à plusieurs séjours. »

Il va sans dire que ces synoptiques ne méritent une entière confiance ni en ce qui concerne la mort de Judas, ni en ce qui concerne le dernier repas du Seigneur. Quant à Jean, il a bien pu être trop troublé lors de l'arrestation de son Maître, pour observer exactement ce qui se passait; mais sa mémoire a fidèlement retenu, ou peu s'en faut, les longs discours qui remplissent ses grands chapitres 14, 15, 16, 17. « Il faut bien peu connaître la nature humaine

pour s'étonner que Jean ait pu, même après les douloureuses circonstances de la passion et de la mort de Jésus, se souvenir encore de ces paroles. Une impression profonde se conserve dans l'âme à travers des époques de trouble et d'angoisse... Il est vrai que Jean n'écrivit son Evangile que dans un âge fort avancé, mais que de fois il avait auparavant raconté de vive voix ce qu'il mit alors par écrit[1] ! »

Voilà les garanties que nous offre le rationalisme à la mode. Quand il s'agit des dernières paroles de mon Sauveur, de ses avertissements solennels, de ses grandes promesses, de la prière qu'il a présentée pour mon âme, je dois me rassurer en pensant que Jean avait de la mémoire et qu'il avait souvent refait son récit avant de l'écrire ! Voilà la certitude à son apogée. Quand je lis Marc, Luc ou Matthieu elle descend beaucoup plus bas, car il n'y a là qu'un recueil de traditions ; quand je lis Pierre, Paul ou Jaques, elle n'est pas grande non plus, car il n'y a là que l'expression personnelle d'une théologie combattue entre plusieurs tendances. Doutes au sujet du fond, doutes au sujet de la forme, doutes sur les faits, doutes sur les doctrines ; telle est la conclusion définitive de la quasi-théopneustie.

Voici maintenant ce que Dieu me donne. On verra s'il ne fait pas meilleur à son école qu'à celle des hommes.

Dieu me donne un texte absolument certain et absolument vrai. Dieu, voulant constituer l'autorité ici-bas, a

[1] Tome I, pages 27, 30, 44, 46, 53, 74 à 76, 80, 106, 107, 108. Tome II, pages 14, 15, 24, 34, 35, 40, 49, 96, 156, 168, 190, 213 à 216, 219, 326, 339, 354, 390, 393, 406, 407, 428, etc., etc.

jugé bon de mettre l'infaillibilité dans le texte et la faillibilité dans l'interprétation.

De là, trois conséquences :

En premier lieu, les erreurs d'interprétation sont très-limitées, car le Saint-Esprit accorde à chacun les secours dont il a besoin.

En second lieu, les erreurs d'interprétation étant possibles, quoique limitées, les chrétiens ne sont pas entraînés à se faire un nouveau code et à placer le commentaire au-dessus du texte.

En troisième lieu, l'infaillibilité du texte constitue un type immuable auquel on revient toujours et autour duquel gravitent nécessairement à une faible distance les quelques variations qui se produisent.

Mais laissons l'interprétation et occupons-nous du texte. Voici la thèse fondamentale dont la démonstration doit remplir ce chapitre, et qui fait la base de l'autorité en matière de religion.

Le texte est infaillible. — Son infaillibilité repose 1° sur la certitude divine du canon, 2° Sur la théopneustie ou inspiration plénière de tout ce qui est contenu dans ce canon.

Telle est ma thèse. Je dois, avant d'aller plus loin, définir plus exactement les deux termes qui la composent.

La certitude divine du canon suppose que la Bible contient tous les livres dont se compose la révélation écrite donnée par le Seigneur, et qu'elle ne contient que ceux-là.

La certitude divine du canon se concilie avec l'existence des variantes, et non avec les droits de la critique sacrée. J'entends par variantes les petites différences introduites par le travail des copistes, et non les différences considérables

qui supposent une question tenant au canon. La suppression de l'histoire de la femme adultère n'est pas une question de variante; la suppression des versets sur l'esprit, l'eau et le sang, n'en est pas une non plus. Je dis encore que l'étude des variantes ajoute à l'autorité du texte sacré, loin de l'amoindrir, car il est impossible de méconnaître la main de Dieu, quand on rapproche ce livre si bien conservé, des ouvrages humains, qui ont tous été altérés en tant de façons. On comprend que Dieu n'ait pas voulu nous dispenser d'un travail qui est à notre portée, et qu'il ait voulu nous donner par les variantes une garantie de plus. Sans elles, nous aurions à discuter avec ceux qui soutiendraient que nos Bibles proviennent, non de manuscrits répandus partout dès l'origine, mais d'un travail unique composé à une certaine époque. La diversité des « instruments » (comme on dit) et leur classification en « familles » manifestent l'existence des copies originaires.

La certitude divine du canon ne se concilie pas moins avec l'imperfection des traductions de la Bible. Encore ici Dieu nous a laissé la besogne, parce que nous pouvions la faire. C'est notre faute, si nous n'arrivons pas par les efforts de nos chrétiens instruits à la reproduction exacte du sens divin; comme c'est notre faute si nous n'arrivons pas, par les efforts des mêmes chrétiens, à la constatation de plus en plus parfaite du texte primitif. Dieu met la fécondité dans le sol, il envoie son soleil et les saisons fertiles; mais il nous laisse le soin de cultiver la terre. Lorsque nous avons négligé nos labours et que la famine survient, nous n'avons pas le droit de nous en prendre au sol, au soleil et aux saisons que Dieu a faites. En disant cela, en cons-

tatant ainsi cette solidarité humaine qu'on retrouve partout et en vertu de laquelle l'ignorant souffre des négligences du savant, je n'ai garde d'oublier que la vérité infaillible se montre en dépit des imperfections à peine appréciables du texte et des imperfections plus sensibles de nos versions. Prenez la version la moins bonne, et l'ignorant pourra la lire avec la confiance fondée que son Dieu lui parle. L'infaillibilité triomphe de nos péchés, et l'autorité subsiste; ce qui ne veut pas dire que l'amélioration des versions ne soit pas le premier devoir des disciples du Livre.

La certitude divine du canon se concilie enfin avec les erreurs commises par ceux qui ont mis en ordre divers écrits sous un même titre. Jésus-Christ n'a jamais consacré par son témoignage ces arrangements intérieurs, qui d'ailleurs n'altèrent en rien la valeur absolue de chaque partie. A plus forte raison faut-il laisser au compte du travail humain les titres, les noms d'auteur, (dans plusieurs cas), les dates, la division en chapitres et en versets.

En résumé donc la première partie de ma thèse est: le canon, œuvre de Dieu; l'examen des variantes, la traduction et l'arrangement intérieur, œuvre de l'homme.

Je passe à la seconde.

Qu'est-ce que la théopneustie, ou inspiration plénière de tout ce qui est inséré au canon?

Je n'aborderai pas cette définition capitale, qui est à la fois très-simple et très-délicate, et qui réclame par conséquent quelques détails, sans avoir rendu hommage au théologien dont Dieu s'est servi pour rétablir sur son fondement une vérité depuis longtemps ébranlée. Parmi les hommes de notre temps, je n'en connais pas un qui ait

rendu à la cause de l'Évangile un service égal à celui que lui a rendu M. Gaussen. Notre lâcheté aime à désavouer les gens qui ont trop raison. Quand le haro s'élève contre eux et que l'adversaire qui se sent atteint au cœur excite une clameur générale, nous avons soin de crier avec les autres. Les chrétiens qui vont au feu sont bien sûrs d'y aller seuls. Mais je me trompe, ils n'y vont pas seuls; ils ont avec eux celui qui descendit avec les amis de Daniel dans la fournaise. La fournaise est bonne avec le Seigneur; elle ne consume que les liens. Or il restera toujours une chose du livre de M. Gaussen : la question y est posée, et c'est en pareille matière surtout qu'on peut dire qu'une question bien posée est aux trois quarts résolue. Infaillibilité complète des écrits sacrés, infaillibilité des écrits et non des écrivains, ces deux points où tout est renfermé ont été remis en lumière par M. Gaussen. Le temps viendra où les chrétiens reconnaîtront la valeur d'un tel acte.

Hé bien, je me renferme à mon tour dans les deux assertions de M. Gaussen.

Les écrits sacrés sont complétement infaillibles. L'infaillibilité est le vrai nom de la théopneustie. « Elle en est le centre, a dit avec raison M. Scherer; elle résume et absorbe en soi toute la question. » Je n'ai donc pas à m'expliquer sur le mode de l'inspiration; je laisse aux partisans de la quasi-théopneustie l'invention des systèmes qui décrivent le *comment;* ce n'est pas mon affaire. — De même je n'ai pas à m'expliquer sur les distinctions entre l'inspiration des choses et celle des mots; parler des mots, c'est déjà (en apparence du moins) entrer un peu dans la description du mode. Quand on parle des mots, on semble introduire

jusqu'à un certain point une idée de dictée, de contrainte exercée sur le style et le courant spontané des pensées de chaque écrivain. Je m'attache à la vérité essentielle, l'infaillibilité. Tout est là. Demeurons respectueusement, scrupuleusement en dehors du problème des procédés. Seulement, si l'on prétend nous montrer une erreur quelconque dans l'Écriture, qu'elle soit au fond ou à la surface, répondons par la Parole de Jésus et des Apôtres, par celle qui exprime mieux qu'aucune autre l'absolue théopneustie : « Il est écrit. »

L'infaillibilité est dans les écrits, non dans leurs auteurs. C'est la seconde affirmation de M. Gaussen, et elle n'est pas moins importante que la première, car la première dépend d'elle. — Si vous prétendez mettre la théopneustie dans l'écrivain, prenez garde, il vous sera impossible de ne pas remarquer que chaque écrivain est inégal, inégal dans ses pensées et inégal dans ses actions, qu'il se trompe, qu'il pèche, et vous en concluerez nécessairement que ses écrits sont aussi inégaux et exposés à l'erreur. Vous remarquerez aussi que les écrivains sont loin de se valoir comme hommes et comme croyants ; celui-ci a une vie sanctifiée, celui-là tombe dans de grossières fautes ; celui-ci est revêtu d'un don éclatant de prophétie, et celui-là n'a pas reçu la même mission ; celui-ci figure au rang des apôtres, et celui-là semble ne reproduire qu'une doctrine de seconde main. Vous en concluerez nécessairement encore que, comme il y a des inégalités dans chaque écrit, il y a aussi des inégalités entre les écrits. —La théopneustie placée dans les hommes, est une théopneustie niée.

Les champions de la quasi-théopneustie le savent bien. Aussi ne manquent-ils jamais de nous donner l'inspiration du livre comme une conséquence de l'inspiration habituelle de l'auteur; l'auteur écrit de la même manière qu'il parle; l'écrit canonique n'est plus un fait spécial, un fait *sui generis*. Aussi l'écrit canonique est-il faillible, car l'auteur l'est bien évidemment. « Les écrits dogmatiques, selon M. Cellérier, devaient être le produit d'une inspiration moins intense que les prophétiques...... L'inspiration, même prophétique, devait en revanche varier suivant les hommes...... Les raisonnements et les faits nous conduisent clairement, ce semble, à tenir comme plus avancée et plus complète l'inspiration de St-Paul que celle de Jacques » ([1]).

Chrysostôme parle d'or vraiment et mérite son nom, quand il admet que Paul a commis des erreurs ou cédé à de mauvais sentiments dans quelques discours, tandis que l'Écriture ne renferme pas une seule inexactitude réelle. Ce Père de l'Église relève le langage tenu par l'apôtre en présence du conseil des Juifs et en présence d'Agrippa; il croit y voir des paroles qui ne sont pas tout à fait conformes à la sincérité évangélique. Je ne décide pas si cela est; j'affirme que cela pourrait être, et que rien au monde n'a garanti aux apôtres l'infaillibilité constante des actes et des paroles. Les Épîtres de Pierre sont infaillibles, mais les actes de Pierre à Antioche ne l'étaient certes pas, et ses discours alors ne devaient pas valoir mieux que ses actes. Les écrits canoniques de Paul sont infaillibles, mais ses

[1] Manuel d'herméneutique, page 308.

actes et son langage ne l'étaient certes pas quand il avait une vive dispute avec Marc et Barnabas, et ne l'étaient peut-être pas quand il s'appuyait à Jérusalem sur son titre de Pharisien. L'Évangile et le livre des Actes sont infaillibles, mais Luc ne l'était pas quand il exhortait Paul à ne pas monter à Jérusalem.

Je viens de nommer Luc; que devient l'autorité de son Évangile et de celui de Marc si la théopneustie est dans les hommes? Parviendrons-nous à la séparer de la qualité d'apôtre? Ne dirons-nous pas avec les Pères que les compagnons des apôtres l'avaient à moins forte dose qu'eux, et que leurs écrits empruntent leur valeur à l'approbation qui leur a été donnée par Pierre ou par Paul?

Ce n'est pas tout. Si la théopneustie est dans les hommes pour le Nouveau Testament, il doit en être de même pour l'Ancien, car l'Ancien est divin comme le Nouveau. Nous voilà donc à la recherche d'hommes théopneustiques, d'hommes infaillibles. Moïse était-il infaillible, quand il tentait l'Éternel et qu'il prononçait un discours (notez ceci) un discours public que Dieu fut contraint de punir? David était-il infaillible, quand il commettait adultère et quand il entretenait le nombreux harem qu'il conserva jusqu'à la fin? Salomon était-il infaillible, quand il s'abandonnait à tous les déréglements et à toutes les idolâtries? Et cependant un écrit canonique de Moïse, un écrit canonique de David, un écrit canonique de Salomon, fut-il tracé à l'époque où l'auteur était le plus coupable, égalait en divinité parfaite les paroles mêmes de Jésus-Christ.

Mais, dira-t-on, vous faites ainsi des écrits canoniques un fait indépendant de la vie morale et de l'action réelle de

l'écrivain ! Votre théopneustie est une dictée ; vos auteurs sont des instruments de musique mis en mouvement par l'Esprit de Dieu ! Vous nous ôtez les hommes et vous nous donnez des machines !

Je réponds, qu'en raisonnant ainsi, on entre sur le terrain où personne n'a le droit de mettre les pieds, sur le terrain du *comment*. Sur ce terrain-là, je ne me chargerais pas mieux de concilier l'individualité des écrivains avec la quasi-théopneustie qu'avec la théopneustie, avec l'inspiration intermittente qu'avec l'inspiration entière. Toujours est-il que j'admets pleinement « les deux facteurs ; » j'admets et n'explique pas.

Tout verset de l'Écriture est de Dieu, et tout verset de l'Écriture est de l'homme ; et le côté humain n'est guère moins important à considérer que le côté divin. Il y a quelque chose qui émeut et qui édifie profondément dans cette variété d'accent, dans ces individualités si diverses, dans le contact avec ces âmes pieuses qui, échelonnées sur la route des âges, parvenues à des degrés plus ou moins élevés de connaissance et de sanctification, vivant en plein de la vie de leur temps et de leur pays, exprimant leurs pensées réelles et leurs sentiments réels, servent en même temps d'organe infaillible au même Esprit-Saint.

M. Reuss se trompe fort quand il dit : « A en croire la théologie traditionnelle, les prophètes et les apôtres auraient été des instruments complétement passifs de la révélation ; celle-ci n'aurait été sûre d'atteindre son but qu'à la condition de neutraliser, d'arrêter, soit momentanément, soit pour toujours, tout travail intellectuel dans les organes de son choix. » Cette théologie traditionnelle

a-t-elle existé? C'est possible. Nous inventons tant de sottises, quand nous voulons expliquer l'inexplicable et décrire le mystère par excellence : la rencontre de l'homme et de Dieu ! Toujours est-il que s'il a existé une théorie de l'inspiration mécanique, il n'en existe plus aujourd'hui. M. Reuss s'escrime contre des moulins à vent.

La théopneustie qui vous combat maintenant, n'a d'autre système sur l'inspiration que celui de Jésus-Christ et des apôtres. Jésus-Christ et les apôtres croyaient à la certitude absolue du canon, elle y croit avec eux ; Jésus-Christ et les apôtres croyaient à l'infaillibilité absolue de l'Ecriture entière, elle y croit avec eux. Tout son système se résume dans ce mot : infaillibilité.

La théopneustie des écrits n'est pas l'inspiration des auteurs. « Parler par l'Esprit » est une chose, écrire la moindre épître canonique est une chose essentiellement différente, car l'épître canonique est infaillible, et il faut qu'on vienne mettre à l'ordre les chrétiens qui parlent par l'Esprit à Corinthe.

La théopneustie n'est pas plus la vision ou la révélation, qu'elle n'est l'inspiration ordinaire. Les visions et les révélations existent, indépendamment du récit théopneustique qui s'en fait. Les visions et les révélations n'en auraient pas moins existé, quand même le récit s'en ferait en termes non théopneustiques.

De très-grands apôtres ou prophètes peuvent n'avoir pas écrit une seule ligne théopneustique, et les auteurs de longs écrits théopneustiques peuvent n'avoir pas eu la qualité extérieure de grands prophètes ou d'apôtres, ils peuvent n'avoir eu ni révélations, ni visions, et n'avoir jamais eu occasion de prononcer la parole : « l'Eternel dit. »

Si vous ouvrez votre Bible et que vous y cherchiez la théopneustie, voici ce que vous trouverez :

Quand l'Ecriture rapporte une parole de Dieu, un discours de Jésus-Christ, le fond est aussi infaillible que la forme; quand elle rapporte le discours d'un méchant homme, le récit seul est infaillible. L'Ecriture rapporte des rébellions, des actes abominables, et elle les rapporte souvent sans les juger. Qu'est-ce qui est théopneustique alors? Le récit, toujours le récit. Nous savons que les choses se sont exactement passées ainsi.

Pour les parties historiques de la Bible, la théopneustie ne saurait être évidemment que la certitude divine du récit, et non l'infaillibilité conférée aux actes et aux discours humains qui y sont mentionnés. Pour les parties dogmatiques, prophéties proprement dites, hymnes, préceptes, la théopneustie proclame l'infaillibilité des choses mêmes qui y sont contenues.

Ces choses-là ont été parfois pensées et senties (en partie du moins) par l'homme qui les écrit; parfois aussi elles ont été révélées directement par l'Eternel, et l'homme alors n'a été qu'un secrétaire écrivant sous dictée. Mais en tous cas, que les deux facteurs aient agi ou qu'il y en ait eu exceptionnellement un seul, que l'homme ait manifesté ses propres impressions ou qu'il n'ait fait que transmettre (souvent sans les comprendre) les révélations célestes, nous n'avons là que des paroles, qui, humaines ou non, sont toutes des paroles de Dieu.

Ce que je m'efforce de définir, le plus simple chrétien le sait d'instinct. Quand il lit les révoltes d'Israël, il sait très-bien que l'infaillibilité ne s'applique qu'à l'exactitude du

récit; quand il lit un psaume, il sait très-bien que l'infaillibilité s'applique à la divinité des pensées, et que leur divinité n'exclut nullement la réalité humaine des impressions que ressent le psalmiste; quand il lit les dix commandements ou une autre parole venue directement du Ciel, il sait très-bien que le prophète a écouté et reproduit, rien de plus. Le plus simple chrétien vous dira que les auteurs des Epîtres et des Evangiles ont fait usage de leurs facultés, ont consulté leurs souvenirs, ont exprimé avec une spontanéité évidente tantôt les faits qu'ils avaient connus, tantôt les sentiments qu'ils éprouvaient, et que chacune de leurs paroles, incontestablement humaine, est aussi incontestablement divine.

La théopneustie est aussi aisée à comprendre, qu'impossible à expliquer.

Elle croit que Dieu n'a rien mis dans son livre qui ne fût utile à notre édification. Par conséquent, elle ne laisse pas en dehors les détails qu'on se plaît à nommer insignifiants. Elle accepte entièrement le programme que lui trace M. Scherer en ces termes : « Il est tel passage de l'Ecriture au sujet duquel la question d'erreur ou de vérité ne saurait se poser, et qui n'en est pas moins regardé, par tout défenseur conséquent du système, comme partie intégrante de la Parole inspirée. Paul prie son disciple de lui apporter un manteau et des livres; il lui recommande de boire du vin pour sa santé; il termine sa lettre par d'affectueuses salutations pour ses amis. — Il n'y a pas lieu, en lisant de telles choses, de se demander si l'apôtre a dit vrai, mais bien si ces commissions et ces recommandations ont été suggérées par l'Esprit-Saint pour l'édification des siècles.

Les partisans de la divinité absolue de la Bible sont obligés de l'affirmer, sous peine de distinguer dans la Bible entre ce qui est inspiré et ce qui ne l'est pas, et de compromettre par cela même l'autorité du Livre. »

Je n'ai jamais compris, je l'avoue, l'argument dont il s'agit, surtout depuis la réfutation éloquente de M. Gaussen. Il paraît que les esprits diffèrent bien ; car les salutations et les recommandations de Paul sont au nombre des traits qui me touchent le plus dans la Bible et que je remercie le plus mon Dieu d'y avoir mis. L'individualité qui y éclate et qui en fait le charme n'est pas plus grande assurément que celle de David dans certains psaumes; or nous savons que Jésus étendait la théopneustie aux psaumes individuels comme aux psaumes dogmatiques, aux hésitations et aux répugnances de Jérémie comme aux visions d'Ezéchiel, aux renseignements sur les filles d'honneur d'Esther comme aux prédictions de Daniel.

L'égalité est le corollaire de l'infaillibilité. Il peut y avoir beaucoup de degrés dans l'inspiration ; on n'en saurait concevoir dans la théopneustie. Aussi l'écrit théopneustique d'un apôtre est-il égal à la parole de Jésus-Christ. Bien plus, l'écrit théopneustique d'un Luc, d'un Marc qui n'étaient pas apôtres. Bien plus encore, l'écrit théopneustique d'un auteur anonyme, inconnu, dépourvu peut-être de tout don éclatant de prophétie, de l'auteur des Chroniques, ou des Juges, ou de Ruth. Et cela est tout simple : la Parole de Dieu est partout égale à elle-même, car elle est partout la Parole de Dieu. Il n'y a pas deux manières d'être divin.

La quasi-théopneustie a d'autres principes. Écoutez

M. Cellérier. S'il rejette la théorie socinienne, d'après laquelle l'enseignement de Jésus seul est maintenu et celui des apôtres déclaré suspect, il a soin de rejeter également la théorie théopneustique qui considère comme également divins les enseignements du Maître et les enseignements canoniques des disciples. « La théorie de l'individualité, dit-il, nous montre dans les apôtres une inspiration réelle, certaine, faisant d'eux les guides assurés de l'Eglise quant à l'impulsion et à la direction ; mais cependant restreinte, imparfaite et partielle. Leur enseignement a donc été, sous ce point de vue, inférieur à celui de Jésus-Christ ; non certes dangereux, erroné ; mais moins vaste, moins absolu, moins pur de toute idée humaine, et en particulier moins complet[1]. »

Je crois en avoir assez dit pour prévenir les malentendus. On sait maintenant dans quel sens précis j'affirme la théopneustie. « Infaillibilité, » voilà le mot décisif. Elle comporte, nous l'avons vu, le développement progressif des révélations divines, mais non la divinité plus ou moins grande de telle ou telle partie de ces révélations. Elle ne comporterait pas davantage le progrès qui, depuis la clôture du canon, prétendrait tirer les conséquences des principes posés et former une théologie plus avancée que celle des apôtres.

Autant il importe de maintenir l'infaillibilité dans toute sa rigueur, autant il importe de ne pas lui attribuer des caractères que Jésus-Christ ne lui a pas donnés. Sa définition est la nôtre, ne l'oublions pas.

[1] Manuel d'herméneutique, pages 343, 344, 345.

Ainsi Jésus-Christ n'a jamais dit que la théopneustie, si fréquemment et si fortement proclamée par lui, eut pour résultat d'abolir les différences de style qui éclatent dans l'Ancien Testament. La théopneustie se concilie avec le talent des uns et avec la médiocrité des autres, avec la fidélité grammaticale de celui-ci et avec les solécismes de celui-là. Elle se concilie avec les récits conçus dans un ordre chronologique, et avec les récits qui suivent l'ordre des matières ou celui des idées. Elle se concilie avec le mauvais arrangement des divers morceaux théopneustiques placés dans un même cadre, qu'il s'agisse du recueil des Psaumes ou de celui des fragments d'Ésaïe.

M. Scherer fait une supposition gratuite quand, prenant la théopneustie comme un procédé dont nous aurions décrit le mécanisme et dont nous devrions admettre les résultats, il s'écrie : « Nous avons le droit, dès qu'il s'agit d'un livre divin, d'attendre la beauté de l'expression aussi bien que l'importance des pensées, les qualités du style aussi bien que l'excellence des dogmes et des préceptes. Tout est de Dieu dans la Bible! tout doit y être pur, sublime, inimitable. La logique a souvent entrevu cette conséquence, sans oser toutefois la pousser jusqu'au bout. »

La logique, oui ; mais la théopneustie ne se croit pas autorisée à faire de la logique au sujet d'un mystère et de déduire les conséquences prétendues d'un dogme qu'elle reçoit sur le témoignage de Christ, sans le pénétrer en aucune façon. La Bible écrite de la main de Dieu et avec « le style de Dieu, » (il faut bien que je m'exprime ainsi), n'a aucun rapport avec celle que nous avons, et où l'individualité des écrivains s'est librement déployée. Laissons au Co-

ran ses oracles monotones ; nos Ecritures sont tout autres, et, pour être très-humaines, elles n'en sont pas moins divines.

La théopneustie n'exige pas que la Bible emploie des expressions philosophiquement exactes, qui n'auraient qu'un tort : personne ne les comprendrait. On l'a souvent fait remarquer et avec beaucoup de raison, si Dieu nous parle du lever du soleil et de son coucher, M. Arago emploie les mêmes expressions à l'observatoire. Cette « accommodation »-là est permise ; elle n'a jamais constitué une erreur.

La théopneustie n'impose pas aux auteurs sacrés la condition d'écrire sans travail, sans efforts de mémoire, sans examen des documents. Ils parlent de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu ; ils font allusion à leurs recherches ; ils citent les titres des livres auxquels ils ont eu recours. C'est « le livre du droiturier ; » c'est « le livre des rois d'Israël ; » ce sont « les livres de Salmahja le prophète et de Hiddo le voyant. » Que sais-je ! Un écrit théopneustique prendra ses généalogies dans des registres, et ses décrets des rois de Perse dans les recueils contemporains ; il citera des livres humains ; il citera aussi des livres théopneustiques et en transcrira de longs passages. Il n'y a rien là qui s'oppose à l'absolue exactitude que Dieu lui assure.

La théopneustie ne fait pas obstacle à la division du travail. Comme aucun livre de la Bible n'a tout dit, il est naturel que chacun accomplisse sa tâche spéciale. Je ne dirai certes pas, avec les nouveaux docteurs, que Paul, Jacques, Jean et Matthieu aient chacun leur théologie ; mais je dirai

sans hésiter que, bien qu'ils nous aient présenté les mêmes dogmes et le même Sauveur, chacun d'eux a été providentiellement amené, par son caractère ou par les circonstances, à mettre surtout en saillie telle portion du dogme ou de la vie de Jésus.

La théopneustie ne condamne pas les auteurs sacrés à n'employer ni résumés, ni équivalents. A entendre nos adversaires, on dirait vraiment que, pour être exact, il faudrait qu'une narration fût complète ! Quand les évangélistes abrégent les discours du Seigneur, ils cesseraient de dire l'absolue vérité ! Or, il est certain qu'ils abrégent presque toujours. Mais il n'est pas très-difficile de concevoir, ce me semble, que Dieu puisse résumer divinement ses propres paroles ou les remplacer par des équivalents non moins divins. J'ai déjà fait remarquer l'altération du Décalogue, et j'ai montré que Dieu seul pouvait modifier ainsi sa propre révélation et en publier deux éditions également divines, également vraies.

Ceci explique comment la théopneustie se concilie avec les citations inexactes ou soi-disant telles. Quand on se rappelle que les citations de l'Ancien Testament par le Nouveau ne sont autre chose que les citations du Saint-Esprit par le Saint-Esprit, on admet aisément que le Saint-Esprit puisse employer des expressions qui rendent le sens quoiqu'elles ne reproduisent pas tous les termes, qu'Il puisse abréger ou développer ses citations, qu'Il puisse même présenter une pensée différente en apparence, véritable et profonde traduction du texte original. Il n'y a rien là qui contredise l'inspiration plénière et l'absolue exactitude, soit dans le passage qui cite, soit dans celui qui est cité.

La théopneustie enfin n'entraîne pas comme conséquence la systématisation dogmatique des révélations divines. La Bible n'est pas un code, en ce sens qu'elle n'est pas rédigée à la manière des codes, chapitre par chapitre et article par article. C'est la collection harmonieuse d'un grand nombre d'écrits divins, qui sont aussi des écrits humains. Ces écrits font loi, car ils font règle. Paul n'a-t-il pas parlé de « la loi de la foi, » parce que les déclarations divines sur le salut par la foi font règle, et règle absolue? L'Ecriture entière est une loi, un code dans ce sens; mais dans ce sens seulement.

On le voit, la théopneustie n'est pas la sèche et étroite formule qu'on se plaît à supposer en général. Toutes les variétés, toutes les spontanéités humaines sont acceptées par elle. Seulement, pour comprendre cela, il faut renoncer à comprendre autre chose: le mode de la théopneustie.

Et voilà la pierre d'achoppement où la quasi-théopneustie vient se heurter. Elle décrit, elle raisonne, au lieu de prendre le fait tel qu'il nous est donné par Jésus-Christ. Elle dit: « L'occasionnalité » ne se concilie pas avec le mode d'inspiration que j'ai conçu. Elle dit: « L'individualité » ne se concilie pas avec le mode d'inspiration que j'ai conçu.

Exposer le mode, voilà donc l'erreur fondamentale que j'ai signalée en commençant ce chapitre et que je signale encore.

C'est en partant de là que M. Cellérier a écrit des phrases telles que celle-ci: « Nous avons dit dans l'Herméneutique historique que les circonstances sociales, personnelles, religieuses, etc., où se trouvaient les auteurs sacrés, devaient agir sur eux. De là résultait nécessairement

que, dans cette hypothèse, leur inspiration n'était pas absolue. »

C'est en partant de là qu'il écrit encore : « Une inspiration assez absolue pour anéantir l'individualité eût anéanti la liberté des hommes inspirés, leur eût enlevé toute volonté personnelle et tout mouvement propre[1]. »

Si Tholuck tient le même langage dans ses longs et remarquables articles de la *Deutsche Zeitschrift*, c'est qu'il adopte le même point de départ. Il s'évertue à prouver contre M. Gaussen que Paul n'a pas été un instrument « passif; » or Paul ne devient passif qu'en vertu du faux système qui décrit le mode de l'inspiration.

Quant à nous, qui recevons humblement le fait révélé et qui ne nous enquérons nullement du mode demeuré à l'état de mystère, nous n'éprouvons aucune des perplexités de la quasi-théopneustie. Nous maintenons l'infaillibilité, et l'autorité par conséquent.

L'autorité ! à entendre M. Cellérier, il la conserverait aussi ; mais voici laquelle :

On peut, tout en tenant compte de l'individualité, de l'occasionnalité et de l'accommodation des Écritures, en respecter l'autorité; on peut avoir une critique sacrée qui juge souverainement le canon, qui retranche ou mette en suspicion une portion de la Bible; on peut avoir une théorie d'inspiration limitée, qui ne préserve de l'erreur qu'une portion de la Bible (toujours déterminée par nous); la soumission à la Bible n'en existe pas moins ! La critique du texte et la critique des erreurs s'arrêteront à certaines li-

[1] Manuel d'herméneutique, pages 282, 289, 290, 291, 295, 297, 310, 311.

mites fixées par la répétition frappante des principaux enseignements et par l'analogie de la foi, par l'impossibilité d'admettre des accommodations vraiment nuisibles, ou absolument gratuites, ou destinées à durer!

Le lecteur jugera de la valeur de ces garanties ; il appréciera le rôle réservé par ce système à l'autorité qu'il prétend laisser debout. Quant à moi, je n'hésite pas à le dire, si jamais (ce qu'à Dieu ne plaise!) une pareille définition de l'autorité des Écritures achevait de descendre du cabinet des théologiens dans le peuple des églises, nous assisterions à des saturnales de rationalisme auxquelles on ne saurait penser sans frémir. En dépit de quelques vaines réserves, l'autorité aurait cessé d'être et chacun se ferait son christianisme. Jusqu'à présent, les débordements les plus extrêmes de la tradition étaient contenus de loin par l'existence du type immuable; les révoltes de la raison étaient contenues aussi par la même cause, et la croyance générale des troupeaux arrêtait les docteurs à leur insu. Mais vienne le jour où le type immuable ne figurera plus dans la croyance de personne, et alors nous verrons jusqu'où vont les traditions et les raisonnements abandonnés à eux-mêmes, jusqu'où les deux écoles du doute peuvent se laisser entraîner.

Combattons-les de la seule manière qui soit efficace, à visage découvert. Ne mettons pas notre habileté à cacher les questions, à laisser ignorer les critiques. On ne cache plus rien aujourd'hui ; toutes choses viennent à la lumière, et précisément il n'y a de dangereux que ce qui se cache. Il faut que nos troupeaux sachent ce qui se passe, et qu'ils le sachent par nous. S'ils ne le savaient par nous, ils le

sauraient par d'autres, et cela ne vaudrait pas mieux, ce me semble.

Il faut donc lutter au grand jour, et pour cela nous revêtir des armes de Dieu. Notre principale force, nous la puiserons dans le témoignage éclatant rendu par Jésus-Christ à la théopneustie. Avec cette force-là, nous vaincrons, nous ramènerons beaucoup d'âmes à l'autorité; nous leur montrerons le chemin trop oublié de l'école de la foi.

Ce chemin s'oublie souvent! Comment en serions-nous surpris? Le cœur naturel a soif de fausse indépendance, car il a peur de se renoncer et de se soumettre; il va à Rome ou au rationalisme, afin d'éviter l'Écriture infaillible. Eh bien! nous rapprendrons la route qui mène à l'autorité. Sa preuve par excellence est ignorée. Eh bien! nous irons la rechercher à sa source, nous la recevrons de la bouche même du Sauveur.

La vérité qui sert de base aux autres a eu le sort de toutes les vérités. Les apôtres à peine morts, la fausse autorité était déjà en formation. Les Pères ouvraient l'oreille aux traditions naissantes; puis l'Église catholique installait son infaillibilité à elle; puis la réforme renversait l'usurpation romaine sans oser se passer de symboles et revenir uniquement à la Bible théopneustique; le rationalisme enfin réagissait à la fois contre la Bible et contre les formulaires. Mais il n'est jamais trop tard pour rentrer dans le vrai. L'excès du mal vient de réveiller chez les chrétiens le besoin du remède. Dans la mêlée formidable qui se prépare, ils ne veulent pas se présenter désarmés; troublés, ils ouvrent leur Bible, ils demandent à Dieu de leur faire dé-

couvrir la preuve décisive et populaire en même temps de l'autorité. Dieu les exaucera.

La première condition pour découvrir la vraie preuve de l'autorité, c'est d'écarter les fausses.

Commençons par ce travail d'élimination. Quand on prétend fournir une preuve qui atteste à la fois la certitude divine du canon et l'absolue infaillibilité du texte, il faut bien se garder de présenter des arguments insuffisants. La disproportion entre la thèse et le motif sur lequel elle s'appuie ne tarde pas à frapper les esprits. Les adversaires supposent aussitôt que nous n'avons pas de meilleures raisons à donner, et nos paroles sont frappées d'un incurable discrédit.

Or on ne saurait croire jusqu'où a été poussé en cette matière l'abus des fausses preuves et des preuves insuffisantes. Tantôt on les a présentées isolément, tantôt on a cru mieux faire en les mettant ensemble, comme si une douzaine d'arguments incomplets pouvaient tenir lieu d'un bon argument ! C'est ainsi qu'un vieux théologien, Gerhard (et il a eu beaucoup d'imitateurs), faisait reposer l'autorité de l'Écriture sur trois bases en même temps : sur le témoignage intérieur que le Saint-Esprit lui rend dans nos âmes ; sur la preuve interne, ou supériorité immense de la Bible comparée aux livres humains ; sur la preuve externe, ou attestation de l'authenticité des Livres saints, fournie par les écrivains les plus rapprochés de leur apparition.

Pour être triple, la base n'était guère plus solide, et je n'aurai pas de peine à le montrer en parcourant rapidement les divers arguments qu'on a coutume de donner et dont on se contente en général sans y regarder de fort près. Ils rentrent plus ou moins dans la classification de Gerhard et je les examinerai dans l'ordre suivant :

Argumentation à priori : *Preuve de nécessité.*

Argumentation mystique : *Preuve de sentiment.*

Argumentation soi-disant scripturaire : *Preuve tirée des prophéties et des miracles,* et *preuve tirée des dons du Saint-Esprit conférés aux apôtres.*

Argumentation interne : *Supériorité constatée de l'Écriture,* et *infaillibilité constatée de l'Écriture.*

Argumentation externe : *Témoignage de l'Église,* et *témoignage des écrivains des premiers siècles.*

Je crois ne négliger aucune preuve importante et ayant cours au milieu de nous. Je n'écris d'ailleurs qu'en me rappelant le caractère d'un travail où je ne dois pas tout dire, car mon but est d'indiquer les traits essentiels de ma thèse, non de présenter une démonstration scientifique. A chaque chose sa place et son moment.

L'argumentation à priori ne présente qu'une seule preuve, *la preuve de nécessité.* Cette preuve, bien plus usitée qu'on ne l'avoue, ne supporte pas l'examen. Nous irions loin, si nous tenions pour démontrées toutes les choses qui nous sont ou qui nous semblent nécessaires. J'ai grande pitié sans doute des âmes angoissées qui se cramponnent à l'infaillibilité des Écritures, par ce seul motif qu'en la perdant elles perdraient tout; je sympathise avec elles et je les comprends; je ne leur reproche que l'humi-

lité de leur langage. Elles ont mieux à dire en faveur de leur foi; il ne faut pas qu'elles se contentent de si peu. C'est plus tard, c'est après avoir mis en lumière la véritable et simple preuve de la théopneustie, qu'elles reviendront vers l'argument de nécessité, et qu'elles y trouveront enfin une satisfaction légitime. Oui, il leur sera doux alors d'y voir la confirmation éclatante de leur croyance désormais inébranlable, et de contempler la souveraine sagesse qui ne nous refuse pas ce qui nous est vraiment nécessaire.

L'argumentation mystique a aussi sa preuve, sa preuve unique : *la preuve de sentiment*. C'est la preuve à la mode, et je n'en suis pas surpris, par le mysticisme vague qui court. Demandez au premier chrétien venu pourquoi il admet l'autorité des Écritures, il vous répondra qu'il n'est pas savant, qu'il n'a pas étudié les questions, qu'il ne voudrait pas d'ailleurs les étudier de peur de s'y blesser, mais qu'il a une preuve qui lui suffit et qui défie tous les raisonnements : La Bible lui fait du bien, elle répond aux besoins de son âme. On croit avoir répondu à tout quand on a dit (et certes avec raison) : « La Bible est un livre inimitable ; aucun homme n'eût pu écrire rien de pareil ; donc la Bible est de Dieu. Je le sens, et par conséquent je le sais. J'en suis certain, de la certitude la plus complète qui soit au monde, de la certitude intime. »

Ceux qui tiennent ce langage méprisent grandement l'apologétique et haussent les épaules quand on leur parle de démonstrations. Et cependant, où les mène la preuve de sentiment? Que leur donne-t-elle? le canon infaillible? l'inspiration plénière? Pas le moins du monde. On a beau

presser la preuve de sentiment, elle ne s'étendra pas aux portions de l'Ecriture qui n'excitent pas le sentiment. Le sentiment ne vous dit rien, absolument rien sur les intercallations possibles de livres étrangers au canon. Le sentiment ne vous dit rien, absolument rien sur l'inspiration continue. Dans ce livre qui vous frappe tant et qui doit tant vous frapper, toutes les pages vous frappent-elles également? Etes-vous attirés par ce dogme incompréhensible ou qui même vous répugne? Etes-vous ému par cette généalogie? Le témoignage intérieur se fait-il entendre dès que vous ouvrez les lois cérémonielles ou le récit du massacre des peuples cananéens, ou celui de la présentation d'Esther à Assuérus? Est-il bien certain que la beauté divine des Ecritures éclate à vos yeux dans tous les chapitres des Chroniques ou d'Ezéchiel?

Non, l'impression générale que produit la Bible ne nous garantit pas la divinité du recueil, et elle ne nous garantit pas davantage l'infaillibilité constante du texte. Je peux être très-édifié par la lecture du Psaume XXIII, et ne pas l'être par le verset neuvième du Psaume CXXXVII.

Laissons donc la preuve de sentiment à ceux qui ne tiennent ni à la divinité du recueil, ni à l'infaillibilité du texte. Pour ceux-là elle est indispensable, elle est la preuve par excellence. Elle seule leur fournit le moyen de conserver quelque chose du christianisme, tout en soumettant la révélation chrétienne à leur triage spirituel. Ce qu'ils refusent de recevoir en vertu de l'autorité du Livre, ils essaient de le recevoir en vertu d'une autre autorité : celle du sentiment, ou, comme on dit maintenant, de la conscience religieuse, de la conscience chrétienne. Le christia-

nisme correspond à un besoin profond de nos cœurs; il correspond aussi à une impression non moins profonde que l'histoire a constatée et qu'elle n'aurait pu inventer; donc le fait chrétien est vrai, quelles que soient les erreurs mêlées aux documents qui le relatent. Tel est le raisonnement de Néander, et le rationalisme ne peut pas mieux dire.

Quant à nous, qui voulons autre chose que « le fait chrétien, » et qui savons à quoi le canon contestable et l'inspiration limitée réduisent bientôt un pareil « fait, » nous n'avons pas le droit de nous contenter de la preuve de sentiment. Pourquoi d'ailleurs oublierions-nous l'abus qui s'en fait chaque jour? Il n'est pas une erreur qu'on n'établisse, de très-bonne foi, au moyen des preuves de sentiment et des expériences intimes. Les catholiques vous parleront de leurs « expériences » au sujet de la confession, au sujet des couvents, au sujet du culte de Marie. Ils vous parleront de ce qu'ils ont « senti, » et déclareront, eux aussi, que vos raisonnements ne peuvent rien contre leurs sentiments. Le culte de Marie en particulier ne se rend-il pas témoignage au fond des âmes! A-t-il besoin d'une démonstration extérieure, puisqu'il nous fait du bien! L'extrême douceur qu'on éprouve à s'adresser à une femme, à la mère du Sauveur, ne répond-elle pas suffisamment aux sarcasmes de l'incrédulité protestante!

Le sentiment est irréfutable de sa nature, et toutes les preuves de sentiment se valent, sinon en fait du moins en droit. Tâchons donc de trouver à la Bible une base qui ne serve pas indifféremment de support à la vérité et à l'erreur, à la révélation de Dieu et aux traditions des hommes.

Cette base ne nous sera pas fournie par l'argumentation

soi-disant scripturaire. Elle fait usage de deux preuves bien connues.

La première est *la preuve tirée des prophéties et des miracles*. Or il est impossible de ne pas se demander, après avoir lu ce qu'on a écrit de mieux là-dessus, par quel procédé l'accomplissement des prophéties et les miracles les plus éclatants peuvent nous garantir l'infaillibilité des Ecritures.

Je comprends à merveille que les prophéties et les miracles soient des preuves frappantes de la mission confiée aux prophètes et aux apôtres; mais, entre cette mission et l'infaillibilité des écrits, la corrélation manque, les deux idées ne se suivent ni ne se tiennent. Un homme peut avoir proféré des prophéties divines, et mêler cependant beaucoup d'erreurs aux récits ou aux expositions doctrinales qui sortent de sa plume. Un homme peut faire des miracles, et n'être pas doué par cela seul du don très-spécial qui produit la théopneustie des écrits canoniques.

Encore une preuve qui est bonne pour la quasi-théopneustie, et qui ne l'est pas pour nous.

C'est aussi la quasi-théopneustie qui emploie d'ordinaire la seconde preuve appartenant à l'argumentation soi-disant scripturaire, *la preuve tirée des dons du Saint-Esprit conférés aux apôtres*.

Jésus a promis le Saint-Esprit à ses apôtres; disons mieux, à ses disciples. Sa promesse s'est accomplie le jour de la Pentecôte. Des dons extraordinaires d'enseignement inspiré leur ont été conférés, à eux et à plusieurs de leurs compagnons de service. Ils ont reçu des révélations spéciales, et Paul a pu dire : « Je n'ai pas annoncé l'Evangile

selon l'homme, car je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais par le moyen d'une révélation de Jésus-Christ. » Les apôtres, réunis aux anciens et aux frères de Jérusalem, ont eu le droit d'écrire : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. »

Je ne conteste point cela, je me contente de demander ce que cela a de commun avec la certitude absolue du canon et avec la théopneustie.

Que fait l'inspiration des apôtres à la certitude du recueil, puisque le recueil n'a pas été arrêté par eux ?

Et quant à la théopneustie, quel rapport y a-t-il entre le fait de l'infaillibilité constante qu'elle suppose, et celui de l'inspiration ordinaire qui n'empêchait pas (nous l'avons vu) les fautes graves de conduite ou de langage, bien qu'elle plaçât les apôtres sous une direction divine lorsqu'ils fondaient des institutions et lorsqu'ils annonçaient la grâce de Dieu « non avec les paroles qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec celles qu'enseigne l'Esprit-Saint. »

L'argumentation interne arrive à son tour et met deux preuves à notre service.

La première s'emprunte à *la supériorité constatée de l'Ecriture.*

Rien n'est plus propre, en effet, à exciter notre admiration, que de comparer la Bible à tous les livres humains quels qu'ils soient. Ce n'est pas seulement son dogme et sa morale qui l'élèvent au-dessus d'eux (et l'élèvent autant que le ciel au-dessus de la terre), c'est sa philosophie, c'est son exactitude historique et géographique. Pas une science qui ne commence par attaquer la Bible et qui ne finisse par la citer avec respect ; pas une découverte qui

ne devienne un hommage, après avoir été une menace. Quand on place à côté d'un livre de la Bible un livre du même temps, on ne peut échapper à la conviction que le premier est de Dieu, car on y cherche en vain la moindre trace de ces extravagances inouïes dont les écrits des sages sont remplis. Je dis plus ; quand on place à côté de la Bible les livres composés par les hommes pieux qui ont été élevés à son école, on s'aperçoit que la distance demeure immense, je devrais dire infinie. Ceux qui ont lu les apocryphes de l'Ancien Testament ne me démentiront pas, et ceux qui ont lu l'épître de Barnabas, celle de Clément, le pasteur d'Hermas, ou les lettres d'Ignace, savent s'il y a moyen de les comparer une minute aux livres qui composent le canon.

Rien n'est plus évident; mais qu'avons-nous le droit d'en conclure? Parce que tout prouve et l'authenticité et la véracité et la supériorité de ces livres, parce qu'il est impossible de les supposer composés à une autre époque, par d'autres hommes et sans le secours du Saint-Esprit, déclarerons-nous qu'ils sont infaillibles et que leur recueil est certain?

On nous objecterait avec raison que la supériorité, si évidente pour l'ensemble, ne l'est pas et ne peut pas l'être pour tous ses détails ; qu'il y a dans chaque écrit des parties qui ne portent pas en elles la preuve de cette supériorité ; qu'il y a des écrits entiers où elle n'a pas ce caractère absolument incontestable. Elle ne l'a pas, puisqu'elle a été contestée en fait, et que le canon n'a pas toujours été admis tout entier.

Donc, la preuve dont il s'agit n'exclut pas la possibilité

des erreurs du texte et de l'imperfection du recueil ; elle s'arrête, elle aussi, en deçà du canon et de la théopneustie.

Autant en dirai-je, et à plus forte raison, de la seconde preuve que fournit l'argumentation interne : *l'infaillibilité constatée de l'Ecriture.*

On s'imagine quelquefois qu'on parviendra à établir l'autorité de la Bible en résolvant toutes les difficultés qu'elle présente ! c'est une grande illusion. Vos difficultés ne seront pas toutes résolues ; et quand vous les aurez résolues, il s'en produira d'autres. D'ailleurs, vos difficultés ne sont pas les miennes. Chacun a ses questions, ses objections, et aucun volume, si gros soit-il, ne réfutera jamais les objections de tout le monde.

Est-ce à dire qu'il ne faille pas s'occuper de cette réfutation? Je pense le contraire. Le travail qui consiste à examiner de près les contradictions apparentes et à les concilier, est un des plus utiles qui se puissent entreprendre. Les partisans de la théopneustie ne peuvent pas s'en dispenser. Seulement, il y a deux conditions à un tel travail : d'abord y apporter une bonne foi complète, éviter les tours de force et consentir souvent à avouer qu'on ignore ; renoncer ensuite à la prétention de fonder l'infaillibilité sur les explications que l'on donne.

Ces explications ne seront jamais capables de porter le fardeau le plus lourd qu'il y ait au monde, celui de l'infaillibilité. En montrant que beaucoup de problèmes insolubles se résolvent, que beaucoup de divergences se concilient, vous ferez un grand bien. Vous accroîtrez la foi des croyants, et vous ébranlerez la résistance des incrédules ; vous forcerez tout homme raisonnable à se dire : « Ce qui

mė paraît insoluble encore ne l'est pas plus que ne l'était hier ce qu'on a résolu aujourd'hui. Pourquoi tiendrais-je cette solution pour impossible? Pourquoi même, sur le témoignage de mon Dieu, ne la tiendrais-je pas pour certaine? »

C'est jusque-là et non plus loin que peut vous mener la constatation de l'infaillibilité de l'Ecriture. L'harmonistique peut convaincre d'absurdité la fameuse thèse : « On n'a pas le droit d'admettre la théopneustie tant qu'on n'a pas levé toutes les contradictions ; » mais elle ne peut pas servir elle-même de preuve à la théopneustie. Elle rend l'infaillibilité possible, raisonnable, probable ; elle ne saurait la rendre évidente.

Restent enfin les deux grandes preuves qu'apporte l'argumentation externe. Moins populaires que les autres, elles sont pourtant plus importantes à examiner; car si les simples membres des Églises s'en occupent assez peu, elles jouent un rôle considérable chez les docteurs. Or, l'heure vient où les simples membres n'échapperont à aucun des problèmes que les docteurs se sont posés.

Commençons par la première de ces preuves externes : *le témoignage de l'Eglise.*

La prétention des catholiques, c'est que nous possédons le canon en vertu des décisions de leur Eglise ; et il ne manque pas de rationalistes qui en disent autant, parce qu'ils voient là le meilleur moyen de rendre suspecte à tous les bons esprits l'autorité des Ecritures.

Si les catholiques et les rationalistes tenaient seuls ce langage, je me tairais; mais puisqu'il y a des disciples de la Bible qui semblent accepter pour elle la base des déci-

sions des conciles, je suis bien forcé de réduire une telle preuve à sa juste valeur.

Si je l'examinais au point de vue de la controverse, je me bornerais à poser deux questions :

En quoi serait-ce à l'Eglise d'Occident plutôt qu'à l'Eglise ou aux Eglises d'Orient, que nous serions redevables du canon ?

Pourquoi le canon du Nouveau Testament aurait-il eu besoin d'une consécration de ce genre, tandis que celui de l'Ancien Testament s'en est passé ? L'Ecriture n'avait-elle pas une autorité complète chez les Juifs, et la tradition si incertaine de la clôture du canon par Esdras et par la grande synagogue tiendrait-elle lieu d'une fixation infaillible? L'Ecriture n'existait-elle pas, en tous cas, et avec toute son autorité, avant Esdras? Esdras et la grande synagogue seront-ils le concile de Laodicée de l'ancienne alliance? ou bien le clergé juif était-il chargé, à son insu, de fixer constamment le canon; était-il revêtu, à son insu, de l'infaillibilité nécessaire?

Mais laissons cela, et voyons ce qu'a valu la décision de l'Eglise au sujet du canon du Nouveau Testament.

J'accorde à M. Wisemann que l'Eglise catholique échappe à une chicane qu'on lui adresse assez fréquemment. Elle a pu, sans tomber dans un cercle vicieux et sans demander à l'Ecriture la preuve de la mission qu'elle prétend avoir de fixer le canon de l'Ecriture, considérer d'abord les Evangiles comme de simples histoires véridiques, y trouver des paroles certaines de Jésus-Christ, et y fonder le pouvoir auquel elle prétend de reconnaître alors à ces simples histoires le caractère d'un recueil divin. Elle a

pu formuler ainsi les déclarations qui, selon M. Wisemann, apportent tant de sécurité aux catholiques : « Sous la garantie de l'assistance divine que les paroles de Christ m'ont donnée, je déclare que ce livre contient la parole révélée de Dieu, qu'il a été inspiré par le Saint-Esprit, et qu'il contient tout ce qui devait légitimement entrer dans le recueil sacré. »

Quant à nous, qui ne croyons à l'infaillibilité d'aucune Eglise, nous serions bien malheureux si nous en étions réduits à n'admettre le canon et la théopneustie que sur une attestation de ce genre. La meilleure preuve qu'elle peut nous tromper, c'est qu'elle s'est trompée. Le témoignage des Pères a erré, le témoignage de la tradition a erré, le témoignage des conciles a erré. Et voilà la garantie que tant de protestants semblent accepter, faute de mieux ! En vérité, je comprends qu'on l'accepte, comme Lessing, quand on veut se débarrasser de l'Ecriture ; je ne le comprends pas autrement.

Que les Pères aient erré au sujet du canon et que la tradition sur ce point se soit énormément contredite, c'est ce que tout le monde sait ou soupçonne, et ce que je vais établir dans un moment. Or, une telle erreur prolongée de la tradition sur un tel sujet, ruine déjà la preuve du canon par le témoignage de l'Eglise. Mais il y a plus ; les *constitutions apostoliques* placent les épîtres de Clément dans le canon ! Il y a plus encore : le concile que l'on invoque toujours comme ayant arrêté la liste des livres canoniques, le concile de Laodicée, ne place pas l'Apocalypse dans le canon ! Ce n'est que trente ans plus tard, à la fin du quatrième siècle, que le synode d'Hyppone reconnaît enfin le Nouveau Testament tel que nous l'avons.

Pour une Eglise infaillible, c'était y mettre le temps. Pour une preuve décisive, c'est peu rassurant, on en conviendra.

Heureusement, nous avons mieux que cela. Mais achevons d'abord d'écarter les fausses preuves, et parlons de celle qui occupe le plus de place dans les dissertations de la théologie.

C'est la seconde preuve fournie par l'argumentation externe : *le témoignage des écrivains des premiers siècles.*

On voudrait nous amener à chercher là notre preuve par excellence. Qu'y a-t-il de plus raisonnable que d'interroger l'histoire, quand il s'agit de constater un fait? Or, l'authenticité des écrits canoniques est une question de fait; donc les témoins oculaires sont seuls compétents pour la décider! Sur la formation du canon, nous n'avons rien de mieux à faire que de consulter les hommes qui l'ont formé!

Ce raisonnement n'a pas beaucoup de force aux yeux de ceux qui pensent avec moi qu'aucun homme n'a jamais formé aucun canon; que celui de l'Ancien Testament est l'ouvrage de Dieu, et que celui du Nouveau Testament est encore l'ouvrage de Dieu. Les questions d'authenticité me touchent médiocrement, car je ne rattache pas la canonicité à la qualité d'apôtre, et toutes les opinions des Pères sur l'apostolicité ou la non-apostolicité de tel écrit ne me paraissent avoir aucune valeur réelle quand il s'agit de décider si cet écrit est ou non théopneustique.

Quoi qu'il en soit (et nous reviendrons sur ce point) la preuve du canon par le témoignage des Pères est d'une faiblesse qui épouvante. Je suis convaincu que l'emploi d'une

telle preuve est pour beaucoup dans le misérable état de notre foi aux Écritures. Tous, plus ou moins, nous avons entendu parler du canon d'Origène et du canon d'Eusèbe, de la distinction entre les homolégoumènes et les antilégoumènes, des doutes persévérants au sujet de plusieurs de ces derniers, de l'arrêt prononcé par la critique contre la seconde Epître de Pierre; et comme on nous dit en même temps que la critique a des droits sacrés, que les questions de canon sont des questions de fait et que les questions de fait se tranchent par le témoignage, nous avons tous reçu un ébranlement secret des nouvelles alarmantes qui nous sont arrivées de ce pays-là. Ceux même qui ont fermé leurs yeux en ont vu quelque chose; ceux même qui ont fermé leurs oreilles, ont entendu que les témoignages étaient loin de s'accorder. Nous avons lu des apologies vraiment effrayantes, qui semblent et veulent conclure en faveur de la Bible, et qui laissent dans l'esprit l'impression définitive que la canonicité de certains écrits est douteuse, que la canonicité de plusieurs autres est probable, et (le dirai-je?) que la certitude totale du canon est nulle.

Soyons-en sûrs, ce n'est pas sur ce terrain que Dieu nous appelle à nous placer. La preuve divine n'est point là.

Le témoignage, dit-on! — Le témoignage vaut ce que valent les témoins. Et s'il se trouvait d'abord que ces témoins se fussent trompés grossièrement sur les faits qu'ils auraient dû le mieux connaître, vous avouerez que nous serions mal venus à accepter sur leur parole le fait le plus important de tous, celui qui doit servir de base à notre foi tout entière.

Eh bien, quels sont-ils, ces témoins qu'on nous somme de croire, quand il s'agit des matières les plus délicates et qui, alors surtout, échappaient le plus à l'observation commune ?

Ces témoins témoignent en faveur des contes les plus puérils; ils témoignent en faveur de maint apocryphe; ils témoignent en faveur des oracles sybillins! De quel droit couperions-nous en deux leur témoignage, rejetant ceci, retenant cela? Pourquoi ne pas les écouter, quand ils insèrent au canon l'Évangile des Égyptiens, ou le livre d'Enoch, ou le Pasteur d'Hermas? Pourquoi surtout ne pas recevoir certains récits fabuleux, quand ils nous sont transmis par un Papias ou par un Hégésippe, témoins oculaires s'il en fut et successeurs immédiats des apôtres?

A Dieu ne plaise que je veuille rien exagérer et que je songe à présenter ici la caricature des Pères. Non-seulement j'admire ce qu'il y a eu d'admirable dans la vie et dans la mort de plusieurs d'entre eux, mais je ne méconnais pas chez quelques-uns une certaine valeur critique et chez tous une fidélité historique suffisante pour nous certifier les faits simples et essentiels. Je soutiens seulement qu'avec eux l'erreur commence vite, et qu'elle est à craindre surtout lorsqu'il s'agit de faits moins simples, qui exigeaient une véritable clairvoyance, et même quelque chose de plus. Je soutiens que les questions relatives au canon étaient extrêmement compliquées, qu'il y entrait un problème d'authenticité, une théorie d'apostolicité, et des considérations de sympathie ou d'antipathie dogmatique. Je soutiens que la difficulté était accrue, et par cette circonstance que plusieurs écrits canoniques n'avaient pas pour

garants des Eglises particulières auxquelles ils eussent été expressément adressés, et par cette autre circonstance qu'une foule d'écrits apocryphes paraissaient au second et au troisième siècle sous le nom des apôtres.

En vérité, c'est vouloir que nous doutions à jamais du canon, que de nous proposer son acceptation sur le témoignage des Pères, à nous qui savons dans quel temps ils ont composé leurs livres et ce qui s'y trouve !

Voyez, par exemple, ce que raconte Hégésippe, qui vivait au commencement du second siècle, immédiatement après les apôtres. Si les détails qu'il donne sur Jacques sont réellement de lui, ainsi que l'affirme Eusèbe, il faut avouer qu'ils sont déjà aussi chargés de traditions fabuleuses que si trois ou quatre siècles ignorants s'étaient écoulés depuis le martyre de Jacques.—« Il ne but jamais ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer, ne mangea jamais de chair, ne coupa jamais ses cheveux. » Or nous savons quelle était la vie naturelle des disciples du Seigneur, de l'ami des péagers et des gens de mauvaise vie. « Il entrait seul dans le sanctuaire. » Or nous savons que ce droit était réservé au souverain sacrificateur, et nous savons aussi que Jacques n'appartenait pas même à la tribu de Lévi. Quant à ses genoux durcis comme ceux d'un chameau par les prières continuelles dans le temple, à la confiance générale qu'on lui témoignait et aux questions que lui posaient « les sept sectes, » il n'y a pas un de ces détails qui ne sente sa légende d'une lieue. Je ne dis rien de la mort de cet ancien d'une Eglise chrétienne, placé « sur le haut du temple, » et interrogé par les pharisiens restés en bas, de ce meurtre commis dans l'enceinte sacrée que

les Juifs évitaient toujours de souiller. Eh bien, telle est la narration d'Hégésippe ; et elle est confirmée par un Clément, qui vivait à la même époque !

Lorsqu'on parcourt l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, on se heurte à tant d'erreurs grossières, qu'on se demande involontairement si la croyance au canon peut rester un seul instant à la merci de semblables témoins.

Tantôt ce sont les thérapeutes d'Égypte qui se transforment en chrétiens, ou plutôt en moines ; tantôt c'est Céphas auquel Paul résista en face à Antioche, qui cesse d'être Pierre et se métamorphose en un des soixante et dix disciples ; tantôt c'est Philippe l'évangéliste, qui, par compensation, se trouve placé au nombre des douze apôtres.

Puis, Eusèbe vous parlera de « la chaise de Jacques » que l'on conserve à Jérusalem (où on me l'a bien montrée, à moi, en 1848 !) et il ajoutera : « Cela fait voir clairement que les chrétiens ont toujours rendu de grands honneurs aux saints. »

Le même Eusèbe, homme éclairé, remontant aux sources, possédant et consultant les écrits les plus anciens, ceux de Méliton, de Clément, d'Hégésippe, de Papias, de Polycarpe, d'Irénée, vous racontera qu'on voit à Paniade un monument d'une des guérisons miraculeuses opérées par le Seigneur. « On y indique la maison de la femme qui avait une perte de sang, et devant la porte une colonne de pierre qui soutient deux statues de bronze. L'une est d'une femme qui prie à genoux... l'autre est du Sauveur... A ses pieds croît une plante inconnue qui guérit toutes sortes de maladies. J'ai vu moi-même cette statue. »

Eusèbe a bien vu autre chose ! Il a vu « quantité de por-

traits du Sauveur, de Pierre et de Paul, qui se sont conservés de la sorte jusqu'à son temps. » Il a vu les registres d'Edesse, et il en a tiré la lettre du roi Abgare ainsi que la réponse de Jésus-Christ. Car, dit-il, « le Sauveur, au lieu de l'aller trouver, lui fit l'honneur de lui écrire. » Le roi Abgare lui avait mandé sa maladie en implorant son secours : « J'ai ouï dire que les Juifs murmurent contre vous et qu'ils vous tendent des piéges. J'ai une ville, qui, bien que fort petite, ne laisse pas d'être assez propre, et qui suffira pour nous deux. » Jésus répond que, lorsqu'Il sera retourné au ciel il enverra un de ses disciples qui guérira Abgare. En effet, après l'ascension, l'apôtre Thomas fait partir Thaddée, un des soixante-dix. On devine que le roi est guéri, qu'il rassemble tous les habitants de sa ville, et que Thaddée leur prêche l'Evangile. Quant à Abgare, il n'avait pas attendu jusqu'alors pour croire : « J'ai tellement cru en lui, dit-il, que j'avais dessein d'attaquer à main armée les Juifs qui l'ont crucifié, si je n'en avais été détourné par l'appréhension de la puissance des Romains. »

Non, je n'irai jamais demander la preuve du canon à des gens qui recueillent si aisément les lettres autographes de Jésus-Christ. Je ne vois pas ce que gagnerait la foi aux Ecritures à être tirée d'une telle source, car on ne peut remonter ainsi jusqu'au temps apostolique sans rencontrer sur son chemin Papias, et cet évêque, instruit par ceux qui avaient conversé familièrement avec les apôtres, me parle d'un Evangile de Marc écrit d'après ce qu'il avait entendu dire à Pierre, « selon que la mémoire de Marc lui représentait les choses qu'il avait entendues! » Il me parle d'un Evangile de Matthieu écrit en hébreu, « et que chacun a traduit comme il l'a pu ! »

Veut-on se contenter de cela, en fait de garanties et de sécurité?

Je le dirai très-franchement, si j'en étais réduit à recevoir mon Nouveau Testament des mains du témoignage historique et de la critique sacrée, je serais consciencieusement obligé d'écarter, comme indignes de figurer dans le canon, plusieurs écrits qui portent d'ailleurs toutes les marques frappantes de leur haute origine et dont la composition à une époque ultérieure quelconque est de toutes les choses impossibles la plus impossible. Rien ne manque à ces écrits, rien, que le témoignage historique.

A côté de la liste des livres universellement reconnus ou *homolégoumènes*, on ne saurait nier qu'il n'existât une liste des livres contestés ou *antilégoumènes*. Cette dernière comprenait la seconde et la troisième épître de Jean, la seconde de Pierre, celle de Jude, celle de Jacques, et l'épître aux Hébreux. L'Apocalypse, qui fut d'abord un des livres les mieux attestés, finit par être rangée, elle aussi, au nombre des antilégoumènes.

Quiconque a parcouru l'histoire d'Eusèbe, sait à quoi s'en tenir sur le témoignage que les Pères rendent au canon. Voici quelques phrases extraites de ce témoignage :

« Il ne faut pas ignorer que plusieurs rejettent l'épître de Jacques comme supposée, parce qu'il y a peu d'anciens qui en aient parlé, non plus que de celle de Jude, qui est mise aussi au nombre des catholiques. On ne laisse pas de les lire en plusieurs églises. » — « Pour la seconde épître de Pierre, nous n'avons point appris qu'elle fût du nombre des livres du Nouveau Testament. On n'a pas laissé néanmoins de la lire avec soin, parce que l'o a jugé qu'elle

contenait plusieurs choses utiles. » — « Quelques-uns rejettent l'épître aux Hébreux, parce que l'Eglise romaine ne croit pas qu'elle soit de Paul. » — « Le Pasteur d'Hermas est rejeté de quelques-uns, bien que d'autres le tiennent très-nécessaire à ceux qui reçoivent les premières instructions de la religion, et qu'on sache d'ailleurs qu'il est lu publiquement dans l'église. » — « Il y a une excellente épître reçue de tous les fidèles, que ce Clément écrivit au nom de l'Eglise de Rome à celle de Corinthe.... Il y a longtemps qu'on la lit publiquement dans plusieurs églises. »

Voilà donc les livres d'Hermas et de Clément (pauvres livres s'il en fut, le premier surtout!) qui semblent être traités aussi bien, si ce n'est mieux, que l'épître de Jacques et la seconde de Pierre!

Quand on jette les yeux sur le chapitre XXV du troisième livre d'Eusèbe, où est résumé son témoignage au sujet du canon, on est stupéfait de l'imprudence des chrétiens qui vont chercher là des raisons de se soumettre à l'Ecriture. — Selon Eusèbe, « l'épître de Jacques, l'épître de Jude, la seconde de Pierre, la seconde et la troisième de Jean ne sont pas reçues de tout le monde, bien que plusieurs s'en servent. » C'est même parmi les livres décidément douteux qu'il range l'Apocalypse, « que quelques-uns effacent du nombre des Livres saints et que d'autres croient devoir y laisser. »

Ailleurs, Eusèbe dira, en parlant des ouvrages de Clément d'Alexandrie : « Il y cite des passages tirés de quelques livres qui ne sont pas généralement approuvés, comme de la sagesse de Salomon, de la sagesse de Jésus fils de Sirach, « de l'épître aux Hébreux, » des épîtres de Clément, « de Jude » et de Barnabas. »

Je n'ignore pas qu'Eusèbe se montre plutôt inférieur que supérieur à son temps, dans la manière dont il juge le canon. Il retourne en arrière jusqu'à Origène et ajoute même un doute à ceux d'Origène, puisqu'il retire l'Apocalypse du catalogue des Livres universellement reçus. Il est certain que l'opinion générale n'était plus celle d'Origène et encore moins celle d'Eusèbe, puisque peu d'années après, le canon complet allait être arrêté à Laodicée, (l'Apocalypse seule y étant omise) et cela en accord avec la croyance des Eglises, qui ne réclamèrent nulle part. — Cependant, pour qu'un homme tel qu'Eusèbe pût rappeler tant de contestations et se les approprier en pareille matière, il fallait bien que le témoignage historique fût dépourvu de cette force probante qu'on voudrait lui supposer.

Je lui conteste cette force probante; je ne vais pas au delà. J'espère qu'on ne me fera pas dire ce que je n'ai pas dit, et qu'on ne m'attribuera pas un scepticisme absolu que je repousse expressément. Si les écrits des quatre premiers siècles me paraissent très-insuffisants lorsqu'il s'agit de fonder sur eux la foi au canon, ils me paraissent très-suffisants, lorsqu'il ne s'agit plus que d'établir d'une manière incontestable la réalité et l'authenticité de la plupart des livres du Nouveau Testament. La démonstration qui n'y est pas, c'est celle du recueil.

Et il est parfaitement naturel qu'elle n'y soit pas. Les hésitations et les erreurs des Pères en matière de canon s'expliquent de la manière la plus satisfaisante, dès qu'on veut bien y réfléchir.

Supposez (c'est mieux qu'une supposition) la canonicité de tous les livres qui composent aujourd'hui le Nouveau

Testament; supposez que Dieu ne veuille en arrêter le catalogue qu'après un certain temps, et qu'en attendant, la fixation de ce catalogue soit abandonnée à l'arbitraire des hommes; qu'arrivera-t-il?

D'abord les livres les plus considérables et les plus importants seront placés d'emblée au-dessus de toute controverse. C'est ainsi que les choses se sont passées en ce qui concerne les Evangiles et la très-grande majorité des Épîtres. Dès l'origine, ces Livres sont connus, cités, inscrits dans tous les catalogues. Les hérétiques, qui les attaquent, n'en nient jamais le caractère apostolique. Les païens les acceptent également comme un fait qui ne souffre pas de contradiction. On pouvait mépriser avec Celse les Epîtres ou les Evangiles; on pouvait choisir, avec Marcion, certaines Epîtres et certains Evangiles pour les opposer à d'autres; mais, en niant la divinité des écrits, on n'imaginait pas qu'il fût possible d'en mettre en doute l'authenticité. — Voilà une première circonstance rassurante, et qui nous aide à comprendre le peu d'importance qu'ont au fond les historiettes de Papias sur Marc et sur Matthieu. Ami fanatique de la tradition, il répète ce qu'il a entendu dire. Il lui semble beau de rattacher l'Evangile de Marc qui n'était pas apôtre, aux instructions et à l'approbation d'un grand apôtre tel que Pierre. Il s'en disait bien d'autres dès lors! — Quant à Matthieu, il est possible qu'en Phrygie où habitait Papias, le texte grec soit parvenu assez tard, et qu'en attendant, le texte hébreu y ait été livré aux traducteurs, en sorte que chacun, au temps de Papias, tâchait de s'en tirer « aussi bien qu'il pouvait. » Cette supposition d'un texte hébreu et d'un texte grec, traduction l'un de

l'autre, théopneustiques l'un et l'autre, n'a rien d'extraordinaire; car nous savons que Josèphe écrivit son histoire de la guerre des Juifs « tant en grec qu'en hébreu. » Pourquoi le Saint-Esprit n'aurait-il pas porté Matthieu à en faire autant et à assurer ainsi aux chrétiens de la Palestine une version qui devait disparaître bientôt avec leur nationalité expirante, de telle sorte que le texte grec, seul connu en Occident dès l'origine, finit par subsister seul en tous pays? L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, et elle n'exige pas qu'on aille y ajouter, ainsi que le fait Olshausen, une différence entre l'Evangile grec et l'Evangile hébreu.

Outre les Evangiles, les Actes et les principales Epîtres, certaines lettres canoniques avaient été écrites par les apôtres et par leurs compagnons d'œuvre. Quel sort devait-on prévoir pour elles? Les lettres pastorales de Paul étaient adressées, non à des Eglises, mais à Timothée et à Tite; c'était aussi des particuliers qui avaient reçu la seconde et la troisième épître de Jean. Est-il donc si étrange qu'elles aient eu une publicité moins générale et plus tardive, à une époque où les communications étaient loin de ressembler à celles dont nous disposons?

J'en dirai autant des épîtres catholiques, qui n'étant pas adressées à une église déterminée, ne se trouvaient confiées à la garde de personne, et qui pouvaient n'avoir été communiquées en fait qu'à un très-petit nombre de communautés. Tel a été probablement le sort de la seconde épître de Pierre, de celle de Jude et de celle de Jacques. On remarque en effet que les renseignements sur cette dernière épître proviennent principalement des Pères voisins de la Judée. L'écrit apostolique n'aura pas pénétré plus loin.

Ce n'est pas tout. D'autres motifs achèvent d'expliquer le fait des hésitations au sujet du canon.

Pour plusieurs écrits, ces hésitations ne se manifestent que fort tard. Les premiers Pères citent l'épître de Jacques sans penser un instant à la mettre en doute; c'est après eux qu'on se met à discuter, à contredire, à rejeter.

Pourquoi cela? Parce que la question a cessé d'être examinée en elle-même. On a commencé à poser certains principes, au moyen desquels se tranchent les problèmes de canonicité. La critique sacrée (plus légitime alors, puisque Dieu n'avait pas encore fixé définitivement le recueil) venait de faire ses débuts dans la carrière qu'elle parcourt encore aujourd'hui. Ses deux axiomes, aussi faux l'un que l'autre, étaient : Rejet des livres dont la doctrine déplaît au critique; rejet des livres qui ne remontent pas directement ou indirectement à un apôtre.

En vertu du premier axiome, on raya l'Apocalypse du catalogue des livres universellement admis. Elle y figurait sans contestation; mais bientôt se manifestèrent des répugnances dogmatiques dont Denys, évêque d'Alexandrie, se rendit l'organe et qu'Eusèbe a recueillies : « Quelques-uns de ceux qui nous ont précédé, ont absolument rejeté ce livre, et l'ayant examiné depuis le commencement jusqu'à la fin, ont fait voir qu'il n'y a ni sens ni raisonnement...... Ils disent que ce n'est point une révélation, parce qu'il y a trop d'ignorance...... Quant à moi, je n'oserais rejeter absolument ce livre-là, que je vois être estimé par plusieurs fidèles. »

En vertu du second axiome, on mit un point d'interrogation à côté de tout livre dont l'apostolicité était incertaine.

Comme si la théopneustie était attachée aux apôtres ! Comme si Dieu n'avait pas pu faire écrire un ouvrage canonique par un simple fidèle et même par un inconnu ! Comme s'il ne l'avait pas fait plusieurs fois sous l'ancienne alliance !

Quoi qu'il en soit, voilà un arrêt tout formulé et qui atteindra plusieurs livres. L'épître aux Hébreux, dont l'authenticité n'était mise en doute par personne, avait ce malheur que le nom de son auteur n'était pas parfaitement avéré. Quelles que fussent les probabilités en faveur de Paul, il était et il est permis de conserver quelques doutes. Dès lors, n'étant plus certain de l'apostolicité, on ne se croyait plus en droit d'affirmer sûrement la canonicité.

Les conséquences d'un principe aussi faux ne pouvaient pas manquer d'être désastreuses. Jude et Jacques n'étaient pas apôtres, et, quoique l'erreur qui finit par mettre le premier au rang des douze et la haute réputation du second aient dû apaiser plus d'un scrupule, il me semble évident que l'abandon où restèrent leurs épîtres, et par conséquent le doute qui en résulta, tinrent en partie à l'absence du caractère apostolique.

On le voit, la terrible question des antilégoumènes ou livres contestés, peut se traiter d'une façon fort propre à calmer les alarmes des chrétiens. Mais c'est à la condition, je le répète, que la foi au canon sera puisée à une autre source. Si le témoignage historique n'a rien qui ne puisse se concilier avec la canonicité de tous les écrits du Nouveau Testament, il est loin de suffire à la preuve complète de cette canonicité. Quand on cherche là le point d'appui principal de la croyance, on ne parvient pas à l'y trouver.

A un tel point de vue, les sauts périlleux abondent, et il n'en faut pas en matière religieuse.

Comment passer autrement que par un saut périlleux, du catalogue des livres universellement admis à celui des livres contestés, et des doutes exprimés par Origène ou par Eusèbe à la certitude générale qui règne après eux? Quoi qu'on fasse, il faudra recourir ici à autre chose qu'au témoignage historique; on mettra en jeu les conciles. Ce sera Laodicée, ce sera Hippone. Nous voilà en plein catholicisme.

Et dira-t-on que le passage soit plus aisé, des Pères apostoliques, à ceux qui écrivaient vers la fin du second siècle ou au commencement du troisième? Encore un abîme à franchir, coûte que coûte. A franchir, dis-je; car le combler est chose impossible. Il y a là tout un siècle obscur, où beaucoup d'idées fausses sont en fermentation, et jamais on ne parviendra à démontrer que, si Irénée, Tertullien et Clément d'Alexandrie arrêtent une liste dans laquelle figurent déjà la plupart des écrits canoniques, les contemporains des apôtres et leurs successeurs immédiats ont nécessairement admis les mêmes écrits. — Je reconnais que c'est probable, très-probable; je ne le tiens pas pour évident. Quand il s'agit de problèmes graves, soyons difficiles envers nous-mêmes; ne nous contentons pas à trop bon marché.

Il y a donc deux abîmes: l'un entre les homolégoumènes et les antilégoumènes; l'autre entre les Pères apostoliques et les premières traces du canon. Il y a deux abîmes, et j'en rends grâce à Dieu. Oui, c'est lui qui, dans sa sagesse, a rompu les chemins de la tradition en matière de

canon comme en toute autre matière. Il a voulu donner d'avance un démenti aux prétentions de la critique sacrée, et montrer à ses rachetés que le canon ne vient pas des hommes, mais de lui seul.

Hélas! où en serions-nous, si nous n'avions d'autre preuve que celle du témoignage historique! S'il fallait procéder comme on nous le propose, compter sur nos doigts les suffrages pour ou contre chacun des écrits sacrés, dans quel état de doute mortel ne serions-nous pas condamnés à rester!

Lorsqu'on a achevé de lire un ouvrage distingué et pieux, comme ceux de M. Jalaguier, quel est le sentiment qui domine dans le cœur? La foi à l'Écriture s'est-elle accrue? Au contraire. Voilà un savant, un chrétien qui est forcé, pour assurer ses arguments, d'écarter du débat précisément ce qui fait question. Il abandonne, ou du moins ajourne, quoi? Les antilégoumènes! Impossible de se faire la moindre illusion. Pour plusieurs de ces livres contestés, pour la seconde épître de Pierre spécialement, le témoignage historique n'apportera jamais rien qui ressemble à une démonstration. Nous pourrons prouver que ce témoignage ne rend pas la canonicité impossible; nous ne lui ferons jamais dire loyalement qu'il la rende certaine. Or, dès qu'un seul livre est incertain, la notion même du canon tombe, et l'autorité de l'Écriture reçoit un coup mortel.

Il faut donc chercher notre preuve ailleurs. Le bon sens nous dit qu'elle ne peut pas être là, non-seulement parce qu'elle est incomplète, mais aussi parce qu'elle est inaccessible au plus grand nombre. Les simples, les ignorants, liront-ils les dissertations de M. Jalaguier, les livres de Guericke, de Horne, de Lardner, de Michaëlis, de Davidson? Les simples seront-ils tenus de faire des études théologiques, pour arriver à des convictions (fort imparfaites encore!) au sujet du canon? Vous figurez-vous les membres de nos Églises condamnés à chercher leurs preuves, les uns dans leur sentiment intime, les autres dans la solution des difficultés que présente l'Ecriture, les autres dans la comparaison de la révélation divine avec les systèmes humains! Vous les représentez-vous enfin, courbés sur de gros livres, comparant les témoignages d'Irénée, de Tertullien, d'Origène et d'Eusèbe, examinant l'opinion des hérétiques, pesant ce qui a été écrit en faveur de tel livre longtemps contesté!

Il est évident que Dieu n'a pas mis hors de la portée de tout le monde la preuve dont tout le monde a besoin. Or il n'y a qu'une preuve que chacun puisse saisir, et les simples mieux que les savants, c'est la preuve par le témoignage de Dieu. En vertu de cela seul, j'ose affirmer d'avance que celle-là est la vraie preuve. La vraie preuve, ce doit être la preuve des petits enfants.

Je vais la mettre dans tout son jour. Je montrerai qu'elle est aussi divine par sa force que par sa popularité. Preuve vraiment merveilleuse, qui nous arrache aux incertitudes des déclarations de l'homme, pour nous abriter sous la certitude des déclarations de Dieu ; preuve complète, qui suffit à tout, qui répond à tout, qui ne laisse pas dans

l'âme la plus petite place aux hésitations et le plus petit prétexte au doute.

Si nous n'allions pas à elle, nous mériterions les sarcasmes dont les controversistes romains nous accablent. Ils nous demandent comment feront les membres de nos Églises pour acquérir une foi individuelle à la Bible. Comme personne n'admet l'autorité de personne, il faudra donc que chacun s'assure par lui-même de la divinité de chacun des livres qui composent l'Ancien et le Nouveau Testament! Il faudra de plus que chacun s'assure de l'inspiration absolue et continue de tous ces livres! Or ces études-là ne sont pas faciles, et on nous cite avec triomphe les aveux de nos propres théologiens, qui reconnaissent « que la tâche d'établir l'autorité des livres du canon est pleine de difficultés, et qu'un grand nombre de chrétiens ne sont pas en état d'articuler une seule raison pour justifier leur croyance que ces livres sont canoniques. [1] » On nous somme de tenir le même langage que Baxter : « Les chrétiens les plus instruits et les plus intelligents sont-ils capables de démontrer la vérité des Écritures? Bien plus encore, les membres du bas clergé le sont-ils? » On nous engage à examiner ce qui est le plus raisonnable, de croire à la Bible comme les catholiques, parce que l'Église l'ordonne; ou d'y croire comme les protestants, parce qu'on y a cru avant eux, parce qu'on la prêche au temple, et parce qu'enfin (beaucoup de ministres n'ont jamais donné de meilleures raisons à leurs ouailles) « c'est un crime digne de damnation de nier la divinité des Écritures. »

[1] Vieux Traité de Jérémiah Jones (Méthode pour établir l'autorité canonique du Nouveau Testament).

Prenons-y garde ! Hausser les épaules n'est pas répondre ; et il faut répondre. S'il n'y à pas une attestation divine du canon et une attestation divine de la théopneustie, nous n'avons d'autre alternative (à moins de nous faire catholiques) que d'accepter des preuves insuffisantes qui ébranlent la foi au lieu de l'affermir, ou de nous passer de toute preuve et d'accepter aveuglément l'autorité des Écritures sur la parole du premier venu, en vertu de la coutume et par une sorte de nécessité. Peut-être vaudrait-il mieux la rejeter, que de l'accepter ainsi !

Mais, rassurons-nous; elle existe, la preuve divine, celle qui est à la portée de tous. Nous n'aurons pas besoin de fermer les yeux pour recevoir la Bible, et le témoignage sur lequel nous la recevrons sera de nature à ne pas laisser la moindre place au moindre doute. Quand Jésus nous aura dit lui-même ce qu'est la certitude absolue du canon et ce qu'est l'infaillibilité absolue du texte, nous serons heureux de revenir aux preuves accessoires, insuffisantes et dangereuses quand elles se présentent seules, mais admirables et précieuses quand elles se présentent à la suite de la preuve véritable. Après que le nécessaire aura été donné à tous, plusieurs pourront aller chercher le superflu, et en faire même part à leurs frères moins savants. Il sera doux alors de constater que cette Bible, reçue sur le témoignage de Dieu, est d'accord avec les besoins les plus profonds du cœur, qu'elle est confirmée par les miracles et par l'accomplissement des prophéties, qu'elle se justifie par les fruits qu'elle porte, par sa supériorité immense, et par la solution de ses contradictions apparentes; il sera bon alors d'étudier les arguments internes et les arguments

externes, de montrer que l'authenticité de chaque livre est écrite dans ses pages mêmes en caractères ineffaçables, que les attaques de la critique sacrée se brisent contre les faits, et que les hésitations de l'histoire se concilient sans peine avec la vérité divine du canon.

Aller d'abord à Dieu au lieu d'aller à l'homme, voilà le grand principe sur lequel j'insiste, voilà la base de l'école de la foi.

Dieu nous dira que l'Ecriture est théopneustique, et il nous le dira de la manière la plus incontestable qu'il y ait au monde, par la pratique. Jésus-Christ répétant sans cesse : « il est écrit, » proclame bien autrement la théopneustie que ne l'eussent fait cent passages où sa formule aurait été contenue. Les citations de la Bible par le Sauveur et par les apôtres me frappent bien autrement que le fameux verset de la seconde Epître à Timothée. Traiter la Bible entière comme infaillible, c'est bien plus concluant encore que de nous dire : « Toute l'Ecriture est divinement inspirée. » L'interprétation d'un verset peut être contestée ; l'application ne saurait l'être.

Eh bien, c'est Dieu lui-même qui va nous enseigner la théopneustie. Et qui donc nous l'enseignerait, si ce n'était lui ? qui aurait le droit d'affirmer la conciliation entre l'infaillibilité absolue du texte, et l'individualité libre des écrivains demeurés faillibles ? Les choses divines, ne l'oublions pas, ne se reçoivent légitimement que sur la foi de Dieu. Celui qui a fait la théopneustie est le seul qui puisse nous en parler. Celui qui a fait le canon est le seul qui puisse nous en parler.

Or, Dieu a fait le canon et la théopneustie,

La théopneustie telle que je l'ai définie, et le canon tel que je l'ai défini.

La théopneustie que Dieu a faite et que Dieu atteste, est celle qui, à la condition d'être infaillible, n'exclut ni la spontanéité des écrivains, ni l'influence des occasions, ni la différence des styles ; celle qui admet que tel livre théopneustique écrit à une époque, a été théopneustiquement complété à une autre époque; celle qui admet que telle expression, inexacte en apparence, emprunte à son emploi habituel dans les Ecritures un sens particulier qui rétablit l'exactitude.

Le canon que Dieu a fait et que Dieu atteste, est celui qui, à la condition d'être certain, n'exclut ni les variantes ni la possibilité des erreurs de traduction. Dieu ne nous a jamais dispensés des œuvres que nous étions capables d'accomplir. Et d'ailleurs a-t-on réfléchi à ce qu'eût été le fait des textes sans variantes et des versions sans erreur possible? Un tel fait eût constitué l'évidence irrésistible, celle que Dieu ne nous présente dans aucun cas, par la simple raison qu'il ne veut pas nous contraindre.

Qui dit évidence, dit contrainte morale. Or quel autre nom que celui d'évidence donnerions-nous au miracle inouï qui nous fournirait des manuscrits sans variantes, et, par conséquent des copistes sans erreur, des imprimeurs et des protes infaillibles? Où serait notre liberté d'accepter ou de rejeter la foi, si nous avions sous les yeux des traducteurs préservés de toute diversité et arrivant, comme les Septante de la légende, à une identité absolue d'interprétations et d'expressions?

Dieu, je le répète, a fait le canon ; et il le faut bien, car lui seul pouvait le faire.

Tel n'est point l'avis de ceux qui tiennent à garantir « les droits de la critique sacrée; » ceux-là disent, avec M. Cellérier, « que la collection du canon a eu lieu par des efforts purement humains. » Mais leur système ne saurait subsister, car il aboutit à la quasi-théopneustie qui a contre elle le témoignage du Sauveur. Pour que l'homme ait été capable d'intervenir dans un pareil travail, il est nécessaire que la canonicité des écrits se rattache à une circonstance extérieure que l'homme puisse apprécier et constater. Il est donc nécessaire que la canonicité, pour le Nouveau Testament, par exemple, dépende de l'apostolicité. A la rigueur, nous parviendrons à déterminer l'origine des livres que nous possédons, nous reconnaîtrons leur authenticité, et si cette étude nous amène à y voir la main d'un apôtre, nous insérerons le livre dans notre recueil.

Lorsqu'il s'agit « d'efforts purement humains, » ce procédé est le seul. Aussi a-t-il été employé dès qu'on a voulu arrêter le canon, au lieu de laisser ce soin au Seigneur. Si les Pères s'étaient bornés à rechercher et à consigner dans leurs ouvrages les renseignements qui se rapportent à l'authenticité, s'ils n'avaient pas prétendu faire le canon, le canon se serait probablement formé beaucoup plus vite et les grandes difficultés ne seraient pas nées. Malheureusement, ils ont aspiré à une tâche qui n'était point de leur ressort, et dès lors ils se sont égarés. Forcés d'inventer un principe applicable à la formation du canon, ils ont inventé le principe de l'apostolicité, et le principe une fois admis, les livres dont l'origine apostolique semblait douteuse n'ont pu manquer d'être exclus du catalogue. Les contestations sur l'Épître aux Hébreux, sur les Épîtres de Jacques et de

Jude, n'ont pas d'autre cause. Pour l'Apocalypse elle-même, les incertitudes au sujet du « Jean » qui l'a écrite, sont venues en aide aux préventions dogmatiques qui cherchaient à l'écarter.

Les choses se seraient passées bien autrement, dans le cas où les docteurs, dociles comme le simple peuple à l'impulsion de Dieu qui courbait graduellement les esprits devant tous les écrits canoniques, avaient laissé s'accomplir le travail mystérieux qui fondait au sein de l'Église l'autorité du Nouveau Testament, de la même manière qu'il avait fondé au sein du peuple juif l'autorité de l'Ancien. Il ne s'agissait pour cela que de renfermer les recherches de la science dans les questions de temps, de lieu, de circonstances, de personnes. Quant à l'autorité, on l'aurait reconnue là où elle était incontestable, et, à mesure que le canon se serait providentiellement formé, les limites de l'autorité se seraient étendues ou affermies. En définitive, et malgré l'intervention peut-être inévitable de certains jugements humains, le canon ne s'est jamais autrement formé, pas plus avant qu'après Jésus-Christ. Il s'est formé, parce qu'il s'est formé; les croyants l'ont accepté, parce que Dieu l'a voulu ainsi. Et cette façon de l'admettre n'a rien eu de hasardeux, car le Seigneur est venu proclamer (pesez bien sa déclaration) que le canon de l'Ancien Testament, formé par Dieu seul, indépendant de tout travail humain et de toute fixation officielle, avait eu le caractère de la plus complète infaillibilité. Le Recueil de la loi et des prophètes s'est trouvé parfait, et c'est Jésus-Christ qui l'a dit. N'admettre qu'à moitié l'intervention providentielle, partager la besogne entre Dieu et les docteurs, ce n'est pas

gagner grand'chose. Il n'y a que deux systèmes de soutenables : Celui qui rapporte entièrement le canon à l'action providentielle, celui qui rapporte et soumet entièrement le canon à la critique humaine.

La critique humaine est forcée, nous l'avons vu, de s'attaquer au seul problème dont elle possède en partie les éléments : l'authenticité. De là plusieurs conséquences.

D'abord l'autorité de l'écrit venant de celle de l'auteur, l'écrit devient faillible puisque l'homme l'est évidemment. L'inspiration apparaît limitée et intermittente dans les livres canoniques, comme elle l'était chez un Paul, chez un Pierre, chez un Moïse, chez un Salomon, chez un David. — Or Jésus-Christ le déclare, l'inspiration des livres n'est ni limitée ni intermittente.

Ensuite il y a des livres dont l'auteur est inconnu, il y en a d'autres qui ont reçu des compléments ultérieurs; ces livres-là se trouvent dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. La théorie qui rattache l'autorité du livre à celle de l'auteur, est bien forcée de déclarer ici l'autorité ou nulle ou douteuse. Et ainsi fait-elle. On connaît l'histoire de l'Épître aux Hébreux, celle du livre des Chroniques et de plusieurs autres. — Or Jésus-Christ le déclare, l'inspiration s'étend à tous les livres canoniques sans exception.

Il y a enfin des livres dont les auteurs, très-connus, n'avaient pas la qualité d'apôtres. La théorie qui rattache l'autorité des Livres à celle de l'auteur est amenée à leur attribuer une inspiration moins complète. Elle ne sait même d'autre moyen de leur conserver une valeur quelconque, que de considérer ces écrits comme produits indirectement par les apôtres proprement dits. Que faire de l'Evangile de

Marc, de l'Evangile de Luc et des Actes des apôtres? La question embarrassait fort les anciens, témoins tous les Pères cités par Eusèbe ; elle n'embarrasse guère moins les modernes, témoins les explications données par plusieurs écrivains, par Olshausen entre autres. On s'arrête en général à la pensée que les écrits de Marc et de Luc ont une autorité dérivée et par conséquent inférieure, autorité qui n'est pas nulle cependant, vu que Pierre et Paul ont inspiré d'abord, approuvé ensuite le travail de leurs compagnons. On sait d'ailleurs le discrédit où sont tombées les Epîtres de Jude et de Jacques qui n'étaient pas apôtres ; on sait les distinctions qu'on établit au sein de l'Ancien Testament en vertu du caractère plus ou moins prophétique des écrivains. — Or, Jésus-Christ le déclare, l'infaillibilité est absolue partout, ce qui signifie partout égale.

La théorie qui rattache l'autorité des Livres à la qualité des auteurs mène à bien d'autres conséquences encore. Son canon est incomplet à un point inouï ; car son canon, c'est l'ensemble des écrits provenant des apôtres et des prophètes. Or combien d'écrits perdus! Ce qui reste est peu de chose, en comparaison de ce qui manque. Se figure-t-on que, sur douze apôtres, deux ou trois seulement aient écrit? Se figure-t-on que nous possédions tout ce qu'ils ont écrit? Les livres perdus sont certainement nombreux, tant pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau ; je n'ai pas vu un théologien qui mît ce fait en doute. Eh bien, ce fait, très-indifférent aux yeux de ceux qui pensent que le canon vient de Dieu, est très-regrettable aux yeux de ceux qui pensent que le canon vient des hommes. Nous savons, nous, que nous n'avons pas perdu une ligne de ce

que notre Père céleste nous destinait. Ils pensent, eux, que, par suite de la négligence, ou du malheur des temps, une grande partie de la révélation leur a été soustraite. Et, en matière de révélation, un fragment est loin de valoir l'ensemble. Nous seuls avons la certitude que la Parole de Dieu nous est parvenue entière et sans altération, alors même que Pierre aurait écrit plus de deux lettres, alors même que Paul aurait multiplié ses missives, alors même que Luc « le médecin » n'aurait pas déposé sa plume exercée, après avoir terminé les Actes et l'Evangile.

Nous sommes si habitués à appuyer le canon sur une élaboration tout humaine, que nous avons fini par admettre comme une vérité incontestable les traditions répandues au sujet de la fixation de l'Ancien Testament par Esdras. Peu nous importe que ces traditions soient contredites par le silence de Josèphe, qui fait une histoire détaillée, qui traite avec soin les questions relatives aux Saintes Ecritures, et qui ne dit pas un mot cependant de la fameuse opération attribuée à Esdras et à la grande synagogue. Il nous faut absolument un acte exprès, officiel, arrêtant le canon.

Nous ne nous demandons même pas si l'autorité de l'Ecriture a été nulle pendant les longs siècles qui ont précédé Esdras, ou si par hasard il y a eu alors un bureau d'enregistrement, une promulgation expresse, une décision proclamée en fait par le clergé juif, chaque fois qu'un nouveau livre venait prendre rang dans le recueil des écrits infaillibles. Nous savons bien que rien de tout cela n'a eu lieu, car il n'en est pas resté la plus légère trace dans les livres historiques de la Bible. Et pourtant, l'autorité a toujours existé, l'Ecriture a toujours été invoquée, la formation

graduelle et la reconnaissance effective du canon ne peuvent faire doute, et, quand Jésus-Christ est venu, il a déclaré que cette formation graduelle n'avait erré sur aucun point.

Il me semble qu'un pareil exemple est de nature à faire réfléchir ceux qui, les yeux fixés sur les catalogues des Pères, ne peuvent prendre leur parti de chercher ailleurs et plus haut la formation du canon évangélique. Une telle formation les blesse comme impossible ; ils trouvent presque qu'elle est contre nature ! Or le procédé impossible est celui que Dieu a employé pendant plus de dix siècles, et qui a reçu la sanction du Sauveur.

Entendons-nous bien. Je soutiens que la formation du canon a été providentielle ; je ne soutiens pas que le canon soit tombé du ciel. Dieu emploie toujours des moyens, et il en a employé ici. Mais voici la différence fondamentale entre ma thèse et celle des théologiens qui prétendent que les hommes ont formé le canon : — Selon moi, les livres que Dieu destinait à figurer au canon, ceux de Moïse d'abord, de Josué ensuite, ont été naturellement recueillis avec respect. Quand un nouvel écrit destiné au canon venait à paraître, il se joignait à la collection et s'y conservait, tandis que d'autres écrits émanant aussi des prophètes ne tardaient pas à périr. Ainsi, sans qu'il y eût jamais un bureau d'enregistrement chargé de prononcer des arrêts, sans que jamais ni le clergé, ni les prophètes fussent appelés à recevoir tel écrit et à rejeter tel autre écrit, sans que jamais il y eût une proclamation en Israël portant qu'un nouveau livre avait été solennellement introduit dans le recueil, la liste se formait par la seule direction de Dieu et au moyen de l'intervention toute simple des hommes. —

Selon les partisans de la fixation humaine au contraire, les sacrificateurs et les lévites, ou les prophètes, ou une autorité quelconque, a dû tenir à jour le catalogue, occupée à faire un redoutable triage et attribuant aux ouvrages acceptés par elle le caractère d'ouvrages canoniques.

De même, en ce qui concerne la détermination définitive du canon après le retour de la captivité. Je ne demande pas mieux que de croire qu'Esdras, qui a réglé l'ensemble du culte, a aussi mis en ordre la liste des saints Livres, et que les hommes principaux de Juda ont travaillé avec lui à la classification qui subsiste : la loi, les prophètes et les psaumes. Mais je ne crois pas le moins du monde qu'Esdras ou la grande synagogue aient fait autre chose que de constater le résultat d'une action providentielle; je ne me les représente pas assis devant leur table comme Origène ou comme Eusèbe, et discutant le mérite respectif ou l'origine prophétique d'un grand nombre d'ouvrages; je me les représente moins encore accomplissant, comme le concile de Laodicée ou celui d'Hippone, la fonction grandiose que Dieu n'a jamais déléguée ni à un homme ni à une réunion d'hommes, et qui consisterait à déterminer quels livres auront le caractère de règle infaillible et de révélation théopneustique. J'ai cherché une parole de la Bible qui parut impliquer une opération de ce genre, c'est-à-dire la détermination successive et la fixation définitive du canon; je n'ai rien trouvé. J'ai consulté Josèphe; je n'y ai rien vu qui excédât la conservation des livres prophétiques et leur classement. J'ai lu attentivement ce qu'ont écrit Prideaux, Hœvernick, Jahn, Stuart et plusieurs autres; il m'a été impossible d'y découvrir, malgré les efforts de plusieurs d'entre

eux, la moindre preuve, le moindre commencement de preuve de l'acte si considérable et si spécial qu'on nomme détermination du canon. Des livres prophétiques qui s'ajoutent les uns aux autres, un recueil qui se forme providentiellement par la perte de certains écrits et par la conservation de certains autres, enfin une constatation du fait divinement accompli ; voilà ce qui est à la fois très-évident et très-simple. Quant à une sentence judiciaire, ou plutôt à une suite de sentences judiciaires prononcées à l'égard de chaque livre et de l'ensemble, il n'en est pas question. La clôture proprement dite du canon de l'Ancien Testament n'est même pas expressément proclamée. Les derniers Livres théopneustiques se joignent aux précédents, voilà tout. Le fait, et la constatation du fait, oui ; mais d'un arrêt de clôture, point de trace.

Or, c'est précisément l'arrêt d'admission de chaque livre, l'arrêt de détermination du recueil, l'arrêt de clôture, qu'ont besoin de signaler les théories qui affirment la fixation du canon : celle qui suppose cette fixation opérée théopneustiquement au nom de l'Eternel, comme celle qui suppose cette fixation opérée humainement par la critique sacrée qui conserve ainsi le droit de contrôler aujourd'hui son opinion primitive.

Je dois fournir la preuve de ce que je viens d'avancer. Commençons par l'hypothèse d'un arrêt solennel décidant pour chaque livre nouveau s'il doit être admis ou rejeté.

J'ouvre ma Bible, et j'y vois l'ordre donné à Moïse de placer le livre de la loi à côté de l'arche, pour servir de témoin contre Israël. Concluons-en, si vous voulez, que les livres écrits théopneustiquement et qui prenaient par la

volonté de Dieu le caractère d'une règle obligatoire au milieu du peuple, étaient en général déposés au même endroit. Je fais seulement remarquer, d'abord que leur dépôt n'était jamais le résultat d'une déclaration spéciale du clergé, ou d'un ordre spécial des prophètes; ensuite, que ce dépôt lui-même n'a jamais été prescrit par l'Eternel. On prétend en trouver des traces dans Josué XXIV, 26, et dans 1 Samuel X, 25, et je ne demande pas mieux que d'y consentir; mais je constate que le premier passage dit simplement: « Josué écrivit ces paroles au livre de la loi de Dieu » (les paroles de l'alliance solennelle que la nation venait de contracter avec l'Eternel à Sichem). Je constate que le second passage dit simplement: « Alors Samuel prononça au peuple le droit du royaume et l'écrivit dans un livre qu'il mit devant l'Eternel. » Il est probable qu'on enseigne dans les écoles de théologie que cela démontre le dépôt des ouvrages canoniques; quant à moi, qui n'ai pas fait de cours de théologie, j'y vois le dépôt d'un livre qui ne figure pas au canon; je n'aperçois pas dans ma Bible un écrit de Samuel qu'on puisse nommer « le droit du royaume. »

Alors même que, selon l'opinion d'Hœvernick, ce droit du royaume aurait été inscrit par Samuel, non dans *un* livre, mais dans *le* livre, il n'en résulterait pas que l'ouvrage ainsi désigné fût un de nos livres canoniques.

Que veut dire Esaïe, quand il écrit: « Recherchez au livre de l'Eternel et lisez; il ne s'en est pas manqué un seul point »? Le livre de l'Eternel, est-ce un recueil formé par une suite de décisions du clergé juif ou des prophètes? n'est-ce pas plutôt l'ensemble des écrits dont l'autorité était reconnue en fait?

Encore une fois, apportons une sincérité scrupuleuse dans de pareilles questions. Vouloir appuyer la détermination successive des livres théopneustiques sur les deux ou trois versets que je viens de citer, c'est bâtir un monument sur la pointe d'une aiguille. Quand on nous invite à admettre le canon de l'Ancien Testament d'après de tels indices, on blesse notre croyance au cœur, on nous fait autant de mal que quand on nous invite à admettre le canon du Nouveau Testament d'après le témoignage contradictoire et hésitant des Pères. Il nous faut une autre base, et Dieu nous la fournira.

Si nous passons maintenant à la seconde hypothèse, celle de la fixation définitive du canon par Esdras, nous trouverons aussi que les conséquences dépassent les prémisses. De même que, en ce qui concerne la formation progressive du recueil, on n'avait pas voulu se contenter du fait probable, sinon démontré, d'une collection centrale où étaient ordinairement placés les livres dont l'autorité était incontestée, livres de prophètes, tels que Moïse et Samuel ; livres de rois que le Saint-Esprit avait parfois visités, tels que Salomon et David ; de même, en ce qui concerne la fixation définitive, on n'a pas voulu se contenter du fait de l'insertion des derniers livres théopneustiques dans le recueil et du classement de l'ensemble.

Or nous ne découvrirons pas autre chose dans l'histoire d'Esdras et de la grande synagogue. S'il est probable que les livres théopneustiques se trouvaient dans le temple au moment de la ruine de Jérusalem par Nebucadnetzar, il est certain que, depuis la dispersion, tout recueil central avait disparu. Peu de Juifs peut-être possédaient la totalité du

canon. Il est naturel que, dans ces circonstances, Esdras et d'autres hommes pieux se soient occupés de constater la totalité du trésor des Ecritures, en y comprenant les écrits théopneustiques des derniers prophètes. Ce n'était pas du tout un concile de Laodicée faisant son triage entre les livres divins et les livres humains ; c'était une opération de bon ordre qui proclamait un fait et n'apprenait rien à personne.

La tradition juive mentionne cette opération et en fixe effectivement l'époque au temps d'Esdras, où le culte fut réorganisé et où les synagogues furent instituées. Les apocryphes écrits postérieurement font allusion à un recueil régulièrement divisé en trois parties, comme il l'était au temps de Jésus-Christ.

J'accepte la tradition juive dans ce qu'elle a d'essentiel. Le Talmud nous raconte que la grande synagogue ne s'est pas bornée à constater quels étaient les livres qui possédaient en fait le caractère reconnu d'écrits théopneustiques ; elle a arrangé et classé le recueil, elle a même compté les lettres qui le composaient. — C'est bien. Je ne chicanerai pas le Talmud sur l'existence un peu idéale qu'il donne à une assemblée dont tous les membres n'ont pas été contemporains. J'avoue qu'il y a un événement réel au fond de la tradition.

Mais quand on veut me faire voir là une réunion d'hommes qui « arrêtent et consacrent le canon, » je proteste contre une assertion dépourvue de fondement, et je demande qu'on me prouve que la grande synagogue s'est trouvée en face d'un mélange de livres, les uns théopneustiques, les autres apocryphes, et qu'elle a fait un choix.

A-t-elle eu la prétention de donner au recueil une consécration extérieure et de juger, livre après livre, l'inspiration de chacun d'eux? A-t-elle même prononcé la clôture du canon, déclarant que désormais il n'y serait plus rien introduit? Je demande de nouveau s'il est permis d'imaginer que Josèphe n'eût rien dit d'un acte aussi considérable, aussi solennel, de l'acte sur lequel aurait reposé l'autorité de l'Ancien Testament! Josèphe nous représente les livres prophétiques s'ajoutant successivement les uns aux autres pendant des siècles, puis leur collection venant aboutir, non à une clôture officielle, mais à une époque où il n'y a plus eu de livres inscrits, parce qu'il ne se faisait plus d'Ecriture théopneustique. Josèphe mentionne la cessation de la théopneustie, ce qui ne ressemble guère à un arrêt fermant le canon. Josèphe ne fait pas même mention d'Esdras et du travail qu'on lui attribue.

Ce qui m'étonne le plus ici, c'est l'interversion des rôles. Les orthodoxes, qui devraient sentir à quel point leur position est rendue forte par la formation providentielle du canon, s'acharnent au contraire à rechercher une détermination proclamée par les hommes. Il leur faut une sentence d'Esdras!

Heureusement, ils ne l'auront pas. Esdras vivait plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ; or, il paraît incontestable que Malachie est venu après lui. Prideaux fait une autre remarque : « Dans Néhémie, il est parlé de Jadduah comme souverain sacrificateur et de Darius Codoman comme roi de Perse, lesquels n'ont vécu que plus de cent ans après Esdras. — Dans le troisième chapitre du premier livre des Chroniques, la généalogie des enfants de Zoro-

babel descend à un si grand nombre de générations, qu'il faut de toute nécessité qu'elle aille jusqu'au temps d'Alexandre le Grand. »

Voilà ce qu'on gagne à vouloir inventer des consécrations du canon. Il se trouve qu'après votre arrêt de clôture, on introduit des livres nouveaux, et qu'on ajoute quelque chose aux livres anciens! Sera-ce une falsification du canon? ou imaginerons-nous deux, trois clôtures successives?

Il y a plus: les traditions juives d'où vous vous efforcez de tirer ce qui n'y est pas, vous fournissent d'elles-mêmes ce que vous n'aimeriez pas à y trouver. Vous les acceptez et même vous les développez jusqu'à y découvrir une consécration donnée au canon ; de quel droit rejetterez-vous ce qui s'y trouve clairement écrit? Le Talmud, que vous citez, dit que « les hommes de la grande synagogue ont *écrit* Ezéchiel, les douze prophètes, Daniel et Esther. »

Vous vous récriez avec raison contre une assertion qui, grâce à Dieu, ne supporte pas un instant l'examen. Vous essayez de vous en tirer en remplaçant le mot « écrire » par le mot « rédiger. » — Mais qu'y gagnez-vous? Que deviennent ces prophéties *rédigées* par la grande synagogue? Malheur à nous si l'on vous croyait! mais quiconque a ouvert Ezéchiel, Daniel ou les petits prophètes, sait à quoi s'en tenir sur la fable de leur rédaction commune, à la même époque et par les mêmes hommes.

La tradition est une arme à deux tranchants. On est bien aise de s'en servir pour établir un système que l'on croit utile à ses idées; mais elle se retourne dans la main et elle blesse.

La fable du Talmud s'est répandue et se rencontre partout. Le livre apocryphe, nommé quatrième d'Esdras, dit : « Dieu inspira à Esdras tous les livres de l'Ancien Testament, et ainsi il les restaura en recomposant ce qui avait péri pendant la captivité. » La même opinion est adoptée par Irénée, par Tertullien, par Clément d'Alexandrie, par Basile et par plusieurs autres. On a été jusqu'à croire que l'Ecriture s'était entièrement perdue pendant la captivité de Babylone, et qu'Esdras la rétablit toute par inspiration.

Eusèbe reproduit sur ce point les propres termes d'Irénée : « L'Ecriture sainte ayant été abolie durant les soixante-dix ans, lorsque le peuple fut de retour à Jérusalem, Esdras inspiré par l'esprit de Dieu fit de nouveau tous les livres des prophètes et publia une seconde fois la loi de Moïse. »

Quant à nous qui ne sommes pas jaloux de procurer une fixation humaine au canon de l'Ancien ou du Nouveau Testament, nous échappons à ces tristes hypothèses qui, par bonheur, sont plus stupides encore que choquantes. Nous allons nous placer aux pieds du Sauveur, et nous apprenons de lui que le recueil de l'Ancien Testament est parfait. Cela nous suffit. Nous aimons à le voir se former providentiellement, par l'addition successive des livres dont tous les Juifs connaissaient le caractère théopneustique. Nous sommes heureux d'échapper à l'oracle du bureau d'enregistrement et à l'oracle de la fixation dernière.

On achèvera de comprendre les avantages de notre opinion, si l'on veut bien se transporter de l'Ancien Testament au Nouveau.

Où sera ici l'Esdras? Où sera la grande synagogue? Où

sera surtout l'oracle infaillible? L'infaillibilité qu'on attribue au prétendu bureau d'enregistrement et à la prétendue réunion chargée d'arrêter le canon ancien, on ne peut l'attribuer aux hommes qui se sont érigés en juges du canon nouveau. En effet, ils ont erré, hésité pendant quatre siècles, les individus comme les Eglises, les Pères comme les conciles. Il n'y a donc pas eu, il ne pouvait pas y avoir d'arrêt définitif, et la critique sacrée conserve ses droits! En dehors du canon providentiel, vous n'aurez jamais qu'un canon provisoire, éternellement livré aux disputes des théologiens.

Écoutez M. Amand Saintes, dans ses *Études critiques sur les trois lettres pastorales attribuées à l'apôtre saint Paul;* il a donné sa forme la plus récente à la théorie qui a pour base la formation humaine du canon:

« Le canon des Écritures de la nouvelle alliance, qui l'a formé? en quel temps a-t-il été formé? de quelle manière l'a-t-on formé? Le choix qui fut fait alors de ces quelques Livres, parmi une foule d'autres qui prétendaient au même honneur, a-t-il été fait avec tout le discernement désirable? »

M. Amand Saintes fait remarquer avec raison que c'est une question de vie ou de mort pour les Églises évangéliques. — Puis il ajoute : « Il est donc nécessaire que, pour des travaux sérieux, on reconstitue d'une manière solide le canon des Écritures, avec ce que la science a reconnu de saintement authentique; et que, s'il y a lieu, l'on y ajoute ou l'on en retranche tout ce qui a été la source de tant de malentendus, afin que la Parole de Dieu, inexorablement séparée de la parole des hommes, comme l'on éloi-

gue la paille du froment, reprenne sur tous les esprits le salutaire ascendant qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »

Et M. Saintes a raison. Si la formation du canon n'est pas providentielle, notre premier devoir est de le remanier aujourd'hui, demain, toujours. Le mélange d'un seul livre humain avec les Livres divins, est un des plus grands malheurs qui puissent atteindre l'Église.

Je trouve fort naturel que le même auteur dise ailleurs: « Une révision du canon des Écritures est impérieusement réclamée par la situation qu'a faite à l'Église la critique moderne, en même temps qu'elle mettrait un peu de tranquillité dans l'esprit de tant de théologiens qui, malgré leurs convictions naïves à l'endroit de la théopneustie, ne laissent pas d'avoir des doutes sur l'authenticité de telle ou telle partie du saint code. »

En effet, admettre la théopneustie et soutenir en même temps la formation humaine du canon, c'est démolir d'une main ce qu'on édifie de l'autre. Le canon providentiel est le corollaire obligé de la théopneustie.

Ces deux dogmes sont tellement solidaires l'un de l'autre, que les partisans de la critique sacrée manquent rarement de fonder la canonicité d'un écrit sur son authenticité, qui rattache son origine à un prophète ou à un apôtre. Or, on le sait, la quasi-théopneustie tout entière est là en germe.

M. Saintes s'en explique nettement : « Il s'ensuit de tout ceci que tant l'inspiration que la canonicité de l'Écriture sont subordonnées à son authenticité. » Et plus loin : « Si l'on ne doit insérer dans le canon que des ouvrages authentiques, pour qu'on puisse en inférer leur autorité, et

de cette autorité leur inspiration, et s'il est certain, d'autre part, que l'on n'est plus aussi bien assuré de l'authenticité de certains livres qu'on l'était dans d'autres temps, ne pourrait-on pas assigner à chacun des livres dont se compose le canon un degré différent d'autorité ? Luther l'a fait à une époque de sa vie et n'en a pas été blâmé ; qui empêcherait de faire la même œuvre et de la faire sanctionner par le synode général d'une section d'église aussi étendue que possible ? Ou si l'on préfère retrancher du canon tout ce qui ne porte pas le cachet de la parole apostolique, quel malheur y aurait-il si l'on réduisait ce canon aux proportions qu'il dût avoir avant sa complète formation ?.... Est-ce bien de la densité plus ou moins forte du volume sacré que dépend sa divine autorité [1] ! »

Si les hommes ont fait le canon et si la critique sacrée a des droits, ce langage n'est pas déraisonnable ; il serait plus aisé de s'en scandaliser que de le réfuter. Or, je le demande, est-ce là que nous voulons aller ? est-ce là ce que Jésus-Christ et les apôtres ont pensé du canon ? Ah ! qu'il nous soit donné de recevoir, sur la Parole de notre Sauveur, la perfection toute divine d'un canon où rien n'a dépendu de la décision des hommes ! Alors, notre foi à l'Apocalypse ne dépendra plus de la question de savoir si son auteur était Jean l'apôtre ou un autre Jean du même nom. Alors nous ne serons pas surpris de voir que l'Ancien Testament contient des livres dont les auteurs (tels que Salomon) ne portaient pas le caractère de prophètes proprement dits, tandis que d'autres livres écrits par des prophè-

[1] Pages 5, 7, 26, 27, 30, 32, 33, 34, 35.

tes proprement dits n'ont fourni que des documents aux compositions ultérieures et ont disparu eux-mêmes sans avoir jamais figuré au canon.

J'ai dû examiner avec quelque détail l'hypothèse trop généralement reçue d'une fixation de l'ancien canon. J'ai dû la rapprocher des déclarations de la Bible, du témoignage des historiens, de la tradition talmudique, et indiquer aussi les énormités auxquelles elle aboutit. — Cela fait, je rappelle ce que je disais en commençant : « La fixation d'un canon par les hommes n'a jamais eu lieu, par la raison bien simple que cette fixation est impossible. »

A moins de préposer des hommes infaillibles à la réception de chaque livre et à la détermination finale du recueil, il n'y a pas moyen de confier à des hommes un travail qui manque de base. — La base ne peut pas être la canonicité de tous les écrits prophétiques, puisque plusieurs écrits prophétiques ne sont pas entrés au canon. La base ne peut pas être la canonicité des seuls écrits apostoliques, puisque plusieurs écrits étrangers aux apôtres figurent au canon. Donc, quand les hommes auront bien débattu la question d'authenticité, ils n'auront rien fait. Ils établissent que tel livre vient d'un prophète ; n'importe, il ne sera pas au canon ! Ils établissent que tel écrit ne vient pas d'un apôtre, que son auteur est même inconnu ; n'importe, il sera au canon !

Or, remarquez toujours que le témoignage de Jésus-Christ a consacré un recueil où ne figurent pas tous les livres prophétiques, et où figurent des livres dont les auteurs, inspirés en écrivant, n'avaient pas la situation extérieure de prophètes proférant la parole : « Ainsi a dit l'Éternel. »

Jésus-Christ a consacré un recueil où plusieurs livres ont une origine douteuse, où plusieurs livres ont reçu, après coup, certaines additions, un recueil qui ne s'est pas formé en vertu d'une série d'arrêts prophétiques, aboutissant à un arrêt de clôture.

Rassurons-nous donc. Notre Nouveau Testament n'a pas été à la merci de la science douteuse des Pères, de la négligence des Églises, et des systèmes préconçus d'une époque où régnaient à la fois l'imitation des philosophies païennes et la passion croissante des traditions.

Si ce temps n'a donné qu'une attention tardive aux écrits sacrés, parce que les anecdotes transmises de bouche en bouche lui plaisaient bien plus, nous n'aurons pas à en souffrir. Dieu seul fait le canon. Il avait fait celui de l'Ancien Testament; il a fait celui du Nouveau. Sa main puissante est visible au milieu du travail humain des premiers siècles. Les savants, qui s'abandonnent à leurs spéculations, ont plus de doutes que le simple peuple, et leurs doutes durent plus longtemps. Au quatrième siècle, ils dissertent encore sur les antilégoumènes, que déjà Dieu a assuré leur acceptation universelle.

Acceptation universelle n'est pas trop dire, car aucune Église ne proteste contre le recueil, quand les conciles y introduisent successivement tous les livres contestés. Évidemment l'acceptation des antilégoumènes était déjà un fait accompli, et les conciles l'ont constaté, rien de plus. La formation du canon est si providentielle, qu'elle précède constamment les décisions ecclésiastiques ; elle est si providentielle que, d'une part, les antilégoumènes s'introduisent tous sans réclamation aucune, et que d'autre part les apo-

cryphes disparaissent tous sans plus de réclamations. Les Livres divins les plus décriés se font faire place ; les Livres humains les plus vénérés succombent; et assurément, lorsque l'on compare aujourd'hui les premiers aux seconds, on ne peut qu'adorer celui dont la sagesse infaillible nous a rendu les magnifiques pages de Pierre et de Jaques, en écartant les fables ineptes du « Pasteur » et de Barnabas.

Plus nous avançons, et plus nous nous sentons ramenés au cœur de notre sujet. Le témoignage de Jésus est la preuve unique mais irréfutable du canon providentiel et de l'inspiration plénière.

Ce témoignage est-il certain et décisif?

Ce témoignage s'applique-t-il au Nouveau Testament comme à l'Ancien?

Voilà les deux questions qu'il me reste à examiner. Quand je les aurai résolues, nous serons en possession d'une certitude divine au sujet du canon et au sujet de la théopneustie de la Bible entière. L'autorité en matière religieuse sera fondée, et l'école de la foi sera ouverte.

Le témoignage de Jésus est-il certain et décisif? Il me serait aisé de trancher la question par une exclamation ; mais je suis déterminé à procéder autrement. C'est une démonstration que j'ai promise, et c'est une démonstration que je vais fournir.

Évitons d'abord de tomber dans un cercle vicieux qui abonde dans les livres d'apologétique. On part de la Bible pour prouver la Bible ; on part de l'autorité pour prouver

l'autorité. On suppose implicitement que le Nouveau Testament est un livre exempt d'erreurs; puis, ouvrant ce livre, on y puise des déclarations qu'on donne comme absolument et nécessairement vraies.

Adopter un tel point de départ, c'est faire une pétition de principe. Nous ne pouvons pas tenir pour accordé ce que nos adversaires nous refusent. Il faut nous établir avant tout sur un terrain qui nous soit commun; notre argumentation ne sera solide qu'à la condition de l'appuyer sur un fait que personne ne conteste.

Or, ce fait, le voici:

Transformez les livres du Nouveau Testament en simples documents. Supposez-les aussi faillibles que vous voudrez; admettez même avec M. Reuss que ce soient des documents arrangés pour soutenir différentes tendances; réduisez enfin la certitude des faits rapportés par le Nouveau Testament, jusqu'au point qu'il est décidément impossible de dépasser, sans fouler aux pieds l'histoire la plus avérée et le bon sens le plus ordinaire. Vous aurez, en tous cas, un certain nombre d'écrits provenant de témoins oculaires et de contemporains, écrits sincères et dont la composition aurait été impossible à toute autre époque. Ces écrits vous donneront d'abord la certitude la plus absolue au sujet de la vie et de la mort de Jésus; si faillibles soient-ils, si incapables soient-ils, par conséquent, de garantir avec certitude des dogmes tels que la divinité de Jésus et l'expiation par son sang, il leur sera aussi impossible d'errer au sujet de l'existence réelle du Seigneur, de ses parents, de ses apôtres, de sa vie errante, de sa mort sur la croix, de sa résurrection, qu'il eût été impossible à Hérodote d'errer

sur l'invasion de la Grèce par Xerxès. Parmi les faits au sujet desquels l'erreur des documents dont il s'agit est inadmissible, je pose celui qui a dû frapper avant tout les apôtres, qu'ils ont vu le plus souvent et qu'ils ont le mieux compris, je veux dire le caractère général de l'enseignement du Seigneur. Enfin, dans cet enseignement, le trait saillant, distinctif, revenant chaque jour, que le plus ignorant devait reconnaître, et qui ne prêtait à aucune confusion dans le récit, c'était l'appel incessant à l'autorité absolue de l'Ecriture, c'était la confession incessante de la divinité du canon et de l'infaillibilité du texte, qui se résumait dans la formule : « il est écrit. »

Voici donc ce que les documents les plus imparfaits me certifient d'une manière indubitable : Jésus admettait l'autorité complète de l'Ancien Testament.

Sur ce point je ne craindrais pas d'en appeler aux critiques les plus audacieux, à ceux du moins dont l'audace se concilie avec un certain respect des faits.

Néander a beau réduire la plupart des Evangiles à n'être guère qu'un recueil de traditions contemporaines, il établit avec force que les circonstances principales de la vie de Jésus n'ont pas pu y être altérées. Quant à la réalité de Jésus lui-même, « une telle image n'aurait pu naître dans la conscience de l'homme pécheur, et suppose nécessairement une réalité correspondante.... Sans la vie de Jésus-Christ, l'histoire évangélique n'est plus qu'un chaos incompréhensible, et par elle, au contraire, tout se comprend, tout s'harmonise. » Et plus loin : « Le christianisme est un fait entièrement nouveau. Il ne l'est pas moins dans la forme que dans le fond. Ce n'est pas le résultat d'une doc-

trine empruntée ailleurs, ou formée sous une influence étrangère; c'est l'effet de la vie de Jésus-Christ, de l'impression produite par la révélation de Dieu en sa personne. La doctrine de Jésus-Christ n'est elle-même qu'une partie de sa vie, une image de la vérité qui résidait en lui. Tous les efforts pour lui chercher une autre origine sont vains[1]. »

Rousseau l'avait dit avant Néander, et sa parole demeure : « l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Nous avons donc la réalité historique de Jésus et, sinon les dogmes les plus divins, du moins la physionomie extérieure de son enseignement, en dépit de l'imperfection des livres que les chrétiens considèrent comme infaillibles.

M. Scherer, rendons-lui cette justice, n'a jamais contesté la réalité historique des convictions théopneustiques exprimées par Jésus-Christ. M. Reuss, à son tour, n'hésite pas à reconnaître les déclarations formelles et explicites que renferment les discours du Seigneur : « Jésus, dit-il, reconnaît à la loi une origine divine; il en invoque les prédictions inspirées comme un témoignage suffisant et irrécusable. Il renvoie les hommes aux commandements, comme leur montrant le chemin de la vie; il y puise des preuves dogmatiques de la vérité; il l'oppose enfin, comme exprimant la volonté de Dieu, aux fausses doctrines morales des hommes[2]? »

La démonstration du témoignage de Jésus par les « documents » évangéliques est d'autant plus évidente, que l'histoire contemporaine nous montre les Juifs de cette épo-

[1] Vie de Jésus, tome I, pages 21, 22, 23, 67, 68.
[2] Histoire de la Théologie chrétienne, tome I, page 174.

que uniformément convaincus de l'infaillibilité des Écritures. Si le Sauveur avait professé une autre doctrine, aucun dissentiment n'aurait eu plus d'éclat et n'aurait été mieux constaté. Ceux qui soutiendraient que Jésus n'envisageait pas l'Ancien Testament comme l'universalité de ses compatriotes selon la chair, seraient assurément tenus de fournir la preuve de leur assertion, ou de l'étayer du moins de quelques indices.

Or les écrits les plus étrangers à la révélation chrétienne s'accordent à établir que l'infaillibilité des Ecritures était un des articles de foi du peuple juif. Le Talmud, Philon, Josèphe, tiennent le même langage.

Ce point étant acquis, il n'y a que trois moyens de se dérober au poids accablant d'un témoignage tel que celui du Sauveur :

Ou il faut dire qu'il s'est trompé.

Ou il faut dire qu'il s'est accommodé.

Ou il faut dire que ses expressions n'avaient pas le sens qu'elles semblent avoir.

Ne reculons pas devant l'examen de ces trois hypothèses, quelle que soit la répugnance qu'elles nous inspirent.

Jésus s'est trompé ! Il a partagé les préjugés de son peuple ; il a cru de bonne foi que le canon de l'Ecriture était parfait, tandis qu'il s'y était mêlé plusieurs livres humains ; il a cru de bonne foi que le texte était partout théopneustique, tandis qu'il s'y était mêlé une partie humaine, et par conséquent faillible !

Je ne sais pas si ceux qui soutiennent de telles énormités en ont bien mesuré la portée. Jésus se trompant comme un simple juif, et se trompant, sur quoi ? sur le contenu

même et sur la valeur des révélations divines, c'est un Sauveur qui n'a aucun rapport avec celui que nous connaissons, et dont les « documents » nous disent tous qu'il se donnait pour l'organe infaillible de la vérité! Vous figurez-vous ce qu'eût signifié le mot de vérité dans la bouche d'un pauvre docteur qui n'aurait guère su que ce qu'on enseignait à l'école de Nazareth, et qui aurait admis une immense erreur au sujet des Écritures, par la raison toute simple qu'on l'admettait autour de lui!

J'ai peine à discuter de sang-froid un pareil blasphème. Si rabaissée que vous fassiez la nature de Christ, si éloignés que vous soyez de maintenir sa divinité réelle qui s'écoule à travers les déchirures de votre Évangile mutilé, vous n'en êtes cependant pas venus à en faire un homme ordinaire, et l'erreur épouvantable qu'on lui impute ne lui permettrait pas d'être autre chose. Votre conscience et votre science ne peuvent pas ne pas se révolter à cette pensée.

Feriez-vous Jésus-Christ faillible à ce point, et prétendriez-vous le maintenir impeccable? Admettrez-vous qu'un simple homme soit impeccable? Admettrez-vous qu'on puisse être impeccable sans être Dieu, et par conséquent infaillible? — J'en appelle à Néander : « L'impeccabilité de Jésus-Christ, dit-il, est tout à fait inconciliable avec les idées de la philosophie spéculative. (Les hégéliens.) Le mal est un caractère essentiel de la vie humaine. La lutte entre le bien et le mal est une condition du développement moral. Jésus-Christ n'étant qu'une manifestation individuelle de la vie de l'humanité, le développement doit passer chez lui par les mêmes phases que chez les autres individus. Jésus-Christ participe donc à la peccabilité universelle. »

C'est ainsi que Néander réfute Strauss, qui avait écrit : « S'il avait été exempt de toute hésitation, de toute lutte, il ne serait pas un homme comme nous. » Comment est-il possible que le même Néander s'étonne moins de trouver l'erreur que le péché chez Jésus ! « La défection de Judas, dit-il, ne prouve pas non plus que Jésus se fût complétement trompé en le choisissant..... Le résultat dépendait de la libre détermination de Judas. Or la toute-science de Dieu pouvait seule discerner à l'avance quelle direction prendrait cette détermination [1]. »

Quant à nous, sans faire intervenir ici cette entière humanité et cette entière divinité de Jésus-Christ, dont on se débarrasse quand on transforme les Évangiles en documents, nous soutenons, qu'aux termes des documents eux-mêmes, Jésus-Christ se présente comme étranger à l'ignorance humaine. Au point de vue de l'histoire, il faut renverser tous les témoignages pour nous donner un Jésus ignorant ; au point de vue de la morale, il faut méconnaître toute distinction du bien et du mal, pour nous donner un Jésus qui affecte une science divine dont il est dépourvu, et passe sa vie à tromper ses auditeurs (qu'on me passe cet horrible mot !) ; au point de vue de la psychologie, il faut ignorer la nature de l'homme, pour nous donner un Jésus qui, étant sans péché, n'est pas sans erreur.

On supposera peut-être que j'invente des objections pour les réfuter, et que personne n'a osé aller jusqu'à accuser Jésus-Christ d'erreur. — Eh bien, ceux qui exprimeraient ces doutes que je comprends, n'ont qu'à ouvrir les livres

[1] Vie de Jesus, tome I, pages XIV et 167.

et les journaux de la nouvelle école, à commencer par *la Revue de Strasbourg ;* ils y verront de longues argumentations destinées à établir la faillibilité du Sauveur.

Il a pu se tromper en matière de critique et en matière d'exégèse! On vous dit cela avec une assurance qui fait peur.—On insiste sur Marc XIII, 32, où le Fils déclare qu'un certain jour est connu du Père seul, et de ce qu'il y a eu limite, on conclut qu'il y a eu erreur; comme si limite et erreur étaient synonymes; comme si nous pénétrions le moins du monde dans le mystère des rapports entre le Père et le Fils, dans le mystère des rapports entre l'humanité et la divinité du Fils!

D'ailleurs, Jésus a grandi, a prié, a reçu le Saint-Esprit; donc..... tandis que le chrétien s'arrête devant cet insondable abîme, la nouvelle école s'avance et découvre que Jésus ayant été homme, a erré naturellement! Dès lors elle n'est plus tenue d'obéir à la voix céleste: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le. » Elle n'écoute pas, ou n'écoute que pour démontrer à Jésus-Christ qu'il n'était pas savant comme on l'est en Allemagne, et qu'il a eu tort de croire ses compatriotes au sujet de la théopneustie et du canon.

Puis, la nouvelle école cherche à rassurer notre foi. Jésus, dit-elle, savait tout ce qui est « religieux; » il n'ignorait que ce qui est « théologique. » — Or il va sans dire que l'autorité de l'Écriture est une question étrangère au domaine religieux! Savoir où est la Parole de notre Dieu, savoir quelle est la révélation qui nous instruit sûrement et qui nous oblige, c'est affaire de théologie, et la piété n'y est intéressée en rien!

Ah! si Jésus s'est trompé, et trompé sur un point de

cette importance, il n'y a pas de raison pour qu'il ne se soit pas trompé aussi quand il nous a parlé de la nouvelle naissance, des promesses faites à la prière, de la vie éternelle, du salut par la foi en lui. Pourquoi ces idées-là ne se seraient-elles pas ressenties aussi de son origine juive? Pourquoi ne se seraient-elles pas ressenties des systèmes théologiques de son temps?

Nous voyons jusqu'où on nous fait descendre, en nous donnant un Sauveur faillible. Nous voilà jugeant ses paroles, au lieu de les recevoir. Pas une qui ne soit devenue suspecte. Il est tout simple qu'après avoir attaqué l'autorité dans la Bible, on attaque encore l'autorité dans l'enseignement de Jésus. Puisque l'autorité est immorale, nous ne devons pas plus l'accepter sous la seconde forme que sous la première; puisque nous sommes appelés à ne relever que de nous-mêmes, nous devons écarter les doctrines que nous ne nous assimilons pas, quelle que soit leur origine. — Et, au reste, l'autorité ne se laisse pas couper en deux. Elle est tout d'une pièce; c'est à prendre ou à laisser : Ou Jésus-Christ déclarant infailliblement que l'Écriture est infaillible; ou Jésus-Christ égaré dans les traditions rabbiniques, et ne pouvant nous attester l'infaillibilité de l'Écriture, puisque lui-même est faillible.

C'est une chose inouïe, que nous en soyons réduits à défendre aujourd'hui l'infaillibilité du Seigneur! J'en suis froissé et humilié. Mais il faut bien remplir ce devoir, et espérer que l'énormité des conséquences ouvrira les yeux à quelques-uns sur la fausseté du système. Peut-être prendra-t-on moins aisément son parti du rationalisme nouveau, de la critique souveraine et de la quasi-théopneustie, quand on

verra que cela mène les esprits logiques et courageux (pourquoi leur refuserais-je cet hommage?) à nier l'infaillibilité de Jésus-Christ, sûr moyen, en effet, de se délivrer d'un témoignage atteint et convaincu de complicité avec les théories les plus absolues de littéralisme, d'inspiration plénière et de canon providentiel.

Il y a un autre moyen d'écarter un témoignage aussi embarrassant; c'est d'accuser Jésus d'accommodation.

Ici encore je réprime les sentiments d'indignation qui remplissent mon cœur; je vais examiner l'assertion froidement, aussi froidement du moins qu'il soit possible à un chrétien de le faire.

Et qu'on ne pense pas que je porte une accusation d'impiété contre quiconque a parlé des accommodations du Seigneur. Je sais quelle est aujourd'hui la contagion des idées fausses; elle gagne les esprits les plus éclairés et les âmes les plus pieuses. On se persuade à soi-même que les mots ne signifient plus ce qu'ils signifient. D'ailleurs, que faire en présence de Jésus-Christ, partisan de la théopneustie, lorsqu'on est décidé à traiter la théopneustie de système vieilli et ridicule! On cherche un biais; ceux-ci trouvent la faillibilité, ceux-là les accommodations du Seigneur; plusieurs adoptent les deux hypothèses, et se croient ainsi plus en sûreté.

Qu'Ewerbeck nous parle des accommodations de Jésus et qu'il les approuve, je n'en suis pas surpris; que la *Revue de Strasbourg* tienne le même langage, je ne m'en étonne pas beaucoup plus, car, bien que je n'établisse aucune comparaison entre ses rédacteurs et Ewerbeck, je sens que, lancés comme ils le sont, ils sont forcés d'aller jusqu'aux

théories les plus monstrueuses. Puissent-elles les effrayer eux-mêmes, et les engager à recommencer devant Dieu l'examen du principe qui les a conduits là! — Mais des théologiens moins compromis, Néander, Tholuck, M. Cellérier et beaucoup d'autres, ont recours aux accommodations de Jésus. Il semble que le mot d'ordre de Kant se soit conservé dans toutes les subdivisions du rationalisme. Il l'avait dit : « L'appel à la loi mosaïque ne peut se concevoir comme le fondement ou la confirmation de cette inébranlable et sainte vérité qui porte en soi la lumière, mais seulement comme un simple moyen d'introduction au milieu d'hommes qui tiennent en aveugles à l'ordre ancien. [1] »

Kant allait bien plus loin. Marchant à la morale sur les ruines du dogme, et conservant ou s'imaginant conserver les vertus chrétiennes après avoir rejeté le christianisme, cet esprit incrédule et téméraire dont je suis loin de méconnaître l'élévation, ne voyait dans « la croyance historique » que le grossier véhicule destiné à faire accepter du peuple « la croyance religieuse pure. » Il s'agissait de rallier les juifs et les païens à la foi nouvelle, au moyen de leurs propres préjugés. « Lorsqu'une religion toute de culte et d'observances est arrivée à son terme, lorsqu'à sa place s'élève une autre religion fondée sur l'esprit des principes de la moralité, la pensée du vulgaire a besoin de se représenter cette religion nouvelle comme accompagnée, ornée de miracles dans sa partie historique... Il peut être aussi utile de présenter la nouvelle religion comme l'accomplissement actuel du modèle antique qui, dans la vieille religion, était

[1] *La Religion dans les limites de la raison*, paragraphe 146.

le but final de la Providence, afin de gagner des adhérents à la nouvelle révélation[1]. »

Voilà le système de l'accommodation dans sa complète hardiesse. Un rationaliste bien plus ancien et non moins illustre, Théodore de Mopsueste, avait été plus modéré, et c'est en général à sa mesure qu'on s'arrête aujourd'hui. Supprimer le témoignage rendu par Jésus à l'Ecriture, tel était son but unique. Décidé à mutiler l'Ancien Testament et à en retrancher plusieurs livres, tels que Job, les Proverbes et l'Ecclésiaste ; décidé à contester l'infaillibilité constante des livres mêmes qu'il semblait accepter, il avait besoin de soutenir que Jésus avait eu des convictions de circonstance et de complaisance sur la théopneustie et sur le canon.

Néander et M. Cellérier sont bien convaincus qu'ils n'adoptent pas plus le système de Théodore de Mopsueste que celui de Kant. Ils distinguent entre l'accommodation positive qui serait un mensonge, et l'accommodation négative qui n'est qu'une condescendance. Ecoutons-les :

« L'accommodation, écrit Néander, est nécessaire à l'enseignement. Le maître doit avoir un point de départ commun avec le disciple. Il faut qu'il procède du connu à l'inconnu...... Jésus ne pouvait donc faire autrement que de s'accommoder aux idées humaines...... Mais il faut distinguer entre l'accommodation positive ou matérielle, et l'accommodation négative ou formelle. La première consacre l'erreur, et s'en sert comme d'un moyen pour conduire à la vérité...... Il est clair que l'accommodation ainsi enten-

[1] Paragraphe 82.

due n'a point trouvé de place dans les paroles de Jésus. »

Vous approuvez cette distinction, très-fondée en effet, et vous vous imaginez que Néander va vous montrer Jésus ne consacrant aucune erreur ! Vous vous trompez. Ne faut-il pas en venir à supprimer le témoignage rendu à cette odieuse théopneustie ? Voici comment s'y prend Néander :

« Il n'en est pas de même de l'accommodation négative ou formelle. Jésus-Christ, n'ayant pour but que d'enseigner la vérité religieuse, ne pouvait pas se proposer de combattre les erreurs qui ne concernaient en rien le royaume de Dieu. Ainsi, quand il a dû employer certaines expressions consacrées par le langage ordinaire, il a pu le faire sans être obligé de réfuter les idées fausses que les Juifs attachaient à ces expressions. Par exemple, lorsqu'il désigne certaines maladies de la manière ordinaire, lorsqu'il cite les livres de l'Ancien Testament sous le nom qu'on leur donnait généralement, nous ne devons pas voir là-dedans une confirmation de l'opinion commune sur la nature de ces maladies, non plus que sur les auteurs des livres en question. L'esclave de la Lettre ne pourra jamais bien comprendre ses paroles. »

Je suis sans doute esclave de la lettre, car il m'est impossible de voir dans les paroles du Sauveur autre chose que la consécration la plus expresse donnée à l'opinion de ses contemporains, et si un évangéliste aujourd'hui prêchait la vérité aux catholiques en parlant sérieusement du miracle de la Salette et en invoquant l'autorité des canons du concile de Trente, je verrais là autre chose que l'emploi d'un langage reçu parmi les catholiques; cette accommodation négative ou formelle me ferait l'effet d'un grossier mensonge et d'une grave infidélité.

Selon Néander, la doctrine de Jésus touchant Satan pourrait n'être qu'une accommodation formelle aux idées reçues. Il en serait du démon comme des démoniaques. « De ce que Jésus n'attaque pas une idée, on ne peut pas conclure qu'il l'admette. C'est une question qui ne touchait pas immédiatement à sa vocation [1]. »

M. Cellérier commence aussi par l'accommodation légitime, et dérive insensiblement vers l'accommodation mensongère.

« Tout père sensé et pieux, en faisant connaître Dieu à son enfant, cherche des phrases à sa portée, et se garde du tort grave d'employer des expressions philosophiquement exactes...... Prétendrait-on par hasard que la Bible a parlé de Dieu dans le langage des métaphysiciens?...... Jésus a-t-il donc donné du premier mot tous les secrets de la rédemption, de l'Eglise et de l'Evangile? »

Nous n'avons rien à redire à ces observations. Nous comprenons que Dieu ne révèle pas tout à la fois, qu'il emploie un langage approprié à nos usages, à nos connaissances, à notre faiblesse, qu'il place aussi dans sa révélation des images qui peuvent n'avoir de valeur qu'à titre d'images. Quand l'Eternel nous parle de sa face, de ses yeux, de ses oreilles, de sa main, de son trône, du ciel, je n'ai pas besoin de supposer que l'Eternel ait un corps semblable au nôtre, qu'il soit assis sur un véritable fauteuil et qu'il se trouve dans l'éther, au-dessus des nuages. — Mais quand M. Cellérier attribue au Sauveur un autre genre d'accommodation, tout se révolte en moi.

[1] Vie de Jésus, tome I, pages 159, 160, 161, 162, 207, 209.

« J'ai la conviction, dit-il, qu'en poursuivant l'analyse des discours de Jésus-Christ, on y trouvera plus que des accommodations de langage et de raisonnement. On y trouvera aussi des concessions faites, pour un temps, aux erreurs vulgaires. Nous citons en preuve la question des démoniaques. »

Et M. Cellérier démontre que les démoniaques n'ont pas pu être des possédés! Puis, passant à l'objet principal, au témoignage que le Sauveur a rendu à la théopneustie et au canon, il le fait disparaître ainsi : « Pour le caractère plus ou moins complet et littéral du canon de l'Ancien Testament, Jésus-Christ ne combat ni n'affirme; il accepte et il suppose. Il parle, par exemple, du poisson de Jonas comme d'une narration connue et admise, sans interdire à la science d'y découvrir un sublime et fécond apologue, œuvre d'un prophète inspiré. Ainsi encore pour la question des démoniaques. Ici l'opinion vulgaire était sans inconvénient, pouvait être supportée sans danger, et se liait à trop d'autres erreurs scientifiques pour que le Sauveur dût entreprendre, à cette époque et par ce bout, la régénération philosophique du peuple dont il était venu régénérer l'âme et la vie[1]. »

Avouons qu'il n'était pas nécessaire d'entreprendre la régénération philosophique des Juifs, pour s'abstenir d'entrer en dialogue avec les démons et de leur ordonner de sortir.

Je me résume avant d'aller plus loin.

On a compris sous le même mot trois choses absolument

[1] Manuel d'herméneutique, de la page 318 à la page 341.

dissemblables et qu'il importe de distinguer : l'accommodation inévitable et légitime, qui emploie des expressions propres à être comprises ; l'accommodation non moins inévitable et non moins légitime, qui ne donne la vérité que peu à peu, sans jamais au reste la mélanger de la plus petite erreur ; l'accommodation enfin qui consacre l'erreur pour mieux propager la vérité, et dont le nom est mensonge.

Quand Dieu nous parle du lever du soleil, ou quand il emploie cette forme « si vous entendez sa voix n'endurcissez pas vos cœurs, » Dieu ne s'accommode point aux dépens de la vérité.

Quand Dieu nous donne sa révélation, fragment après fragment, aujourd'hui Moïse, demain les Prophètes, puis l'Évangile, puis les Épîtres, Dieu ne s'accommode point aux dépens de la vérité. Dieu tolérera longtemps le divorce à cause de la dureté d'Israël, et ne leur annoncera la complète vérité sur le mariage qu'à l'époque du Christ. Dieu, même après la fondation de l'Église, tolérera pendant plusieurs années la conservation des pratiques juives chez les juifs-chrétiens, et ne leur annoncera la complète vérité sur ce point que par l'épître aux Hébreux. Paul se fera « Tout à tous, » Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs, faible avec les faibles; c'est-à-dire qu'il commencera, comme doit le faire tout éducateur, par prendre position sur la partie de vérité déjà connue de ceux qu'il instruit. Avec les Grecs, son point de départ sera la conscience, ou les œuvres de Dieu ; avec les Juifs son point de départ sera l'Ancien Testament ; avec les faibles, son point de départ sera la portion des doctrines chrétiennes qu'ils possèdent déjà ; mais, jamais, ni avec les uns, ni avec les autres, Paul ne sacrifiera

ou n'altérera une parcelle de vérité ; jamais il ne paraîtra approuver provisoirement ce qui est mauvais, et consacrer provisoirement ce qui est faux.

En d'autres termes, jamais Paul n'a franchi la limite qui sépare l'accommodation légitime de l'accommodation mensongère. Et Jésus, lui, l'aurait franchie !

Je tiens à tirer ceci au clair, non pas seulement à cause du témoignage que le Sauveur a rendu en faveur du canon et de la théopneustie, mais aussi à cause du péril que crée pour nous l'accommodation considérée en elle-même. Lorsqu'on cherche les raisons de cette débilité morale dont les chrétiens eux-mêmes semblent atteints, on est conduit à s'en prendre aux théories peu droites qui s'infiltrent imperceptiblement au milieu de nous. Qui dira les ravages qu'a faits et que doit faire la seule idée que Jésus-Christ s'est accommodé en consacrant des erreurs ! Il y a là toute une tendance jésuitique qui gagne, malgré les grands mots. Si Jésus-Christ a employé le mensonge à bonne intention, pourquoi ne l'emploierions-nous pas? Si Jésus-Christ a fait passer l'opportunité avant la vérité, pourquoi ne ferions-nous pas comme lui? Et voilà la politique religieuse sanctifiée, car elle a été pratiquée par le Sauveur! Voilà l'utilitarisme relevé par Jésus même de la sentence que notre sens moral prononce contre lui ! Au lieu de demander : Est-ce vrai ? demandons : Est-ce utile ! Au lieu de nous informer de ce qui est écrit, informons-nous de ce qui peut le mieux servir la cause de l'Evangile !

Elle est grande, la plaie sur laquelle je viens de mettre le doigt. Là est, au fond, le grand débat entre nous ; car tout débat religieux se livre aussi sur le terrain de la conscience. La morale y est toujours engagée.

Eh bien, sondez, si vous l'osez, la profondeur de l'abîme que creuse (à votre insu, j'en suis sûr) votre seule théorie sur l'accommodation de Jésus-Christ. Le voici, en face du peuple. Il sait que ce peuple reçoit comme divins plusieurs livres qui ne sont que de misérables compositions humaines; et il cite ces livres, et il fait semblant de les croire divins, lui aussi ! Il sait que l'inspiration n'est pas continue, que les Juifs supposent infaillibles de nombreux passages où l'homme a semé ses préventions, ses ignorances, ses erreurs ; et il prend ces mêmes passages, et, attestant leur infaillibilité absolue, il appuie sur un petit mot qui y est contenu toute une argumentation dogmatique! Jésus-Christ est le révélateur par excellence, et c'est ainsi qu'il traite la révélation !

Jamais le mépris de la vérité n'aurait été poussé auss loin. Remarquez, en effet, que le Sauveur emploie les ex pressions les plus fortes, les plus décisives: C'est Dieu qui a parlé ; c'est le Saint-Esprit; devant une phrase extraite de l'Ancien Testament, toute objection doit tomber. — Remarquez en outre que Jésus ne parle pas seulement ainsi devant la foule ; il parle ainsi en particulier, avec ses apôtres. Il ne cesse de leur inculquer la plus grossière et la plus funeste des erreurs. C'est pousser loin l'accommodation, on en conviendra.

Et Celui auquel on attribue une telle conduite, c'est Celui qui demandait à son Père de sanctifier ses disciples « par la vérité ! » — Mais le voilà condamné par ses apôtres eux-mêmes ! « Aucun mensonge n'est la vérité, » s'écrie Jean. Et Paul déclare juste la condamnation de ceux qui disent : « Faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien. »

Il est temps de secouer cette odieuse hypothèse, et de nous soulager, mes lecteurs et moi, de l'oppression morale qu'elle a fait peser sur nous. Non, mon Sauveur ne s'est pas accommodé. Venez, vous qui supposez si aisément qu'Il a pu se prêter aux fausses idées de son temps, venez le voir occupé à les combattre toutes, à les combattre de front, à les ameuter contre lui, jusqu'à ce qu'elles se réunissent pour le mettre à mort. Venez voir ce qu'est la politique religieuse de Jésus-Christ, et comment Il ménage les erreurs reçues, et comment Il fait semblant de les accepter afin de les mieux combattre.

Si l'on croyait à la théopneustie autour de Jésus-Christ, on croyait aussi aux traditions humaines. Quel accueil Jésus-Christ a-t-il fait aux traditions? On croyait à un Messie glorieux. Qu'a-t-il fait de cette croyance? — Pas une tendance populaire dont Jésus-Christ n'ait pris précisément le contre-pied. On aspirait à chasser les Romains, et il dit : « Rendez à César ce qui est à César ; » on méprisait la Galilée, et ce sont des Galiléens qui sont ses apôtres ; on détestait les péagers, et il va s'asseoir à leur table ; on admirait les pharisiens, et il ne cesse d'attaquer les docteurs et les pharisiens; enfin, pour rentrer dans la question spéciale dont il s'agit, on mettait bien au-dessus du texte des Écritures les interprétations rabbiniques et les allégories, et Il ne cesse de heurter l'opinion générale en rejetant ce qui n'est pas « écrit. »

Il y a encore une ou deux autres manières de ruiner le témoignage de Jésus-Christ; mais auprès des deux grandes imputations, erreur et accommodation, elles n'ont que peu d'importance, et je n'en dirai que peu de mots.

Les uns prétendent que le témoignage n'a pas la clarté que nous lui attribuons. — Je me contente de demander ce qui pourrait être plus clair que la citation perpétuelle des passages de l'Ancien Testament, présentés comme décisifs. Il n'y a que le code qui se cite ainsi.

D'autres prétendent que Jésus a cité principalement des paroles prononcées par Dieu même. — Je me contente de faire observer d'abord que ces paroles ne sont divines qu'autant qu'elles ont été infailliblement insérées dans un récit théopneustique, ensuite qu'il n'est pas vrai que les citations se bornent aux paroles prononcées par Dieu. Je le prouverai dans un moment.

La dernière ressource, et on en a usé, consistait à faire de Jésus un mystique qui n'éprouve pas le besoin de distinguer entre le vrai et le faux, qui ne se préoccupe pas du désaccord entre le divin et l'humain, qui s'élève trop haut pour apercevoir autre chose que la partie religieuse de l'Ancien Testament, et qui considère naturellement les erreurs au sujet de la théopneustie et du canon comme si petites, qu'elles ne frappent même pas son âme vivant par la conscience et par le sentiment! A entendre M. Scherer, Jésus aurait négligé (ignoré presque) de semblables questions; il avait autre chose à faire!

Il paraît bien cependant que la question a son importance, puisque l'on consacre aujourd'hui sa vie à ruiner la théopneustie, et puisque l'on considère l'inspiration plénière comme une cause de mort pour le christianisme. Jésus aurait-il eu moins de perspicacité ou plus de mysticisme que les nouveaux docteurs?

Le témoignage de Jésus-Christ subsiste donc avec sa force irrésistible. — Quel est ce témoignage?

Si je venais citer ici une formule, la contestation serait encore possible. Une formule ne dit jamais tout, et quand même elle dirait tout, on pourrait épiloguer sur le sens des termes. Mais il y a une profession plus claire que celle qui ressortirait d'une formule quelconque, c'est celle qui ressort de l'application. Il y a une profession qui nous ôte tout prétexte de distinguer au sujet du mot « Écriture, » ou au sujet du mot « inspirée, » c'est celle qu'établit en fait l'usage constant du Sauveur et des apôtres, tranchant les questions par un mot tiré d'un livre quelconque de l'ancien canon : « Il est écrit. »

Commençons par le canon; nous aborderons ensuite la théopneustie.

Le témoignage de Jésus s'applique à l'Ancien Testament comme à un tout indivisible, et non pas seulement à tel ou tel livre cité par Lui. Lorsqu'Il cite, c'est en en appelant toujours à un recueil universellement reçu, à celui qu'admettaient ses compatriotes et que les Juifs du monde entier admettent encore.

Et Jésus n'en appelle pas seulement à ce recueil (ce qui suffirait assurément), Il en mentionne parfois la classification bien connue : « la Loi, les Prophètes et les Psaumes; » ou, par une abréviation usitée : « la Loi et les Prophètes. » Chacun sait d'ailleurs que la troisième désignation, « les Psaumes, » s'appliquait à la section des écrits sacrés ou hagiographes, parce que c'était par les Psaumes qu'elle commençait. « En cela, dit Prideaux, on suivait la coutume d'alors, comme encore aujourd'hui les Juifs appellent chaque livre particulier du nom qu'ils tirent des premiers mots. »

Il n'y a donc pas de doute possible sur le sens de ces

paroles continuellement proférées par le Sauveur : « Ce qui est écrit, » — « l'Écriture, » — « les Ecritures, » — « la Loi, » — « la Loi et les Prophètes, » — « la Loi, les Prophètes et les Psaumes. » — Il s'agit toujours des vingt-deux livres énumérés par Josèphe et acceptés d'un accord unanime.

Ouvrons maintenant notre Nouveau Testament. Qu'y trouvons-nous ?

« Vous vous égarez, ne connaissant pas les Écritures. » — « A ces deux commandements, sont suspendus la Loi tout entière et les Prophètes. » — « Tout ceci est arrivé, afin que les Écritures des prophètes fussent accomplies. » — « O gens dépourvus de sens, et tardifs de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont prononcées ! » — « Puis, ayant commencé par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » — « Il fallait que fussent accomplies toutes les choses qui sont écrites de moi dans la Loi de Moïse, et dans les Prophètes, et dans les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'entendement, pour qu'ils comprissent les Écritures. Et il leur dit : C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît. » — « La Loi et les Prophètes jusqu'à Jean..... Or il est plus facile que le ciel et la terre passent, qu'il ne l'est qu'un seul trait de lettre de la Loi vienne à tomber. » — « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. » — « Comment donc s'accompliraient les Écritures, d'après lesquelles il faut que cela arrive ainsi ? » — « C'est afin que les Écritures fussent accomplies. » — « Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez avoir par elles la vie éternelle ; et ce sont elles qui

rendent témoignage de moi. » — « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes; je ne suis pas venu abolir, mais accomplir [1]. »

Si nous ajoutons que Jésus, qui cite ainsi sans cesse l'ensemble du canon, ne cite jamais que lui, et qu'il ne s'est pas trouvé sur ses lèvres la plus petite allusion au plus petit passage des Apocryphes, nous aurons établi d'une manière invincible le témoignage rendu par le Sauveur au canon considéré comme ensemble, comme ensemble connu, et comme ensemble parfait.

Le témoignage rendu à la théopneustie serait-il plus contestable?

Je pourrais, pour toute réponse, en appeler aux mêmes déclarations. Elles supposent la théopneustie aussi bien que le canon, car elles supposent l'autorité infaillible du texte aussi bien que celle du recueil. Mais je tiens à ajouter quelque chose sur ce point.

Jésus est chaque jour aux prises avec les hommes les plus entachés de « littéralisme; » et, lui qui leur adresse les reproches les plus foudroyants, qui ne leur passe aucune hypocrisie, aucun formalisme, aucune erreur, qui les ramène incessamment au culte en esprit et en vérité, il n'a pas un mot à leur dire pour signaler la plus dangereuse de toutes leurs doctrines, la doctrine de la théopneustie! Bien plus, il en parle comme eux; au milieu de ses discours les plus pressants, il s'interrompra avec solennité: « Et l'Écriture, dira-t-il, ne peut être anéantie! »

[1] Matthieu, V, 17, 18; VII, 12; XI, 13; XXII, 29, 40; XXVI, 54, 56. — Marc XIV, 49. — Luc XVI, 16, 17, 29, 31; XXIV, 25, 27, 32, 44, 45. — Jean V, 39, etc.

Quand notre Sauveur passe, à cause de nous, par la plus mystérieuse de ses épreuves, la tentation, quelle est son arme? La nôtre, celle qu'Il nous a remise, celle qu'on voudrait briser entre nos mains, l'Ecriture. — A chaque effort de l'adversaire, il répond (quel littéralisme!) par un simple passage : « Il est écrit. »

Voilà le début de son ministère terrestre, et en voici la fin. Judas va le livrer, et Satan, qui n'a pu le séduire, va triompher autrement; il va avoir son heure d'apparente victoire. Quel langage tient Jésus? « Quant au Fils de l'homme, il s'en va, selon qu'il est écrit de lui. »

Et entre ces deux points extrêmes, quel a été l'enseignement du Seigneur? Il entre dans la synagogue de Nazareth, il y déploie le livre d'Esaïe, il lit deux versets et il se rassied, se contentant d'ajouter un seul mot: « Aujourd'hui cette Ecriture est accomplie à vos oreilles. » — Un légiste lui pose-t-il dès questions captieuses? Jésus se contente de répondre : « Qu'est-il écrit dans la loi, comment lis-tu? »

Ce qui est écrit, et encore ce qui est écrit, et toujours ce qui est écrit! Lui, la sagesse éternelle, Il emprunte aux livres de pauvres hommes pécheurs et ignorants, l'explication de sa mort et de son œuvre. Il prend à part les douze et Il leur dit: « Nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui ont été écrites par le moyen des prophètes pour le Fils de l'homme seront accomplies. » Ressuscité, Il instruit encore de la même manière les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs; Il leur explique les Ecritures. Apparaissant au milieu des siens, Il leur ouvre l'entendement, pour qu'ils comprennent « les Écritures, » et Il leur

répète une fois de plus sa parole habituelle : « C'est ainsi qu'il est écrit[1]. »

J'aurais multiplié les citations, si je n'avais tenu à écarter celles qui ne sont pas absolument décisives et qui n'emportent pas la proclamation de l'infaillibilité absolue d'un texte quelconque inséré au canon.

Jésus, s'il n'avait pas cru à la théopneustie continue et complète de l'Ancien Testament, aurait encore pu (à la rigueur) dire de Jean-Baptiste : « C'est celui duquel il est écrit : Voici, j'envoie devant ta face mon messager. » Il aurait pu, sachant qu'il citait un passage théopneustique et non un passage purement humain, s'exprimer ainsi sur le psaume cent dixième : « Comment donc David, par l'Esprit, l'appelle-t-il Seigneur? » Il aurait pu citer une prophétie particulière, dont Il connaissait la vérité, et inviter ses auditeurs à réfléchir en lisant dans Daniel ce qui se rapporte à « l'abomination de la désolation. » Il aurait pu même proclamer la vérité de toutes les prophéties proprement dites, et reprocher à ses disciples « d'être tardifs de cœur à les croire. »

On voit avec quel scrupule je m'attache à ne jamais tirer d'un argument que ce qui y est légitimement contenu. J'aime mieux me priver d'une foule de passages et ne m'appuyer que sur ceux dont le sens et la portée sont évidents, sur ceux qu'on ne saurait concilier avec la quasi-théopneustie qu'à la condition d'en fausser absolument

[1] Matthieu IV, 4, 7, 10; XXVI, 24. — Luc IV, 16 à 21; X, 26; XVI, 17; XVIII, 31; XXIV, 44.

l'interprétation ou de se résigner à avoir sur l'Ecriture une opinion contraire à celle de Jésus-Christ.

L'opinion de Jésus-Christ est : certitude absolue du canon, infaillibilité du texte.

Le voyons-nous jamais citer l'Ecriture, en ajoutant : « Je vous avertis qu'on y a introduit quelques livres qui ne devraient pas y figurer ? »

Le voyons-nous jamais citer un passage, en faisant remarquer qu'il est divin parce qu'il est dogmatique et qu'il n'appartient pas à ces récits où l'écrivain a été abandonné à lui-même? Loin de là, il cite indistinctement et comme parole de Dieu les pages de Moïse, celles des prophètes, celles des hagiographes. Il cite les pages historiques de la même manière que les pages dogmatiques, et c'est même dans les pages historiques qu'il puise un argument fondé sur un seul mot : « Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Il n'est pas étonnant qu'on trouve à redire à cette méthode du Sauveur, puisqu'on a avancé qu'il se trompait sur le fond même, en découvrant dans un livre de Moïse ce dogme de la vie future que les Juifs (ainsi qu'on commence à l'enseigner) auraient appris pour la première fois au contact des disciples de Zoroastre, ou à celui des néoplatoniciens!

Nous, qui recevons les paroles du Sauveur, nous croyons avec lui que la vie éternelle était connue des patriarches, et nous croyons avec lui que l'Ecriture est entièrement inspirée. Comme notre maître, nous nous inclinons devant tout ce qui est écrit; comme lui, nous ne distinguons pas entre les parties religieuses et les parties historiques. Nous savons que, s'il y avait eu une erreur quelconque dans la

Bible, Jésus l'aurait signalée, qu'il aurait combattu la théopneustie des pharisiens, qu'il serait allé de lieu en lieu répétant : « De toutes les traditions, c'est la plus funeste, la plus mortelle; car elle empoisonne les sources mêmes de la foi. Vous lisez mal l'Ecriture. Vous ne faites pas le triage indispensable. Vous vous attachez à la lettre. » Un tel avertissement eût été aussi nécessaire alors qu'aujourd'hui, et c'eût été donner alors un étrange point d'appui au christianisme, que de le fonder sur une théorie d'inspiration plénière qui eût été contraire à la vérité.

Jésus-Christ a attesté le fait de l'inspiration plénière, il n'a pas dit un mot du mode. Les dissertations sur l'action réciproque de l'homme et du Saint-Esprit au moment de la composition des écrits canoniques, appartiennent toutes à la théologie. Les décisions à cet égard doivent se chercher, non dans l'Evangile, mais dans les registres de la faculté de Douai ou de celle de Louvain. C'est parmi les scolastiques et non parmi les apôtres, qu'on s'est posé des questions subtiles pour savoir si le Saint-Esprit se bornait à préserver d'erreur, ou s'il suggérait d'abord la résolution d'écrire, ensuite le choix des choses, ensuite le choix des mots, ensuite l'arrangement des choses, enfin l'arrangement des mots. C'est la quasi-théopneustie des docteurs modernes, et non la théopneustie du Seigneur, qui, voulant sauver l'individualité qu'elle sacrifie, a imaginé l'inspiration intense lorsqu'il s'agit du dogme et l'inspiration insensible lorsqu'il s'agit des événements. Le Sauveur ne soupçonne pas ces intermittences; il déclare également infaillibles toutes les parties des saints livres. Il affirme la théopneustie, et ne la définit pas. Faisons comme lui.

Le lecteur ne sent-il pas déjà que nous avons regagné le terrain ferme? Nous n'avançons plus au milieu des sables mouvants; notre pied repose sur le roc. Aux témoignages humains s'est substitué le témoignage de Dieu même ; c'est l'auteur qui rend témoignage de son œuvre. Celui qui a fait l'Ecriture peut bien sans doute nous apprendre ce qu'elle est!

S'il était possible de douter encore de la réalité de ce témoignage du Sauveur, je dirais : Consultez celui des apôtres. — On ne saurait imaginer qu'ils professent sur un point semblable une opinion opposée à celle de leur maître. S'ils viennent, eux aussi, nous attester la perfection du canon et l'inspiration plénière, il faudra bien en conclure que Jésus tenait dans l'intimité, au milieu des siens, le même langage qu'il a tenu en public. Pour peu qu'il eût averti en secret les douze de se défier de « la lettre, » nous apercevrions bien une différence entre eux et lui. En tous cas, nous verrions se manifester ici ces diversités de tendance dont on nous parle tant; nous rencontrerions encore un reste de théorie théopneustique chez Jacques ou chez Pierre, mais le libéralisme de Paul s'en serait délivré, ainsi que le mysticisme de Jean!

Eh bien, c'est Jean qui, nous racontant la passion de son Maître, ne passe pas à côté d'un des détails qui déchiraient son cœur, sans y joindre la remarque empreinte de littéralisme: « Afin que l'Ecriture fût accomplie. » On jette sa robe au sort, « afin que l'Ecriture soit accomplie. » Jésus s'écrie : J'ai soif, « afin que l'Ecriture soit accomplie. » On perce le côté du Seigneur, sans lui rompre les jambes comme aux deux brigands, « afin que cette Ecriture soit

accomplie, pas un de ses os ne sera brisé. » Et, ajoute l'Apôtre : « Une autre Ecriture dit encore : Ils regarderont vers celui qu'ils ont percé. »

Paul le libéral n'est pas moins entaché de théopneustie que Jean le mystique. Il appuie toute une doctrine sur un mot, moins qu'un mot, un singulier mis au lieu d'un pluriel. « Il ne dit pas : Et à tes postérités, comme s'il parlait de plusieurs, mais comme parlant d'une seule, et à ta postérité. » — Dans la même épître : Paul va jusqu'à personnifier en quelque sorte l'Ecriture et lui attribuer un rôle tout divin. « Or l'Ecriture ayant vu d'avance que par la foi Dieu justifierait les nations, annonça d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : Toutes les nations seront bénies en toi. » Et un peu plus bas : « Mais l'Ecriture a renfermé toutes choses sous le péché, afin que la promesse par la foi en Jésus-Christ fût donnée aux croyants. »

Je ne rapporte le témoignage des apôtres que pour mieux constater encore celui de leur maître. Si le doute était possible à l'égard des convictions théopneustiques professées par le Sauveur, les convictions unanimes de ses disciples ne permettraient plus d'en douter. Leurs paroles complètent, expliquent celles de Jésus ; elles enlèvent tout prétexte à la mauvaise foi. Et comme les épîtres de Paul et l'Évangile de Jean sont précisément au nombre des écrits dont l'authenticité est au-dessus des atteintes de la critique la plus malveillante, la chaîne entière de mon argument subsiste. Les « documents » établissent le fait historique de l'enseignement de Christ au sujet du canon et de l'inspiration plénière ; Christ n'a pu se tromper ; Christ n'a pu s'accommoder ; donc le canon et l'inspiration plénière nous sont infailliblement garantis.

On n'attend pas de moi que je cite tous les passages où les apôtres identifient ces deux mots, ces deux idées : l'Ecriture et la parole de Dieu. Chacun les connaît, et les Evangiles à eux seuls constatent inébranlablement le fait. Ils n'avaient certes pas de doute sur le caractère de l'Ecriture, les hommes qui nous montrent ainsi Jésus-Christ invoquant l'Ecriture, renvoyant ses auditeurs à l'Ecriture, instruisant ses disciples par l'Ecriture, souffrant, mourant, ressuscitant aux termes de l'Ecriture.

Quand on parcourt les Épîtres, on est frappé d'y retrouver partout une vénération que nous serions bien tentés de trouver excessive, pour la moindre lettre des livres canoniques. M. Gaussen l'a montré en ce qui concerne l'Épître aux Hébreux, où l'argumentation s'attache à quelques mots, que nous jugerions insignifiants. C'est « toutes, » c'est « une fois, » c'est « aujourd'hui ; » puis c'est une longue exposition remplissant trois chapitres, et qui n'est que le commentaire, mot par mot, d'un verset de Psaume.

Il serait facile de multiplier les exemples. — S'agit-il de remplacer Judas ? La première parole apostolique est : « Il fallait que fût accomplie cette Ecriture que le Saint-Esprit a prononcée par la bouche de David. » S'agit-il de commencer la prédication de l'Evangile ? le premier discours apostolique est : « C'est ici ce qui a été dit par le moyen du prophète Joël... Il n'était pas possible qu'il fût retenu par la mort, car David dit.... » S'agit-il de proclamer les dogmes les plus mystérieux ? Paul renvoie les chrétiens de Rome à deux ou trois passages de l'Exode et de la Genèse: « Le plus grand sera asservi au plus petit... Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde. »

Le grand avertissement du Maître : « Et l'Ecriture ne peut être anéantie, » a son écho fidèle chez les disciples: « Pensez-vous que l'Ecriture parle en vain. » Les disciples, comme le Maître, s'abstiennent de toute citation des apocryphes qu'ils avaient sous les yeux, et que les Pères, quelques années après, allaient mettre à contribution.

Telle est, en un mot, l'évidence et l'intensité des convictions théopneustiques chez les apôtres, que les adversaires de la théopneustie en ont été réduits à expliquer « par des préjugés rabbiniques, » l'habitude qu'ils ont d'appuyer leurs doctrines sur des passages de l'Ancien Testament, et quelquefois même sur un mot. J'ai lu de longues dissertations qui n'ont pas d'autre but que d'établir cela.

Je tiens ma démonstration pour complète, à l'égard de l'Ancien Testament. Mais ici je rencontre une objection au moins bizarre. Il y a des gens qui soutiennent ou qui veulent avoir l'air de soutenir que l'Ancien Testament seul mérite le nom de Parole de Dieu ; que c'est un livre entièrement divin sans doute puisque Jésus-Christ l'a déclaré, mais que le Nouveau Testament est un livre humain puisqu'il n'a pas été l'objet d'une déclaration pareille. Oui, le plus sérieusement du monde, on nous propose de classer ainsi les deux parties de notre Bible: Le recueil prophétique, infaillible comme recueil et infaillible comme texte ; le recueil apostolique, faillible comme recueil et faillible

comme texte ; le premier de Dieu, le second de l'homme ; entre le premier et le second, la même distance qu'entre le ciel et la terre.

Je n'aime pas beaucoup les appels au sens commun, parce qu'on en abuse aisément ; cependant il m'est impossible de ne pas demander avant tout si une telle déclaration paraît réellement sensée à quelqu'un ; s'il y a réellement quelqu'un de par le monde qui mette, pour son propre usage, une telle différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau ; s'il y a quelqu'un qui ouvre Esther en disant: « Mon Dieu va me parler; chaque parole sera de lui, » et qui ouvre ensuite les Evangiles en disant : « Ceci est un travail rempli d'erreurs, inséré peut-être par erreur dans le canon. »

Cet homme extraordinaire existe-t-il quelque part ? Quant à moi, je ne l'ai pas encore rencontré ; mais j'ai rencontré, et très-souvent, des théologiens qui, pour le besoin de leur cause, tentaient d'isoler l'un de l'autre les deux Testaments. Ils n'avaient pas la moindre envie de mettre les Prophètes au-dessus de l'Evangile ; ils n'acceptaient pas plus le canon providentiel et la théopneustie avant Jésus-Christ qu'après sa venue ; seulement ils trouvaient commode d'enlever au canon et à la théopneustie du Nouveau Testament le témoignage du Sauveur ; ils nous disaient d'un ton dégagé : « Pour plus de clarté, laissons de côté l'Ancien Testament. »

« Pour plus de clarté, » on nous privait de la preuve par excellence ! Cela eût été habile, si cela avait pu être sérieux.— Quoi qu'il en soit, je vais supposer sérieuse une objection qui ne l'est guère. Je vais transformer en réalité

l'hypothèse gratuite des hommes inclinés avec respect devant la théopneustie de Moïse, de Samuel et de Salomon : puis relevant la tête devant les écrits non théopneustiques ou quasi-théopneustiques de Pierre, de Jacques, de Paul et de Jean. Admettons la théorie, sans avoir la cruauté d'exiger que ses partisans la mettent en pratique. La théorie, prise en elle-même, supporte-t-elle l'examen?

La première idée qui me frappe, c'est que, d'après cette théorie, on devrait faire une lourde chute en passant de l'Ancien Testament au Nouveau. On ne passe jamais sans s'en apercevoir des livres divins aux livres humains. Ceux qui ont lu les Macchabées après Néhémie; ceux qui ont lu Barnabas ou Clément après Pierre, comprendront ce que je veux dire. Il n'y a pas de mots pour exprimer la rapidité et la profondeur d'une telle chute. Eh bien, sans prétendre ériger en juge souverain notre raison ou notre sens moral, j'ose affirmer que quelque chose en nous proteste contre cette conséquence aussi nécessaire que monstrueuse de la théorie que je réfute : en passant de l'Ancien Testament au Nouveau, nous descendons beaucoup!

Il est vrai qu'après avoir relevé (bien malgré soi!) l'Ancien Testament aux dépens du nouveau, on se hâte de rétablir le niveau en rabaissant aussi l'Ancien par un autre procédé. L'Ancien Testament serait la Lettre; le Nouveau, ou plutôt l'Évangile qui y est contenu, serait l'Esprit! Ce système n'a qu'un tort : il est en contradiction directe avec l'enseignement de Jésus et des apôtres. Où voyez-vous Jésus occupé à recommander l'abandon de la Lettre et des prescriptions positives? Où voyez-vous les apôtres occupés à montrer que l'Ancien Testament est entaché d'autorité

et de légalité? L'Écriture où se résument précisément tant de caractères funestes, est invoquée sans cesse par Jésus-Christ et par les apôtres. Singulier moyen, on en conviendra, d'en proclamer l'abolition ! Rien à leurs yeux n'est plus divin, plus spirituel. Si Paul distingue entre la Lettre et l'Esprit, c'est tantôt pour établir un contraste entre la Loi écrite sur deux pierres et la grâce que le Saint-Esprit confirme à nos cœurs, tantôt pour établir un contraste non moins frappant entre le texte de l'Écriture, qui nous demeure fermé parce que nous voulons lire seuls, et le texte interprété par le Saint-Esprit.

En définitive, il faut choisir : ou accepter l'opinion de Jésus-Christ sur l'Ancien Testament, et reconnaître alors l'immense infériorité du Nouveau; ou élever le Nouveau au-dessus de l'Ancien, et répudier ouvertement l'opinion de Jésus-Christ. Quant au roman d'après lequel le Sauveur aurait prononcé la déchéance de l'Écriture en la divinisant sans cesse, et aurait attribué (tacitement) à la révélation nouvelle le privilége jusqu'alors inconnu de la faillibilité, on n'attend sans doute pas de moi que je l'examine sérieusement.

Il y a une autre objection qui semble mériter de nous arrêter davantage. — Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas fait quelque part une déclaration portant qu'après lui ses apôtres écriraient des livres théopneustiques, et que ces livres seraient providentiellement réunis en canon? Pourquoi n'a-t-il pas dit un mot qui appliquât au canon futur le témoignage rendu par lui au canon ancien?

Quoiqu'il soit dangereux en général de chercher à deviner pourquoi Dieu agit de telle ou telle façon, je vais offrir quelques explications au lecteur.

Nous aimons les procédés sommaires. Une déclaration du Sauveur, puis un arrêté de clôture rendu par le dernier survivant des apôtres (Jean, par exemple), voilà ce qui nous eût semblé le plus sage. — Je réponds que si cela était sage à l'égard du Nouveau Testament, cela n'était probablement pas moins sage à l'égard de l'Ancien. Or je ne vois pas que Dieu ait prononcé une seule parole déclarant à l'avance que des livres théopneustiques seraient écrits, et que le recueil en serait formé avec une entière certitude. Je ne vois pas davantage qu'une parole prophétique ait consacré officiellement l'adjonction de tout livre nouveau. Je ne vois pas, enfin, que Malachie, le dernier des prophètes, ait rempli l'office qu'on prétend réserver à Jean, le dernier des apôtres, et qu'il ait prononcé la clôture du recueil. — De quel droit exigerait-on, en ce qui touche le Nouveau Testament, des garanties qui n'ont existé à aucun degré et à aucune époque en ce qui touche l'Ancien ?

N'importe! Il fallait innover! Jésus aurait dû prononcer une parole!— Et laquelle? Voudriez-vous la rédiger? Jésus ne pouvait dire que les écrits de ses apôtres seraient tous théopneustiques, car ils ne l'ont pas été. Jésus ne pouvait dire que les écrits étrangers aux apôtres ne seraient pas théopneustiques, car plusieurs l'ont été. Il ne restait donc que la ressource de dire en termes généraux : « Il y aura encore des écrits théopneustiques, » et d'en donner la liste anticipée, ou de charger les apôtres de l'arrêter avant leur mort.

Est-ce que notre Dieu a coutume de parler et d'agir ainsi? A-t-il agi ainsi, encore un coup, lorsqu'il s'agissait de l'Ancien Testament? Nous y trouvons un ordre spécial donné à Moïse, nous y trouvons plus tard de fréquents

éloges de la Loi de Dieu et de la Parole de Dieu; nulle part nous n'y trouvons la phrase : « Il y aura des livres théopneustiques, j'en assurerai la collection et mon dernier prophète la fixera. » — Rien de semblable n'a été promis; et cependant la théopneustie a existé, la collection s'est formée, et Jésus est venu déclarer un jour que le tout avait l'absolue perfection d'une œuvre divine.

On s'étonne que Jésus n'ait pas promis la continuation de la révélation infaillible; on devrait bien plutôt s'étonner (car c'est moins facile à comprendre) que Dieu n'ait pas annoncé la chose elle-même au moment où elle commençait. Le commandement d'écrire la Loi, de la conserver, de la transcrire et de l'étudier, n'équivalait pas, on en conviendra, à la déclaration portant que certains livres contiendraient la vérité sans mélange d'erreur, et que le choix de ces livres serait garanti. Le commandement adressé à Moïse s'appliquait-il de plein droit à l'auteur de Ruth, à celui de Job, à celui des Juges? Aurions-nous pleine satisfaction pour le Nouveau Testament, si Jésus avait chargé Matthieu d'écrire son histoire, et avait recommandé de la conserver, de l'étudier? En déduirions-nous la théopneustie des livres écrits par Luc, par Marc, par Jean et par Paul? Les difficultés relatives au canon n'en seraient-elles pas accrues, bien loin de disparaître?

On voudrait que Jésus eût ordonné à ses apôtres d'écrire! Or il se trouve que la plupart ne devaient pas le faire.

On voudrait que Jésus eût promis et que les apôtres eussent accompli la clôture du canon! Or il se trouve que Dieu n'a pas promis et que les prophètes n'ont pas accompli la consécration régulière et la clôture de l'ancien ca-

non. Si les opinions contradictoires des Pères nous semblent peu rassurantes, les fables du Talmud ne nous rassureront guère mieux. En dehors de la formation providentielle, je ne vois de certitude nulle part, et elle me semble moins grande encore au sein des traditions rabbiniques qu'au sein des traditions chrétiennes. En tous cas, il faut en revenir à ceci : quand Esdras aurait arrêté le canon, il ne l'a pas inventé ; et dans quelle situation était-on avant lui ? On en était réduit à accepter l'autorité sans posséder son certificat en règle. Les mots sacramentels faisaient défaut. L'ancienne révélation se présentait comme se présente la nouvelle, sans qu'une formule expresse eût établi la théopneustie et le canon.

Un tel silence n'inquiétait guère les âmes simples; elles sentaient bien instinctivement que, s'il y avait révélation divine, il y avait nécessairement aussi une garantie divine de son infaillibilité. Il fallait toute la mauvaise subtilité de nos temps modernes pour se représenter une révélation sans infaillibilité, une Écriture donnée par Dieu et ouverte de partout à l'invasion des livres humains, à l'invasion des erreurs humaines.

Si la certitude du canon et la vérité constante du contenu constituent le seul mode concevable des révélations écrites, il est permis de ne point s'alarmer beaucoup en voyant que Dieu s'est dispensé d'inscrire une déclaration sur la théopneustie et sur le canon au frontispice de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Je rends grâce à mon Dieu de n'avoir rien mis de semblable à l'entrée des Évangiles. En établissant une différence pareille entre la révélation chrétienne et la précédente,

il aurait assuré peut-être l'entier abandon de ces divines pages des Prophètes que Jésus signalait à notre amour, et que Paul déclarait « propres à enseigner, à convaincre, à corriger, à instruire pour la justice; afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant entièrement formé pour toute bonne œuvre. » Loin d'être plus inquiets du Nouveau Testament que de l'Ancien, nous devrions l'être de l'Ancien plus que du Nouveau. L'histoire entière de l'Église nous prouve que là est le danger; plus d'une tendance contemporaine ne le prouve pas moins. Les grandes pierres d'achoppement sont dans la première portion de la Bible: les massacres ordonnés, les promesses et les châtiments temporels mis en première ligne, la vengeance qui semble parfois être célébrée, l'adoption d'un peuple à l'exclusion des autres, le caractère enfin d'une dispensation où la grâce paraît moins, quoiqu'elle existe et soit, comme toujours, l'unique refuge des croyants; tout se réunit pour créer des difficultés sérieuses, et pour écarter les esprits inattentifs qui méconnaissent ce qu'il y a d'admirable dans la progression de l'enseignement divin. — Savez-vous à quoi nous sommes naturellement portés? A accepter le Nouveau Testament qui, dites-vous, n'a pas d'attestation; et à écarter en fait l'Ancien Testament, en dépit de l'attestation du Seigneur. Nous sommes portés à ne guère croire avec lui que chaque livre y soit également vrai, excellent, plein d'édification. Y choisir quelques morceaux favoris, et négliger l'inépuisable trésor qui s'y trouve, trésor de choses anciennes et de choses nouvelles, telle est la disposition dont nous devons nous défier.

A ceux qui disent ou qui croient dire : « Nous tenons

l'Ancien Testament seul pour divin, parce que Jésus-Christ n'a pas prononcé une parole qui lui assimilât le Nouveau, » je suis bien mieux en droit de demander où est la parole par laquelle Jésus a distingué entre l'Ancien et le Nouveau. — L'Écriture canonique et théopneustique était, à l'époque de Jésus-Christ, le mode unique et constant de la révélation divine. Ce mode, quinze fois séculaire, allait-il cesser? La voie de révélation allait-elle être changée? Certes il valait la peine d'en dire un mot.

Plus « d'Ecriture » désormais! L'événement était assez considérable pour qu'il convînt de le mentionner; et cela était d'autant plus nécessaire, que d'une part on instruisait les fidèles à se préoccuper plus que jamais de la révélation par l'Ecriture, et que d'autre part il était inévitable que cette révélation fût attendue des apôtres et des prophètes leurs compagnons, déclarés supérieurs aux anciens prophètes.

Voici la thèse qu'il s'agit de soutenir : — De Moïse à Jésus une seule voie employée par l'Eternel pour nous faire connaître sa volonté; dans le désert, à Jérusalem, à Samarie, à Babylone, au retour de la captivité, toujours l'Ecriture théopneustique et le canon providentiel. Jésus vient; il rend un témoignage solennel au canon et à la théopneustie. Il déclare que Jean-Baptiste est plus qu'un prophète, et il revêt ses apôtres de dons spirituels qui les placent fort au-dessus de Jean-Baptiste. Les apôtres et quelques-uns de leurs compagnons, possédant comme eux les dons extraordinaires et miraculeux, laissent des écrits qui se conservent à la manière des anciens écrits prophétiques. Les écrits nouveaux ne sont assurément in-

férieurs aux écrits prophétiques, ni par le caractère de leurs auteurs, ni par les signes internes de l'inspiration, ni par l'importance des vérités annoncées. La nécessité d'une Ecriture théopneustique et d'un canon providentiel n'est pas moindre; le danger des traditions humaines a grandi au lieu de décroître; Dieu est le même et l'homme est le même; pas un mot de Jésus ou des apôtres n'annonce la suppression de la révélation par Ecriture. — Et cependant voici le changement immense, radical, qui s'est tacitement opéré : Désormais la vérité et l'erreur se côtoieront et se mêleront, sans que la digue théopneustique les sépare; désormais les écrits canoniques et les écrits apocryphes seront abandonnés par la providence divine à une confusion que la critique sacrée sera chargée de faire cesser, ou d'augmenter. Les garanties assurées à la vérité du récit des guerres d'Israël et de Juda, ne seront pas assurées à l'Evangile!

Il n'y aurait pas eu de révolution religieuse plus considérable que celle-là. Avant Jésus, la règle était l'Ecriture; après Jésus, la règle eût été le Saint-Esprit! Au lieu d'être, comme auparavant, l'interprète de la règle, le Saint-Esprit serait devenu règle lui-même! Plus de loi extérieure à l'homme! — Dieu a-t-il coutume de varier à ce point, et de varier sans le dire? Jésus a parlé sur beaucoup de sujets, et il n'a rien dit de celui-là! Il a cité journellement l'Ecriture, et il n'a pas dit que l'Ecriture allait cesser! Il condamne en détail le pharisaïsme, et néglige de condamner d'avance le pharisaïsme nouveau (bien facile à prévoir) qui va nécessairement étendre aux écrits des apôtres la notion de théopneustie! Il promet solennellement le Saint-Esprit, et

il néglige d'avertir que son action, plus puissante qu'autrefois, n'aura pas cependant pour effet comme autrefois de produire des écrits théopneustiques! Certes l'occasion était belle, pour annoncer la chute de « la lettre » et l'enseignement par la seule « onction. »

Les apôtres, à leur tour, exposent toutes les doctrines, éclaircissent toutes les difficultés pratiques, décrivent les temps à venir; ils traitent expressément de l'Ecriture et du Saint-Esprit, et jamais une syllabe qui annonce que le Saint-Esprit vient de prendre le rôle de l'Ecriture! Paul s'attaque aux tendances légales, il s'occupe de « la lettre, » il ne fait grâce à aucune des anciennes formes maintenant remplacées par l'accomplissement des promesses qu'elles recélaient; la distinction des viandes pures et impures, la distinction des jours saints et non saints, les sacrifices, la circoncision, rien n'est omis, et, chose inouïe! il se tait sur l'abolition de la révélation écrite, c'est-à-dire sur un changement plus essentiel que tous les autres réunis!

On ne m'accusera pas d'abuser des arguments à priori. Mais autant il est imprudent de déclarer une chose vraie par cela seul qu'elle nous semble nécessaire, autant il est légitime d'observer ce que Dieu a fait et d'en conclure ce qu'il fera, à moins qu'une modification ne soit annoncée. Ceci est un argument à posteriori, non à priori.

Sans doute, de ce que le soleil s'est levé depuis six mille ans, je n'ai pas le droit absolu de conclure que Dieu emploiera demain pour éclairer la terre le même moyen qu'il a employé sans interruption depuis que la terre existe; sans doute, de ce que les saisons se sont toujours succédé dans un certain ordre et de ce que l'été a servi à

mûrir les moissons que faisait germer le printemps, je n'ai pas le droit absolu de conclure que l'année prochaine (s'il y a une année prochaine) le pain que nous mangerons proviendra d'épis mûris par les chaleurs de l'été après avoir été préparés par les pluies du printemps; cependant qui me blâmera de mentionner le soleil de demain et l'été de l'année prochaine? Qui se fait scrupule de tenir un tel langage?

Eh bien, j'argumente avec le même degré de certitude, quand j'affirme que Dieu, dont la révélation n'a eu qu'un mode toujours le même de Moïse à Jésus-Christ, n'a pas renversé ce mode sans une parole d'avertissement. Si quelqu'un refuse de croire sans démonstration en règle au soleil de demain, je comprendrais qu'il n'admette pas sans démonstration en règle que Dieu ait appliqué à la vérité complète et définitive qui est destinée à tous les peuples du monde, la grande et unique garantie appliquée par lui pendant quinze siècles aux vérités préparatoires et voilées qui ne concernaient alors qu'un seul peuple. Dieu peut tout, j'en conviens; il pourrait garder ses enfants contre l'erreur et maintenir l'Evangile sans inspiration plénière et sans canon providentiel! Oui, comme Dieu pourrait faire vivre un homme sans nourriture. Il le peut, mais il ne l'a pas fait, et j'ai le droit d'en conclure qu'il ne le fera pas, à moins qu'il ne proclame lui-même la totale interversion de ses voies.

Essayez donc, sans un seul mot de Jésus ou des apôtres, de créer une théorie toute particulière d'inspiration et de canon, à l'usage du Nouveau Tertament! Vous y êtes forcés, si vous refusez d'appliquer aux écrits des nouveaux

prophètes ce que le Sauveur a dit de ceux des anciens. Quant à moi, lorsque je rapproche dans ma pensée, et Dieu tel qu'il est, avec sa sagesse et sa bonté; et l'homme tel qu'il est, avec sa folie et ses traditions où la vérité se perd si vite; et l'Evangile tel qu'il est, avec son importance vitale, supérieure à celle des révélations précédentes; et l'Ancien Testament tel qu'il est, avec ses garanties divines de théopneustie et de canon qui ont défié les infidélités, les divisions et les péchés sans nombre des dépositaires successifs, je me sens autorisé à affirmer avec une parfaite certitude que les garanties de l'Evangile ne sont pas moindres.

Loin de les supposer moindres, il serait raisonnable de les supposer plus grandes, s'il pouvait y en avoir de plus grandes que celles-là. Nous avons ici un véritable argument à fortiori, soit que nous considérions l'objet de la révélation, soit que nous en considérions les instruments.

Quant à l'objet, je ne ferai pas au lecteur l'injure de lui montrer par quels motifs il est plus important de préserver d'altération le moindre détail de l'histoire et de l'enseignement de Christ, que le récit des événements antérieurs.— Quant aux instruments, j'ai déjà rappelé en quels termes Jésus plaçait au-dessus des anciens prophètes les hérauts de la nouvelle alliance.

Il serait étrange de voir le Nouveau Testament mis au-dessous de l'Ancien par les hommes mêmes qui ont inventé la distinction entre les parties religieuses et les parties historiques de l'Ecriture. J'oserai leur demander si la proportion des parties religieuses leur paraît moindre dans le Nouveau Testament, et s'il est probable en conséquence que l'inspi-

ration y soit moins « intense. » Je les prierai d'examiner s'il est croyable que Dieu, qui nous connaît, eût voulu livrer sa révélation dernière et la plus précieuse sous tous les rapports aux fantaisies de nos esprits amoureux de fables, de ces esprits que rien n'arrêterait quand ils auraient cessé d'êtres retenus par l'existence des Ecritures, puisqu'avec les Ecritures ils ont trouvé moyen d'arriver, les uns au catholicisme, les autres aux extravagances qu'enfante toujours la transformation du Saint-Esprit en règle.

Je poserai enfin une autre question qui paraîtra grave à quiconque a étudié la Bible avec sérieux :

La Bible est une révélation essentiellement progressive. C'est un édifice où tout est parfait, mais qui commence par le bas, comme tous les édifices. Eh bien, vous voulez arrêter avant Jésus-Christ l'édifice de la révélation divine; après Jésus-Christ, selon vous, il n'y a plus que des hommes pieux écrivant de leur mieux en dehors des garanties de l'ancienne inspiration plénière, puis d'autres hommes pieux collationnant de leur mieux les écrits des premiers en dehors des garanties de l'ancien canon providentiel. La révélation vous semble-t-elle complète? L'édifice est-il achevé? Le plan de l'éternel Architecte a-t-il reçu son entière exécution? L'Ancien Testament théopneustique aboutissant au Nouveau Testament non théopneustique, n'est-ce pas un palais se terminant en masure?

Que les âmes simples, qui sont plus que convaincues de l'égalité divine entre les deux Testaments, ne s'impatientent pas de mon insistance. Elle est absolument nécessaire. Quoiqu'il n'y ait personne, en fait, qui place l'inspiration du Nouveau Testament au-dessous de celle de l'Ancien, il

y a une foule de gens qui s'inscrivent (on voit avec quelle sincérité!) contre l'application que nous faisons au Nouveau Testament du témoignage rendu par Jésus à l'Ecriture. Ils espèrent trouver ici un point faible, un interstice où le doute pourra se glisser. C'est le défaut de la cuirasse, et il ne saurait y en avoir d'autre, puisque partout ailleurs se place entre l'incrédulité et notre poitrine l'attestation incontestable du Fils de Dieu.

Ne négligeons donc rien pour établir la similitude entre les deux Testaments. Ayons le courage de prendre une à une les circonstances qu'on affecte de relever dans le recueil apostolique, et prouvons que, loin de lui être particulières, elles se retrouvent toutes dans le recueil des prophètes. Etablissons qu'il n'y a pas un point sur lequel la correspondance entre les deux recueils ne soit parfaite, pas un point sur lequel se manifestent le moins du monde les diversités que doit créer nécessairement le remplacement des écrivains préservés d'erreur par les écrivains abandonnés à une inspiration incomplète ou intermittente. Regardons-y de près, et nous verrons que les promesses et les ordres de Dieu sont les mêmes des deux parts, que le sentiment personnel des écrivains est le même, que l'action de leur individualité est la même, que l'action des circonstances sur leurs écrits est la même, que tout est identique, variantes, traductions inexactes, emploi des sources et des documents, variétés de style, fautes de grammaire, détails insignifiants, aveux de faiblesse, d'ignorance ou de péché, contradictions et erreurs apparentes, oubli du nom des auteurs, absence de consécration du recueil.

Rappelons cela, et n'oublions pas ensuite que la perfection théopneustique et canonique de l'Écriture ainsi formée a été reconnue par Jésus-Christ.

En ce qui concerne le canon, je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs. Le parallélisme est complet.

Si le canon du Nouveau Testament est dépourvu de certitude parce que Jésus-Christ n'en a pas parlé, le canon de l'Ancien Testament était dépourvu de certitude la veille du jour où Jésus-Christ en a parlé; car jusque-là il n'y avait eu aucune déclaration théopneustique de la formation et de la clôture de ce recueil. Il était aussi peu attesté que le nôtre; la présence des derniers prophètes n'avait rien garanti, puisqu'on avait inséré après eux, et puisqu'eux-mêmes n'avaient prononcé aucune consécration officielle.

Les apôtres n'ont pas songé sans doute à publier un canon, une liste des livres théopneustiques; mais David n'y a pas songé, mais Esaïe n'y a pas songé, mais Ezéchiel n'y a pas songé, mais Malachie n'y a pas songé. Une petite lettre apostolique contenant l'énumération infaillible *ne varietur* eût été bien facile à écrire; mais il n'était pas plus difficile d'insérer un petit chapitre d'énumération dans le dernier Prophète. La Bible contient bien de nombreux chapitres de généalogie; celui-ci y aurait-il été déplacé, et une prophétie finale sur le canon n'aurait-elle pas couronné convenablement la longue suite des prophéties? Eh bien, non. Dieu ne l'a pas voulu. L'Ancien Testament et le Nouveau ont été traités de la même manière.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que certains hérétiques ont rejeté une partie du recueil chrétien. Outre que le fait n'a jamais eu qu'une existence momentanée et per-

sonnelle en quelque sorte, de telle façon que le témoignage rendu par les hérétiques au canon est peut-être une de ses preuves historiques les plus solides, je répondrais que l'ancien canon a eu ses hérétiques, ses Samaritains, qui ne recevaient que le Pentateuque.

S'attacherait-on à la circonstance que des lettres apostoliques se sont évidemment perdues, à commencer par celle dont Paul parle dans sa première épître aux Corinthiens (v. 9) et celle dont Jean parle dans sa troisième épitre (9)? — Je ne le conteste point et me borne à mettre en pendant l'indication d'un grand nombre de livres écrits par des prophètes, et qui se sont perdus pareillement en vertu de la volonté de Dieu qui ne les destinait pas au canon. Salomon, qui a écrit des livres théopneustiques, a écrit aussi des ouvrages de botanique et de zoologie qui se sont perdus, mille cinq cantiques qui se sont perdus, trois mille proverbes dont le plus grand nombre s'est perdu pareillement. Samuel, qui était prophète, écrivit la coutume du royaume dans un livre qu'il plaça devant l'Éternel, et qui ne s'en est pas moins perdu. Les actes de David, les premiers et les derniers, furents écrits au livre de Samuel le voyant, aux livres de Nathan le prophète et aux livres de Gad le voyant; que sont devenus tous ces livres? Une vie de Salomon avait été écrite par Nathan le prophète, par par Ahijah de Silo et par Hiddo le voyant; n'a-t-elle pas disparu? Où se trouve le livre écrit par Simajah le prophète et par Hiddo le voyant sur les actes de Jéroboam? Esaïe lui-même n'avait-il pas écrit une vie complète d'Hosias? Jérémie, enfin, n'avait-il pas écrit des complaintes sur la mort prématurée de Josias, et peut-on croire que ces com-

plaintes se retrouvent intégralement dans le livre des Lamentations qui, tel qu'il nous est parvenu, ne dit pas un mot de Josias [1] ?

Enfin l'action des conciles n'établit aucune différence réelle entre la formation du nouveau canon et celle de l'ancien. Quand on y regarde de près, on voit que les conciles constatent et ne décident pas; le travail s'est fait avant eux et sans eux, par une main plus sûre que la leur. Les conciles publient les résultats de ce travail à ses divers degrés d'avancement. Ils n'ont rien à admettre et rien à rejeter. Ils regardent autour d'eux, voient ce qui est universellement accepté et le publient; pas une réclamation ne s'élève, parce que le fait a précédé partout sa consécration officielle. — Or, la grande synagogue, si elle a agi, a agi précisément de la même manière; elle n'a rien exclu; elle n'a rien introduit; elle a constaté et classé. Un plus puissant qu'elle avait déjà mis au canon des livres venus d'auteurs oubliés, et écarté du canon des livres composés par un Esaïe, par un Jérémie, par un Salomon, par un Samuel.

On nous abandonne l'identité des deux Testaments quant au canon; mais on se rejette sur la théopneustie. Suivons nos contradicteurs sur ce terrain.

Voyez, dit-on, si les auteurs des Épîtres se donnent pour théopneustiques! Ils argumentent; ils emploient des serments dans la crainte de n'être pas crus; ils mettent en lumière leurs motifs personnels, leurs affections, leurs craintes; ils manifestent même des hésitations et des dou-

[1] 1 Rois IV, 32, 33. — 1 Samuel X, 25. — 1 Chroniques XXIX, 29. — 2 Chroniques IX, 29. — 2 Chroniques XII, 15. — 2 Chroniques XXVI, 22. — 2 Chroniques XXXV, 25.

tes, inconciliables avec l'inspiration plénière! — Et pense-t-on qu'il en soit autrement des écrivains de l'Ancien Testament? Ne raisonnent-ils jamais? N'emploient-ils jamais le serment? N'éprouvent-ils ni émotions, ni craintes, ni affections, ni hésitations? Auraient-ils par hasard le ton exalté d'une pythie sur le trépied ou le ton monotone d'un prêtre récitant des oracles?

Il faudrait n'avoir pas ouvert l'Ancien Testament pour s'en former une telle idée. Les prétentions théopneustiques y sont aussi rares que chez les apôtres, plus rares peut-être. Sans doute les prophètes emploient quelquefois la formule : « Ainsi dit l'Éternel ; » mais quand ils ont terminé la transcription de la révélation proprement dite, ils composent leurs récits (tout aussi divins cependant) avec la naïveté d'écrivains ordinaires. Ils ne donnent pas comme Parole de Dieu, bien qu'elle le soit, leur narration des actions de Josué, de Ruth, des Rois ou des Juges. L'Ecclésiaste passe en revue les diverses recettes des faux sages, sans manifester la conscience de son infaillibilité. Les Proverbes présentent les inestimables trésors du bon sens journalier et de la prudence pratique, sans avoir l'air d'aspirer à autre chose. Les Psaumes contiennent l'explosion des remords, des douleurs, des angoisses ou de la reconnaissance des auteurs, sans s'écrier auparavant : « Nous allons prophétiser. »

Néhémie a-t-il le ton théopneustique, quand il raconte l'un après l'autre les actes de son administration, et qu'il termine par l'humble prière : « Mon Dieu, souviens-toi de moi pour me faire du bien? » Si David a eu le dernier jour de sa vie le sentiment de son privilége prophétique (je ne

dis pas de son infaillibilité), s'il s'est écrié : « l'Esprit de l'Éternel a parlé par moi et sa parole a été sur ma langue, » ne connaît-on pas cinquante passages des apôtres qui expriment, plus vivement peut-être, la même conviction? Pensez-vous qu'ils se placent au-dessous des anciens prophètes, eux qui, en s'inclinant devant chacune des paroles de l'Écriture, abolissent cependant plusieurs des obligations qu'elle imposait? Ont-ils moins que les prophètes le sentiment de leur mission comme organes du Saint-Esprit, eux qui déclarent que l'Église est fondée « sur les apôtres et sur les prophètes? »

Il y a plus; la conscience spéciale de la théopneustie proproprement dite, cette conscience que les anciens prophètes ne connaissaient guère, occupés qu'ils étaient, comme les apôtres, à raconter ce qu'ils avaient vu, à reproduire leurs révélations ou les discours de l'Éternel, à exprimer leur propre émotion et à donner au peuple les censeils rendus nécessaires par les circonstances du moment, cette conscience se fait jour une ou deux fois chez les apôtres. — Le préambule de l'Évangile de Luc signifie-t-il que, comme plusieurs récits évangéliques (perdus maintenant) ont été composés d'après les renseignements des témoins oculaires, Luc va écrire la même histoire dont il a été instruit « d'en-haut, » et procurer ainsi à son lecteur la certitude des choses dont jusqu'alors il n'avait été instruit que de vive voix? Je ne tranche pas la question; je me contente d'affirmer que la traduction dont je viens d'indiquer le sens s'appuie sur de très-fortes raisons, et que, si elle est fondée, elle dépasse de beaucoup en assurance théopneustique le sentiment des historiens de l'Ancien Testament.

Mais il y a quelque chose de moins contestable, selon moi : c'est la fameuse parole de Paul dans le septième chapitre de la première épître aux Corinthiens : « Je leur dis, et non pas le Seigneur. » Dieu a permis, et je lui en rends grâce, que le recueil des épîtres de Paul renfermât un échantillon de ce qu'il écrivait quand sa Parole cessait d'être celle du Seigneur, et ce fragment est là, circonscrit avec soin, entouré d'une haie d'avertissements significatifs: « Je dis ceci par conseil, et non par commandement........ Je dis, et non pas le Seigneur..... Je n'ai pas de commandement du Seigneur... selon mon avis, or j'estime que j'ai aussi l'Esprit de Dieu. » Puis, quand l'enseignement théopneustique reprend, d'autres avertissements se font entendre : « Non pas moi, mais le Seigneur...... c'est ainsi que j'en ordonne dans toutes les Églises. » Est-il possible, je le demande, d'affirmer plus expressément que, lorsque l'avertissement n'est pas donné (c'est-à-dire partout, excepté dans ce seul chapitre), les paroles qui composent les épîtres canoniques de l'apôtre étaient absolument et complétement des Paroles du Seigneur ?

Je n'insiste pas sur cet argument, qui exigerait une discussion dans laquelle je ne dois pas entrer aujourd'hui ; il me suffit d'avoir établi, qu'indépendamment du préambule de Luc et du chapitre de Paul, il y a égalité parfaite entre les écrivains de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, quant à la conscience de leur théopneustie.

Cela se peut, dit-on ; mais, dans le cas où les écrits des apôtres auraient eu le caractère théopneustique, ils auraient dû se citer réciproquement comme la plus haute des autorités. Jean aurait dû prendre un verset de l'épître de

Jacques, et dire : « Voici la décision infaillible du Seigneur. » Paul aurait dû prendre un verset de la première épître de Pierre, et s'appuyer sur elle aussi bien que sur un texte de David ou de Moïse.

Je réponds que les citations réciproques sont plus rares encore, proportion gardée, chez les anciens prophètes. Ceux qui vivaient à la même époque, dans le même pays, n'ont presque jamais la pensée de s'invoquer les uns les autres. Je vois bien qu'Ézéchiel parle deux fois de la piété et de la sagesse de Daniel, son contemporain, en rapportant le témoignage que Dieu lui-même en rend ; mais je ne vois pas qu'il invoque un passage d'un écrit de Daniel à titre de parole infaillible. (Ézéchiel XIV, 14, et XXVIII, 3.) Daniel, lui, semble bien en appeler aux livres de Jérémie, et affirme, sinon leur entière théopneustie, dont il ne dit pas un mot, du moins la certitude de la prédiction des soixante-dix ans qui y était contenue. (Daniel IX, 2.) Si nous consultons à présent ces mêmes livres de Jérémie, nous y trouverons la mention que font les anciens de Jérusalem d'une phrase de la prophétie prononcée et écrite par Michée. (Jérémie XXVI, 18, comparé à Michée III, 12.) Telles sont les citations réciproques les plus remarquables que je connaisse dans l'Ancien Testament entre prophètes contemporains. Loin que le fait soit fréquent, on est surpris de voir qu'il se répète si peu. Il y a souvent de nombreux prophètes qui écrivent à la fois, et ils n'ont pas l'air de se connaître. Bien plus, les livres historiques traitent d'un sujet identique, et semblent s'ignorer pareillement. Pourquoi les Chroniques ne citeraient-elles pas respectueusement Samuel, quand Samuel a raconté les mêmes faits ? Pourquoi ne citeraient-elles pas respectueusement le livre des Rois ?

On sait tout cela, on sait aussi les divergences apparentes de ces récits, et puis, remarquant qu'on ne peut s'en prendre à eux parce que Jésus-Christ atteste leur infaillibilité, on s'attaque au Nouveau Testament; on est presque scandalisé d'apercevoir que l'Évangile de Jean ne s'en réfère pas aux Évangiles précédemment écrits; on s'étonne des diversités apparentes; on conteste la théopneustie des épîtres, parce que chaque apôtre n'a pas rempli ses lettres de certificats décernés à celles de ses compagnons!

Il y a cependant ici un certificat qui dépasse de beaucoup en précision et en force ceux que les anciens prophètes ont parfois décernés aux ouvrages de leurs contemporains. Pierre, dans sa seconde Epître, parle de « toutes les lettres de Paul, » et dit qu'elles renferment des choses difficiles à comprendre, que les personnes ignorantes et mal affermies tordent, « ainsi que les autres Ecritures, » à leur propre perdition (2 Pierre III, 16). Les « autres » Ecritures! Les simples lettres d'un apôtre mises par un autre apôtre et de son vivant, au rang des « Ecritures! » Je défie qu'on puisse imaginer quelque chose de plus décisif; et on gagnerait peu à enlever à Pierre cette Epître (si le canon providentiel pouvait le permettre), car il faudrait l'attribuer à un auteur d'un temps fort rapproché et en faire l'expression de l'opinion reçue vers la fin du premier siècle, car le caractère interne de l'Epître ne permet pas de la placer plus tard et les allusions qui y sont faites par les Pères se montrent de très-bonne heure. Le nom solennel et consacré d'Ecriture a donc été attribué dès l'origine à la collection des lettres canoniques de Paul. L'Ancien Testament ne nous offre rien d'aussi frappant.

J'ai entendu souvent nos adversaires s'écrier : « Si le Nouveau Testament avait été théopneustique, les premiers Pères seraient moins avares de citations empruntées aux apôtres. Ils ne sembleraient pas ne connaître que l'Ancien Testament et réserver à lui seul le nom d'Ecriture. »

D'abord le fait est faussé et exagéré. M. Jalaguier a très-bien montré, dans une de ses remarquables brochures, que les Pères apostoliques sont loin de se borner à l'Ancien Testament, et que lorsqu'ils le font c'est parce qu'ils ont affaire aux Juifs, comme les apôtres. J'ajouterais au besoin que, préoccupés de la tradition orale, le charme des narrations de ce genre les portait à laisser dans l'ombre la portion de l'Ecriture dont la date était la plus récente.

Il faut que cela soit bien naturel, car cela s'est toujours passé ainsi. Ceux qui s'étonnent du silence plus ou moins réel de quelques Pères à l'égard des écrits apostoliques, sont libres de se procurer une surprise encore plus grande. Qu'ils constatent dans l'Ancien Testament le langage tenu par chaque écrivain à l'égard de ses prédécesseurs. Voici des rois, des prêtres, des prophètes ; ils devraient citer sans cesse les livres théopneustiques connus de leur temps ; eh bien, non. Leur réserve est beaucoup plus grande et plus étrange que celle des Pères. Sauf la loi et les livres de Moïse en général qui sont mentionnés quelquefois, le reste des ouvrages canoniques semblerait vraiment ne pas exister aux yeux des écrivains de la Bible. Les livres de Moïse eux-mêmes ne sont pas cités comme on s'y attendrait. On peut parcourir Josué, les Juges, Samuel, sans y trouver l'invocation des écrits mosaïques, là même où elle semblerait presque nécessaire, là même où un mot de ces

écrits trancherait les questions, lèverait les difficultés, condamnerait les infidélités qui sont commises.

Ce fait n'alarme la foi de personne, parce que Jésus-Christ a attesté la perfection divine de l'Ancien Testament. Mais pourquoi un fait analogue alarmerait-il notre foi? Pourquoi exigerions-nous la citation perpétuelle des Evangiles par les premiers Pères, quand nous sommes forcés de nous passer de la citation de Moïse par ses successeurs? Pourquoi voudrions-nous que le Nouveau Testament fût traité dès sa naissance comme l'Ancien Testament ne l'a pas été, et que l'argumentation chrétienne prît immédiatement l'habitude de baser toutes ses preuves sur des passages empruntés aux apôtres, quand la Bible nous montre que non-seulement les prophètes, mais les rois, les généraux, les réformateurs ont rarement eu recours à cette argumentation, si décisive cependant et si commode?

Et mon observation aurait été plus frappante encore, si, au lieu de prendre pour exemple les livres le plus cités de tous, ceux de Moïse, j'avais demandé ou à l'Ancien Testament ou à ses apocryphes des preuves de la transformation immédiate des autres livres en règle habituellement invoquée et appliquée. Si les Pères vous semblent négliger les écrits nouveaux, que direz-vous de l'oubli où l'on semble laisser les écrits anciens? Montrez-moi quelqu'un qui prît une phrase du Cantique des cantiques, le lendemain du jour où il avait paru, et qui fit de cette phrase le fondement d'un raisonnement irréfutable! Un psaume vient d'être chanté, quelques proverbes ont été réunis, un ouvrage historique a vu le jour; montrez-moi les écrivains ultérieurs penchés sur les pages sacrées et ne procédant eux-mêmes qu'appuyés sur leurs infaillibles déclarations!

L'Ancien Testament théopneustique a donc eu exactement le même sort que le Nouveau Testament dont on voudrait contester la théopneustie. -- Plus nous avancerons, et plus la similitude sera complète.

On parle beaucoup de l'individualité des livres apostoliques : Paul, dit-on, écrivait à une Eglise comme nous écrivons nous-mêmes assis devant notre bureau ; il n'avait pas le moindre sentiment habituel de promulguer des articles infaillibles de foi.— J'en suis très-convaincu, et j'ajoute seulement que cela est aussi vrai des prophètes que des apôtres. Sauf le cas où les uns et les autres transmettent une révélation, où Ezéchiel voit les eaux sortir de la maison de Dieu et rapporte les paroles de l'Eternel, où Jean voit le ciel nouveau et la nouvelle terre et rapporte les discours de l'Apocalypse, prophètes et apôtres écrivent sous l'impulsion de leurs sentiments individuels. Les prophètes qui écrivaient l'histoire des rois de Juda et d'Israël ne songeaient pas plus à proférer des oracles, que Marc et Luc écrivant l'histoire de Jésus-Christ. Si l'individualité est plus forte quelque part, je n'hésite pas à déclarer que c'est dans certains livres compris dans l'attestation expresse du Sauveur. L'individualité déborde dans le Cantique, dans les Lamentations, dans la plupart des psaumes. Oui, lorsque David donne cours au sentiment de ses douleurs ou de sa gratitude, la notion de théopneustie disparaîtrait décidément, s'il était permis de raisonner en pareille matière. Et cependant qu'y a-t-il de plus théopneustique que les Psaumes? Et cependant ces émotions si personnelles se trouvent renfermer la description infaillible des souffrances et de lagloire de Chris t!

« L'occasionalité, » comme on dit, donne lieu à la même observation que l'individualité. Elle abonde dans l'Ancien Testament autant que dans le Nouveau. L'occasion des psaumes est souvent aussi marquée que celle des épîtres. L'action des circonstances extérieures se fait sentir sur la direction d'idées et sur le style de chaque prophète. Ils écrivent, à cause d'un fait spécial et pour un besoin momentané, des paroles destinées à l'édification des siècles.

L'emploi des documents est identique de part et d'autre, et ceux qui s'en font une arme contre la théopneustie du Nouveau Testament devraient démentir le témoignage rendu par Christ à la théopneustie de l'Ancien. Il est même à remarquer que les historiens inspirés d'Israël indiquent plus souvent que les apôtres les sources ou témoignages auxquels ils ont eu recours.

Si les différences de style sont inconciliables avec la théopneustie du Nouveau Testament, que faudra-t-il penser de l'Ancien? Esaïe écrit-il comme Amos, son contemporain? Le langage de Job est-il celui de Néhémie? — Il y a plus : les nombreux ouvrages en vers que renferme l'Ancien Testament semblent se prêter bien moins que les ouvrages en prose du Nouveau à l'expression absolument exacte de la vérité. Il y a là une objection toute spéciale et très-considérable à première vue, qui s'élève précisément contre celui des deux recueils auquel s'applique le témoignage direct du Sauveur.

On ne saurait admettre la théopneustie de l'Apocalypse, parce qu'elle est difficile à comprendre et qu'elle a donné lieu à une foule d'interprétations différentes! — A-t-on donc compté les interprétations différentes auxquelles a donné lieu le Cantique des cantiques?

On ne saurait admettre la théopneustie du Nouveau Testament, parce qu'il renferme certaines prophéties obscures dont l'histoire ne constate pas l'accomplissement! — A-t-on donc passé en revue les prophéties non accomplies et par conséquent incompréhensibles de l'Ancien Testament?

On ne saurait admettre la théopneustie du Nouveau Testament, parce qu'il y a entre les Évangiles des divergences qui n'ont pas encore été expliquées à la satisfaction générale! — A-t-on donc trouvé satisfaisantes toutes les explications présentées au sujet des divergences bien plus sérieuses que semble présenter l'Ancien Testament?

On repousse l'épître de Jude ou la seconde de Pierre, parce que l'une a copié en partie le texte de l'autre! — A-t-on donc fait attention aux reproductions plus étendues et plus littérales que renferme l'Ancien Testament? N'a-t-on jamais comparé certains passages d'Ésaïe et de Michée, certains passages du livre de Jérémie et du second livre des Rois?

On ne pense pas que les développements si rapides de la tradition puissent se concilier avec la valeur divine des écrits apostoliques! — S'imagine-t-on donc que, si nous avions des « Pères » du temps de Caleb et de Josué, nous ne les verrions pas moins occupés des livres à peine achevés de Moïse, que des traditions orales encore vivantes, des souvenirs du Sinaï, des anecdotes transmises de bouche en bouche sur les tonnerres, sur les cors, sur les paroles de Dieu, sur la manne et sur les plaies? Il faut ne pas connaître le cœur humain pour s'attendre à autre chose. La tradition de l'ancienne alliance ne le cède en rien à celle

de la nouvelle. Il n'est pas nécessaire pour en être convaincu, d'admettre avec Molitor et le cardinal Wisemann un corps de doctrines (les plus importantes de toutes), qu'on aurait transmises de génération en génération, une théologie secrète conservée par les prêtres, recueillie par les rabbins, et continuée par le catholicisme. Il suffit de prendre le Talmud tel qu'il est, ses fables sur la composition des Livres saints par la grande synagogue, ses préférences manifestées en faveur de certains livres, et notamment d'Esther, qui doit subsister seul avec le Pentateuque lorsque le Messie paraîtra ! Quiconque a entrevu les traditions misérables condensées dans le Talmud, et sait en même temps que le Talmud a été considéré par les Juifs comme très-supérieur à la loi écrite, n'hésitera pas à reconnaître que l'envahissement des traditions orales n'est point un phénomène particulier à l'économie évangélique.

La violation ouverte des commandements les plus clairs n'est pas non plus particulière à cette économie, et bien imprudents seraient ceux qui en concluraient que les Ecritures nouvelles n'auraient pas été foulées ainsi aux pieds si elles avaient eu l'autorité que confère la théopneustie. — J'invite ceux qui parlent ainsi à contester la théopneustie de l'Ancien Testament, car les violations abondent, publiques, prolongées, non signalées et non punies. J'en ai cité déjà d'éclatants exemples ; je rappellerai encore les sacrifices offerts par des juges, par des rois, étrangers à la race de Lévi ; je rappellerai une assez longue série de souverains sacrificateurs étrangers à la maison d'Aaron et d'Eléazar.

On voit que le parallélisme se maintient sur tous les articles. Cesserait-il sur l'article des variantes et des traductions, ce grand cheval de bataille des adversaires de la théopneustie ? Quand Jésus attribuait à la moindre phrase du moindre livre du canon l'infaillibilité la plus absolue, puisait-il dans l'absence complète des variantes et dans la perfection divine des versions le droit de tenir un pareil langage ?

Non. Il y avait des variantes dans les textes cités par Jésus et par les apôtres. Il y avait des fautes dans les versions dont ils ont fait usage. Et cependant ils ont attesté l'infaillibilité des Écritures; c'est assez encourageant pour ceux qu'effrayerait l'argument mille fois reproduit, et plus formidable de loin que de près, des variantes et des traductions.

Quant aux variantes, comme il n'y a jamais eu, que je sache, d'infaillibilité conférée aux copistes, il est certain qu'elles existaient dans l'Écriture à laquelle Jésus renvoyait ses auditeurs. On en obtient la preuve positive, lorsque l'on collationne le Pentateuque juif et le Pentateuque samaritain, lorsque l'on compare surtout le texte hébreu avec la version des Septante, faite avant Jésus-Christ, et dont les divergences, dans quelques cas, ne peuvent s'expliquer que par les variantes des manuscrits originaux. J'ai bien envie d'ajouter qu'on trouve la preuve positive d'une faute de copiste, et par conséquent d'une variante, dans telle erreur de chiffres qui semble ne pouvoir s'expliquer d'autre façon; l'âge d'un roi, par exemple, que les Chroniques et le livre des Rois rapportent diversement.

Nous n'avons aucune raison de penser que les copies

fussent plus exactes au temps du Seigneur qu'elles ne l'ont été depuis, surtout si nous tenons compte de la Massore et de la destruction probable par les Juifs des manuscrits antérieurs. Malgré l'unité ainsi rétablie à un jour donné, les variantes se comptent encore par milliers et dizaines de milliers; variantes peu graves, ainsi que celles du Nouveau Testament; variantes d'une valeur si imperceptible en général que les nuances établies par elles ne peuvent se rendre dans les traductions, mais variantes réelles cependant et qui n'ont pas empêché Jésus-Christ de proclamer l'inspiration plénière de l'Ecriture.

Etablir ce fait, voilà mon but; je n'écris pas une dissertation sur les variantes. Ceux qui seraient curieux d'en savoir plus long, pourront consulter le livre de Jahn, (*Einleitung in die göttlichen Bücher des alten Bundes*) où se trouvent tous les détails sur l'histoire du texte hébreu avant et après notre Seigneur, sur ses variantes anciennes et modernes, sur les listes qui en ont été dressées, sur la Massore, sur les manuscrits que nous possédons et qui ne remontent qu'au onzième siècle, etc.

L'Ancien Testament n'avait pas seulement ses variantes comme le Nouveau; il avait ses chances d'erreur spéciales auxquelles le Nouveau Testament n'a pas été exposé.

Je ne veux pas parler de la prétendue substitution des caractères chaldéens aux caractères hébraïques vers le temps de la captivité, car c'est là une pure hypothèse que tout dément. — Je veux parler des points-voyelles. Bien que je sois convaincu qu'ils n'ont fait que constater la prononciation incontestable des anciens manuscrits privés de voyelles, bien que l'introduction d'un nouveau signe ne

modifie pas la chose signifiée, bien que rien n'autorise à croire que les points-voyelles aient été placés arbitrairement, il y a pourtant là un changement de l'aspect extérieur du texte, qui n'a pas son analogue dans le Nouveau Testament.

Enfin l'objection tirée des traductions inexactes s'appliquait plus fortement à l'Ecriture citée par Jésus comme une règle infaillible, qu'à celle dont on prétendrait établir l'infériorité. C'est bien à Christ lui-même que la nouvelle école devrait adresser son argumentation : que signifie la théopneustie, puisque la langue originale est oubliée et que nous ne lisons les livres sacrés qu'au moyen de traductions qui les altèrent !—Assurément, la version des Septante était très-loin de valoir les nôtres, et les targums valaient beaucoup moins encore. Cela est évident, et toutefois le témoignage de Jésus domine toujours ces difficultés passagères et misérables : sondez les Ecritures ; ce qui est écrit est de Dieu.

Hésiterons-nous encore à appliquer son témoignage au Nouveau Testament? Notre doute a-t-il encore un fondement, un prétexte? J'ai montré que, sur tous les points sans exception, le parallélisme était parfait entre les deux Testaments et que les critiques adressées au Nouveau s'appliquaient toutes à l'Ancien, plusieurs même avec plus de force apparente.

Je pourrais montrer aussi cette identité si frappante s'étendant au maintien intégral des deux canons. Celui qui les a formés sans le secours des hommes, les conserve malgré leurs erreurs. C'est une chose admirable de voir les Juifs, malgré leurs égarements, malgré leurs traditions

monstrueuses, leurs allégories, leurs interprétations obligatoires, leur théorie des deux degrés d'inspiration, forcés néanmoins de garder l'ancien canon tel que Dieu l'avait fait. Et c'est une chose non moins admirable, de voir la chrétienté corrompue, malgré ses hérésies, ses révoltes contre les commandements les plus exprès, sa guerre déclarée à l'Ecriture elle-même, de la voir contrainte à garder le canon nouveau tel que Dieu l'a fait. Ne craignez rien ; on aura beau vanter les droits de la critique sacrée et prétendre que c'est elle qui a composé le recueil, on ne trouvera jamais ni une Eglise si corrompue soit-elle, ni un synode si étranger soit-il à la foi, qui ose porter la main sur ce qui n'a jamais dépendu de l'homme, soit avant Jésus-Christ, soit après lui. Les Juifs gardiens de l'Ancien Testament qui les condamne, n'y toucheront jamais; la chrétienté gardienne du Nouveau Testament qui la condamne, n'y touchera pas davantage. Dieu a dit : Vous n'irez pas plus loin !

Et maintenant j'ai le droit de me retourner vers ceux qui nous disaient : « Nous admettons le témoignage de Jésus-Christ, mais pour l'Ancien Testament seulement. » J'ai le droit de montrer ce qu'il y a de dérisoire dans leur prétendue soumission au témoignage de Jésus-Christ.

Cette soumission n'existe pas et ne peut pas exister. Jamais personne, à aucune époque, n'est parvenu à admettre l'inspiration plénière de tous les versets de l'Ancien Testament en rejetant l'inspiration plénière du Nouveau. On les admet l'un et l'autre, ou on les rejette l'un et l'autre. Et cela est si vrai que chaque objection dirigée contre les écrits apostoliques porte en plein sur les écrits

prophétiques et sur le témoignage du Sauveur.—Le nouveau canon n'a pas été arrêté ! ni l'ancien non plus. Les apôtres n'écrivaient pas avec le sentiment habituel de la théopneustie ! ni les prophètes non plus. Les apôtres ne citent guère leurs écrits comme règle divine ! ni les prophètes non plus. Les apôtres conservent leur individualité et subissent l'influence des circonstances extérieures ! Les prophètes aussi. Il y a chez les uns comme chez les autres, des diversités de style, des consultations de sources, des parties difficiles à comprendre, des prophéties sans accomplissement, des contradictions apparentes, des emprunts réciproques. Il y a des révoltes contre ce qu'ils ont écrit, des traditions, des variantes, des versions inexactes. Essayez donc d'imaginer une attaque qui atteigne le Nouveau Testament en épargnant l'Ancien, et qui ne soit pas dirigée contre Jésus-Christ en personne !

Disons la vérité ; les hommes qui proposent la fameuse distinction, sont précisément ceux qui rejettent avec le plus de témérité les livres de l'Ancien Testament. Tous, sans exception, écartent quelques-uns de ces livres ; tous, sans exception, refusent au texte l'infaillibilité absolue. A l'instant même où ils semblent avoir admis ce que Jésus-Christ admet, vous les verrez soutenir que Moïse ne croyait pas à la vie à venir, ou que le livre de Job est un drame, ou que les Juifs ont emprunté à la Perse leurs idées sur les anges et sur le jugement. — J'attendrai longtemps, avant de trouver quelqu'un qui veuille accepter l'Ancien Testament, en contestant le Nouveau ; et si cet homme-là se trouve jamais, s'il s'incline réellement devant toute phrase écrite dans un livre quelconque de l'ancien recueil,

je suis tranquille; sa foi au nouveau recueil ne fera pas défaut.

Pour le moment, la vraie situation est celle-ci : On essaie d'une distinction que l'on croit propre à nous embarrasser ; mais, au moment même où on l'essaie, on contredit Jésus-Christ sur tous les points. — Jésus-Christ atteste l'inspiration partout entière et partout égale; on suppose des degrés d'inspiration. — Jésus-Christ cite les Psaumes comme parole du Saint-Esprit; on se moque de ceux qui trouvent excusables les imprécations des Psaumes. — On affirme que la chronologie de l'Ancien Testament est impossible jusqu'à Salomon et très-problématique jusqu'aux Macchabées; on n'a pas assez de railleries pour ceux qui pensent, avec Jésus-Christ et ses apôtres, qu'il y a eu des prophéties messianiques dans l'Ancien Testament; on représente l'idée du règne de Christ comme liée aux préjugés « du particularisme juif ! »

Soyons sincères; la difficulté est en sens inverse. Si une portion de la Bible semble prêter aux attaques et est attaquée en fait, c'est l'Ancien Testament; s'il y a un système qui soit battu en brèche, c'est celui de Jésus-Christ, ce n'est pas le nôtre. La lutte réelle (et cela devait être) est entre le Sauveur, et les adversaires de l'Ecriture. Aussi la nouvelle école a-t-elle la franchise de nous le reprocher : nous divinisons le Nouveau Testament, « et même l'Ancien ! »

Elle ne méritera pas un semblable reproche. L'Ancien Testament est l'objet de ses principales attaques ; et elle est suivie sur ce terrain par la quasi-théopneustie, qui, beaucoup plus réservée dans ses assertions, n'en est pas

moins unanime à appliquer ses premières accusations aux livres dont l'infaillibilité est attestée par Christ. Là se sont glissés des ouvrages indignes de figurer au canon! Là se trouvent les grandes erreurs scientifiques ou historiques!

J'ai besoin de montrer en peu de mots que l'Ancien Testament est plus attaqué que le Nouveau. Cela achèvera de prouver, je l'espère, à quel point on aurait mauvaise grâce à prétendre que le témoignage du Sauveur ne s'applique pas au recueil apostolique.—Voici le commentaire de la formule qu'on semblerait parfois adopter : passe pour l'infaillibilité des écrits de l'ancienne alliance, ceux-là sont tous divins ; mais ceux de la nouvelle alliance ont un autre caractère ; le livre de Dieu est terminé, et celui des hommes lui succède !

Les plus modérés pensent avec Twesten qu'il faut, quant à la théopneustie « faire une distinction entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre la loi et l'Évangile, entre l'histoire et la prophétie; entre les récits et les doctrines. »

D'autres, fort modérés aussi, pensent, quant au canon, ce que pensait le savant et loyal Michaëlis; que le Pentateuque, par exemple, avait bien une origine mosaïque, mais qu'il renfermait des interpolations.

Pour les gens hardis, leur opinion sur la divinité des différents livres de l'ancienne alliance ne manque pas de clarté. — Selon eux, le Pentateuque n'est qu'un recueil de fragments, provenant de divers auteurs, de diverses époques et de matériaux hétérogènes. On a écrit ce livre d'après une certaine tradition de faits réels métamorphosés

en mythes; il y a là des mythes étymologiques destinés à justifier les noms, des mythes philosophiques faits pour inculquer quelque idée morale, des mythes politiques relatifs aux institutions de l'Etat, des mythes religieux dont se revêt l'exposition des dogmes; l'abondance de ces mythes donne au Pentateuque le caractère d'une véritable épopée[1].

On a appliqué au livre de Josué l'hypothèse des fragments, celle de la composition moderne et des interpolations. On a prétendu retrancher plusieurs chapitres du livre des Juges. Esther est devenu une légende juive, en dépit de la preuve historique fournie par l'institution même de la fête du Purim. Le livre d'Esdras a été contesté à cause des morceaux écrits en chaldéen, ou parce que l'auteur parle tantôt à la première et tantôt à la troisième personne. Cette même raison sert à retrancher plusieurs chapitres de Néhémie. Les Chroniques sont plus attaquées encore, cela va sans dire; l'auteur ne comprend pas l'hébreu, et se méprend sans cesse sur l'emploi des sources, faute de savoir les lire! Le livre entier est le produit d'un esprit mythologique! Pour Esaïe, on ne lui conteste que ses vingt-six derniers chapitres, c'est-à-dire ceux qui renferment les grandes prophéties messianiques, ceux où se trouve l'Evangile anticipé, ceux d'où Jésus tirait lui-même le passage qu'il lut dans la synagogue de Nazareth! Jésus prend le livre d'Esaïe, il le lit respectueusement et se rassied en disant: « Aujourd'hui cette Écriture est ac-

[1] J'emprunte cette analyse au savant écrit de M. Laharpe: Introduction à l'Ancien Testament. (Lithographié.)

complie, vous l'entendant ; » la critique sacrée répond, tantôt que cela n'est pas d'Esaïe, tantôt que cela n'est pas une « Ecriture. »

Jérémie est plus ménagé ; on ne s'acharne pas sur lui comme sur Esaïe, avec le besoin de détruire des prophéties éclatantes d'évidence ; on se contente de lui contester un ou deux chapitres : encore est-ce surtout par le motif que la portion d'Esaïe à laquelle il fait allusion n'est pas authentique.—Mais Daniel n'appelait pas moins qu'Esaïe les attaques des adversaires de la Bible. Comme Esaïe, il méritait d'être rejeté, d'abord parce que ses prophéties accomplies sont aussi une des bases inébranlables de la foi, et ensuite parce que le Sauveur l'a cité en le nommant : « Quand vous verrez établir dans le lieu saint l'abomination de la désolation, déclarée par le moyen de Daniel le prophète (que celui qui lit réfléchisse !) alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient aux montagnes. » Le Seigneur en appelle donc expressément au livre du prophète Daniel. Il n'en fallait pas davantage pour que les critiques devinssent impitoyables. A entendre les uns, l'auteur du livre est tout simplement un imposteur ; selon les autres, il n'a pas voulu tromper, et ce n'est pas sa faute si la superstition (celle de Jésus en particulier) lui a attribué une autorité à laquelle il ne prétendait point. Il y a des théologiens ingénieux qui ont inventé un faux Daniel qui, vivant au temps des Macchabées, aurait voulu encourager ses compatriotes en donnant à Antiochus Epiphane le nom de Nébucadnetzar, et aux Juifs pieux les noms de Daniel et de ses compagnons. Quant au Daniel véritable, mentionné par Ezéchiel, on consent à admettre son existence à une époque fort antérieure.

Le Sauveur avait encore nommé Jonas : « Une génération méchante et adultère recherche un signe ; mais il ne lui sera point donné de signe, sinon le signe de Jonas le prophète. Car, comme Jonas fut dans le ventre du grand poisson trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » Voilà l'opinion du Christ sur Jonas, sur le grand poisson ; et il ajoute que les gens de Ninive se convertirent à la prédication du prophète. La critique sacrée est moins crédule ; elle démontre que le livre de Jonas n'est qu'une légende écrite par un homme de mauvais goût ; ou bien elle cherche à y découvrir une parabole ; à moins qu'elle ne retourne aux explications du rationalisme ancien, au prophète monté sur le grand poisson, ou mieux encore, allant passer la nuit à l'auberge de la baleine !

Quelle est la partie de l'Ancien Testament qu'on ait respectée ? Ce n'est pas Zacharie, dont on conteste les derniers chapitres ; ce n'est pas Job, dont on fait une fiction poétique. A la vérité l'Eternel a dit : « Si un pays avait péché contre moi... et que ces trois hommes, Noë, Daniel et Job y fussent, ils délivreraient leurs âmes par la justice. » A la vérité Jacques a écrit : « Vous avez ouï parler de la patience de Job ; » mais ceux qui ne s'arrêtent pas devant une parole de Jésus-Christ, ne s'arrêtent pas devant une parole apostolique ou devant une révélation de Dieu rapportée par les prophètes, c'est tout simple.

Que les Proverbes n'aient pas toujours été traités avec beaucoup de respect, nous n'en serons pas surpris, nous qui connaissons les allures de la critique. Que l'Ecclésiaste ait encouru diverses accusations, entre autres celle de

sadducéisme, c'était à prévoir. Que le Cantique enfin ait été purement et simplement rejeté par ceux-mêmes qui rejettent le moins possible, nous en avons vu un exemple dans le livre de M. Cellérier.

En résumé, les critiques dirigées contre le canon et contre l'inspiration plenière du Nouveau Testament, pâlissent à côté de celles dont on a criblé l'Ancien. C'est une guerre déclarée à tous les livres, à tous les dogmes, à tous les miracles, à toutes les prophéties. Et puis, de quel ton on fait la leçon à cette révélation dont chaque phrase était recommandée par Jésus-Christ à l'étude respectueuse des croyants! — L'Ancien Testament n'est qu'une règle extérieure! Et l'on oublie les paroles d'amour, les appels faits à la conscience, au cœur, au culte en esprit; on oublie que « la règle extérieure » contient un paragraphe ainsi conçu: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toutes tes forces. » — L'Ancien Testament est entaché de « particularisme! » Et l'on oublie que, selon l'observation très-juste de M. Chappuis, la théocratie ne pouvait être que nationale; on oublie, d'ailleurs, que Moïse déjà comprenait l'humanité entière dans son point de vue, car voici ce que nous trouvons sans sortir de la Genèse: « Je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et celle de la femme; cette postérité t'écrasera la tête, et tu la blesseras au talon. » Et plus loin: « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi; » et plus loin encore: « Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que le Silo vienne; c'est à lui qu'appartient l'assemblée des peuples. »

On mutile donc l'Ancien Testament pour le mieux rejeter. Schleiermacher, on peut le dire, n'en garde rien. Sans l'explication allégorique, s'écrient ses continuateurs, personne ne pourrait le supporter ! Et les supranaturalistes plus ou moins orthodoxes viennent en aide à la nouvelle école, déclarant que le Cantique et l'Ecclésiaste ne sont pas authentiques ; qu'Esdras et Néhémie ne se présentent pas comme inspirés ; que la théopneustie ; qui est une grave erreur, n'existe ni dans l'un ni dans l'autre des deux Testaments ; que les choses étrangères à la religion, et par conséquent à l'inspiration, abondent dans l'Ancien Testament ; que les écrits prophétiques, enfin, renferment de fréquentes méprises quant à l'époque des faits annoncés[1].

Qu'on ne vienne donc pas nous dire : respect au témoignage de Jésus-Christ ! Où sont-ils les hommes disposés à accepter l'Ancien Testament sur sa parole, tout en réservant leur liberté d'appréciation à l'égard du Nouveau ? Quant à moi, je serai disposé à reprendre la discussion sur le droit que nous avons d'appliquer au Nouveau Testament le témoignage rendu par Jésus, quand on m'aura trouvé quelqu'un qui signe la formule suivante :

« Je reconnais que le canon de l'Ancien Testament est parfait, puisque le Sauveur l'a déclaré ; je reconnais (dussé-je tomber dans le littéralisme !) que chacun des versets de l'Ecclésiaste, du Cantique, des Chroniques, d'Esdras, est d'une vérité absolue, divine, indiscutable, puisque le Sauveur l'a déclaré. Mais je soutiens que le Nouveau Testament est aussi inférieur à l'Ancien que l'homme est infé-

[1] Manuel d'herméneutique, pages 252, 256, 296 et 302.

rieur à Dieu; je soutiens, en outre, que ce changement effroyable dans les voies de la révélation divine, changement aux termes duquel les garanties d'infaillibilité accordées pendant plus de mille ans à la révélation préparatoire ont été brusquement retirées à la révélation définitive, s'est accompli sans mot dire, sans une déclaration, sans une allusion. »

Jusque-là, je me sentirai très-rassuré, et le témoignage de Jésus-Christ me confirmera l'infaillibilité de la Bible entière. Je me rappellerai que ce témoignage est fourni par les simples « documents », qu'il est éclatant d'évidence, qu'il est rendu plus évident encore par celui des apôtres; je me rappellerai que mon Sauveur n'a pu se tromper, ni s'accommoder; je me rappellerai que, pour écarter l'application qui en est faite au Nouveau Testament, il faut prétendre que l'on fait une lourde chute en passant de l'Ancien Testament au Nouveau; il faut nier la continuation de plein droit du mode unique, nécessaire, employé sans interruption par notre Dieu; il faut admettre que les vérités les plus excellentes sont le moins garanties, que l'édifice des révélations n'est pas achevé, et qu'une telle suppression n'a été précédée ni suivie d'aucun avertissement; je me rappellerai aussi que les révélations nouvelles et les révélations anciennes se ressemblent sur tous les points, parallélisme impossible si Dieu avait ordonné l'introduction d'un nouveau mode; je me rappellerai aussi que l'Ancien Testament attesté par Christ, n'est pas plus respecté que le Nouveau, qu'il est, au contraire, le point de mire des attaques les plus violentes et les plus nombreuses.

En conséquence, je saisirai à deux mains le témoignage inappréciable de mon Sauveur, et je ne le laisserai plus échapper.

M. Chappuis l'a dit, et je ne saurais mieux faire que de répéter ses paroles : « L'Ancien et le Nouveau Testament sont solidaires l'un de l'autre, et dans la lutte qu'ils ont à soutenir, ils ne vaincront ni ne succomberont l'un sans l'autre. Mais ils ne succomberont pas. »

Arrêtons-nous ici pour adorer et rendre grâces. Recueillons-nous en présence de l'immense changement qui s'est opéré depuis que nous avons quitté les écoles du doute, et que nous sommes entrés dans l'école de la foi.

C'était d'abord une Église qui nous criait : « Je suis la vérité, » et dont les oracles soi-disant infaillibles nous menaient tout droit au formalisme hypocrite ou à la défiance sans remède, car ils commençaient par s'attaquer à tous les commandements de l'Écriture et à l'Écriture elle-même, puis ils finissaient par se contredire réciproquement. La première école du doute parlant sans cesse d'autorité et ruinant l'autorité dans sa base même, affirmant son infaillibilité et ne sachant pas dire où elle réside, nous avait mis dans un état voisin du désespoir. Fermer volontairement les yeux et nous efforcer de croire à tout prix, malgré le bon sens, malgré la conscience, malgré la Bible, malgré Dieu, c'était notre dernière mais triste ressource.

Nous avions vu paraître ensuite la raison humaine dans son orgueil, aspirant à juger les révélations divines, prétendant à cette forme particulière de la liberté d'examen qui, non contente de s'assurer que Dieu parle et d'étudier ce que Dieu dit, soumet les déclarations divines au critère de la raison, de la conscience ou du sentiment. Encore ici, nous avions senti que l'autorité nous échappait et que nous retombions dans les bras du doute. En effet, l'homme souverain s'était mis à critiquer la révélation de Dieu. Aussitôt la haine de la Bible, qui n'est ordinairement que la haine de ce qu'elle enseigne, s'était donné pleine carrière. Les uns nous avaient parlé d'erreurs indifférentes, les autres avaient signalé des erreurs grossières, les plus « avancés » avaient transformé les Livres saints en documents, et en documents écrits pour manifester diverses théologies rivales. Enfin, le canon des deux Testaments avait été battu en brèche, et nos regards épouvantés avaient contemplé ces ruines entassées sur d'autres ruines, l'Ecclésiaste sur les Chroniques, Ésaïe sur le Cantique, l'Apocalypse sur Jacques, sur Jude et sur Pierre. Nous n'avions pas trouvé grande consolation à envisager les chances d'un synode œcuménique, où l'Eglise, « pleine du Saint-Esprit qui fait seul la vie, » aurait opéré une révision nouvelle du recueil apostolique et du recueil prophétique, proclamant ainsi l'arrêt définitif de la critique sacrée et la clôture du canon revisé par elle !

L'obscurité s'ajoutait à l'obscurité, un abîme appelait un autre abîme; nous avons essayé de retrouver l'autorité perdue. Comme le naufragé qui cherche à remonter sur la plage, nous avons saisi les herbes, les racines pendantes,

et à chaque effort nous sommes retombés plus bas, et la vague nous a remportés plus loin. Les fausses preuves, en se brisant dans nos mains, ont accru nos doutes et notre détresse. L'autorité existera-t-elle parce que nous en avons besoin, ou parce que la Bible excite en nous un sentiment de sympathie, ou parce qu'elle renferme des prophéties et des miracles, ou parce que le Saint-Esprit a été donné aux prophètes et aux apôtres? Aurons-nous un canon certain et un texte infaillible, parce que la Bible est très-supérieure aux autres livres, parce qu'elle porte des fruits bénis, parce que beaucoup de contradictions apparentes ont été conciliées? Demanderons-nous notre preuve au témoignage hésitant de l'Église ou au témoignage longtemps contradictoire des Pères?

Hélas! hélas! plus nous avançons et plus nous enfonçons. D'ailleurs, que signifient ces preuves-là? Sont-elles à l'abri des objections? Sont-elles au service de tous, d'un ignorant, d'un petit enfant? Est-il possible que la preuve, s'il y en a une, soit à la portée du petit nombre, soit au prix de longues études et ne naisse que par la solution controversée des problèmes d'authenticité?

Alors nous nous sommes tournés vers Christ, et nous avons constaté ce fait admirable que Christ, ici encore, est « le chemin. » On ne va que par lui au canon certain et à la théopneustie absolue, c'est-à-dire à l'autorité ; mais on y va sûrement par lui, et le plus faible est toujours assez fort pour se tenir à la main du Sauveur qui le guide, et le plus ignorant est toujours assez savant pour comprendre la parole de Christ : l'Écriture est infaillible.

Cette parole, nous ne l'avons recueillie dans les Evan-

giles, qu'en les assimilant aux histoires humaines ; et nous avons trouvé qu'elle était plus attestée, plus certaine que la bataille de Pharsale ou celle de Salamine. Nous avons trouvé que Christ avait rempli de cette parole la durée entière de son ministère, et que ses apôtres après lui l'avaient fidèlement reproduite pendant un demi-siècle.

Jésus-Christ s'était-il trompé? Le révélateur par excellence ignorait-il la nature même de la révélation? Nous avons eu le courage de nous arrêter en face d'une question pareille. Nous en avons même abordé une autre, plus répugnante encore. Jésus a-t-il trompé, trompé pour mieux sauver, trompé le peuple, trompé ses apôtres, trompé dans les prédications publiques et dans l'intimité?

Une dernière objection nous attendait, et ce n'était pas la moins bizarre. Il s'est trouvé des gens, non pour croire, mais pour dire que peut-être le témoignage rendu par le Seigneur au canon et à la théopneustie ne doit pas s'appliquer au Nouveau Testament, que peut-être le Nouveau Testament est humain, tandis que l'Ancien Testament est divin! Le canon, providentiellement formé jusqu'à Jésus-Christ, a-t-il été livré après lui aux mains des hommes? L'inspiration plénière, indissolublement liée au canon avant Jésus-Christ, a-t-elle fait place après lui à la faillibilité? Nous avons traité sérieusement une chicane qui n'était pas sérieuse, et nous sommes arrivés, par la logique et par les faits, à constater la continuation évidente du mode des révélations divines.

Et arrivés là, oui, nous avons rendu grâces, notre poitrine s'est dilatée. La chaîne de nos arguments est complète, aucun anneau ne peut être brisé, et c'est au trône

de Dieu même qu'est scellé le premier anneau. Témoignage historiquement incontestable, témoignage clair, témoignage digne de foi, témoignage applicable à la Bible entière. Nous voilà hors de la main des hommes et dans la main de l'Eternel. La voilà la preuve vraiment divine, car elle est à la fois populaire et irréfutable !

Assurés maintenant et en possession de la seule preuve légitime, nous reportons nos regards vers les preuves accessoires qui n'étaient fausses naguère que parce qu'elles usurpaient une place réservée au témoignage de Jésus-Christ. Alors elles nous semblaient incomplètes, insuffisantes, chacune d'elles fléchissait sous quelque difficulté, et aucune n'était capable de nous fournir la règle infaillible, l'autorité, en d'autres termes. — Mais dès que l'autorité existe, retournons vers les démonstrations que nous avions écartées, et nous serons pénétrés d'admiration en reconnaissant qu'elles prennent toute leur valeur en prenant leur vraie place. Preuves isolées, elles sont dangereuses et fausses; preuves accessoires, elles sont propres à édifier l'âme et à fortifier la foi.

La preuve à priori a revêtu un nouveau caractère. Nous ne croyons pas à l'Ecriture infaillible, parce qu'elle est nécessaire; mais nous sommes heureux de nous rappeler la sagesse souveraine de l'Eternel et nous nous abandonnons avec plus de confiance à son témoignage, en apercevant qu'il est d'accord avec cette sagesse; que garantir le canon et assurer l'inspiration plénière aux écrits qui doivent rester, ne conférer que les secours extraordinaires du Saint-Esprit aux apôtres qui prêchent oralement l'Evangile, et ne donner que les secours ordinaires aux chrétiens

qui lisent l'Ecriture, c'est adopter le plan le plus conforme aux perfections de Celui qui a mis une juste proportion dans toutes ses œuvres.

La preuve mystique s'est transfigurée aussi. Arrivant en seconde ligne, sans prétention de fournir elle-même l'autorité et afin de rendre hommage à l'autorité déjà debout, elle possède une force que je serais bien fâché de contester. L'homme constate avec joie l'harmonie qui existe entre le livre que Dieu lui donne et la conscience que Dieu a mise en lui. Il se sent attiré, et attiré d'autant plus qu'il aborde l'Écriture dans un esprit de foi, qu'il l'aborde en conséquence de l'attestation divine. Oh ! comme alors les pages même obscures s'illuminent !

Je pourrais parcourir ainsi le cercle entier des preuves accessoires et montrer leur puissance, leur beauté. Le lecteur le fera sans moi. Mais il est encore deux ou trois points sur lesquels j'éprouve le besoin de fixer son attention.

Quand vous avez commencé par recevoir la Bible en vertu du témoignage de Jésus-Christ, allez étudier les philosophies humaines, allez considérer les religions humaines, allez lire les écrits humains les plus renommés, et vous sentirez croître en vous la foi à l'Ecriture, la honte des doutes secrets que font encore naître dans votre âme ses difficultés nécessaires.

Faites mieux. Abordez alors ces difficultés; examinez-les sérieusement, *sachant* qu'elles ne peuvent pas être réelles, puisque Jésus-Christ l'atteste, et vous les verrez se fondre en quelque sorte l'une après l'autre sous les rayons du soleil de justice. Il en restera, il en naîtra même ; mais vous n'aurez garde d'oublier que les prophéties relatives

à Christ présentaient avant sa venue des difficultés insolubles, et que les Juifs pieux étaient obligés d'attendre la solution sans la voir, lorsque les incrédules de leur temps mettaient face à face l'annonce catégorique du Christ glorieux et l'annonce non moins catégorique du Christ humilié. Vous vous souviendrez aussi des mille objections irréfutables que la science d'hier a fait naître et que la science d'aujourd'hui a réfutées, en attendant que de nouvelles objections irréfutables soient formulées par la science de demain. Le zodiaque de Dendérah nous a fait assez de mal pour nous faire un peu de bien. Rien ne rassure comme de se souvenir des peurs qu'on a eues et des périls qu'on a reconnus imaginaires.

Une fois en possession de la certitude que donne le témoignage de Christ, nous revenons à la preuve interne et externe; l'une et l'autre nous apportent leur contingent de sécurité nouvelle.

Pour la preuve interne, cela est tout simple. Peut-on examiner de près les livres de la Bible sans être frappé de leur évidente authenticité? Concordances historiques, géographiques, politiques, tout ce que le faussaire le plus habile ne peut retrouver après coup, se trouve là comme un cachet indestructible de vérité. Et certes la vérité se manifeste à d'autres signes encore. Il y a un ton que le mensonge n'a jamais; il y a un ton qui, mensonge à part, n'est jamais celui de l'homme racontant les choses divines. L'homme exagère; l'homme s'extasie; il est prodigue de détails personnels, il met en un mot dans ses livres ce qu'il met dans ses traditions orales. Les Évangiles apocryphes et les vies de saints n'y ont pas manqué.—Quant aux Évangi-

les, rien de semblable. Ces écrivains qui ont tant à dire, ne disent que ce qui importe à notre édification; ils n'accordent pas une syllabe à notre curiosité. Ils ne s'arrêtent pas pour s'exclamer, pour admirer ou pour juger. Ils racontent la passion du Sauveur, et n'ajoutent pas une parole d'adoration ; ils racontent la trahison de Judas, et n'ajoutent pas une parole de blâme. Et les Épîtres sont aussi sobres que les Évangiles, et l'Ancien Testament l'est autant que le Nouveau, au point même que les crimes rapportés sans être appréciés constituent parfois une difficulté morale pour le lecteur. Où imaginer, si ce n'est dans l'Ecriture théopneustique, une série d'omissions semblables? — Et que serait-ce si, nous attachant à d'autres traits, nous examinions les questions de style, les arguments d'authenticité cachés jusque dans les imperfections grammaticales, la divinité du Livre qui ressort de l'harmonie existant entre ces cinquante ouvrages écrits à des époques si diverses, dans des conditions sociales ou religieuses si peu semblables, par des hommes si opposés de caractère et d'éducation! Que serait-ce si nous fixions nos regards sur les fruits de l'Écriture à travers les siècles et sur la corrélation qui existe entre son abandon et la corruption des sociétés! — Il faudrait ensuite s'approcher des dogmes et essayer de pressentir en partie ce qu'ils recèlent de trésors ; il faudrait passer en revue cette morale incomparable, dont l'invention était impossible, dont l'expression exacte ne l'était pas moins, et que Dieu seul a pu promulguer ainsi. Il faudrait nous approcher de cette figure humaine et divine du Sauveur, et nous demander si un tel portrait, si simple et si vivant, si achevé et si peu cherché, où rien ne manque et où rien n'est de trop, n'est pas l'ouvrage du Saint-Esprit.

La preuve externe elle-même est propre à nous affermir, lorsque nous l'abordons après avoir cru, définitivement cru, sur le témoignage de Christ. Le chrétien qui l'examine alors en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner, est surpris de voir l'extrême invraisemblance des systèmes qui contestent l'authenticité de quelques livres canoniques. Il découvre que, pour rejeter, il faut beaucoup plus de crédulité que pour admettre. — Sans doute cela ne suffirait pas à titre de preuve principale, et nous serions bien à plaindre si nous en étions réduits à croire aux Écritures parce qu'il est plus difficile encore de ne pas y croire; mais comme preuve accessoire cela est important, et le témoignage historique nous paraît un appui qui n'est point à dédaigner. — Il y a surtout une grande force dans la combinaison de la preuve interne et de la preuve externe, et je tiens à l'indiquer par un exemple.

Supposons qu'il s'agisse de l'écrit canonique le moins attesté, de la seconde épître de Pierre; dans quelle situation nous trouvons-nous placés? Nous nous adressons à la preuve externe, et elle nous fournit les certificats les plus complets en faveur des homolégoumènes, de la première épître de Pierre notamment, et de la plupart de celles de Paul. Les hérétiques et les païens s'unissent aux Pères pour proclamer l'origine apostolique de ces écrits; ceux même qui repoussent leur autorité, reconnaissent leur authenticité; Marcion et Celse tiennent le même langage qu'Irénée, que Théophile et que Tertullien.

Il en résulte que nous possédons un échantillon (qu'on me passe l'expression) du Nouveau Testament. Or, avec un échantillon, on procède sûrement. L'opération qui cons-

tate l'identité de deux choses, est fort différente de celle qui choisit d'après un instinct personnel ou d'après des considérations à priori. Envoyez le plus petit enfant dans un magasin où il n'y ait que de la baptiste et de la toile à voiles, si vous lui dites seulement : « Tu prendras ce qui te plaira le mieux, » il est possible qu'il choisisse la toile à voiles ; mais si vous lui dites : « Tu prendras ce qui ressemble à cet échantillon, » et si vous placez l'échantillon dans sa main, il est impossible qu'il ne s'arrête pas à la baptiste. Il est plus impossible encore, selon moi, que le chrétien; même ignorant, qui tient à la main les épîtres incontestées de Pierre et de Paul, hésite à reconnaître la trame divine des autres écrits canoniques; il est impossible qu'il balance entre la seconde de Pierre et l'épître de Barnabas.

Je parle d'une recherche faite avec loyauté et simplicité de cœur, sans théorie de circonstance, sans cette théorie notamment qui prétend isoler la preuve externe des autres preuves, trancher une portion de fait par des faits, (c'est ainsi qu'on s'exprime !) et tout réduire à une supputation de suffrages. Nous avons déjà vu que, par une voie semblable, on n'arrive jamais à accepter le canon.

Le résultat est plus rassurant et plus sincère, quand, évitant de séparer ce qui est étroitement uni, nous nous adressons à la preuve interne, après avoir reçu de la preuve externe les renseignements qu'elle peut fournir. Quel homme raisonnable refusera de se poser au sujet de la seconde épître de Pierre les deux ou trois questions suivantes : D'abord, est-il possible d'admettre qu'elle soit l'œuvre d'un faussaire? — Ensuite est-il possible d'ad-

mettre qu'elle ait été composée au second siècle, à une époque dont les écrits religieux ont tous sans exception un caractère fort différent? —Enfin, est-il possible d'admettre qu'elle ressemble à ce point, sans être apostolique, aux lettres apostoliques dont l'origine est historiquement certaine?

Ainsi les preuves accessoires viennent se ranger en bataille derrière la preuve principale, et toutes ensemble défient les assauts du doute. Qui a la première, ne tarde pas à avoir, en bonne partie du moins, les autres. Qui a reçu l'Écriture sur le témoignage de Jésus-Christ, ne tarde pas à y croire aussi sur le témoignage de son sentiment intime, du bien qu'elle fait, de sa supériorité reconnue, des arguments internes et externes qu'elle peut invoquer.

Il est écrit qu'à celui qui a, il sera donné; mais que pour celui qui n'a pas, cela même qu'il pense avoir lui sera ôté. Je n'ai jamais vu d'accomplissement plus remarquable de cette parole.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA RÉFORME EST LE RETOUR A L'ÉCOLE DE LA FOI.

La grande question est résolue, et ce qui me reste à dire a peu d'importance en comparaison. L'essentiel est que l'école de la foi existe, que l'autorité soit debout, que le témoignage de Dieu même nous assure une règle infaillible, que le doute ne puisse atteindre ni le canon, ni les détails de la Bible.

Cela étant, si la Réforme du seizième siècle n'avait pas été un retour à l'école de la foi, j'en conclurais qu'il faut s'éloigner, non de l'école de la foi, mais de la Réforme du seizième siècle. La Réforme n'aurait pas été ce qu'elle devait être, et voilà tout. Comme d'ailleurs la réforme est le

devoir imprescriptible de tous les hommes, à toutes les époques; comme nous sommes toujours tenus de réformer ce que Dieu condamne, de revenir à l'Écriture et à ses prescriptions, l'égarement des Réformateurs ne serait qu'un fait historique regrettable, qui ne changerait en rien nos obligations. A défaut d'un protestantisme antérieur, il serait nécessaire qu'il y eût un protestantisme d'aujourd'hui. Protester aujourd'hui contre ce qui s'écarte de la parole infaillible, revenir au Seigneur, lire ses deux testaments avec le secours du Saint-Esprit, rester à son école, ce serait la ligne de conduite toute tracée dont nous n'aurions pas le droit de nous écarter une minute.

Mais quoique nos droits ne dépendent aucunement de la fidélité des Réformateurs, quoique nous puissions les condamner et demeurer exactement aussi forts vis-à-vis du rationalisme et de Rome, il est juste que nous maintenions l'honneur de l'œuvre excellente accomplie, ou plutôt commencée, il y a trois cents ans. Nous avons à montrer, car cela est vrai, que le protestantisme, dès son origine, a été essentiellement un retour à l'Écriture; que le protestantisme maintenant va compléter le travail des Réformateurs, en achevant de retourner à l'Ecriture.

Telle est la thèse fort simple que je crois utile d'établir en finissant.

Je l'établirai sans l'exagérer. A quoi bon! Jurons-nous sur la parole des Réformateurs? Leur attribuons-nous une infaillibilité qui n'a été le partage d'aucun homme et d'aucune Église à aucune époque, une infaillibilité que les prophètes et les apôtres ont été loin de posséder? Les hommes éminents et pieux qui ont représenté et personnifié en

quelque manière le réveil du seizième siècle, ont possédé comme d'autres chrétiens la Bible et les secours du Saint-Esprit ; comme d'autres chrétiens, ils ont pu errer et ils ont erré dans une certaine mesure. Ils ont erré, parce qu'ils étaient hommes, et aussi parce qu'ils avaient été catholiques, et qu'il n'est donné à personne de l'avoir été sans s'en ressentir longtemps. Avoir passé de longues années sur les bancs d'une école de doute, avoir ignoré l'autorité véritable, n'avoir connu de la révélation divine que son nom à peine, ses interprétations traditionnelles, ses prétendus dangers, assister ensuite à l'écroulement subit de l'autorité usurpatrice, découvrir la contradiction patente entre les commandements de l'Église et les commandements de Dieu, c'est éprouver la plus rude secousse morale à laquelle l'âme humaine puisse être soumise. J'admire, quant à moi, que les Réformateurs aient été préservés à ce point, et de la faiblesse qui n'ose qu'à demi, et de la faiblesse (c'est bien son nom aussi) qui se jette dans un extrême par l'effet d'une réaction. Je ne m'étonne pas qu'ils soient tombés un peu, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Or, de quelque côté qu'ils tombassent, la foi complète aux Écritures était compromise ; compromise par leurs souvenirs catholiques d'hostilité contre elle et de symboles mis à sa place ; compromise par leur indignation anti catholique qui rendait l'idée d'autorité suspecte à leurs yeux, et les poussait à un spiritualisme excessif.

Je n'ai donc nul besoin de me faire des Réformateurs de fantaisie. Fausser l'histoire au profit de la vérité, c'est un crime d'abord, c'est une insigne maladresse ensuite. L'histoire faussée se redresse, et ce qu'on avait assis sur elle es

nécessairement renversé. — Voyez ce qu'on gagne à transformer les Pères en protestants, au lieu de se contenter de ce qui est vrai et de signaler en eux des témoins de la marche progressive qui aboutit au catholicisme en s'éloignant toujours plus de l'Église apostolique ! Nos adversaires ouvrent les livres des Pères à leur tour, et n'ont pas de peine à en tirer des phrases qui inclinent à la tradition, à la régénération baptismale, à la hiérarchie, et ce qui suit. — Il en serait de même si nous tentions de transformer les Réformateurs en partisans décidés de l'infaillibilité des Écritures. On nous citerait plus d'un passage où ils maltraitent le canon, plus d'un passage qui se concilie mal avec l'inspiration plénière.

Prenons donc les hommes avec leurs misères et les choses avec leurs imperfections. Mais relevons et mettons en lumière ce qui est admirable et incontestable dans la Réforme : le retour à l'Écriture, la restauration de l'autorité. Au travers de ses hésitations inévitables, le grand mouvement du seizième siècle n'a pas eu de caractère plus saillant que celui-là. Il est né de la Bible ; il a combattu au nom de la Bible ; il a vaincu par la Bible ; et depuis, et aujourd'hui, et jusqu'à la fin des siècles, ses deux adversaires l'ont attaqué, l'attaquent et l'attaqueront en attaquant la Bible. Le protestantisme, qui n'est que le christianisme ramené à ses sources, s'affaiblit ou se relève selon qu'il laisse perdre ou qu'il ressaisit l'autorité de la Bible. Revenir à la Bible, purement et simplement ; retrancher les derniers restes de traditions et de symboles ; achever de rompre avec les mille tendances catholiques si tenaces au fond du cœur ; repousser bien loin le rationalisme de toutes les

couleurs, et s'enfermer dans la soumission absolue à tout ce qui est écrit; voilà le programme peu compliqué dont l'adoption assurera l'achèvement de l'œuvre entamée au seizième siècle. Cette œuvre, sous laquelle on se plaît à supposer tant de choses, et que l'on décrit souvent de telle sorte que les Réformateurs ont l'air d'avoir créé deux ou trois théologies et inventé presque une religion, cette œuvre est à la fois plus simple et plus belle; elle consiste à se retourner vers la règle divine et à lui obéir. L'enfant qui recommence à obéir est un réformateur, je le veux bien. Le fils qui ouvre son portefeuille, qui relit la lettre longtemps oubliée de son père et qui se dit : Je tâcherai de m'y conformer désormais, est un réformateur aussi. Les Réformateurs du seizième siècle n'ont pas été autre chose; ce qu'ils ont fait au delà est pour nous comme nul et non avenu; leurs systématisations dogmatiques nous intéressent peu, leurs tendances diverses ne nous attirent aucunement; nous suivons leur exemple en n'attribuant aucune autorité à aucun homme, à commencer par eux; ce qu'ils ont fait de durable et ce que nous désirons continuer, c'est de reprendre la lettre de notre Père céleste, de nous soumettre à tout ce qu'elle contient, et de rejeter tout ce qui y est contraire.

Veut-on comprendre à quel point il est vrai que la Réforme a été un retour à la Bible, qu'on se donne la peine de rechercher ce qu'était devenue la Bible avant la Réforme. Elle était tellement proscrite et discréditée, que, lorsque l'Eglise catholique eût été forcée au seizième siècle d'affecter une certaine considération pour ce livre si longtemps supprimé, elle n'eut garde de lui attribuer trop

d'infaillibilité, et qu'elle fit professer par ses principaux champions les théories les plus relâchées au sujet de l'inspiration. La Sorbonne et les jésuites, ordinairement en lutte, se réunirent sur ce terrain-là.

Mais allons au fait. Où était le saint volume pendant le moyen âge? Il ne servirait à rien de nous objecter que le moyen âge n'avait pas de livres, parce qu'il ne savait pas lire. Nous répondrions d'abord qu'il aurait su lire s'il avait connu le prix des Écritures. Nous répondrions ensuite que les livres étaient alors beaucoup plus abondants qu'on ne le dit. Seulement, ce qui circulait partout, c'était des vies de saints, des légendes dorées pleines de fables et d'infamies; ce n'était pas le Livre de Dieu.

Ici encore je suis attentif à ne rien exagérer. Il y a eu des traductions de l'Écriture au moyen âge, des traductions catholiques; mais voici ce qu'il faut entendre par là:

En premier lieu, les versions catholiques étaient en général des paraphrases; le commentaire y était joint au texte sacré, et cela à tel point que le protestant Lefebvre d'Etaples, en publiant la première traduction française qui ait mérité ce nom, eut soin de justifier ce que son procédé avait d'insolite: « user de paraphrase, dit-il, en translatant la Parole de Dieu, est chose périlleuse; principalement se on y adjoute autre chose oultre la Parole de Dieu, ou se on diminue. »

En second lieu, les versions catholiques qu'une nécessité évidente fit successivement naître dans chacun des idiomes de l'Europe, furent tantôt supprimées par les décisions expresses de l'Église papale, tantôt retirées en fait des mains du peuple. — Savez-vous quelle a été la seule

Bible du peuple avant la réforme ? C'est « la Bible des pauvres, » dont quelques exemplaires se trouvent encore dans les grandes bibliothèques publiques. Représentez-vous des gravures sur bois ressemblant aux grossières figures que l'on colporte encore dans les villages. De mauvais vers *latins* sont placés au bas de chaque planche ; des inscriptions *latines* contiennent quelques extraits des Psaumes, du Cantique, des Evangiles ou de l'Apocalypse. Et voilà la Bible du peuple, celle qu'on lui a donnée dans le siècle le plus éclairé du moyen âge, celle qui a constitué un progrès sur les temps antérieurs ! Oui, en dépit de quelques titres de versions qui sont demeurées pour le peuple à l'état de simples mots sans correspondance avec une réalité tangible, les masses n'ont possédé en fait de Bible jusqu'à la Réforme que des tableaux d'église, des mystères joués sur les places publiques, une connaissance vague de Jésus enfant entre les bras de la madone, et quelques traits bibliques représentés par des images d'almanach.

Je le répète, l'ignorance (qui était un effet avant d'être une cause), la cherté des manuscrits et les autres explications qu'on met en avant, n'expliquent véritablement rien. On était aussi ignorant et les manuscrits coûtaient aussi cher pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, lorsque Chrysostôme trouvait naturel de recommander qu'il y eût dans chaque famille une Bible, ou au moins un Nouveau Testament. Les livres ne sont pas chers aujourd'hui, et cependant il n'y a pas plus de Bibles en Espagne au dix-neuvième siècle qu'au quinzième, parce que le catholicisme y est demeuré maître de pratiquer sa doctrine fondamentale : guerre à l'Ecriture !

Le clergé lui-même ne connaissait pas la Bible avant la Réforme. Les rares prêtres qui se hasardaient parfois à la lire, la lisaient au travers des Pères, au travers des interprétations de l'Eglise. La Parole de Dieu était noyée dans les gloses et dans les commentaires. La prendre seule, c'est-à-dire la prendre telle qu'elle est, semblait la plus grande des imprudences et la pire des impiétés. On se rappelle ce que j'ai cité de Gerson sur les dangers « de la traduction littérale. »

L'Ecriture n'existait pas pour la chrétienté, lorsque parurent les Réformateurs. Cela est tellement vrai, que les théologiens mêmes ne la lisaient guère. On se souvient de la Bible enchaînée au couvent d'Erfurth et de la grande « découverte » de Luther. « J'avais vingt ans, disait-il que je n'avais pas encore vu de Bible. Je croyais qu'il n'existait pas d'autres évangiles et épîtres que ceux des sermonaires. Enfin, je trouvai une Bible dans la Bibliothèque d'Erfurth, et j'en fis souvent lecture au docteur Staupitz, avec un grand étonnement. »

Ce grand étonnement était partagé par tous ceux qui voyaient reparaître alors ce livre, oublié depuis si longtemps. « Ah! frère Martin! s'écriait le docteur Usingen, qui s'effrayait de le voir plongé dans la lecture des Ecritures, qu'est-ce que la Bible? On doit lire les anciens docteurs qui en ont sucé le miel et la vérité. » — L'évêque de Mayence, surpris un jour au moment où il se risquait à entr'ouvrir le saint volume, éprouva beaucoup plus d'embarras que s'il avait tenu dans ses mains un roman scandaleux. « Que fait de ce livre votre grâce électorale? » demanda l'un de ses conseillers. « Je ne sais quel livre c'est, » répondit l'évêque.

Voulez-vous trouver avant la Réforme des versions de la Bible vraiment placées aux mains du peuple? Adressez-vous à ceux que Rome persécutait et qu'elle a calomnié après les avoir persécutés, tellement qu'il sera à jamais impossible de décider équitablement dans quelle mesure doivent être accueillis les témoignages qui semblent établir les erreurs grossières de plusieurs d'entre eux.

Toujours est-il qu'ils ne craignaient pas la lumière et qu'ils aimaient la Parole de Dieu. La Bible aux mains de tous est à la base du mouvement vaudois ; la Bible aux mains de tous est à la base du mouvement cathare. C'est Tyndal qui imprime la première Bible anglaise ; c'est Lefebvre qui imprime la première Bible française sans commentaires, fidèle, et accessible au peuple. En dépit des nombreuses versions et des nombreuses éditions antérieures, la Bible est inconnue des masses, quand la Réforme vient déchirer le voile : Wicklef avait traduit la Bible ; Calvin traduit la Bible, en travaillant à la version d'Olivetan ; Luther traduit la Bible ; dans chaque pays, avec la Réforme, arrive la Bible traduite et vulgarisée.

Ce qui s'était passé en petit au moyen âge, se passe en grand au seizième siècle. Ce qu'avaient fait les pauvres de Lyon, les vaudois, les albigeois, les hussites, les lollards, les protestants le firent alors dans la moitié de l'Europe. Les vraies traductions virent le jour ; l'homme étonné se retrouva tout à coup en face du livre de Dieu.

Il faut être bien inattentif ou bien prévenu, pour ne pas reconnaître l'unité profonde du mouvement désigné par le nom de Réforme. On demande parfois qui a commencé, si c'est Luther, si c'est Zwingle, si c'est Lefebvre ! On a l'air,

en vérité, de chercher un inventeur! L'inventeur, c'est Dieu, ramenant l'homme vers sa Parole, vers la règle ancienne et infaillible, vers l'autorité. Et voilà pourquoi le trait fondamental est partout le même; partout et toujours, au treizième siècle, au quatorzième, au quinzième, au seizième, retentit le même mot d'ordre: l'Écriture! En Allemagne, en Angleterre, en Suisse, se déploie le même étendard, et le nom seul de la Bible y est inscrit. Voilà pourquoi il est si difficile de décider si Zwingle a précédé Luther, et si Lefebvre n'a pas retrouvé l'Évangile avant l'un et l'autre. Chose admirable, et où se sent la main du Seigneur! Ces hommes qui s'ignorent, sont poussés à la même heure vers la même vérité. Du bord de la Limmat, du milieu de Paris, du fond d'un couvent saxon, arrive en même temps aux oreilles de la chrétienté déchue le même avertissement: Il y a une parole de Dieu, et dans cette parole de Dieu il y a un salut par grâce!

On a voulu distinguer entre ces deux vérités retrouvées par la réforme! La distinction entre le contenant et le contenu ne m'a jamais frappé par son importance, sachant surtout que l'un périt toujours avec l'autre. La justification par la foi avait disparu avec l'autorité exclusive de l'Écriture; l'autorité exclusive de l'Écriture ramenait nécessairement avec elle la justification par la foi. Comment parviendrait-on, en effet, à accepter réellement la Bible comme règle infaillible et unique, sans accepter aussi la doctrine dont l'exposition y est d'une clarté qui défie tous les artifices d'interprétation?

Encore une fois, je tiens les deux articles pour nécessaires; je n'entends retrancher ni la foi au Sauveur ni la

foi à la Bible, je reconnais que l'une et l'autre étaient exigées des membres de l'Eglise apostolique, je reconnais également que la justification par la foi en Christ est de nature à toucher plus vivement le cœur, et je ne m'étonne pas de voir souvent la foi en Christ précéder (en apparence du moins) la foi aux Écritures. Mais je constate que si la foi en Christ semble pouvoir exister, elle ne peut pas subsister sans la foi aux Écritures, car les Écritures infaillibles nous garantissent seules une pareille promesse. Je constate que les Réformateurs ont tous défendu la foi en Christ au moyen des Écritures. Je constate que l'appel aux Écritures a été, au fond, leur méthode commune et leur arme contre l'ennemi.

Les livres symboliques de la réforme en font foi. Ils établissent le salut par grâce ; mais après avoir proclamé avant tout l'autorité qui les rend capables d'affirmer le salut par grâce. Ils commencent par le commencement : la Bible seule règle et règle infaillible. Ils n'en parlent pas comme si elle renfermait un mélange d'erreurs, comme si les dogmes qui y sont révélés étaient susceptibles de développement, comme si les parties historiques étaient inférieures aux dogmatiques. Ils admettent tous les livres canoniques et n'admettent aucun livre apocryphe. — Tel est le témoignage de la Réforme, et ce fut un grand jour dans l'histoire du monde, que celui où retentit de nouveau cet hommage rendu à l'autorité légitime.

Mais les symboles de la réforme me frappent moins encore que les Réformateurs eux-mêmes. Lorsque je veux mesurer la révolution du seizième siècle et m'assurer que la réforme n'est autre chose que le retour à la Bible, je

vais m'asseoir à côté de Farel, de Zwingle ou de Luther; je leur demande ce qui s'est passé dans leurs cœurs, et voici leur réponse:

Dévot catholique comme Luther, Farel éprouve d'abord une vive terreur lorsqu'il ouvre une Bible et qu'il y trouve la condamnation de ses chères pratiques. Il n'ose lire, il rougit: « Oh! s'écrie-t-il, je n'entends pas bien de telles choses; il me faut donner à ces Écritures un autre sens que celui qu'elles me semblent avoir; il faut que je m'en tienne à l'intelligence de l'Église. » Un jour qu'il lisait la Bible, un docteur le reprit fortement: « Nul, lui dit-il, ne doit lire la sainte Écriture avant d'avoir appris la philosophie et fait son cours ès arts. » Farel le crut, mais par bonheur il ne le crut pas longtemps; bientôt après il avait trouvé Christ: « Maintenant, disait-il, tout se présente à moi sous une face nouvelle. L'Écriture est éclairée, les prophètes sont ouverts, les apôtres jettent une grande lumière dans mon âme. Une voix jusqu'alors inconnue, la voix de Christ, mon berger, mon maître, mon docteur, me parle avec puissance. »

Zwingle avait suivi la même marche. Au retour de sa campagne d'Italie, le voilà qui étudie le grec; il l'étudie, afin de lire le Nouveau Testament. Zwingle ne veut d'autre interprète que le Saint-Esprit. « Il faut, dit-il, chercher la pensée de Dieu uniquement dans sa Parole. Je me mis à supplier instamment le Seigneur de m'accorder sa lumière, et bien que je ne lusse que l'Écriture, elle devint pour moi beaucoup plus claire que si j'eusse lu beaucoup de commentateurs. » Zwingle copie de sa main les épîtres de Paul; il apprend par cœur le Nouveau Testament et une grande par-

tie de l'Ancien ; puis, armé pour son terrible combat, il va prêcher à Zurich « en puisant uniquement aux sources de l'Écriture ; » il abandonne, au grand scandale de plusieurs, l'usage exclusif des fragments d'Évangile, établi depuis Charlemagne ; il attaque les indulgences de Samson au moyen de l'Écriture, il remet en lumière la grâce de Dieu au moyen de l'Écriture, il triomphe de ses ennemis au moyen de l'Ecriture.

Mais c'est Luther surtout qu'il est intéressant de voir et d'entendre. Bien qu'il soit homme et non pas Dieu, bien qu'il n'ait pu passer de ses traditions monastiques à l'absolue vérité sur tous les points, bien que sa faillibilité se soit montrée en particulier sur les questions de canon, il est impossible de ne pas reconnaître en lui l'homme que la divinité des Écritures a saisi au cœur, et chez qui la fermentation extraordinaire d'une lutte gigantesque où tout son passé intellectuel et moral était en cause, a enfanté quelques opinions téméraires, véritables excroissances étrangères et contraires au fond même de sa foi.

Suivons-un moment Luther, et nous verrons si le vrai mot de la Réforme n'a pas été le rétablissement de l'autorité des Écritures.

Voyez ce grand feu allumé à Wittemberg ; Luther y jette les décrétales, les extravagantes, le droit canon. — Ce feu est le symbole frappant de son œuvre ; c'est l'Écriture dévorant et réduisant en cendres toutes les traditions, toutes les fausses autorités, toutes les interprétations obligatoires.

Voyez ensuite ce château solitaire où le vaillant champion est enfermé. Que fait-il ? Quelle œuvre va remplir les

longs jours de sa captivité et assurer le succès de la Réforme? Luther traduit la Bible: « Que ce seul livre, s'écrie-t-il, soit dans toutes les langues, dans toutes les mains, sous tous les yeux, dans toutes les oreilles et dans tous les cœurs. » — « L'Écriture, sans aucun commentaire, dit-il encore, est le soleil duquel les docteurs reçoivent la lumière. »

La Bible, c'était la réforme, c'était le christianisme primitif, c'était le retour à l'autorité. — Aussi l'effet fut-il immense. Il faut suivre dans le beau livre de M. Merle d'Aubigné le développement du rôle capital que la Bible a rempli dans la vie et dans les travaux de Luther. Il faut l'entendre, lorsque, plus tard, il continue avec Mélanchton la traduction commencée à la Wartbourg : « Écoute, ô homme, mon frère, Dieu, le créateur des cieux et de la terre te parle. » — Et c'est bien comme une parole venant de Dieu que la nouvelle version est reçue partout. On se l'arrache ; dix-sept éditions s'écoulent en quelques années ; le signal est donné, une foule d'autres traductions succèdent à celle de Luther, en bas-saxon, en suisse-allemand, en poméranien, en danois, en irlandais, en suédois, en hollandais, en finnois, en livonien, en lithuanien, etc. Le nord de l'Europe en est inondé. La règle divine est replacée entre les mains de chaque homme, et partout où Rome ne parvient pas à prévenir ce malheur, la révolution religieuse est accomplie.

Luther est-il pressé par ses adversaires? Le somme-t-on de se soumettre ? Il se rattache à l'Écriture ; tout ce que permet l'Écriture, rien de ce qu'elle défend : *Salvâ scripturâ!* — Parfois il est épuisé par la lutte ; il semble près de succomber ; mais, comme Antée, il reprend ses forces

en touchant le sol des Écritures. « A quoi bon, lui objectent les mystiques, s'attacher si étroitement à la Bible ? La Bible ! Toujours la Bible ! La Bible peut-elle nous parler? N'est-elle pas insuffisante pour nous instruire? Si Dieu eût voulu nous enseigner par un livre, ne nous eût-il pas envoyé du ciel une Bible ? C'est par le Saint-Esprit seul que nous pouvons être illuminés ; Dieu lui-même nous parle, Dieu lui-même nous révèle ce que nous devons faire et ce que nous devons dire. » Tel est le langage des prophètes de Zwickau ; le peuple est ému, Mélanchton est ébranlé ; il craint d'éteindre l'Esprit en s'opposant à Storck et à Thomas Münzer. Mais Luther n'hésite pas un instant. Quiconque résiste à l'autorité absolue et exclusive de la Bible, ne peut pas être animé du Saint-Esprit ; le Saint-Esprit ne fait pas la guerre aux Écritures.

Attaqué par le pape, il se réfugie dans la même forteresse, l'Écriture. C'est enfermé dans l'Écriture qu'il fait face aux deux ennemis qui s'élevaient alors contre elle, les mêmes qui s'élèvent contre elle aujourd'hui : le catholicisme, et le rationalisme tantôt mystique, tantôt vulgaire. La bulle de Léon X ordonne de brûler les livres de Luther : « Qu'on détruise mes livres, répond-il. Je ne désire rien davantage, car je n'ai voulu que conduire les âmes à la Bible, pour qu'on laissât ensuite tous mes écrits. »

Déjà auparavant sa lettre au pape avait tenu le même langage : « J'ai attaqué quelques doctrines antichrétiennes, et j'ai fait une profonde blessure à mes adversaires, à cause de leur impiété. Je ne m'en repens pas, car j'ai ici l'exemple de Christ. A quoi sert le sel, s'il ne mord pas? A quoi le tranchant de l'épée, s'il ne coupe pas ? Maudit soit

l'homme qui fait nonchalamment l'œuvre du Seigneur!.... Je n'ai fait qu'une chose: J'ai maintenu la parole de la vérité. Je suis prêt à céder à tous, en tout; mais quant à cette parole, je ne veux, je ne puis l'abandonner. »

Il m'est impossible de comprendre ceux qui cherchent dans telle ou telle doctrine particulière l'explication de la réforme de Luther. Le point central, que méconnaissent ordinairement ces dissertations subtiles, se trouve dans la répudiation des traditions humaines et dans l'appel à la Bible.

« C'est votre coutume, écrivait-il dès 1519, d'accepter les paroles de tout le monde, de modifier l'Ecriture par les Pères, comme s'il fallait plutôt croire en eux; pour moi, je fais tout autrement.... On peut lire Jérôme pour l'étude de l'histoire; quant à la foi et à la bonne vraie religion et à la doctrine, il n'y en a pas un mot dans ses écrits. J'ai déjà proscrit Origène; Chrysostôme n'a pas d'autorité chez moi. Basile n'est qu'un moine; je n'en donne pas un cheveu..... Les chers Pères ont mieux vécu qu'écrit. »

« Dans le royaume du pape, écrivait-il aussi, les traditions humaines font la loi. Il s'est étendu, il s'est élevé par elles.... Moi, aux paroles des Pères, des hommes, des anges, des démons, j'oppose, non pas l'antique usage de la multitude des hommes, mais la seule parole de l'éternelle Majesté, qu'eux-mêmes sont forcés de reconnaître. Là je me tiens, je m'assieds, je m'arrête. Là est ma gloire, mon triomphe; de là j'insulte aux papistes, aux thomistes, aux henricistes, aux sophistes et à toutes les portes de l'enfer! Je m'inquiète peu des paroles des hommes, quelle qu'ait été leur sainteté; pas davantage de la tradition, de

la coutume trompeuse. La Parole de Dieu est au-dessus de tout...... Dieu ne peut errer, ni tromper; Augustin et Cyprien, comme tous les élus, peuvent errer et ont erré. »

Ne reconnaître d'autre juge que l'Ecriture, c'est « le dernier mot » de Luther, ainsi qu'il le déclare en propres termes à l'Electeur de Brandebourg. En vain Eck s'efforce-t-il de l'attirer sur un autre terrain. « Chaque chrétien doit voir et comprendre lui-même, » répond inébranlablement le défenseur de la vraie et sainte liberté d'examen. Eck n'a d'autre ressource que de s'indigner: « Pourquoi en appeler sans cesse à la sainte Ecriture? C'est d'elle que sont venues toutes les hérésies. »

Personne n'ignore les détails de la grande journée de Worms, la plus grande peut-être que renferme l'histoire de l'humanité. Luther avait combattu seul, mais armé de l'Ecriture. Il est sorti de la diète; on le presse encore, on lui offre des arrangements, des transactions, on l'invite à ne pas se croire meilleur et plus sage que d'autres, à ne pas assumer sur sa tête le poids d'une responsabilité colossale. Quiconque a passé par la fournaise des conseils officieux à l'heure des résolutions décisives, sait que la lutte proprement dite n'est rien auprès de ce qui la précède et de ce qui la suit; les amis sont plus lourds à porter que les adversaires. Eh bien, Luther ne fléchit pas un instant. Il ne s'agit pas de ses idées, de ses livres, de sa théologie; il s'agit de la Parole de Dieu, et cette pensée le rend invincible. « Remettez-vous-en à nous, lui dit-on, cette affaire se terminera chrétiennement, nous vous en donnons l'assurance. » — « En deux mots, voici ma réponse, répliqua

Luther. Je consens à renoncer au sauf-conduit. Je remets entre les mains de l'empereur ma personne et ma vie, mais la parole de Dieu, jamais! »

Voilà Luther, voilà Zwingle, voilà Farel, voilà la Réforme. Bien des misères s'y sont mêlées; bien des opinions divergentes se sont produites; où le travail humain a commencé, l'infirmité humaine a commencé aussi à se montrer : mais le côté essentiel, durable et invincible de la Réforme est celui-là. Les doctrines des Réformateurs nous importent peu; ils nous ont rendu un service que les plus excellentes doctrines n'auraient pu nous rendre, ils nous ont ramenés à la source infaillible de toute vérité. Qui dit protestantisme, dit Bible et œuvre biblique. Le réveil du seizième siècle a répandu les bibles par millions; le réveil du dix-neuvième siècle reprend la tâche trop longtemps interrompue de ses devanciers, et recommence à répandre la Bible. En face du catholicisme qui repousse plus que jamais l'Écriture et qui en purge les pays où il domine seul, en face du rationalisme qui redouble de haine et d'efforts contre l'Ecriture, le christianisme évangélique persévère à répandre l'Ecriture. — On célébrait l'autre jour à Londres le cinquantième anniversaire de la Société biblique britannique et étrangère, et le rapport constatait que, depuis sa fondation, elle avait traduit la Bible en cent quarante-huit langues ou dialectes, ouvert l'accès de la Bible à six cents millions de créatures humaines, et vendu ou donné quarante millions d'exemplaires des saints Livres. Je ne connais pas de plus glorieux bulletin. Je ne connais pas de définition plus exacte et plus belle du protestantisme.

La réforme n'a pas été une révélation ; elle a été un

réveil; comme tous les réveils, elle a été un retour vers la règle divine; comme tous les réveils, elle a eu ses égarements. Il faut prendre ce qu'elle a eu de bon, et laisser ce qu'elle a eu de mauvais. Nous ne serons pas ses disciples, si nous apprenons d'elle autre chose que la restauration de la seule autorité des Ecritures. Ce sont de tristes protestants que les protestants selon Luther; ce sont de tristes protestants que les protestants selon Calvin. Les seuls protestants dignes de ce beau nom, ce sont les protestants selon la Bible.

Qu'il y ait eu des erreurs réelles chez les réformateurs, cela est certain. A part les autres raisons, ils étaient encore trop catholiques pour arriver sur tous les points à l'entière vérité. La tendance catholique se donna surtout carrière en attribuant aux livres symboliques et même aux simples écrits des Réformateurs une valeur obligatoire. Une fois fourvoyés dans cette voie, nous avons eu des luthériens, des calvinistes, des zwingliens, des anglicans, en attendant les wesleyens, les quakers, etc. Chacun s'est mis à avoir son homme, son docteur quasi-infaillible, ses livres consacrés, sa doctrine distinctive, ses usages établis, son interprétation presque indiscutable, placée entre l'Ecriture et les fidèles; en d'autres termes, nous avons eu nos traditions protestantes, et avec les traditions les divisions. On a trouvé tout simple d'admettre autant de christianismes ou d'églises que de tendances naturelles, que d'origines historiques, que de caractères nationaux; un christianisme allemand, un christianisme français, un christianisme anglais. On nous a fait la théorie des diversités dans l'unité, diversités héréditaires et liées à de vieux documents. On

s'est donné plus de peine pour établir ce que Luther, Calvin ou Knox ont pensé sur telle ou telle question, que pour établir ce qu'en dit la Bible.

En faisant ainsi, nous étions infidèles au principe même de la réforme, nous désapprenions notre métier de protestant. Être protestant, ce n'est pas si facile! Aller à Dieu seul, et se créer une indépendance parfaite à l'égard des hommes, ce n'est pas ce que nous conseille le cœur naturel. Il est nécessaire cependant (et je l'ai déjà dit) que nous achevions de devenir protestants, afin de devenir vraiment chrétiens. Le tête-à-tête avec la Bible nous est indispensable. Nous ne retrouverons notre force et aussi notre unité, que lorsque nous aurons rompu avec la vieille maxime, que nous conservons secrètement, quoique nous nous imaginions que les catholiques et les papistes en ont le monopole : l'Ecriture n'est pas la seule règle de foi et la tradition est nécessaire pour l'interpréter.

Au point de vue religieux, je ne donnerais pas un centime de toutes les dissertations, intéressantes au point de vue historique, sur le type réformé et le type luthérien. — Il m'importe fort peu que la réforme s'adresse plus à l'intelligence et le luthéranisme au sentiment; ce qui m'importe, c'est de savoir ce que dit la Bible au sentiment et à l'intelligence. — On m'affirme que le luthéranisme est plus dominé par le besoin du pardon, et la réforme par le besoin de sainteté. J'ai besoin de savoir uniquement ce que la Bible m'annonce en fait de sainteté et de pardon. — Je n'éprouve aucune envie de me montrer bon réformé ou fidèle luthérien. Je désire agir en chrétien, et aller tout droit à l'Ecriture, avec le secours du Saint-Esprit.

Si le luthéranisme a été parfois plus accommodant que la Bible envers les coutumes romaines; si le calvinisme a été parfois plus théologique que la Bible; s'ils ont eu au sujet de la Cène de tristes querelles que ne conçoit pas même aujourd'hui le simple lecteur de la Bible, je ne suis enclin à me ranger ni avec le premier contre le second, ni avec le second contre le premier; je me range du côté de la Bible, et je sens qu'en faisant ainsi je suis meilleur protestant que tous les deux.

Nous venons de le voir, le vrai principe de la réforme, c'est le retour pur et simple à l'autorité des Ecritures, qui est l'école de la foi.

Ici cependant s'élève une objection. — Ce principe peut-il être divin, puisqu'il a porté des fruits imparfaits? D'où vient que l'école de la foi a produit beaucoup d'incrédules? D'où vient que le magnifique mouvement du seizième siècle est venu aboutir presque partout à une orthodoxie morte, bientôt remplacée par un rationalisme en pleine révolte contre l'Evangile? D'où vient qu'un nouveau réveil a été nécessaire, et que nous sommes encore bien loin du but? D'où vient le caractère mondain des Eglises, le relâchement des doctrines? D'où viennent les divisions et les sectes? D'où vient, enfin, que le protestantisme a traversé des temps pendant lesquels son niveau chrétien ne dépassait guère celui du catholicisme?

Telle est l'objection, et je n'ai ni le droit, ni le désir de m'y dérober. Il importe d'établir deux choses, pour l'honneur de la Réforme : d'abord, que son principe était le retour à l'Ecriture ; ensuite, qu'elle a été infidèle jusqu'à un certain point à ce principe. Sans la seconde démonstration, la première aurait peu de force. Il faut que nous mettions nos misères, non au compte de notre principe, mais au compte de nos infidélités. C'est, quoique protestants, que nous sommes tombés dans la langueur ; c'est, quoique protestants, que nous avons des Eglises mondaines ; c'est, quoique protestants, que nous sommes divisés. L'autorité des Ecritures seule acceptée et complétement acceptée nous aurait gardés ; nous n'avons pas osé être assez de notre avis ; il y avait encore trop de catholicisme chez nous, pour que nous pussions nous mettre franchement au régime du gouvernement divin ; nous avons été inconséquents, et il nous en a coûté. Maintenant (pensée admirable, pleine de joie et de promesses !), maintenant nous avons dans nos mains le moyen sûr de guérir nos blessures ; c'est d'achever ce qui n'a été que commencé ; c'est d'opérer une dernière réforme dans la Réforme, en revenant au modèle apostolique.

La profession de foi des chrétiens apostoliques se composait de deux articles, j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer. — La foi à l'Ecriture était le premier article, sous-entendu à force d'être accepté. Jamais les apôtres, écrivant à une Eglise, n'hésitent à considérer tous ses membres comme convaincus de l'infaillibilité des écrits qui étaient inscrits au canon. — La foi en Jésus-Christ était le second article, et celui-là était l'objet d'une question for-

melle qui précédait le baptême : « Crois-tu au Seigneur Jésus ? » Jamais les apôtres, écrivant à une Eglise, n'hésitent à considérer tous ses membres comme faisant profession d'être revêtus du titre de croyants, de rachetés, d'enfants de Dieu.

Il va sans dire, d'ailleurs, que les deux articles de la profession apostolique étaient étroitement unis, et que la foi en Christ ne se présentait à personne séparée de la foi à l'Ecriture telle que Christ l'avait proclamée. On n'était encore ni assez subtil, ni assez mystique pour accepter un Dieu-Sauveur, en donnant un démenti complet aux bases mêmes de son enseignement.

Lorsque la Réforme du seizième siècle est revenue au modèle apostolique, son devoir était tout tracé. Elle n'avait pas à inventer ; mais elle avait à restaurer. La restauration des deux articles de la profession apostolique eût été le salut de son œuvre. C'était difficile, il est vrai, car les vieilles habitudes catholiques et la rébellion persistante du cœur naturel s'opposaient à une reproduction aussi fidèle du modèle primitif. La Réforme n'osa donc pas aller jusqu'au bout de son principe ; de là ses longues misères et la crise suprême qu'elle subit, crise redoutable d'où elle sortira purifiée, débarrassée de ses restes de catholicisme, délivrée aussi des tendances rationalistes, et rendant aux deux articles de la profession apostolique la place qu'ils doivent avoir.

La foi à l'Ecriture a beaucoup à faire pour redevenir ce qu'elle était au sein des Eglises primitives. Elle s'en écarte parce qu'elle est moins complète, et parce qu'elle est moins exclusive.

Elle est moins complète, car, hélas! on ne saurait comparer sans frémir le langage que l'Ecriture inspire aux apôtres, et celui qu'Elle inspire aux chrétiens du seizième siècle ou à ceux de nos jours. Tandis que les apôtres et leurs Eglises admettent la perfection divine du canon, on confie sa révision à la critique sacrée; tandis que les apôtres et leurs Eglises admettent l'infaillibilité absolue du texte, on distingue deux ou trois degrés d'inspiration, on limite l'infaillibilité à certains passages dogmatiques, on rattache l'autorité des écrits à la piété, aux dons et au caractère apostolique des auteurs. Les apôtres et leurs Eglises ne connaissaient pas la fameuse théorie du principe « formel » et du principe « matériel, » théorie sur laquelle on fait maintenant des volumes. Ils n'auraient pas compris une société religieuse qui aurait placé le contenant au-dessus du contenu, ou le contenu au-dessus du contenant. Il leur était impossible d'imaginer la foi à l'Ecriture isolée de la foi aux dogmes qu'elle révèle, et il ne leur était pas moins impossible d'imaginer la foi aux dogmes isolée de la foi à l'Ecriture qui seule en garantit la vérité. De telles distinctions sont toujours un symptôme de maladie. Si la croyance à la Bible, ce fondement de la Réforme, avait été aussi saine et aussi forte qu'aux temps apostoliques, nous n'aurions pas eu une Eglise luthérienne plus préoccupée du principe matériel de la justification par la foi, et une Eglise réformée plus préoccupée du principe formel de l'autorité des Ecritures.

J'ai dit que la Réforme, quoiqu'elle ait rétabli sur la terre la foi à l'Ecriture, n'est pas parvenue immédiatement à la rétablir aussi complète qu'elle l'était au temps des apôtres;

j'ai ajouté qu'elle n'était pas parvenue à la rétablir aussi exclusive. Ma seconde assertion n'est malheureusement pas plus difficile à prouver que la première. — Toutes les Eglises protestantes ont cédé à l'entraînement des imitations romaines, en promulguant de longs symboles dont l'autorité n'a pas tardé à voiler ou à dépasser en fait celle de l'Ecriture. Plusieurs Eglises protestantes ont semblé accepter une tradition restreinte aux quatre premiers siècles, mettant pour ainsi dire les Pères et les conciles de leur temps à côté des écrits théopneustiques. D'autres Eglises sont allées plus loin encore; animées d'un esprit « conservateur » (comme si nous avions le droit de conserver ce que Dieu condamne!), elles ont maintenu un certain nombre d'usages catholiques réputés innocents.

On sait que ce levain catholique entre maintenant en fermentation, et c'est justice. — L'Allemagne a maintenu des images, des crucifix, des autels, une hostie remplaçant le pain, une sorte de confession et d'absolution, l'ordination, des prêtres, des sacrements (au sens traditionnel de ce mot). Aussi l'Allemagne protestante se couvre-t-elle d'ordres religieux et célibataires. Aussi le Kirchentag de Hambourg a-t-il épouvanté ceux qui y assistaient, par les tendances catholiques qui s'y sont manifestées. — L'Angleterre a maintenu la hiérarchie épiscopale; elle a reconnu plus que d'autres pays protestants l'autorité de l'Eglise des quatre premiers siècles; à côté de ses 39 articles, elle a placé une liturgie qui consacre la succession apostolique, la régénération baptismale et plusieurs pratiques romaines; elle place dans son calendrier une foule de saints canonisés par le pape, et y conserve la fête de tous les saints! (la Toussaint.)

Aussi l'Angleterre protestante a-t-elle vu reparaître les couvents, les ornements sacerdotaux, les tableaux d'église, l'encens. Aussi a-t-elle vu le puséisme tirer les conséquences logiques de la liturgie et introduire au milieu des ecclésiastiques et des hautes classes l'idée d'un clergé distinct des laïques, d'une justification par les sacrements, de la présence matérielle du Christ dans l'hostie, de l'insuffisance de l'Ecriture et de la légitimité de la tradition.

Le mal est grand, et ne nous imaginons pas que nous en soyons exempts, nous protestants de langue française. Nous avons déjà nos sœurs de charité; nous aurons demain nos « répons, » car on propose d'introduire dans les églises l'usage de réciter à demi voix la confession des péchés; les tendances cléricales et même épiscopales ne manquent pas de représentants chez nous, et voici M. Matter qui nous propose un système complet de culte liturgique et d'interprétation réservée aux clercs! De tels livres ne s'écrivent que lorsqu'il y a un public pour les lire et une opinion pour les inspirer.

Prenons garde à nous! la tendance qui attaque l'Ecriture et la tendance qui y ajoute des traditions humaines, se tiennent étroitement. Les Allemands qui poussent à l'imitation romaine, montent les premiers à l'assaut de la théopneustie et du canon; l'anglicanisme puséiste ou quasi-puséiste a soin de proclamer l'insuffisance des Ecritures; les partisans d'un protestantisme catholique sont fort tendres chez nous pour les apocryphes, et fort hostiles par compensation pour la prétention puritaine de repousser les institutions, les formes d'église, les usages et les doctrines qui s'écartent de la lettre ou de l'esprit des Ecritures. — La Bible,

seule et absolue souveraine, voilà leur ennemi commun.

La gloire de la Réforme a été de tenter le retour vers le modèle apostolique. Elle y a marché ; elle a donné le signal ; son œuvre sera accomplie quand les chrétiens seront parvenus au but que se proposaient les réformateurs et auront rejeté leurs inconséquences. — Cela est vrai du second article de la profession apostolique comme du premier ; plus vrai encore, je dois l'avouer. La foi en Christ a été moins complétement restaurée que la foi à l'Ecriture.

Et cela s'explique. Les réformateurs sortant du catholicisme, pouvaient difficilement concevoir des Eglises qui ne fussent pas identiques au monde ; le multitudinisme était leur point de départ et leur point de vue naturel. D'ailleurs la tentation était forte : les nations viennent à eux ; leur refuseront-ils des églises nationales? — Je comprends donc à merveille que l'œuvre de la restauration du modèle apostolique soit demeurée alors plus insuffisante encore en ce qui concerne l'Eglise, et par conséquent la foi en Jésus-Christ.

Sans doute la Réforme a retrouvé et proclamé la doctrine de la justification par la foi ; elle a remis en lumière cette grâce gratuite, ce salut assuré à tous les croyants, ces priviléges de l'enfant de Dieu pouvant dire : « J'ai la vie éternelle ; j'ai été pardonné ; le Sauveur est mon Sauveur. » Mais là elle s'est arrêtée, et par une contradiction inouïe, elle a défini le chrétien autrement que l'enfant de Dieu, ou, si l'on veut, le membre de l'Eglise autrement que le chrétien !

Je n'aurai garde d'introduire ici la discussion du problème ecclésiastique ; je me borne à constater que le retour au modèle primitif exigeait précisément le contraire de ce

qu'on a fait. Quiconque lit les Epîtres doit y reconnaître que (réserve faite des hypocrites et des indignes) tout membre d'une Église apostolique est traité comme un racheté et comme un saint, par cela seul qu'il est considéré comme un croyant.

La distinction entre croire et se convertir n'était pas inventée à cette époque. Quand un homme se présentait au baptême et qu'on lui posait la simple question : « Crois-tu au Seigneur Jésus? » on ne lui demandait pas : Crois-tu qu'il y a eu un homme portant le nom de Jésus? ou : Crois-tu que ce Jésus est Dieu manifesté en chair et qu'il est mort pour le salut des hommes? On lui demandait : Crois-tu qu'il est *ton* Sauveur? Crois-tu que tu *es* sauvé par Lui?

Il n'y a pas un texte apostolique qui ne témoigne en faveur de mon observation. Les membres de ces Eglises ne croient pas à Jésus pour le compte d'autrui, ne croient pas à Jésus avec un peut-être ; ils ne croient pas à la manière des démons, qui savent très-bien que Jésus est le Sauveur, mais qui demeurent en dehors du salut ; ils ne croient pas à la manière des Juifs un moment entraînés à la suite de Jésus, et dont il se défiait parce qu'ils admettaient seulement une certaine croyance à sa mission messianique. — La profession de foi en Christ qui faisait seule le membre de l'Eglise apostolique et qui doit faire seule à jamais les membres de toutes les Eglises, c'est la profession de la foi individuelle, de la foi qui n'existe chez un homme que lorsqu'il croit qu'il a été individuellement perdu à cause de ses péchés, que Christ est mort pour lui individuellement, que Christ est dès à présent son Sauveur à lui individuelle-

ment; c'est la foi de l'homme qui sait qu'il n'y a plus de condamnation pour lui, qui est passé de la mort à la vie, qui est devenu cohéritier de Christ, qui s'assied avec Christ dans les lieux célestes.

Les apôtres n'ont jamais donné à autre chose le beau nom de « foi au Seigneur Jésus. » — Ils ne distinguaient pas, eux, entre la foi et la croyance; seulement ils voulaient que la croyance fût complète, et ils ne pensaient pas que l'on crût en Christ tant qu'on ne l'avait pas accepté soi-même comme parfait Sauveur. Sans recourir à nos explications cherchées et maladives sur « la foi de la tête et la foi du cœur, » les apôtres pensaient que l'homme croit avec toutes ses facultés, avec sa tête, avec son cœur, avec sa conscience, avec sa volonté; ils pensaient que la croyance produit le sentiment, mais qu'elle n'est pas le sentiment. Nous nous confions après avoir cru, nous aimons après avoir cru, nous éprouvons la vraie repentance après avoir cru; nous ne pouvons pas croire à notre perte absolue, à notre rédemption accomplie, et ne pas nous confier, ne pas aimer, ne pas nous repentir. Cependant nous ne confondons pas la repentance, l'amour et la confiance ave la foi.

La foi telle que nous la montrent les écrits apostoliques est une chose très-simple. Croire, c'est croire. Je crois en Christ, c'est-à-dire que j'admets la vérité de l'expiation de mes péchés par Christ; rien de plus, rien de moins. — Il est vrai que, pour admettre une vérité aussi humiliante, il faut que ma volonté rebelle ait été fléchie. Il est vrai qu'admettre une vérité aussi touchante, c'est se donner et se convertir.

La conversion suit indispensablement et immédiatement la foi. Quoiqu'elle ne soit que sa conséquence, elle est sa conséquence tellement nécessaire, que personne ne peut croire en Christ sans être converti. Le Nouveau Testament l'atteste à toutes ses pages, et l'expérience et la logique ne l'attestent pas moins. Trouvez-donc un moyen d'imaginer une âme où ait pénétré la croyance que Christ l'a rachetée par son sang, qu'elle est à lui, et qui cependant n'ait pas éprouvé le changement fondamental qui fait marcher dans une direction toute opposée à l'ancienne! La conversion, la nouvelle naissance ne sont pas autre chose ; quant à la sanctification, c'est bien différent; la vie entière du chrétien lui est consacrée et ne lui suffit pas; converti dès l'instant même où il a cru, le chrétien n'est pas encore sanctifié au moment où il meurt.

Les églises apostoliques n'ont pas connu nos théories sur les membres qui ne sont pas encore croyants, et sur les croyants qui ne sont pas convertis. Elles ignoraient les définitions modernes en vertu desquelles certains hommes « qui ont toujours cru en Jésus, » ne se « convertissent » néanmoins qu'à un moment donné! — Au temps des apôtres, on n'admettait pas qu'il pût y avoir un seul homme ayant toujours cru, par la raison bien simple que croire que Jésus est un sauveur ne ressemble guère à croire qu'il est mon Sauveur; or cette dernière croyance est le fait spécial de la foi, le signal de la conversion, de la nouvelle naissance par laquelle tout homme doit passer pour entrer dans le royaume de Dieu.

Que le lecteur ne me reproche pas ces explications. Il fallait les donner, afin d'établir ce que signifiait la profes-

sion de foi apostolique : « Crois-tu au Seigneur Jésus? » Elle emportait l'idée même de la conversion. Tous les membres d'une Eglise apostolique faisaient profession d'être convertis. On s'adressait à eux comme à des convertis. — Et voilà pourquoi une barrière infranchissable séparait alors l'Église du monde. Les églises de multitude, les églises identiques au monde, héréditairement composées de tous les citoyens d'un pays ou de tous les descendants des anciens membres, de telles églises étaient exactement aux antipodes du modèle apostolique.

Il y a donc à y revenir pour l'article de la foi en Christ, aussi bien que pour celui de la foi à l'Écriture. A l'égard de l'une et de l'autre, la Réforme est demeurée en chemin. — Elle a remis l'Ecriture en honneur ; mais elle a ouvert la porte à la critique sacrée, et elle a maintenu des traditions catholiques. — Elle a rendu aux pauvres âmes affamées de justice le grand dogme du salut par la foi; mais elle a distingué entre la foi et la croyance, entre la foi ordinaire et la foi qui sauve, entre la foi d'intelligence et la foi de sentiment, entre la foi du membre de l'Eglise et la foi du converti.

Que sera-ce maintenant, lorsque la réforme aura complété son œuvre, lorsqu'elle aura ressaisi d'une main ferme l'Ecriture, règle infaillible et règle exclusive, la foi en Christ, foi qui sauve et qui convertit ; lorsqu'elle se sera replacée dans le vrai quant à la Bible et quant à l'Eglise !

Je ne conçois rien de plus beau que l'avenir du protestantisme s'il achève d'être lui-même, s'il se délivre des éléments catholiques et rationalistes qui lui restent encore, s'il ressaisit le grand dogme ecclésiastique en même temps

que le grand dogme théopneustique. Les deux imperfections évidentes de la Réforme seront réparées, et la conformité apostolique sera rétablie sur tous les points. Nous aurons appris à obéir et à nous soumettre, sans stipuler d'exceptions. Nous serons enfin réellement assis sur les bancs de l'école de la foi.

Quelles perspectives s'ouvriront alors ! — La Réforme avait été un immense progrès en tant que, sur les deux points essentiels de la conformité apostolique, elle s'était séparée du catholicisme. Elle avait compromis ce progrès en tant que, sur les deux mêmes articles, elle avait conservé quelque chose du catholicisme. Sa force avait été de retrouver la Bible et la justification par la foi ; sa faiblesse avait été de maintenir des symboles et des traditions d'abord, des églises de multitude et une profession incomplète de foi au Sauveur ensuite. — Aujourd'hui l'œuvre de la Réforme va s'affermir en se terminant. Pour la foi à l'Écriture, les attaques mêmes du rationalisme nouveau serviront à nous ramener jusqu'au modèle primitif, c'est-à-dire au canon providentiel et indiscutable, à l'inspiration plénière, au rejet absolu des traditions, au remplacement des symboles par les deux articles du symbole apostolique. Pour la foi en Christ nous sommes en train de revenir pareillement au modèle primitif, c'est-à-dire à la profession individuelle de la croyance que Christ nous a rachetés, que nous sommes enfants de Dieu et convertis.

Notre programme est donc bien simple. — Ne rien inventer, retourner à l'ancien, au plus ancien ; ne pas réagir contre la Réforme, la continuer au contraire ; poursuivre la restauration de l'autorité en dépouillant ce que nous avons

encore de catholique, et en nous modelant humblement sur ce que l'Ecriture a déclaré, sur ce que les apôtres ont fait.

Dans une telle soumission, il y a plus de paix et plus de grâces excellentes que je ne puis le dire. Les contradictions intellectuelles et morales disparaissent, car elles tiennent toutes à nos doutes au sujet du canon, à nos doutes au sujet de la théopneustie, à nos opinions et à nos interprétations traditionnelles. Placés en présence d'une Bible entièrement vraie, appelés à nous conformer à ses ordres et aux exemples apostoliques qu'elle renferme, nous échappons à nos hésitations ordinaires, nous voyons clair dans la plupart des questions qui ne semblent embarrassantes que parce qu'on les aborde sans avoir reconnu une autorité. Il y a là de ce beau soleil, de cette douce lumière promis aux justes, en d'autres termes, aux croyants, et qui portent l'unité dans la vie et la joie dans le cœur.

Je viens de parler d'unité. Celle que Dieu a voulue et qui n'est pas l'uniformité factice des hommes, sera aussi la conséquence naturelle du retour aux Ecritures et de l'achèvement de la Réforme. — Voyez déjà à quel point la doctrine des protestants a été une dès l'origine, et est une maintenant partout où l'autorité a été acceptée, partout où la Bible et le Saint-Esprit ont été pris au sérieux! Ce sera bien plus admirable encore, lorsque nous aurons une conviction affermie au sujet des Écritures, et lorsque le devoir de marcher en tout sur les pas de l'Eglise apostolique aura été généralement compris par les chrétiens. Alors tomberont les traditions protestantes, et avec elles les divisions qui donnent au protestantisme une apparence

sectaire. Notre unité ne s'établira pas, ainsi qu'on nous le propose quelquefois, aux dépens de la vérité; elle s'établira par la vérité plus sérieusement reconnue.

Ainsi sera justifié le titre de ce chapitre : la Réforme est le retour vers l'école de la foi. — J'entends la Réforme réelle, et non ses tristes copies. S'il y a des gens (et il y en aura toujours) qui s'imaginent être protestants par cela seul qu'ils ne sont pas catholiques, qui s'imaginent être protestants en maintenant leur indépendance vis-à-vis de la Bible, je n'ai pas besoin de dire que le nom ne fait rien à la chose, que le nom de protestant n'a pas plus d'action magique par lui-même que celui de chrétien, que les faux protestants demeureront en dehors des priviléges assurés aux vrais, que les ennemis de l'autorité ne se conduiront jamais comme ses partisans.

Mais quant aux partisans de l'autorité, le Seigneur leur adresse sa bonne parole habituelle : « Ne craignez rien. » Ils traverseront la crise actuelle (crise terrible, j'en conviens) sans y perdre autre chose que leurs doutes, leurs hésitations, leurs réserves à l'endroit de l'Ecriture. A force d'éprouver leur impuissance sur le terrain du témoignage des hommes, ils se réfugieront sur le terrain du témoignage de Dieu. Là ils seront en sûreté. Je dis en sûreté, je ne dis pas dispensés de combattre.

Combattre ! il le faudra jusqu'au bout. « N'espérez jamais me voir en repos, écrivait Luther à Spalatin.... Cette affaire ne se terminera pas avant que tous mes amis m'aient abandonné, comme les disciples de Christ l'abandonnèrent. La vérité demeurera seule, et triomphera par sa droite et non par la mienne, ni par la vôtre, ni par celle d'aucun

homme. » Il écrivait plus tard au même Spalatin : « Trop de folie déplaît aux hommes, mais trop de sagesse déplaît à Dieu. On ne peut défendre l'Évangile sans tumulte et sans scandale. La Parole de Dieu est une épée, elle est une guerre, elle est une ruine, elle est un scandale, elle est une destruction, elle est un poison, et, ainsi que le dit Amos, elle se présente comme un ours dans le chemin et comme une lionne dans la forêt. » Et plus tard encore : « Pourquoi vous imaginer que c'est par la paix que Christ avancera sa cause ? »

L'homme qui avait retrouvé l'Ecriture savait bien qu'il aurait à lutter à cause d'elle ; il le savait, et n'ignorait pas non plus qu'il serait gardé par le Tout-Puissant. « Je suis dans les mains de Dieu, s'écriait-il à l'heure de ses grands périls, il est ma force et mon bouclier. Que me peut faire l'homme mortel? » — « Dieu arrête sur le rivage les flots de la mer, disait-il une autre fois, et il les arrête..... avec du sable. »

Je me hâte vers la fin de ce travail ; j'écarte les digressions ; je n'aborde que les idées nécessaires, qui tiennent aux entrailles du sujet ; et cependant il ne m'est pas possible de terminer sans examiner une dernière objection qui se présente sur le terrain historique où je me suis placé en finissant. Là s'offraient à nous, deux questions dont je viens d'essayer la solution : L'autorité des Ecritures que nous

avons logiquement démontrée a-t-elle été historiquement le principe de la Réforme ? Si elle a été son principe, l'a-t-elle été suffisamment, et n'avons-nous rien à faire à l'égard de l'Ecriture et à l'égard de l'Eglise, pour devenir chrétiens plus bibliques en devenant meilleurs protestants? —Telles étaient les deux questions inévitables. En voici une troisième, qui ne l'est pas moins, et qui me paraît épuiser le débat : La Réforme ne s'est-elle pas fait illusion à elle-même en arborant le drapeau des Ecritures, son principe ne portait-il pas beaucoup plus loin qu'elle ne le croyait, n'entraînait-il pas la suppression future de toute autorité et le remaniement philosophique du christianisme?

Si je laissais derrière moi, sans en dire quelques mots, une hypothèse aussi fréquemment reproduite, et reproduite à titre d'axiome, une arrière-pensée funeste à l'ensemble de ma démonstration pourrait demeurer dans l'esprit de quelques-uns de mes lecteurs.

Or, je ne connais rien de plus contraire aux faits que la théorie qui, voulant confisquer la Réforme au profit du rationalisme, essaie d'en faire l'avénement de la philosophie dans le domaine de la religion. Le rapprochement qu'on tente souvent entre Luther et Descartes manque absolument de base. Sans doute ils se sont rencontrés dans leur œuvre négative : Lorsque Luther déblayait la foi chrétienne encombrée de traditions et de coutumes, il donnait l'exemple à Descartes déblayant à son tour la philosophie des théorèmes admis et arrivant à sa fameuse « table rase. » Lorsque Luther renversait l'autorité du catholicisme, il donnait l'exemple à Descartes renversant l'autorité de la scolastique et d'Aristote. Par ce côté, côté important,

les deux grands hommes se sont rencontrés. Ils ont travaillé l'un et l'autre, l'un avant l'autre cependant et plus que l'autre, à une démolition indispensable. Mais là s'arrête la ressemblance.

Tandis que Descartes prétend retrouver toutes les vérités et Dieu même, par les seules forces de la raison, tandis qu'il promulgue ou prépare d'abord une religion naturelle, ensuite une acceptation dérisoire de la religion révélée qui serait remise à l'organe soi-disant spécial et parfaitement suspect de « la foi, » Luther et tous les réformateurs et tous les réformés bornent le rôle de la raison à l'examen des titres de la révélation et à l'intelligence de son contenu. Encore ne lui accordent-ils cette seconde mission qu'en la soumettant à l'influence et aux directions du Saint-Esprit. Quant à admettre ou une souveraineté de la raison sur l'Ecriture, ou une révision philosophique de ses dogmes, ou un partage de l'homme recevant tout ce qu'il peut au nom de la philosophie, et ne recevant de la révélation que ce qu'il est contraint d'aller prendre chez elle, *in extremis,* nous ne découvrons pas la moindre trace d'une semblable tendance ni chez les réformateurs, ni chez les protestants pieux qui ont suivi leurs traces. — Historiquement, puisqu'il s'agit d'histoire, il n'est pas permis d'attribuer aux gens une doctrine qui est tout juste le contraire de la leur. — Logiquement, il n'est rien de plus inconciliable que l'idée de révélation et l'idée de révision philosophique. Il était réservé à notre temps malade de subtilités, de faire vivre ensemble la prétention de croire aux choses révélées et la prétention de les juger. Les réformateurs n'étaient pas si avancés que cela ; les vrais réformés ne l'ont jamais été et ne le seront jamais.

Voici comment se présentent à eux les rapports de la philosophie et de la religion, de la raison et de la foi :

En premier lieu, ils ne mutilent pas l'homme ; jamais la vérité n'a exigé de semblables mutilations. Ils reconnaissent dans l'homme le point d'attache auquel doit venir se relier la révélation ; ils reconnaissent une raison, un sens moral dont la voix mérite d'être écoutée ; ils reconnaissent un libre arbitre, une faculté de dire non jusqu'au bout aux sollicitations de la grâce qui nous met seule en état de redevenir libres en rompant avec la révolte, mais qui ne nous y contraint jamais ; ils reconnaissent l'influence de la volonté sur la croyance, et savent que c'est là le côté moral de la foi, ce qui l'empêche d'être un simple acte d'intelligence et la conclusion d'un syllogisme ; ils reconnaissent enfin ce qu'il y a de fondé dans le point de vue qu'on prône tant aujourd'hui et qu'on n'est point parvenu à rendre faux en le prônant : l'harmonie préétablie de la conscience humaine et de la révélation divine.

Ils reconnaissent tout cela, et, de plus, ils rejettent avec horreur les théories catholiques de foi aveugle, de foi basée sur le scepticisme universel. Les démonstrations prétendues du christianisme, qui commencent par nous prouver que nous ne pouvons rien comprendre et rien croire, ne leur paraissent ni bien concluantes, ni bien glorieuses pour la révélation du Seigneur. Il y a une foi d'autorité, dans le mauvais sens du mot, qui leur répugne profondément et dont ils ne découvrent pas la moindre trace dans l'Ecriture. Il y a un obscurantisme catholique (et nous avons sur ce point, comme sur d'autres, nombre de protestants qui sont catholiques), il y a un obscurantisme qui leur sem-

ble être la négation même de la religion. Quand Huet, le représentant le plus complet de cette tendance, leur dit qu'il faut accabler la raison afin de l'amener au pied de la croix, que, « pour croire, il est avantageux de ne pas croire, » ils remarquent que les prophètes et les apôtres ont employé d'autres procédés, et qu'en accusant de folie la raison qui dépasse son rôle et qui s'ingère de découvrir elle-même les choses révélées, ils font appel à la raison et au sens moral renfermés dans leur rôle légitime. Ils ne cessent de dire aux hommes : Examinez ; voyez si ce n'est pas Dieu qui vous parle ; comprenez les choses qui vous sont annoncées de sa part.

Huet, qui veut anéantir la raison au profit de la foi, ne me paraît pas moins insensé et moins dangereux que tel philosophe qui veut anéantir la foi au profit de la raison. Les cartésiens qui ont renversé la scolastique et qui proclament la raison souveraine, ne sont pas plus à craindre que les scolastiques qui partaient de l'autorité sans la prouver, qui considéraient à priori toute décision de l'Eglise comme un axiome, et qui ne reconnaissaient d'autre droit à l'homme que celui de définir, de classer ou de systématiser. Je m'unis de cœur à l'imprécation célèbre de M. Royer-Collard contre « cette sagesse plus haute qui vient réparer la faute de la Providence, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes ! »

Le protestantisme répugne profondément à une telle « innocence. » Mais il ne répugne pas moins aux usurpations insolentes de la raison souveraine. Il ne transforme pas la raison en une sorte de révélation intérieure, où se-

raient inscrits, sous le nom d'idées innées, les principaux dogmes de la foi. Il sait que, si la révélation la plus authentique de Dieu nous était donnée par la raison ou par la conscience, la révélation biblique demeurerait éternellement subordonnée à celle-là et contrôlée dans tous ses détails par celle-là. La révélation philosophique et la révélation théopneustique ne cohabiteront jamais dans nos cœurs ; il faut que l'une cède à l'autre, et le choix du protestantisme n'a pas été un instant douteux. Il abandonne à certains disciples de Descartes les systèmes qui font de la raison le répertoire divin des grandes vérités. Pour lui, il ne voit en elle qu'un instrument, admirable quand on l'applique aux choses de sa compétence ; il ne saurait y voir une série de doctrines gravées par la main de Dieu même et reproduction infaillible de sa propre pensée.

Or la philosophie va jusque-là. Ecoutez M. Cousin : « La raison descend de Dieu, et s'incline vers l'homme ; elle apparaît à la conscience comme un hôte qui lui apporte des nouvelles d'un monde inconnu, dont il lui donne à la fois et l'idée et le besoin. Si la raison était personnelle, elle ne serait de nulle valeur... Il faut que la substance intelligente (Dieu) se manifeste, et cette manifestation est l'apparition de la raison dans la conscience. — La raison est donc, à la lettre, une révélation, une révélation nécessaire et universelle... la raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, ce *logos* de Pythagore et de Platon, ce *Verbe fait chair* qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble. Ce n'est pas sans doute le Dieu absolu dans sa majestueuse indivisibilité, mais sa manifestation en esprit et en

vérité ; ce n'est pas l'être des êtres, mais c'est le Dieu du genre humain. »

Les réformateurs et les réformés ont-ils jamais tenu un pareil langage? Connaissent-ils la raison impersonnelle, la raison révélation, la raison Verbe fait chair? — Et remarquez que ce retour aux « idées » de Platon est une nécessité absolue pour la philosophie, si elle aspire à maintenir la suprématie de l'homme. Il faut bien que la certitude soit quelque part; il faut bien que Dieu soit quelque part; et si nous trouvons trop humiliant d'abdiquer en présence des révélations écrites, il faut bien que nous inventions une raison qui cesse d'être une faculté et devienne un catalogue, un catalogue d'idées divines.

Les réformateurs et les réformés n'adoptent pas davantage une seconde théorie destinée à préserver la fière souveraineté de la raison, tout en paraissant faire à la foi révélée la part qui lui convient. D'autres philosophes, parfois les mêmes, imaginent de transformer la foi en une faculté spéciale de l'âme humaine. C'est un moyen assez simple et assez généralement admis de ménager les deux partis en présence. — Toi, philosophe, tu te permettras toutes les audaces de raisonnement, à condition de déclarer en finissant que le raisonnement n'a rien de commun avec la foi, que ce que tu rejettes en qualité de philosophe, tu l'acceptes aveuglément en qualité de chrétien! Toi, chrétien, tu croiras aux dogmes écrits dans la Bible, à condition de te rappeler qu'une partie de ces dogmes compose la religion naturelle, et qu'une autre partie se reçoit les yeux fermés, au moyen d'une faculté spéciale, d'un besoin particulier de notre âme, qui se satisfait sans considérer le vrai ou le faux, domaine exclusif de la raison!

Une telle adhésion au christianisme est une insulte doublée d'incrédulité. Les réformateurs et les réformés n'ont point coutume de s'en rendre coupable. Leur raison et leur sens moral les conduisent jusqu'à la révélation écrite, et abdiquent ensuite, trouvant fort déraisonnable et fort peu philosophique de juger les paroles mêmes de Dieu.

Aussi ne demandent-ils pas à la philosophie les preuves de la religion. Ils n'appuient pas leur croyance sur cette base fragile. — Ils peuvent trouver intéressant, dans une certaine mesure, de constater l'accord entre les systèmes philosophiques et quelques dogmes révélés; mais ils ne s'exagèrent pas un tel accord, plus apparent d'ordinaire que réel, et ils se gardent d'y chercher la véritable apologétique. Ils sentent que, lorsqu'on a commencé à démontrer philosophiquement la religion, on ne tarde guère à la concevoir philosophiquement, et qu'on finit par la reconstruire philosophiquement; c'est-à-dire qu'on la refait au nom de l'homme et selon l'homme. On la change et on la nie.

Cela posé, je place la Réforme et sa doctrine sur l'Ecriture, en présence des trois formes principales sous lesquelles la raison souveraine s'est présentée dans les temps modernes, lorsqu'elle a voulu philosopher en matière de religion. — Les premiers ont inventé, comme je le disais tout à l'heure, le domaine spécial de la foi. — Les seconds ont inventé crûment un christianisme raisonnable. — Les troisièmes, plus habiles (et plus chrétiens aussi, je le reconnais), ont inventé l'identité de la pensée philosophique et du fait chrétien.

La première méthode est la plus commune; la seconde, adoptée par l'ancien rationalisme, est la plus hardie; la

troisième, introduite par le rationalisme nouveau, est la plus respectueuse. Mais celle-là même, tout en paraissant conserver le christianisme tel qu'il est et se renfermer dans une explication, une démonstration, ou une contre-épreuve philosophique de ses dogmes, celle-là même le reconstruit et le dénature.

Commençons par la théorie qui fait de la foi une faculté spéciale et qui la confine dans un domaine à part.

On arrange tout ainsi. — Il y a des erreurs dans la Bible! oui, philosophiquement, pour la science; mais pour la foi, c'est autre chose! La foi accepte l'absurde; elle en vit! — Les principaux dogmes sont démontrés faux; je n'ai pas à m'en inquiéter. Ils ne sont faux qu'à mes yeux de philosophe, à mes yeux de croyant (si tant est qu'il faille parler d'yeux encore), les dogmes faux deviennent excellents; mon intuition religieuse absorbe ce qui lui convient, et n'a rien à démêler avec le raisonnement!

Ce qui fait le danger de cette théorie, c'est qu'elle est accueillie par plusieurs chrétiens qui la croient conciliable avec l'autorité de la révélation. Elle ne correspond que trop aux tendances générales vers le vague et vers l'à peu près. On aime à se représenter la foi indépendamment de son objet, indépendamment des questions d'erreur ou de vérité, comme un besoin, un instinct, dirai-je, qui se satisfait à tout prix, qui croit pour croire, qui est heureux de croire. On aime à se soustraire aux discussions difficiles, en opposant aux raisonnements un fait *sui generis*, un fait qui n'est pas, dit-on, de leur compétence, la foi. C'est inviter les gens à continuer leurs attaques et à se donner carrière; c'est se réserver à soi-même le droit d'adhérer à

une bonne partie de leurs négations ; c'est acquérir le précieux privilége de ne pas prendre parti, et abriter un reste de christianisme ou d'autorité discréditée derrière la pauvre barrière de l'intuition religieuse. Voilà la révélation réduite au droit d'asile, embrassant l'autel d'un dieu mystique, et attendant son salut des murailles respectées qui forment l'enceinte du sanctuaire : le sanctuaire du sentiment, de la conscience religieuse, de la croyance instinctive, de la foi. — Au dehors on raisonnera, on discutera, on rejettera ; au dedans régnera la douce paix du sentiment et de la persuasion intime !

J'ai été supris de trouver dans un esprit aussi distingué et aussi net que celui de M. Martin la théorie de la foi faculté spéciale. Il s'efforce d'établir l'existence de « la faculté religieuse. » — « Elle a bien son domaine spécial : ce sont les rapports de l'âme avec le monde invisible et éternel, avec *le divin*, selon l'expression reçue. Cette faculté a pour haute mission de révéler à l'homme l'idée de Dieu, source et but de son être, et de lui faire sentir le besoin de le chercher et de s'unir à lui. » — « La foi est la faculté religieuse *agissante* ; elle est, pour ainsi dire, l'organe par lequel cette faculté s'empare de l'aliment dont elle a besoin. » — « Elle adhère à la vérité divine (ou à ce qu'elle croit tel), indépendamment de ce que peuvent dire les sens, la logique, le sentiment ou la volonté. » — « Voyez une âme possédée par la foi. Elle fait un entier abandon de son être au dieu qu'elle croit..... On peut dire qu'aucune religion positive, pas plus l'Evangile qu'une autre, n'existe pour l'homme, tant qu'il ne l'a pas plus ou moins

saisie de cette manière. La distinction entre la croyance et la foi demeure indélébile. [1] ».

Je sais très-bien les sages réserves de M. Martin. La foi, selon lui, n'est pas isolée des autres facultés; il y a des relations nécessaires entre la raison et elle. Mais il n'en demeure pas moins certain que nous avons ici un organe spécial pour les choses religieuses, et que nous retombons dans la distinction tant recommandée par Schleiermacher et qui l'a conduit ainsi que ses disciples à une liberté presque absolue vis-à-vis des révélations positives. Le besoin mystique, le sentiment qui conduit à Dieu! Chaque jour encore, on s'appuie là-dessus pour démolir la Bible. Dès que la religion est « quelque chose d'indépendant, reposant sur soi-même; » dès qu'elle apparaît dans sa forme première « comme détermination de la conscience immédiate de soi; » dès que la foi est « une force de l'âme aussi inexplicable dans son principe qu'aucune des qualités natives qui distinguent l'homme, » il est naturel qu'on se sente à l'aise, et qu'à des degrés divers, selon la mesure du respect qu'on éprouve pour les Ecritures, on en sacrifie quelque chose sans craindre d'ébranler le fait religieux qui existe par lui-même.

Quant à moi, j'aime bien mieux prendre l'homme tel qu'il est, avec sa volonté corrompue qui s'oppose aux croyances révélées, avec le secours du Saint-Esprit qui le met seul en état de les accepter, avec son être entier engagé dans la question, entendement, sens moral, volonté et

[1] Etude sur la foi, en six conférences, pages 35, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 55, 56, 63, 64, 67, 71, 72, 74, 75, 150.

sensibilité; j'aime bien mieux ne pas compliquer ce qui est simple et ne pas attenter à l'unité du moi humain, au moment même où elle se manifeste le plus puissamment; j'aime bien mieux dire, d'après la Bible, que la foi est la croyance, sachant que la croyance à la perdition absolue et au salut accompli par le sang du Christ ne se reçoit pas comme un théorème de géométrie et ne se reçoit pas non plus sans preuves très-positives, sachant enfin qu'une telle croyance (je répète le mot) ne se reçoit pas sans toucher et changer le cœur.

Je le dis avec un homme aussi éminent qu'excellent, à la mémoire duquel je suis heureux d'offrir ici l'hommage de ma reconnaissance et de mon respect, « toutes les forces de l'âme » sont agissantes dans la foi. — M. Stapfer a raison, et la meilleure preuve, c'est que la Bible confirme sa définition. Elle ne met pas à part la foi ou le sentiment, dans une case particulière de l'âme humaine. Elle s'adresse à l'âme entière, à son intelligence, à sa sensibilité, à sa volonté; elle argumente; elle donne les raisons des choses; et puis aussi elle nous montre l'unité réelle de cette âme qui devrait croire et qui s'y refuse, quand elle nous parle « du méchant cœur d'incrédulité. »

L'organe spécial de la foi est une invention tellement commode, qu'elle se retrouve partout. Chacun veut à son tour couper l'homme en deux et lui dire: voilà ta faculté pour croire, et voici ta faculté pour raisonner; voilà le domaine commun des deux facultés (la religion naturelle), et voici le domaine particulier où toutes deux sont maîtresses l'une d'admettre et l'autre de rejetter. — Chacun vient à son tour nous entretenir de la foi qui porte en elle sa cer-

titude immédiate, afin d'avoir le droit de nous montrer ensuite « l'abîme infranchissable entre l'homme et la vérité religieuse, vérité absolument transcendante ! » — Quand on en est venu là, l'autorité réelle n'existe plus, quoiqu'on s'incline très-profondément devant elle. On démolit à grands coups de pioche l'édifice des Ecritures; puis on se jette tout à coup dans les bras de l'Eglise. La foi étant un instrument spécial pour les questions religieuses, on n'éprouve aucun scrupule à s'élever contre les choses révélées, sauf à faire un moment après le saut périlleux. L'abîme ne se franchit pas autrement; l'incrédulité aboutit sans peine à la foi du charbonnier.

Elle serait longue la liste des libres-penseurs qui ont cherché un abri dans la distinction entre la croyance ordinaire et l'acte mystérieux de la foi, qui n'est pas une croyance, mais un don, une crise, que sais-je! — Déjà Abailard essayait la séparation des deux domaines; Descartes y insistait; Bayle tentait, peu sérieusement j'imagine, d'abriter son doute universel sous la forme convenue d'une réserve quant aux dogmes de la religion; Kant, fondant le rationalisme, déterminait les limites entre l'empire de la foi et celui de la raison; Schleiermacher, réagissant contre le rationalisme, s'appuyait sur la même théorie et demandait un refuge au sentiment religieux. — Un Pascal (ceci est plus grave) n'avait pas dédaigné d'adopter ce système qui cadrait si bien avec le caractère général de son apologétique où l'appel à l'autorité des Ecritures ne figure guère que pour mémoire.

Il n'est pas nécessaire de montrer à quelles conséquences cela mène. – Si la foi est une faculté spéciale, les diffé-

rences religieuses entre les hommes perdent leur caractère de moralité ; elles ne sont pour ainsi dire plus que le résultat inévitable des différences qui existent entre l'énergie de cette faculté chez quelques-uns et sa faiblesse chez quelques autres ; vous aurez la catégorie des hommes « naturellement religieux, » et celle des hommes « naturellement sceptiques » ; on est ainsi fait, qu'y pouvons-nous ! — Avec la foi transformée en intuition, nous arrivons à rejeter tout ce que cette intuition ne nous montre pas comme divin ; est-ce notre faute si le sens particulier qui existe en nous pour les choses religieuses ne nous dit rien au sujet de telles ou telles parties de la Bible ! — Lorsqu'on divise l'homme et qu'on met dans des compartiments distincts la raison et la foi, on est entraîné à les fausser l'une et l'autre ; ici une dialectique effrénée, là un sentimentalisme pieux. — N'oublions même pas que la distinction dont je parle a conduit certains hégéliens (les meilleurs) a déclarer que Jésus-Christ avait atteint le degré suprême en religion, mais non en philosophie !

A vrai dire, on ne recule plus devant aucune témérité, sitôt qu'on s'est habitué à considérer la foi comme une faculté spéciale. — On nie tout au nom de la philosophie, et l'on accepte tout au nom de la religion. On devient en même temps très-incrédule et très-crédule ; pourquoi y regarder de si près, dès qu'il ne s'agit plus que d'une affaire d'impression et de sentiment ! M. de Wette disait : « J'ai sauvé ma foi, » et j'espère de toute mon âme qu'il disait vrai ; mais que d'autres la perdront en suivant la même voie et en se rassurant sur leurs révoltes au moyen du sentiment ! Schleiermacher a fait comme de Wette ; il a mis à part la

religion et la certitude immédiate, puis il a raisonné avec une liberté effrayante. A force d'inconséquence et de mysticisme, il a échappé au péril de sa propre doctrine. J'en rends grâce à Dieu, et j'engage les chrétiens à ne pas tenter l'aventure.

Hobbes fait la philosophie du matérialisme, il n'y laisse de place ni pour Dieu, ni pour l'âme ; puis il se tourne vers la religion et, lui cédant la parole, il l'invite à établir toutes les vérités évangéliques. Charron le sceptique, qui raillait la vie à venir, ajoutait aussitôt : Je ne fais pas de la religion, mais de la philosophie ; et de sa plume religieuse il réfutait l'hérésie protestante ! Il n'y a pas jusqu'à Hégel et Fichte, qui n'aient trouvé leur dernière ressource dans la distinction entre la raison et la foi.

Soyons-y attentifs. Un homme bien sincère nous a avertis. M. Jouffroy, tout en réservant la foi pour ceux qui en éprouvaient encore le besoin, avait soin d'ajouter que c'était l'aliment des faibles, et que les forts apprendraient de plus en plus à s'en passer. Quand la faculté spéciale aura fait son temps ; quand elle aura suffisamment servi à faciliter la besogne des destructeurs ; quand on croira pouvoir refuser à la religion l'insultante révérence qu'on lui adresse en la parquant à part, on supprimera la distinction dont on fait aujourd'hui tant de bruit. Quand la brèche sera faite, on laissera là le bélier qui aura servi à la pratiquer.

Non, Descartes n'a pas continué Luther ; non, la Réforme n'a jamais ni introduit, ni adopté ce partage de l'homme entre la religion et la philosophie ; elle n'a fait d'autre part à la raison que celle qui lui est faite par l'Écriture. La Réforme, en vertu de son principe et des con-

séquences de son principe, n'autorise personne à admettre aveuglément, en vertu des affirmations instinctives de la foi, ce qu'il repousse raisonnablement en vertu des négations méditées de l'intelligence. Son principe n'a pas, au contraire, de conséquence plus directe que celle-ci : La révélation biblique étant la Parole de Dieu même, tout ce qu'elle contient est vrai, et nous serions insensés si nous contestions les dogmes qui y sont proclamés, si nous nous permettions de les discuter, de les expliquer ou de les arranger philosophiquement.

Le rationalisme ancien et le rationalisme nouveau ne sont pas, comme on le prétend, les enfants légitimes de la Réforme ; ce sont les enfants d'une philosophie faussement ainsi nommée, philosophie qui n'a jamais été plus funeste au christianisme que lorsqu'elle a eu la prétention (souvent sincère) de le sauver en l'accommodant aux théories du jour.

Personne n'a mieux jugé que M. Jalaguier ces reconstructions philosophiques du christianisme, ces démonstrations logiques, ces explications rationnelles de l'Evangile. Il prouve qu'on détruit l'autorité, sous prétexte d'établir l'identité de l'idée chrétienne et de l'idée philosophique ; il prouve qu'en procédant ainsi on en vient à se passer de la révélation, et qu'on modifie toujours profondément les vérités qu'on a l'intention de maintenir. « Par la voie logique, dit-il, on n'arrive pas aux faits, et à ceux de l'Evangile moins encore qu'aux autres ; car, selon l'expression de l'apôtre, ils ne seraient jamais montés dans l'esprit de l'homme. » Et puis, fait remarquer M. Jalaguier, quelle est la philosophie avec laquelle le christianisme sera tenu de se

trouver identique pour être reconnu vrai et divin? « Est-ce le déisme ou le panthéisme? Est-ce la philosophie de Descartes ou de Bacon, celle de Leibnitz ou de Locke, celle de Condillac ou de M. Cousin? Et dans le grand cycle allemand lui-même, est-ce celle de Kant ou de Fichte, ou de Schelling, ou de Hégel, ou de Jacobi, ou de Fries, ou de tant d'autres moins connus, qui ont modifié la pensée des maîtres ou tenté des voies différentes?... laquelle de ces philosophies est la philosophie? Laquelle est cette vérité éternelle, type, critère, garant de la vérité chrétienne?... Chacune des explications scientifiques du christianisme ne dure qu'autant que la théorie on l'hypothèse métaphysique d'où elle sort.... à chaque phase est attachée une école théologique spéciale, une conception particulière de la dogmatique chrétienne. Quel fond faire là-dessus[1]? »

Je veux, à l'appui des observations si justes et si fermes que je viens de transcrire, citer deux exemples remarquables des transformations que subit le christianisme remanié par la philosophie. Je demanderai le premier au fondateur de l'ancien rationalisme, Kant, qui s'efforçait de rendre le christianisme raisonnable. Je demanderai le second à l'homme distingué que le rationalisme nouveau semble adopter chez nous pour son philosophe, M. Secretan. — On verra que le second même, quoique sincèrement désireux de conserver le fait chrétien et désavouant la pensée de découvrir en quelque sorte le christianisme par les seules voies philosophiques, n'en est pas moins en-

[1] Le Témoignage de Dieu, pages 65, 66, 67.

traîné à le modifier profondément. Le christianisme ainsi démontré n'est plus le christianisme, c'est un autre Evangile.

Et l'on voudrait nous faire croire que le principe de la Réforme mène là !

Commençons par Kant.

Le titre même du petit livre où je puiserai ma preuve établit la portée de sa tentative : » la religion dans les limites de la raison. » — C'est bien dans ces limites que la religion finira toujours par se trouver enfermée, quand on la reconstruira philosophiquement. Il s'agira toujours, au fond, comme chez Kant, de soumettre à une interprétation rationaliste les dogmes et les mystères du christianisme. On pourra ne pas arriver ainsi que lui, à nier le péché originel, à considérer l'idéal du bien tel qu'il est en nous comme « le Fils unique de Dieu descendu parmi les hommes, » à transformer tous les mystères en allégories morales, à ne voir dans la trinité que Dieu envisagé sous trois points de vue divers par rapport à la loi morale, à ne voir dans la rédemption que le changement moral qui nous fait sortir du mal et entrer dans le bien.

Jamais l'orthodoxie, dans ses jours de mauvaise foi, n'a fait subir aux textes sacrés des tortures comparables à celles que leur inflige Kant exigeant que tout commentaire de l'Ecriture y découvre une instruction morale et n'y découvre pas autre chose. Voici l'Évangile tel qu'il sort des mains de Kant : Je prends deux doctrines principales, la personne du Sauveur. le rachat par son sacrifice.

La personne du Sauveur ! — « dans ses rapports avec la divinité, dit Kant, l'idéal pratique et nécessaire de la sain-

tété d'êtres raisonnables et finis doit s'offrir à la pensée dans les définitions suivantes : 1° à l'égard de son origine, cet idéal est comme existant en Dieu de toute éternité ; n'ayant pas été créé, mais engendré, il émane du caractère essentiel de la divinité, que l'on ne peut concevoir, si ce n'est comme la moralité sans bornes. Il est le Fils unique de Dieu. 2° A l'égard du monde, cet idéal est comme le but de la création, comme la parole, le *qu'il soit,* parole qui a fait que toutes les autres choses sont, et sans laquelle rien de ce qui est fait n'existerait. C'est le reflet de la splendeur divine ; c'est en lui que Dieu a aimé le monde. 3° A l'égard de la nature humaine, c'est quelque chose qu'elle n'a pas fait, mais qui a pris place en elle, sans que l'on puisse comprendre comment elle a pu être susceptible de le recevoir. Il est comme quelque chose qui du ciel est descendu sur terre, et que l'humanité a reçu en elle ; la Parole est devenue chair.... »

Le lecteur devine sans peine la suite de l'allégorie. « On doit se le représenter, ajoute Kant, soumis à tous les penchants, à tous les besoins.... On devra aussi se figurer le divin modèle, comme éprouvé par les plus violents combats, par les séductions les plus attrayantes, et prenant sur lui toutes les souffrances, jusqu'à la mort la plus ignominieuse, pour ennoblir l'homme, et même pour le bien de ses ennemis. La persuasion que cet idéal a une réalité objective, qu'il existe véritablement dans la nature humaine, voilà en quoi consiste la croyance en un fils de Dieu qui s'est revêtu de la nature humaine. La persuasion qu'il est nécessaire que nous adoptions des sentiments conformes à

cet idéal, est la seule foi au Fils de Dieu, la seule par laquelle nous soyons justifiés et sauvés. »

Ces derniers mots nous annoncent ce que deviendra la rédemption dans la reconstruction philosophique du christianisme par Kant. — « Sa mort, écrit Kant, sa mort, le plus haut degré des souffrances de l'homme, était la représentation la plus complète du bon principe, c'est-à-dire de l'humanité dans sa perfection morale. Elle était un modèle offert à chacun, et qui, pour ce temps et pour tous les temps, peut et doit avoir la plus grande influence sur l'âme humaine. » — « L'acceptation réelle du sentiment de cet idéal, est la condition unique à laquelle on peut plaire à Dieu et le moyen certain de lui plaire. Il a été donné à tous ceux qui l'ont accepté le pouvoir d'être enfants de Dieu. » — « Devant Celui qui sonde les cœurs, qui juge d'un coup d'œil la règle suprême des sentiments et les progrès successifs que l'on fait dans une vie vraiment sainte, ce changement de cœur suffit pour que l'homme soit bon et agréable à ses yeux. » — « Malgré l'imperfection nécessaire de nos actes, nous serons jugés saints par celui qui est la sainteté même, en vertu de l'adoption de ce sentiment sacré qui est la source de nos progrès indéfinis vers le bien. » — « L'homme a néanmoins commencé par le mal, et c'est là une dette qu'il est à jamais impossible d'acquitter.... Cette difficulté se résout de la manière suivante : il faut que la justice suprême soit satisfaite ; le mal doit être puni. Mais cette punition résulte nécessairement de la conversion du coupable.... le passage du mal au bien est un sacrifice en soi.... Or, ces maux sont le châtiment d'un autre, c'est-à-dire du vieil homme qui, moralement, est distinct de

l'homme nouveau.... C'est ainsi que, par le Fils de Dieu, nous sommes sanctifiés, pardonnés et justifiés[1]. »

Et voilà jusqu'où va un homme d'ailleurs loyal et animé d'une sorte de passion de moralité ! Quel travestissement ! Tous les dogmes évangéliques semblent être là ; tous les termes consacrés reparaissent ; on nous parle du Fils de Dieu, de Dieu manifesté en chair, du salut par son sang, de la conversion, de la nouvelle naissance ; mais les mots ne correspondent plus aux choses.

Je ne connais rien de plus indigne de la raison humaine (puisqu'on parle de raison), que de poursuivre ainsi la reconstruction philosophique du christianisme. — En présence d'une religion qui se dit révélée, la raison n'a que deux partis à prendre : ou la rejeter, et l'oublier ensuite, et trouver alors toute seule les vérités relatives à Dieu, à l'âme, à la vie future ; ou l'accepter, et renoncer sur-le-champ à découvrir autrement que par elle les vérités qu'elle proclame. La philosophie est très-légitime, à charge d'incrédulité. La philosophie chez un chrétien m'a toujours paru le comble de l'inconséquence, et, le dirai-je, de la puérilité.

Il me semble le voir couvrant de la main son Nouveau Testament à l'heure où il philosophe, et s'émerveillant alors de trouver « philosophiquement » l'incarnation, le péché originel, la trinité, la rédemption, la sanctification.... Tout ce que la philosophie cherche vainement quand elle est seule, tout ce qu'elle découvre à la condition d'écrire ses dissertations en jetant les yeux à la dérobée sur les pages de l'Evangile.

[1] Paragraphes 52, 53, 54, 57, 58, 77, 56, 45, 63, 66, 67, 68.

Et encore, si les confirmations philosophiques de ces dogmes révélés n'étaient que puériles, il n'y aurait que demi-mal ; nous pourrions passer à ceux qui y tiennent, cette distraction innocente. Mais elle n'est pas innocente le moins du monde ; outre qu'elle donne nécessairement à nos croyances une base nouvelle qui n'est plus le témoignage de Dieu, elle les modifie non moins nécessairement. Nous avons alors une philosophie faussée, car elle n'est plus qu'un décalque de la révélation ; et nous avons un christianisme faussé, car il a passé par les mains de la philosophie, et elle a dû, ne fût-ce que pour son honneur, le rendre un peu différent de ce qu'il était dans le livre où elle l'a pris. Ce n'eût pas été la peine de tant travailler pour aboutir à une transcription littérale.

J'en suis bien fâché pour la philosophie ; il ne lui reste pas plus de place à côté de la révélation divine, qu'à la critique sacrée à côté du canon divin. Quand Dieu m'a parlé lui-même, je n'ai plus à examiner ou à justifier ce qu'il a dit. Je n'ai pas à découvrir et à démontrer par d'autres voies les dogmes que Dieu promulgue. Cela est tellement vrai, que si demain le ciel s'ouvrait et que l'Eternel nous fît entendre sa voix d'une manière incontestable, s'il nous annonçait ainsi ce que nous devons croire sur sa nature, sur ses œuvres, sur son amour, sur nos devoirs, sur notre destinée, sur notre salut, il n'y aurait qu'un cri pour déclarer fou, et fou à lier, l'homme qui s'enfermerait le lendemain dans son cabinet, et qui se creuserait la tête afin de retrouver lui-même la nature de Dieu, ses œuvres, ses perfections, les devoirs, la destinée et le salut de l'homme.

Puisque la philosophie est l'amour et la recherche de la sagesse, il est souverainement philosophique de s'arrêter auprès de la sagesse dès qu'on l'a trouvée, et de ne rien chercher par de là le témoignage de Dieu. — Le chrétien s'en tiendra là. Il ne se permettra ni de découvrir autrement ce que Dieu révèle, ni de l'expliquer, ni de le compléter, ni de le systématiser, ni de le démontrer. La démonstration par l'attestation divine est de nature à ne pas exiger de compléments. Le chrétien qui en aura le temps, étudiera les systèmes philosophiques afin de les connaître; il ne les dédaignera pas, car leur influence est immense; il s'attachera d'ailleurs à l'étude philosophique des facultés de son âme et aux diverses branches qui ne se confondent pas avec la révélation; mais il repoussera et combattra résolûment les vérifications philosophiques du dogme, sachant qu'elles l'altèrent toujours sous prétexte de démonstration ou de révision.

L'exemple de M. Secretan est instructif à cet égard. Il prouve que les plus grandes précautions et les plus sérieux scrupules n'empêchent pas l'autorité et la vérité de s'évaporer, à coup sûr, dans l'alambic où la philosophie chrétienne place la révélation divine. Ce qui reste au fond, l'opération terminée, c'est une assez pauvre philosophie d'après l'Evangile; ce n'est pas (ainsi qu'on le prétend) un Evangile mieux compris et mieux démontré.

Je ne m'étonne pas que le rationalisme de la nouvelle école, qui fait la guerre à l'Ecriture, ait recours à ce procédé de la reconstruction philosophique; je m'étonne que l'on consente parfois à croire qu'un tel procédé est la conséquence du principe de la Réforme. La sainte émancipa-

tion qu'elle a opérée, n'a certes rien de commun avec la méthode qui fabriquait, il y a cent ans, le « christianisme raisonnable, » et qui maintenant travaille à établir « l'identité de la preuve philosophique et du fait chrétien. » La Réforme se renierait elle-même, le jour où elle essaierait de croire aux vérités révélées par un autre motif que celui-ci : « Dieu a parlé ; il est écrit. »

Ceci veut quelques développements, car de tous les adversaires de l'autorité, la nouvelle philosophie chrétienne est le plus dangereux peut-être ; dangereux parce qu'elle émane d'un sentiment respectable ; dangereux parce qu'elle semble modifier moins profondément que l'ancienne philosophie le contenu de la révélation ; dangereux parce que ses thèses théoriques alarment moins que ne le font leurs applications pratiques au texte sacré ; dangereux parce qu'elle correspond à une tendance très-générale, qui tient à conserver les apparences du christianisme en reniant sa réalité.

Le siècle étant ainsi disposé, il aime à entendre un langage aussi circonspect que celui de M. Secrétan.

« Je n'admets point, dit-il, que, comme on l'a enseigné dans un temps assez rapproché de nous, Dieu ait parlé pour nous apprendre un peu plus tôt des vérités que le raisonnement nous eût appris infailliblement un peu plus tard. Je me résignerais plus aisément à croire que Dieu n'a pas parlé du tout. Non, la philosophie ne saurait suppléer la Révélation... Mais comme le christianisme révélé s'adresse à la conscience morale, une philosophie fidèlement construite d'après les indications de la conscience morale nous démontre la nécessité du christianisme...... Ceci n'est pas,

je crois, l'orgueil de la raison, mais plutôt la confiance de la foi. Autre chose est de deviner le christianisme, autre chose de le comprendre après qu'il nous a été donné[1]. »

Quoi de plus sensé et de plus chrétien en apparence ! Il ne s'agit pas de deviner philosophiquement les vérités révélées ; il ne s'agit que de les comprendre d'abord, de les démontrer ensuite. S'il était fâcheux de travailler à rendre le christianisme raisonnable, sera-t-il fâcheux aussi de travailler à rendre la raison chrétienne? Faudra-t-il que le divorce de la raison et de la foi soit éternel?— Poursuivons.

« Aussi nous ne prétendons pas que la philosophie qui réconciliera la pensée avec le christianisme s'élève indépendamment de l'influence chrétienne..... Il suffit, pour constater la légitimité philosophique d'une doctrine, qu'elle ne s'adresse qu'à la conscience et à la raison.... Peut-être en rétablissant la conscience morale comme critère de la vérité, la sincérité loyale d'un Kant, incrédule dans un siècle incrédule, a-t-elle fait autant pour la durable démonstration du christianisme que le sublime génie d'un Pascal. Mais je ne veux point opposer l'un à l'autre deux esprits si bien faits pour s'entendre. Ce que je tiens plutôt à marquer, c'est la nécessité de compléter l'apologie négative et de Pascal et des disciples chrétiens du plus grand des rationalistes, qui prouvent indirectement la nécessité de la Révélation en insistant sur l'impuissance de la pensée, par une apologie positive fondée sur la conscience, qui démontre directement la vérité du christianisme en

[1] La Phiosophie de la liberté, tome II, pages 186, 187.

faisant voir en lui la solution du problème que la pensée se pose [1]. »

Nous voici déjà amenés à considérer la conscience morale comme le critère des choses révélées, et leur conformité avec la pensée philosophique comme une de leurs principales démonstrations. — Avançons encore.

« Il m'importe assurément beaucoup que mes vues soient d'accord avec la conscience chrétienne, dans ce qu'elle a d'intime, de permanent et de fondamental ; je mets le plus haut prix à les trouver confirmées par l'auguste autorité des Ecritures. J'ose penser qu'un examen sans préjugé rendra leur accord manifeste ; mais...... quelles que soient les sources de cette philosophie, elle n'a d'autre prétention que celle de toute philosophie sérieuse, la prétention de se fonder sur elle-même et de rendre compte des faits. D'ailleurs, indépendamment de ces raisons de forme et de convenance, une contradiction même incontestable avec tel ou tel mot de la Bible ne pourrait pas nous être opposée avant qu'on se fût préalablement entendu sur l'authenticité de chacun des passages du canon et sur la nature de l'inspiration qu'on leur attribue, question complexe et difficile, où l'on peut varier sans cesser pour cela d'être chrétien [2]. »

Il est bien évident, en effet, que l'infaillibilité de l'Ecriture doit être sacrifiée tacitement ou expressément par quiconque procède à une exposition philosophique des dogmes révélés.

Ailleurs, M. Secretan, après avoir signalé les dificultés

[1] Même volume, pages 188 et 189.
[2] Même volume, pages 191 et 192.

que présente, selon lui, le rôle attribué à la foi par le christianisme, ajoute ces paroles: « Pour nous, nous évitons ces difficultés, en expliquant le christianisme par la conscience, qui nous mène à lui. » Et plus loin: « Voilà comment les principaux dogmes chrétiens, sans rien perdre de leur réalité historique et substantielle, nous semblent s'harmoniser parfaitement avec la conscience morale, et par là se justifier aux yeux de la raison[1]. »

Ainsi, le grand but du livre de M. Secretan, c'est de démontrer le christianisme par son accord avec la raison et avec la conscience. « Une telle démonstration, écrit-il en propres termes, répondrait mieux que toutes les autres aux besoins de l'intelligence et du cœur, et peut-être notre siècle est-il arrivé au point de ne pouvoir se contenter d'aucune autre espèce d'apologie.... Un système philosophique indépendant, dont les conclusions s'accordent avec la religion chrétienne, témoigne en faveur de la vérité, et par conséquent de la divinité du christianisme. Ce livre est, en quelque sens, un essai d'apologie; c'est sous ce point de vue que j'aime surtout à le considérer...... Nous devons chercher à l'expliquer à l'aide de nos principes (le fait qu'annonce le christianisme), d'une manière satisfaisante pour la raison et surtout pour la conscience morale, qui est à nos yeux le critère absolu de la vérité philosophique, comme elle est le fondement de la foi.... Si la conscience nous amène au christianisme, le christianisme à son tour doit satisfaire la conscience. Quand leur accord deviendra manifeste, la dogmatique sera achevée, et l'apologie avec elle[2]. »

[1] Même volume, pages 343, 344 et 345.

[2] Premier volume, pages III, IV, V.

Ici M. Secrétan, qui est un homme intelligent et sincère, reconnaît sans détours ce que tant d'autres essaient de contester : Que son principe est contraire à celui de la Réforme.— « La Réforme, s'écrie-t-il, en se fondant sur l'autorité et en établissant la Révélation écrite comme autorité exclusive, se plonge dans des embarras insolubles, qui tendent au renversement de toute espèce d'autorité. »

Et effectivement cela est certain, si nous ne recevons pas, sur le témoignage infaillible du Seigneur, le canon providentiel et l'inspiration plénière. Il est évident que l'autorité ne subsistera pas longtemps, si chacun est tenu de prouver scientifiquement le contenu et la valeur des écrits sacrés avant d'oser en accepter les doctrines.

M. Secrétan, qui se place à ce point de vue, s'épouvante à juste titre, et cherche une démonstration moins contestable (sinon plus populaire) de la Révélation.— « Ceux qui croient le christianisme immortel, écrit-il, jugeront que la crise présente n'atteindra pas la substance divine de la religion, mais seulement ses rapports avec la société et son intelligence scientifique.... S'ils rencontrent de grands obstacles dans la tentative de légitimer scientifiquement la valeur de l'autorité commune à tous les fidèles, ils se réfugieront sur le terrain où leur conviction personnelle s'est affermie, et concluront de la foi à la Bible comme on a conclu jusqu'ici de la Bible à la foi. »

Je prie le lecteur de mesurer l'étendue d'un semblable changement. Ce n'est rien moins que le renversement complet de l'œuvre du seizième siècle et la répudiation définitive de l'autorité. Les apôtres, eux, n'instruisaient pas les chrétiens de leur temps à conclure de la foi ou de la

conscience religieuse à la Bible. Ils n'avaient garde de placer en l'homme la souveraineté dogmatique; ils savaient que, partant de lui seul, il n'irait jamais vers Dieu, et que voulût-il y aller, il resterait toujours à moitié chemin.

Mais M. Secretan croit être plus fidèle à la Réforme, en rejetant son principe qu'en le conservant. Il le déclare nettement: « Le chrétien protestant qui veut rester fidèle au protestantisme est obligé de chercher les raisons de sa croyance au-dessus de la sphère où se meut la critique..... Pour se maintenir sur le terrain de la libre discussion, la religion cherchera ses titres dans les vérités universellement démontrables; c'est-à-dire que la philosophie reproduira, sans l'altérer, le principe de la religion, et que la théologie, à son tour, se fondera désormais sur la philosophie. Telle est, ce nous semble, la seule manière dont le christianisme puisse rester debout, dans la situation présente de l'humanité.... »

Au fond, l'ennemi qu'on veut abattre en substituant un principe contraire à celui que la Réforme avait arboré, c'est l'autorité. Je me retrouve, au moment de terminer mon livre, en face des tendances que je combattais en le commençant et que j'ai partout rencontrées sur la route. Après avoir contesté l'autorité en elle-même, on la conteste au nom de l'histoire; on n'en voulait pas comme homme, on n'en veut pas comme protestant. La question se déplace, mais elle ne change pas.

Écoutez M. Secretan. — « Ce n'est pas le christianisme qui s'en va, c'est la foi d'autorité. Les fondements de l'autorité s'ébranlent, il est vrai; mais pourquoi? tout simplement parce que l'autorité n'est plus nécessaire, du mo-

ment où l'esprit humain est arrivé au point de reconnaître librement dans le christianisme le moyen de satisfaire ses besoins intellectuels aussi bien que ses besoins moraux. Le passage de la foi d'autorité à cette libre soumission fondée sur des motifs intérieurs, ne saurait s'effectuer sans une crise[1].... »

Nous voici donc purement et simplement à l'école de « l'évidence intérieure, » occupés à lui demander les titres de la création, de la chute, de la rédemption et de la trinité! — Ce sera bien miracle si l'évidence intérieure nous fournit tout cela, quelque bonne volonté qu'elle y mette.

Interrogeons-la sur la nature de Dieu, par exemple. Quelle sera sa réponse? Celle que me fournit le livre de M. Secretan m'édifie assez peu, je l'avoue.

« Le principe de la restauration, dit-il, est une seconde volonté créatrice, idéalement comprise dans la première, et, par conséquent, coéternelle à la première, mais réellement distincte et séparée de celle-ci depuis la chute... Supposer que Dieu change son plan, c'est supposer à la fois que ce plan est voulu et n'est pas voulu, c'est supposer qu'il n'est pas bon. Nous ne saurions donc admettre de changement dans la première volonté que nous avons reconnue en Dieu.... Ainsi la créature est irrévocablement perdue; du moins, la première personne divine continuant à vouloir ce qu'elle veut éternellement, ne lui fournit aucun secours.... Mais la première volonté ne peut pas exister seule.... Pour subsister sans contradiction, elle réclame dès le principe une seconde volonté, une seconde per-

[1] Premier volume, pages 243, 244, 245, 246.

sonne.... la seconde volonté divine demande que la créature soit sauvée.... La distinction de ces deux volontés divines est éternelle comme l'amour.... Mais la distinction n'est qu'idéale jusqu'à la chute.... Par l'effet de la chute, leur distinction devient séparation formelle; elle s'exalte même jusqu'à la contradiction. L'un veut désormais le mal de la créature, parce que la créature le veut elle-même, et qu'il exige, lui, que la liberté de sa créature soit respectée. L'autre veut le bien de la créature, parce que l'intention finale est son bien.... Entre les deux personnes qui représentent dans le drame universel l'immuable sérieux et la miséricorde victorieuse, s'élève une troisième volonté, éternelle dans son essence comme les deux premières, et soumise comme les deux premières aux conditions d'un développement historique par l'acte qui crée l'histoire et le temps. C'est la volonté d'être un.... Opposés dans leur tendance immédiate, le Dieu qui veut les conséquences de la chute et le Dieu qui veut le pardon sont d'accord sur cette condition; ils ne sont qu'un dans cette volonté de la sanctification. Cette volonté, qui est dans son essence la première et la plus ancienne de toutes, et qui, par un inévitable renversement, se produit maintenant la troisième, est l'amour dans sa perfection, le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils[1]. »

Est-ce là le Dieu que me montre ma Bible, et qu'elle me montre sans le définir? Ce Père qui « veut le mal de la créature, » est-ce Celui qui nous a « donné » son Fils, son unique?

[1] Second volume, pages 161, 163, 164, 165, 166, 169, 171, 172.

Je sais tout ce qu'on peut dire à l'appui de ces tristes témérités où se perd l'image du Dieu révélé, du Dieu trois fois saint; je sais que M. Secretan n'est pas le premier qui se soit aventuré dans l'exposition et, par conséquent, dans la falsification des mystères. La philosophie religieuse est aussi ancienne que la théologie, mais elle n'en est pas meilleure pour cela. Indépendamment des Pères, il y a eu deux classes d'hommes qui se sont lancés à perte de vue dans les spéculations soi-disant chrétiennes, les scolastiques et les mystiques. Les premiers se dédommageaient de ne pouvoir raisonner où il le faut, en raisonnant où il ne le faut pas; c'est l'usage. Les seconds éprouvaient aussi le besoin d'échapper au maigre régime des dogmes reçus, et se livraient avec délices à leur révélation intérieure; ce que nous appelons maintenant notre conscience religieuse.

M. Secretan a le droit de citer ces précédents, et je ne m'étonne pas qu'il ajoute ensuite : « Les Pères de l'Église ont formulé le dogme chrétien, les docteurs du moyen âge l'ont raisonné. Il ne suffit pas de le posséder et de le raisonner; il faut le reconstruire librement, en le tirant de nous-même, afin que sa parfaite conformité avec notre essence devienne manifeste. Toute assimilation suppose une décomposition préalable. Cette assimilation est le but marqué à la philosophie moderne[1]. »

La nouvelle école va donc plus loin que les Pères et que les scolastiques, et c'est beaucoup dire. Elle affiche la prétention de reconstruire librement le dogme, « en le tirant de nous-même! » Ayant rencontré la théorie de l'assimilation

[1] Premier volume, page 91.

sur le terrain de la critique directe des Écritures, nous devions nous attendre à la rencontrer aussi sur le terrain de la philosophie. Il y a une philosophie à la base de chaque système ; les faits ont toujours leur théorie.

Athanase, Grégoire de Nysse, Anselme et beaucoup d'autres, avaient donné un exemple funeste, en raisonnant au delà de ce qui est écrit ; mais leurs définitions de l'essence divine se donnaient pour des interprétations de la vérité révélée plus que pour des reconstructions libres, extraites de notre propre fond, et en conformité avec notre essence. Je n'aime pas beaucoup mieux, en soi, la trinité expliquée en vertu de la pensée divine, où Dieu se trouve à la fois sujet et objet, et où incessamment distingués par l'acte éternel de la conscience, le sujet et l'objet (le Père et le Fils !) se réunissent incessamment par l'acte de la volonté d'être un ; (le Saint-Esprit !) mais la prétention est autre, si la théorie ne vaut guère mieux.

A vrai dire, c'est aux mystiques que le rationalisme nouveau emprunte sa pensée fondamentale. M. Secretan n'en disconvient pas. « Nous trouvons, dit-il, dans Jacques Bœhm et dans les chrétiens mystiques en général, des précurseurs et des maîtres dans l'œuvre que nous tentons. Ils ont conçu comme nous les problèmes métaphysiques qui intéressent le plus directement la conscience.... Ils ont essayé de les résoudre complétement, sans altérer les données primitives telles que la conscience les établit[1]. »

Et M. Secretan analyse les explications ou plutôt les visions de Bœhm au sujet de la trinité : Dieu se produisant

[1] Premier volume, page 99.

éternellement lui-même; puis se possédant et devenant personne par la production du Fils; enfin, l'amour réciproque du Père et du Fils, source éternelle d'où procède le Saint-Esprit!

Le lecteur pense peut-être comme moi que la Bible est plus attrayante et même un peu plus claire que cela. Qu'il me pardonne de faire passer tant d'idées choquantes devant ses yeux. Ces idées-là nous minent en-dessous; il faut les amener au grand jour et constater l'altération fondamentale que « l'évidence intérieure » introduit dans le fait chrétien, même quand elle a envie de le conserver.

Voyons ce que M. Secretan a fait de la Rédemption. — Il n'est que trop probable que, suivant les traces des mystiques et de tous ceux qui refont ou expliquent le christianisme d'après l'homme, il aura supprimé l'expiation, la satisfaction proprement dite, et mis à la place la guérison morale, l'union de l'âme à Jésus, l'union de Dieu à l'humanité en Christ. Un sauveur humanitaire, une mort qui est un exemple, une rédemption qui s'opère en nous au lieu de s'être accomplie pour nous, voilà d'ordinaire l'œuvre du Fils de Dieu telle que la conçoit le rationalisme, le rationalisme mystique en particulier.

Je reproduis quelques passages du second volume de M. Secretan :

« Le salut n'est autre chose que le redressement de la volonté ». — « Nous avons vu que l'humanité déchue est rappelée à elle-même par une seconde puissance, qui produit en elle une série de transformations..... La crise suprême de la restauration dépend de l'acte libre d'un individu. Il faut qu'il se trouve enfin un homme qui veuille

pleinement ce que Dieu veut, et la délivrance aura commencé. Elle sera accomplie, l'unité humaine sera rétablie, alors que tous le voudront d'un même cœur. » — « Jésus est donc un homme pareil à chacun de nous ; il ne s'en distingue que par sa pureté, fruit béni des efforts et des soupirs de l'humanité tout entière. » — Par l'intelligence qu'elle a reçue du Dieu Rédempteur, l'humanité voit qu'elle doit se sacrifier elle-même. » — « Elle l'accomplit réellement dans la personne et par l'acte de Jésus-Christ, qui est un homme et qui résume en lui l'humanité, car l'humanité n'a jamais cessé d'être une..... L'humanité s'immole dans la personne de Jésus-Christ, elle meurt volontairement sur la croix de Jésus-Christ. Voilà pourquoi ce sanglant sacrifice est une expiation de ses péchés. L'humanité expie elle-même sa faute par une souffrance librement acceptée. Nous ne pouvons pas être sauvés d'une peine méritée par le fait d'un étranger qui souffre nos peines imméritées, alors même que cet étranger l'accepterait volontairement, alors même que cet étranger serait Dieu. [1] »

Triste mais juste châtiment de la raison qui veut marcher seule et retrouver ou expliquer ainsi les révélations du Seigneur ! M. Secretan croit maintenir les enseignements principaux de la Bible, il croit même leur fournir une justification philosophique désormais nécessaire ; et voici qu'au lieu du salut présenté par la Bible, il nous offre un Christ qui est l'humanité, un individu central en qui l'humanité se concentre, un homme dont la pureté est le fruit des efforts et des soupirs de l'humanité, un Ré-

[1] Second volume, pages 166, 283, 284, 285.

dempteur en qui l'humanité se sacrifie elle-même et expie elle-même ! — « Le Dieu restaurateur est uni à l'humanité dans Jésus-Christ dès sa naissance d'une manière toute nouvelle, précisément parce que la purification graduelle de l'humanité sous l'influence du Verbe est arrivée à son terme avec Jésus-Christ. Enfin, cette union se consomme, elle devient absolue par l'acte moral dans lequel Jésus-Christ repousse la tentation. Dès ce moment le Verbe et l'humanité sont identifiés d'une manière indissoluble..... L'humanité meurt en elle, elle abandonne sa nature ; ainsi la faute est effacée [1]. »

Jésus meurt, mais non pour dispenser l'humanité de mourir; il meurt afin de lui donner l'exemple du sacrifice et de le consommer avec elle. — C'est ainsi que la nouvelle école s'imagine maintenir la Rédemption par le sang du Christ, tout en évitant de la fonder sur une idée de substitution. C'est ainsi qu'elle concilie les déclarations théopneustiques avec les besoins prétendus de la conscience religieuse et morale, ce critère suprême auquel elle soumet l'Ecriture.

J'aurais bien d'autres déviations à signaler !

Il faudrait parler de « l'immanence de Dieu dans l'homme », de l'homme appelé à devenir le bien véritable. « Or on ne devient que ce qu'on est. L'homme est donc véritablement de nature divine, et il le devient effectivement en Jésus-Christ. L'homme est le Dieu qui devient Dieu, procédant du Dieu éternel. L'homme est le Dieu immanent dans le monde, procédant du Dieu supérieur au monde et libre créateur du monde [2]. »

[1] Second volume, pages 286, 288, 289.

[2] Second volume, page 297.

Il faudrait parler du rôle étrange réservé par M. Secrétan à la tentation du Sauveur. Jésus pouvait faillir! mais il n'a pas failli, et en vertu de cet acte libre, l'union de la nature divine et de la nature humaine s'accomplit! « Alors sa nature étant parfaitement homogène à la nature divine, la pénétration réciproque est accomplie, et le Verbe est incarné en lui actuellement d'une manière absolue, comme il l'était virtuellement dès sa naissance [1]. »

Il faudrait enfin rapporter les pages nombreuses où les assertions qui précèdent sont renouvelées, expliquées, démontrées au moyen de l'évidence intime, et la conclusion en ce qui concerne l'appropriation personnelle du salut : « Le salut et la sanctification sont une seule et même chose. La justification a pour essence un changement de notre être intérieur [2]. »

Il y a longtemps qu'on nous dit cela ; mais il n'était pas inutile de montrer le lien étroit qui rattache cette suppression de l'Evangile à la théorie qui nous présente la reconstruction et la démonstration philosophique du dogme comme une conséquence logique du principe posé par la Réforme. En renonçant à la méthode chrétienne, on renonce au christianisme ; c'est tout simple. On y renonce même lorsqu'on l'aime et qu'on désire le garder.

Ce que j'ai cité suffit à ma preuve, et je n'ai garde d'aller au delà du nécessaire. Je ne relèverai donc pas les autres changements que M. Secrétan fait subir à l'Evangile en le demandant aux révélations de la conscience et de la raison. Je ne dirai rien de son progrès humani-

[1] Second volume, page 305.
[2] Même volume, page 344.

taire aboutissant à la conversion universelle et au salut universel. Je ne m'appesantirai même pas sur sa thèse fondamentale : la liberté de Dieu.

Et cependant je connais peu d'exemples plus frappants des dangers immenses que présente toujours le raisonnement introduit dans les matières qui sortent de sa compétence. — Que Dieu soit souverainement libre, personne ne le contestera, et la Bible nous affirme aussi bien que la nouvelle école ; mais qu'on argumente au sujet de la liberté divine, et qu'on arrive à nier la différence intrinsèque du bien et du mal sous prétexte de sauvegarder cette liberté ; qu'on en vienne à soutenir qu'il n'y a ni bien en soi ni mal en soi, parce que autrement Dieu serait limité et que le bien existant par lui-même aurait seul le caractère de Dieu, ce sont de ces excès de dialectique égarée qui justifient la parole de l'apôtre appelant folie une certaine sagesse.

L'énormité que je viens de signaler est bien dans le livre de M. Secretan. — « Les qualités de l'être, dit-il, n'existent pas indépendamment de Dieu. Ainsi la différence du bien et du mal n'est pas antérieure à lui et ne forme pas une condition dans laquelle son activité se déploie, mais elle naît du fait de Dieu..... »

C'est-à-dire que la Bible nous trompe quand elle nous dit que Dieu est bon, puisqu'il n'y a ni bien en soi ni mal en soi ! M. Secretan avoue que son analyse « semble faire perdre aux attributs divins toute signification positive. » Mais, qu'y faire ? « Si l'ordre moral préexistait à Dieu, l'ordre moral serait Dieu, et alors il n'y aurait plus de Dieu libre..... Il faut donc reconnaître qu'il produit la loi et qu'il

est l'auteur de tout bien, non-seulement dans ce sens qu'il l'effectue, mais dans ce sens qu'il fait que le bien est bien [1]. »

Et voilà dans quels abîmes va se perdre inévitablement la logique humaine appliquée aux choses divines ! — Vous me parlez de la liberté de Dieu ; je l'admets, quoique je renonce à la comprendre. Vous vous mettez à décrire les conditions de cette liberté ; je m'arrête, moi, esprit timide et homme de la lettre, à la limite de ce qui m'est révélé ; je n'espère ni ne veux en savoir plus long ici-bas. Vous affirmez que si le bien moral préexistait à Dieu, il serait Dieu ; je réponds que je n'en sais rien, que je ne vois pas pourquoi, et que je ne conçois ni la personnification du bien, ni les questions de préexistence posées vis-à-vis de celui qui est éternel. Vous concluez en supprimant la valeur essentielle du bien et du mal, et ici je vous arrête, car ma Bible, en affirmant que Dieu est bon, n'a pas voulu me dire simplement : Dieu est ce qu'il est.

J'admire d'ailleurs que, par un juste châtiment de ses usurpations philosophiques, le rationalisme nouveau soit forcé de bâtir sur la négation du bien moral un système qui en appelle sans cesse à la loi morale. Eriger la conscience en juge suprême des dogmes révélés, et transformer ensuite la notion de bien et de mal en une création arbitraire de celui qu'on déclare libre en renonçant au droit de le déclarer bon, c'est un naufrage du raisonnement, propre à arrêter ceux qui voudraient s'embarquer à leur tour sur l'océan des mystères que Dieu se réserve. Savoir s'arrêter,

[1] Premier volume, page 362. Second volume, page 14.

savoir ignorer, c'est une des grandes leçons que donne l'acceptation pure et simple de l'Ecriture infaillible.

J'espère que le rapprochement entre la situation que nous assure le principe de la Réforme et celle que nous fait le principe des nouveaux docteurs, sera de nature à confirmer les résultats de mon travail. Avec le principe de la Réforme, qui n'est autre que l'autorité consacrée par Jésus-Christ, nous sommes en sûreté, nous marchons sur une route éclairée, au grand soleil; avec le principe des nouveaux docteurs, qui n'est autre que le renversement de l'autorité, nous nous égarons, nous allons en tâtonnant, et nos ténèbres s'épaississent à mesure que nous avançons sur notre propre chemin; plus nous raisonnons, moins nous y voyons clair.

Il n'y a pas jusqu'au langage des deux écoles qui ne soit en opposition frappante, et sous ce rapport je n'ai pas craint de placer ici des citations dont l'obscurité pourrait décourager quelques lecteurs. Je suis sûr qu'elle les encouragera bien plutôt. Ils sentiront mieux leurs priviléges; ils retourneront avec plus d'ardeur aux Ecritures; ils seront moins exposés à l'embarras que crée parfois chez les simples la pensée que les savants critiquent la Bible ou la perfectionnent.

Il faut aujourd'hui que toutes choses viennent à la lumière. Un livre populaire et sans prétentions scientifiques comme celui-ci, doit chercher à mettre sous les yeux du grand nombre quelques échantillons des attaques théologiques ou philosophiques que l'on dirige contre la Bible. Montrer, c'est parfois démontrer. Il y a des choses qui sont plus dangereuses de loin que de près. Or, je suis con-

vaincu qu'il en est ainsi des tentatives de la nouvelle école, en dépit du mérite réel de ses principaux représentants.

Ne pensons pas que les livres difficiles à comprendre soient par cela seul sans influence. Peu de gens liront eux-mêmes M. Secretan; beaucoup le liront sans s'en douter, par l'intermédiaire d'autrui. On ne saurait croire à quel point est étendue l'action réelle de certains livres inabordables. Hegel est illisible, et il a révolutionné l'Allemagne religieuse. Toute philosophie fortement conçue (et celle de M. Secretan est du nombre) qui aborde la solution des problèmes chrétiens, engendre un mouvement considérable et prolongé. Il n'est pas nécessaire pour s'en ressentir de faire des études ou des lectures philosophiques.

Je me serais reproché de n'avoir pas mis les chrétiens en défense contre cet ennemi particulier et redoutable. Ils entendront parler du sens intime, de la conscience religieuse, du raisonnement appliqué aux vérités révélées; ils entendront dire que la Réforme a méconnu sa mission quand elle a renoncé à argumenter en présence des Ecritures, quand elle s'est mise en marche vers le modèle apostolique et vers l'autorité; ils entendront vanter les écoles du doute et discréditer l'école de la foi. — Eh bien, il est bon qu'ils sachent personnellement à quoi s'en tenir sur la valeur du guide qu'on leur offre en remplacement de la Bible et du Saint-Esprit. Ou Dieu, ou l'homme; ou la révélation extérieure, ou la révélation intérieure; ou l'Ecriture, ou la philosophie.

Je dis la philosophie, parce que ce sera toujours la philosophie à la mode qui remplira en réalité le rôle qu'on

prétend réserver à notre sens intime, à notre conscience religieuse. Notre conscience nous dira ce que dit la philosophie du jour, car chaque philosophie a son heure où elle est la vérité, l'évidence. Si nous en étions encore à Hégel, ou si nous étions revenus à Platon, on nous construirait un christianisme hégelien ou un christianisme platonicien, en vertu d'une conscience platonicienne ou hégelienne. C'est une grande, mais utile humiliation pour nous de reconnaître que dès que nous sortons de notre compétence et nous ingérons de juger les choses révélées, notre sens moral et notre raison s'égarent et deviennent le jouet des systèmes en vogue. Notre boussole intérieure est affolée.

Emancipés du joug de l'Ecriture, nous aurons d'étranges maîtres. Depuis trois mille ans, on l'a reconnu, la philosophie (si influente cependant) n'a pas pu parvenir encore à établir une seule doctrine; à chaque phase nouvelle, c'est à recommencer. Nous avons vu de nos yeux M. Cousin, désespérant de trouver la vérité dans quelque système, prendre le parti de les adopter tous et de chercher à composer, en leur faisant à tous des emprunts, une philosophie éclectique.... aussi durable et aussi vraie que les autres.

Pour refaire la vérité religieuse, aurons-nous recours à l'éclectisme? Ou répéterons-nous, d'après les Allemands, que la pensée et l'être sont identiques, que l'idéal c'est le réel, que le monde et Dieu existent parce que nous les pensons et comme nous les pensons? Ou bien reprendrons-nous la longue série des systèmes philosophiques, tous évidents à leur heure: l'eau, l'air et le feu de l'école d'Ionie; le pair et l'impair des pythagoriciens; les « idées » de Platon? Dirons-

nous, avec Malebranche, que nous ne soutenons aucun rapport réel avec les choses, et que nous les voyons en Dieu? Nous perdrons-nous avec Spinoza dans l'idée de substance, et confesserons-nous en vrais panthéistes que toutes nos actions sont déterminées par l'immuable enchaînement des effets et des causes? Adopterons-nous les monades de Leibnitz et son harmonie préétablie? Serons-nous sceptiques comme Hume, ou le serons-nous comme Kant, qui détruisait la certitude au nom de la raison pure et essayait de la rétablir au nom de la raison pratique? Enfin, et j'en reviens là, affirmerons-nous, à l'exemple de tels successeurs de Kant, que c'est nous qui avons fait la nature, que nous l'avons conçue par une activité idéale, et que son existence n'est qu'idéale?

En vérité, on croit lire Molière, et de pareilles élucubrations ne semblent pas pouvoir être prises au sérieux. Rien n'est plus sérieux cependant. De grandes révolutions, morales et religieuses, se rattachent à chacun de ces systèmes; chacun de ces systèmes a été fondé par de grands génies, et au moyen d'immenses efforts intellectuels. Si la philosophie n'a pas fait mieux, c'est qu'elle ne peut pas faire mieux ; si elle en est encore là après trente siècles, elle en sera encore là dans trente siècles. — Sa dernière ressource était d'imiter le christianisme, d'en prendre une partie en la défigurant, et d'appeler cela philosophie chrétienne.

Elle n'y a pas manqué, et nous venons d'apprécier cette tentative. Son examen termine notre travail, car la révolte philosophique est à la fois la base et le couronnement du vaste système dirigé contre l'autorité. Tradition

sur le terrain catholique, assimilation sur le terrain rationaliste, reconstruction chrétienne sur le terrain philosophique, il nous a dit son dernier mot. Après sa théologie qui renie l'Écriture, nous avons vu son histoire qui la renie encore ; mais l'Écriture attestée par Christ a défié sa théologie, et la Réforme inclinée devant le modèle apostolique a mis en lambeaux son histoire. L'autorité subsiste en droit, le Sauveur l'affirme ; l'autorité subsiste en fait, les Réformateurs l'ont retrouvée.

Achever leur œuvre, voilà la nôtre. Ceux qui sapent l'autorité n'agissent ni en chrétiens ni en protestants.

Reportons à présent nos regards sur la route que nous avons parcourue, et constatons le résultat auquel nous sommes arrivés.

J'avais à résoudre le problème de l'autorité en matière de religion. Or, deux puissants adversaires se présentaient en même temps : le catholicisme qui ruine l'autorité véritable en constituant la fausse, le rationalisme qui ne veut pas plus de la fausse que de la vraie et qui proclame ouvertement la souveraineté de l'homme.

Ce sont deux écoles de doute qui se transforment parfois en écoles d'incrédulité absolue. — Je me suis placé en face de la première ; j'ai prouvé que, depuis qu'il fait clair en Europe, elle ne peut plus former que des douteurs ; je

l'ai montrée en quête d'une justification de son principe, renonçant à l'immutabilité qui renonce à elle, cherchant à abriter ses variations perpétuelles sous la commode théorie du développement; j'ai supplié les hommes sensés qui demandent (ne fût-ce que pour le salut temporel des sociétés) aux quatre coins de l'horizon une autorité véritable, de ne pas l'attendre d'une prétendue église où les contradictions éclatent de toute part; contradiction entre le point de départ et le point d'arrivée, entre l'Ecriture et le dogme consacré; contradiction entre le dogme de chaque siècle et le dogme des siècles suivants; contradiction entre les papes et les papes, entre les conciles et les conciles, entre les traditions et les traditions; contradictions de l'autorité au sujet de l'autorité elle-même; contradiction de l'infaillibilité, ne sachant où elle réside et quand elle est infaillible.

Puis me tournant vers la seconde école de doute, j'ai trouvé qu'elle aussi faisait la guerre aux Ecritures, c'est-à-dire à l'autorité. Aussi ardente à détruire la Bible que le catholicisme lui-même, le rationalisme est plus franc que lui dans ses haines et dans ses usurpations. La première école avait introduit souterrainement la souveraineté humaine au nom de l'Eglise; la seconde l'installe effrontément au nom de l'individu. — Mais où résidera dans l'individu cette souveraineté qui doit juger le contenu des Ecritures? Le rationalisme mystique la met dans le sentiment, le rationalisme ancien dans la raison, le rationalisme nouveau dans ce mélange de raison et de sentiment qu'il nomme conscience religieuse. Nous les avons passés tous trois en revue, et nous arrêtant surtout en présence du dernier qui est notre

grand adversaire actuel, nous avons noté quelques-unes des ruines dont il sème sa route. La critique sacrée jugeant le canon, la théorie d'assimilation jugeant les dogmes, les écrits que l'on conserve transformés eux-mêmes en documents, les documents rendus suspects par les tendances diverses qui y dominent, rien n'y manque. Aussi l'autorité s'écroule-t-elle devant l'homme souverain ; l'autorité est anéantie, car celle que nous avons faite de nos mains ne saurait nous obliger.

Parvenu là et avant d'entreprendre l'étude qui devait nous restituer l'autorité, j'ai dû me rendre compte de ses conditions véritables. Je l'ai fait, on me rendra cette justice, sans rien ôter à l'homme, sans nier la valeur et les droits de sa conscience et de sa raison. Lorsque j'ai rejeté la mauvaise liberté d'examen, celle qui n'est qu'une défiance implicite à l'égard de la vérité et une négation de l'autorité transmise aux Réformateurs par les apôtres, j'avais déjà marqué la place de la bonne liberté d'examen, de celle qui écarte d'une main la foi aveugle et l'interprétation obligatoire des Ecritures, de l'autre la prétention d'en juger le contenu. J'ai fait voir que l'autorité dont j'allais rechercher les preuves consistait tout entière dans l'infaillibilité absolue de la Bible, que la Bible infaillible avait tous les caractères qui constituent une autorité claire, réelle, applicable, et qu'elle n'avait aucun besoin du triste appui des confessions de foi.

Mais l'infaillibilité absolue de la Bible était-elle autre chose qu'un désir conçu par des esprits las de chercher et de douter? Je me suis posé la question avec une entière bonne foi. Au scandale peut-être et à la terreur de beau-

coup de chrétiens, j'ai fait main-basse sur les preuves en usage, preuves de sentiment, preuves à priori, preuves d'expérience, preuves internes, preuves externes. J'ai avoué qu'elles étaient insuffisantes, et par conséquent fausses lorsqu'elles se présentaient isolées. J'ai avoué en particulier que la preuve qui se tire du témoignage historique est absolument incapable de fonder la foi au canon sacré et à l'inspiration plénière.

Il ne nous restait par conséquent qu'une ressource : nous tourner vers le Seigneur et examiner si son témoignage, seul compétent en semblable matière, ne nous avait pas été donné. Et alors, ô merveilles de la bonté divine! nous avons trouvé que ce témoignage existait plus explicite, plus abondant, plus incontestable et plus incontesté que nous n'aurions osé l'attendre. A prendre même les Evangiles et les Epîtres comme de simples documents, et comme des documents imparfaits, nous y avons recueilli la certitude que Jésus-Christ avait proclamé constamment la foi expresse à la perfection absolue du canon et à l'entière théopneustie. Nous avons maintenu le prix inestimable d'une telle profession de foi, contre les hommes qui osent accuser Jésus-Christ d'ignorance et contre ceux qui essaient de l'accuser d'accommodation. Enfin, nous avons prouvé que le témoignage du Fils de Dieu s'applique au Nouveau Testament comme à l'Ancien, que les voies de Dieu n'ont pas été changées, que l'inspiration des écrits apostoliques n'a pas été inférieure à celle des écrits prophétiques, et que le canon n'a pas plus été formé par les hommes avant qu'après Jésus-Christ. Canon providentiel et inspiration plénière, telle a été notre thèse; témoignage de Jésus-Christ,

telle a été notre garantie; infaillibilité de la Bible entière, telle a été notre conclusion. Nous étions en possession de l'autorité, et l'école de la foi était fondée.

Il ne me restait plus qu'à examiner au point de vue de l'histoire ce que j'avais examiné au point de vue des principes. Si l'autorité existe, ai-je le droit d'ajouter que la Réforme l'a proclamée? La Réforme a-t-elle été, comme je l'affirme, une restauration de l'autorité? a-t-elle été, comme d'autres ont continué de le soutenir, une protestation contre toute autorité?

Cette dernière question, moins importante, me tenait néanmoins au cœur. — Je n'ai pas eu de peine à montrer que le retour à l'Écriture avait été le caractère fondamental de la Réforme. — J'ai ajouté que son œuvre était demeurée incomplète; qu'elle n'avait pas eu suffisamment foi en son principe; qu'elle s'était ressentie de ses souvenirs catholiques; que les deux articles de la profession de foi apostolique, foi à l'Ecriture et foi en Jésus-Christ, n'avaient été rétablis intégralement ni l'un ni l'autre, au grand détriment de la base scripturaire et ecclésiastique du protestantisme. J'ai dit que notre œuvre à nous était d'achever l'œuvre du seizième siècle, de devenir plus protestants, et de retrouver ainsi cette conformité avec les églises primitives vers laquelle les Réformateurs s'étaient mis en marche sans y parvenir.

Mais on m'objectait encore que les Réformateurs n'avaient point marché dans ce sens, ou que, s'ils avaient paru le faire, c'était parce qu'ils n'avaient pas conscience de leur véritable mission. On osait nous inviter à rebrousser chemin, à désavouer l'autorité, principe logiquement opposé

à celui de la Réforme, à chercher dans une reconstruction et dans une démonstration philosophique le seul abri qui puisse aujourd'hui sauver le christianisme, le seul que puissent vouloir pour lui de vrais protestants! Il a fallu tenir compte d'une théorie qui a beaucoup d'adeptes au milieu de nous. Il a fallu montrer la nature et les conséquences d'une tentative que la saine philosophie désavoue autant que la religion. J'ai fait voir ce qu'il restait des dogmes révélés, au sortir du remaniement philosophique. J'ai fait voir ce que valait le nouveau révélateur qu'on nous propose sous les noms de conscience religieuse et de philosophie.—Autorité, autorité suffisante, autorité absolue, autorité qui proclame les vérités que nous devons savoir et comme nous devons les savoir, autorité auprès de laquelle il n'y a place ni pour la critique sacrée, ni pour la philosophie, ni pour la systématisation des dogmes, ni pour les spéculations dépassant ce qui est écrit, autorité consacrée par Jésus-Christ, autorité reconnue par les apôtres, autorité retrouvée par les Réformateurs, voilà le point central auquel j'ai été ramené après cette excursion comme après les autres, voilà l'article de foi que chaque discussion nouvelle a contribué à affermir.

Je viens de rappeler les incidents de la route. Je dois signaler à présent la réalité du résultat.

Le chrétien est placé en présence de l'Ecriture infaillible. Que va-t-il se passer? Simplement ce qui se passa chez Abraham. Abraham « crut Dieu; » tout est là. Il ne crut pas parce qu'il approuvait; il ne crut pas parce qu'il comprenait; il crut *parce que Dieu parlait*. Le chrétien ne vérifie pas la valeur des commandements et des dogmes; il en vérifie l'origine.

Et les paroles de Dieu sont toujours claires. Le Saint-Esprit qui vient à notre aide nous donnera toujours l'intelligence parfaitement lucide du petit nombre de vérités fondamentales, et constamment les mêmes, qui reparaissent à toutes les pages du saint Livre. S'il en était autrement, Dieu ne serait pas Dieu.

Mais il n'en est pas autrement. Il n'y a pas une seule divergence considérable en fait de dogme ou en fait d'église, qui ne s'explique tantôt par l'imperfection de la croyance à la théopneustie et au canon, tantôt par l'existence des traditions et des interprétations reçues, tantôt par l'oubli du divin Interprète sans lequel nous ne pouvons comprendre.

Restent sans doute les querelles de mauvaise foi. Oh! à cela je n'ai rien à dire. L'arianisme aussi prétendait s'appuyer sur l'Ecriture, tandis qu'il émanait de la philosophie régnante. Si l'autorité n'existe qu'à la condition qu'on ne puisse pas même contester, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais nulle part. Les dogmes fondamentaux de l'Ecriture ne seront pas plus clairs que le « buvez-en tous » de Jésus-Christ. Y a-t-il jamais eu quelqu'un qui, en dehors des traditions, ait eu une minute d'hésitation sur le sens de cette parole? Eh bien, il en sera de même pour l'expiation par le sang du Sauveur, pour la justification par la foi et pour les autres doctrines essentielles. Eclatantes d'évidence aux yeux de quiconque accepte la Bible infaillible et n'accepte qu'elle, elles laissent subsister la chance inévitable que la mauvaise foi consciente ou inconsciente refuse d'y voir ce que l'universalité des disciples du Livre y voit. Que faire à cela? L'autorité se résigne à ce médiocre

inconvénient. La confession de foi la plus catégorique le subirait au même degré, et personne au monde ne pourrait me contraindre à convenir que je doive la comprendre comme vous.

Nous avons donc l'autorité, aussi complète, aussi claire, aussi forte, aussi absolue que nous puissions la concevoir. Nous l'avons en vertu d'un argument que certains docteurs trouveront bizarre, et que bien des gens simples trouveront banal. Oui, banal, tant il ressemble peu à une découverte, tant il est naturel, élémentaire, conforme aux instincts du cœur croyant. Mais si banal soit-il, il était bon de le mettre en lumière, et ceux qui avant ce livre croyaient au canon providentiel et à l'inspiration plénière me sauront peut-être quelque gré d'avoir rendu plus évident encore le témoignage qui fait leur sûreté, le témoignage que Jésus-Christ lui-même a rendu.

Quant aux adversaires sérieux de l'autorité, ils préféreront, j'en suis sûr, un système sincère et entier à ceux qui éludent les questions, qui ont l'air d'affirmer l'infaillibilité des Ecritures et qui en abandonnent une partie. Je me présente loyalement et hardiment, avec la hardiesse que donne le sentiment d'une bonne cause. Je ne me réfugie pas dans l'acceptation des erreurs « indifférentes. » Je conteste les droits de la critique sacrée. J'affirme, parce que mon Sauveur l'a affirmé avant moi, que le canon est parfait et que le texte est parfait aussi.

En agissant de la sorte, j'ai la conscience de ne pas manquer au respect dû à la science. Elle a son rôle, rôle éminent et vaste. Les variantes et les versions sont de sa compétence; c'est elle qui doit jeter la lumière sur les ques-

tions d'authenticité; c'est elle qui doit lever les contradictions apparentes; c'est elle qui doit rassembler autour de la Bible des trésors de renseignements historiques, géographiques et philologiques. — Les savants, s'ils veulent bien se renfermer dans leur rôle, rendront d'immenses services aux simples; mais qu'ils ne l'oublient pas, les simples ne sont pas à leur merci. La preuve des Ecritures est essentiellement populaire, car elle est fournie par Dieu même.

Quelle surprise nous éprouverons tous au ciel, lorsque nous reconnaîtrons que nous avons eu sous la main la preuve par excellence, et que nous sommes allés demander des demi-preuves à la science ou au témoignage des hommes! l'autorité en matière religieuse était là, près de nous, et nous n'avons pas su la voir!

Nous ne la voyons pas, surtout parce que nous ne voulons pas la voir. Nous ne voulons pas marcher dans la route « étroite »; il est gênant de ne pouvoir s'écarter ni à droite ni à gauche. Nous ne voulons pas des enseignements de celui « qui parlait avec autorité »; il est plus commode d'écouter les enseignements des scribes.

Je me rappelle une parole de M. de Bonald. « La révolution, disait-il, a commencé par la déclaration des droits de l'homme, et elle finira par la déclaration des droits de Dieu. » J'en dirai précisément autant au sujet de la révolution religieuse. Elle a commencé par la déclaration des droits de l'homme; le catholicisme d'un côté, le rationalisme de l'autre, ont opposé depuis longtemps la souveraineté humaine à la souveraineté divine. Elle finira par la déclaration du droit de Dieu; la Réforme a donné le signal

de cette déclaration, et ses fidèles disciples achèveront de la promulguer.

Alors la révolution sera finie, au moins pour ceux qui veulent reconnaître une autorité. Il faut que l'état révolutionnaire cesse pour ceux-là. Il dure encore; il a trop duré.

Ce faible essai contribuera-t-il à la restauration de l'autorité? Je l'ignore. En tous cas, j'étais tenu de l'écrire. Les questions de devoir se posent indépendamment des questions de succès. C'est déjà un assez beau privilége que d'avoir rendu témoignage à la vérité. Pendant ma vie entière, je me souviendrai avec reconnaissance des heures que je viens de consacrer à revendiquer la souveraineté des Ecritures. Je remercie mon Dieu de me l'avoir permis, et je sens que mon travail, s'il doit demeurer sans fruit pour d'autres, n'est pas sans fruit pour moi-même; les convictions qui s'étaient mûries chez moi depuis quelques années, se sont raffermies encore par le compte plus rigoureux que j'ai été amené à m'en rendre en les exprimant.

Je pose donc la plume avec un sentiment de gratitude; mais cette gratitude est sans illusions. Je me réjouis en Dieu, à cause de la vérité et du Maître qui nous a chargés d'être ses témoins, du Maître qui vient bientôt; j'attends peu d'appui et peu de joie des hommes, même des meilleurs, même des chrétiens. Une expérience déjà ancienne le prouve : il n'arrive guère qu'un progrès religieux s'ac-

complisse, sans que la plupart des chrétiens y aient d'abord résisté. Il faut se résigner à les servir souvent malgré eux, sauf à se retrouver plus tard ensemble, de l'autre côté de l'obstacle.

Ici l'obstacle à franchir est immense. Il y a tout un entassement d'habitudes, d'opinions reçues, de préjugés, de théories hétérodoxes et orthodoxes; il y a le respect des droits prétendus de la critique sacrée, juge du canon ; il y a la crainte de compromettre la Bible en la défendant trop ; il y a la tendance naturellement rationaliste de nos cœurs ; il y a la haine de l'absolu, qui n'est que la haine de la vérité complète et prise au sérieux.

Tout cela ne semble pas promettre un accueil favorable aux réclamations de la théopneustie. Eh bien, les croyants se tairont-ils ? refuseront-ils la mission que le Seigneur confie à leur faiblesse ? Ne sentiront-ils pas, au contraire, que, plus la crise est grave, et plus est impérieuse l'obligation qui pèse sur eux ? Ah ! il ne fait pas bon se refuser à de pareils devoirs dans un pareil temps ! Il ne fait pas bon se lever comme Jonas, pour s'enfuir à Tarsis, de devant la face de l'Eternel ! Mieux vaut imiter ce Luther, qui savait si bien accepter l'angoisse et porter la croix en suivant Jésus-Christ, qui mangeait le pain d'amertume toujours réservé aux chrétiens conséquents et courageux, mais qui ne cessait pas de tenir ses yeux fixés en haut. « Christ, s'écriait-il, est condamné, dépouillé, blasphémé ; c'est le temps non de craindre, mais d'élever la voix. C'est pourquoi, tandis que vous m'exhortez à l'humilité, je vous exhorte à la fierté, car vous avez trop d'humilité..... On m'appellera orgueilleux, avare, adultère, homicide, anti-

pape, homme capable de tous les crimes, n'importe! pourvu qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gardé un silence impie au moment où le Seigneur disait avec douleur : Je regarde à ma droite et il n'y a personne qui me reconnaisse. »

A certains moments, nous n'avons pas le droit d'être humbles et le silence devient impie. Il existe une fausse humilité qui n'est pas humble, qui n'est qu'incrédule. Luther ne craignait pas d'être fier pour la vérité. C'est qu'aussi il comptait sur Celui qui nous l'a donnée et qui la défendra. « De nos jours, disait-il, les princes se contentent de dire : trois fois trois font neuf; ou bien : deux fois sept font quatorze. Le compte est juste; l'affaire réussira. — Alors notre Seigneur Dieu se lève et dit : Pour combien me comptez-vous, moi? pour un zéro, peut-être? Puis il tourne sens dessus dessous leurs supputations, et les comptes se trouvent faux. »

Pourquoi n'aurions-nous pas la même confiance? « Notre Seigneur Dieu » serait-il moins puissant aujourd'hui qu'au seizième siècle? la vérité serait-elle moins vraie? Non, le devoir est égal, et les forces pour l'accomplir sont les mêmes. La Réforme s'achèvera comme elle s'est commencée, par une puissance qui n'est pas la nôtre. Nous vaincrons, mais ce ne sera « ni par notre épée ni par notre arc. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.







